

LA FORTUNE
DE
QUO VADIS ?
DE SIENKIEWICZ
EN FRANCE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MARJA KOSKO

Licenciée ès lettres de l'Université de Poznan

LIBRAIRIE L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, 17

PARIS (V^e)

1935



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA FORTUNE
DE
QUO VADIS ?
DE SIENKIEWICZ
EN FRANCE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MARJA KOSKO

Licenciée ès lettres de l'Université de Poznan

LIBRAIRIE L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, 17

PARIS (V^e)

1935

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A MONSIEUR JACQUES LANGLADE

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Poznan

*En témoignage respectueux
de profonde reconnaissance.*

AVANT-PROPOS

La « merveilleuse aventure » de *Quo Vadis* ? en France, si souvent évoquée, si passionnément interprétée, n'a cependant jamais été approfondie. Aussi son histoire demeure-t-elle toujours actuelle en Pologne : récemment encore, M. Stanislas Wedkiewicz (1) et M. Mieczyslaw Brahmer (2) soulignaient tout l'intérêt qu'il y aurait à rassembler et commenter les critiques françaises relatives au célèbre roman de Sienkiewicz.

En analysant la réaction du public et de la critique lors de la publication de *Quo Vadis* ? en France, nous avons surtout pensé à l'intérêt pratique que nos recherches pourraient avoir en Pologne, d'où nos longues citations puisées à des sources difficilement accessibles, notre *Annexe*, réunissant dans leur texte intégral des lettres de Sienkiewicz insérées dans les journaux français, et enfin notre bibliographie raisonnée, se rapportant non seulement à *Quo Vadis* ? mais encore aux principales études qu'il nous a été possible de recueillir sur Sienkiewicz (3).

Cette étude paraîtra surtout un travail de compilation. C'est à dessein que nous nous sommes le plus souvent bornée à pré-

(1) Cf. *Przegląd Współczesny*, N° 55, de nov. 1926, pp. 313-315.

(2) *Ibidem*, N° 57, de janv. 1927, pp. 157-168.

(3) Notre bibliographie était entièrement établie un an avant la publication de l'excellent ouvrage bibliographique de Jean Lorentowicz : *La Pologne en France*, Paris, Champion, 1935, et reste indépendante de celle que l'on trouvera dans le volume sus-mentionné au chapitre Sienkiewicz, qui est basé en partie sur la documentation que nous avons communiquée aux auteurs.

senter les faits et les opinions dans leur enchaînement logique, en évitant tout commentaire qui aurait visé à une apologie de Sienkiewicz, estimant que l'auteur de la *Trilogie* n'a pas à être défendu et que rien ne doit venir troubler l'objectivité d'un tableau que nous avons voulu impartial.

En présentant cette thèse, qu'il nous soit permis de rappeler nos années d'études à la Faculté des Lettres de Poznan, au Séminaire des Langues Romanes où, sous la direction de nos chers professeurs, MM. Morawski et Langlade, s'est déterminé notre goût pour les travaux de littérature comparée.

S'il nous a été possible, par la suite, d'étudier en France la fortune de *Quo Vadis* ? c'est grâce à une bourse d'études que nous devons à la haute bienveillance du Gouvernement français. D'autre part, c'est par la généreuse intervention de l'Académie Française et de l'Université de Poznan que nous avons pu publier le résultat de nos recherches. Nous sommes heureuse de pouvoir leur exprimer ici toute notre gratitude.

Notre pensée va maintenant à notre maître regretté Félix Gaiffe, qui nous avait suggéré le sujet de cette étude, et nous songeons avec une douloureuse émotion qu'il n'aura pu nous donner jusqu'au bout le concours de sa bienveillante attention.

Nous voulons encore remercier très sincèrement tous ceux qui nous ont aidée dans notre tâche. En premier lieu, nous tenons à témoigner notre profonde reconnaissance à M. Fernand Baldensperger, qui a dirigé et sans cesse encouragé ce travail ; ses conseils avertis ont orienté nos recherches qui avaient déjà trouvé un guide précieux en son ouvrage : *La littérature : création, succès, durée*. Nous adressons aussi nos très vifs remerciements à MM. Z.-L. Zaleski et Paul Van Tieghem, qui ont suivi avec une sympathie attentive l'élaboration de notre thèse et dont la haute compétence nous a été d'un grand secours. Nous désirons remercier tout particulièrement MM. Stanislas Wedkiewicz, Mieczyslaw Brahmer et Jean Lorentowicz qui ont bien voulu nous faire profiter de leur profonde connaissance du sujet et nous aider de leurs conseils.

MM. Henri de Montfort, Casimir Woznicki, Adam Lewak et Alphonse Bronarski nous ont donné des renseignements du plus haut intérêt. MM. Alexandre et Thadée Natanson, Félix Fénéon et Pierre Soulainne ont fait appel à leurs souvenirs pour évoquer devant nous l'époque de la vogue parisienne de Sienkiewicz. Enfin, les conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal et de la Bibliothèque Polonaise, à Paris, ont facilité notre documentation, de même que les directeurs du *Mercure de France*, de *l'Illustration*, des *Annales*, du *Figaro*, du *Temps*, du *Matin*, du *Journal des Débats* et du *Journal*, qui très aimablement ont mis à notre disposition leurs archives.

Nous prions vivement ceux qui ont tant contribué à l'élaboration de cette thèse, d'accepter ici l'hommage ému de notre reconnaissance.

INTRODUCTION

Avant d'aborder le sujet même de notre travail, il nous paraît nécessaire de consacrer quelques lignes à Sienkiewicz et à son œuvre (1).

Henryk Sienkiewicz naquit en 1846, à Wola Okrzejska, sous le régime russe. Son grand-père, Joseph Sienkiewicz, avait combattu dans l'armée napoléonienne, son frère Casimir s'était enrôlé comme volontaire en 1870 dans l'armée de Garibaldi, pour n'en jamais revenir, et l'écrivain avait toujours gardé une sympathie profonde pour la France et une grande admiration pour sa littérature.

Après avoir terminé ses études à la Faculté d'Histoire de l'Université de Varsovie, il s'adonna aux lettres. Il débuta comme journaliste et critique littéraire, puis au cours d'un séjour de quatre ans en Amérique, de 1876 à 1880, il publia ses *Lettres d'Amérique* et de nombreuses nouvelles. A partir de 1883, il commence le grand cycle de ses romans nationaux : *Par le fer et par le feu* (1884), *Le déluge* (1886), *Messire Włodzykowski* (1888) où revit le passé de la Pologne du ^{xviii} siècle. Cette *Trilogie* valut à son auteur l'admiration sans borne de ses compatriotes, et bientôt celle du public étranger : dès 1886, *Par le fer et par le feu* est traduit en russe et en tchèque, et en 1892 Jeremiah Curtin, le savant ethnographe de l'Institut Smithsonian à Washington, en donne en Amérique une traduction

(1) Le lecteur français trouvera une biographie de Sienkiewicz dans l'*Illustration* du 22 novembre 1900, p. 394-395, ainsi qu'un aperçu de l'œuvre de Sienkiewicz et de son époque dans Br. CHLEBOWSKI, *La littérature polonaise au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 1933, p. 333-344 et 395-411.

anglaise. Désormais Sienkiewicz est considéré comme le plus grand romancier polonais. Il abandonne pour un temps les sujets historiques et donne deux grands romans de mœurs : *Sans dogme* (1891) et *La famille Polaniecki* (1894). En mars 1895 il commence à publier en feuilleton, dans la *Gazeta Polska*, ce fameux *Quo Vadis ?* qui devait le rendre célèbre dans le monde entier, puis il revient à l'histoire de Pologne et écrit, entre 1897 et 1900, *Les Chevaliers Teutoniques* qui retrace en un tableau grandiose la lutte victorieuse de la Pologne au xiv^e siècle contre son ennemi germanique.

Le jubilé de Sienkiewicz qui commémorait, en décembre 1900, le 25^e anniversaire de son activité littéraire, fut l'occasion d'une véritable manifestation nationale ; une souscription fut ouverte qui permit à la nation reconnaissante de faire don au grand romancier du domaine d'Oblegorek. Sa renommée reçut bientôt la consécration internationale, lorsqu'en 1905, le grand *Prix Nobel de Littérature* lui fut décerné « en considération de ses grands mérites comme auteur épique » (1).

A partir de 1900 Sienkiewicz donne encore quelques romans de moindre importance : en 1903-1904, *Au champ de gloire* (paru en volume en 1906), en 1910 les *Tourbillons* (*Wiry*), en 1911 *Dans le désert et dans la brousse*, mais d'une manière générale l'activité politique semble de plus en plus l'accaparer. Le grand patriote use de l'autorité que lui ont valu ses œuvres à l'étranger pour protester contre le régime tyrannique que faisaient subir à la Pologne les gouvernements de Berlin et de Pétersbourg. Sa *Lettre ouverte à Guillaume II* (publiée dans l'*Eclair* du 30 novembre 1901), la *Lettre d'un Polonais à un Ministre russe*, la *Lettre à la baronne de Suttner*, puis en 1907 sa fameuse enquête provoquée par le projet de loi prussien sur l'*expropriation forcée* (publiée en France dans l'*Echo de Paris* du 18 décembre 1907), sa réponse à un article de Björnson sur les Polonais et la question ruthène, — ont largement contribué à façonner l'opinion de l'Europe en faveur de la Pologne et à préparer sa délivrance. En 1904, Sienkiewicz est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Pendant la guerre il se retira en Suisse, où il créa

(1) L. DEFFOIX, *Petit historique du Prix Nobel de Littérature* (*Mercure de France*, T. 137, 15 janvier 1920, p. 560).

bientôt un Comité Polonais pour secourir ses compatriotes, victimes de la guerre. Il mourut à Vevey, le 16 novembre 1916, sans avoir eu la joie de voir sa patrie ressuscitée. Le 26 octobre 1924 ses cendres furent transférées en Pologne, pour être déposées dans les caveaux de la Cathédrale Saint-Jean à Varsovie.

L'œuvre de Sienkiewicz marque une réaction idéaliste contre le réalisme de son époque. Ses débuts littéraires coïncidaient avec la naissance du mouvement complexe, connu sous le nom de « positivisme », qui était en même temps une tendance littéraire, analogue au réalisme français, et une attitude politique. Après l'écroulement du rêve d'indépendance, noyé dans le sang des insurgés de 1863, on renonçait aux luttes sanglantes ; une sorte d'inertie s'était emparée du pays, succédant aux espérances qu'avaient su entretenir les grands poètes du messianisme polonais. Oublier le passé infortuné, guérir le pays de son romantisme « impuissant », pour reconstruire, à l'aide de réformes sociales, un présent dont serait, pour un temps, écartée la pensée de recouvrir immédiatement l'indépendance, — voilà le but que se proposait la génération des « positivistes ». Et la littérature issue de cette attitude de résignation, et formée d'autre part sous l'influence des philosophes français de l'école d'Auguste Comte, ne pouvait être qu'une littérature pessimiste. Les premières nouvelles de Sienkiewicz, notamment ses *Esquisses au fusain*, en sont une expression parfaite.

Cependant, foncièrement optimiste, idéaliste par tempérament et imbu du catholicisme le plus traditionnel, Sienkiewicz abandonna bientôt les tendances de sa jeunesse pour opposer, dans sa vaste épopée nationale, l'énergie héroïque d'un passé glorieux au morne abattement où s'enlisait peu à peu la nation sous l'influence du positivisme. Il s'éloigna ainsi du mouvement des « jeunes », dont certains, tel Stanislas Brzozowski, s'acharnèrent par la suite à le combattre.

La *Trilogie*, écrite « pour le réconfort des cœurs », ainsi que le proclame la dernière page de *Messire Wolodyjowski*, mérite une place à part dans la littérature européenne : elle ressuscitait le roman historique sous la forme nouvelle mais si polonaise à la fois, d'épopée patriotique. *Par le fer et par le feu*, *Le*

déluge et, plus tard, *Les Chevaliers Teutoniques*, ne sont plus de simples romans, mais, selon l'expression d'un critique, « des poèmes, de vastes épopées héroïques, d'un genre dont M. Sienkiewicz est certainement seul aujourd'hui en Europe, à garder le secret » (1). On y sent à chaque page l'âme de tout un peuple vibrer sous la plume émue de l'écrivain, épris du passé de sa patrie. *Quo Vadis ?* même, n'est qu'une conséquence logique de l'évolution idéaliste de Sienkiewicz. Son œuvre, modelée selon les aspirations de la Pologne opprimée, devait nécessairement, — pour être entendue de la nation — prendre la religion pour base : patriotisme et religion ont été de tous temps les éléments constitutifs de l'idéalisme polonais, — ils deviennent les deux pôles de l'activité littéraire de Sienkiewicz. Après avoir étudié dans la Pologne moderne les causes de son impuissance et de sa désorganisation, dont la responsabilité retombe sur le dilettante « sans dogme », qui ne sait où il va, après avoir montré dans la *Famille Polaniecki*, que seul le retour à la foi ancestrale pouvait régénérer le pays — il a illustré dans *Quo Vadis ?* la propagation miraculeuse du christianisme et son triomphe sur l'univers, témoignages de son essence divine.

La fidélité au catholicisme étant pour Sienkiewicz une des conditions essentielles de la vie nationale de la Pologne, à ce point de vue *Quo Vadis ?* lui aussi peut être considéré comme une œuvre patriotique. Mais on aurait peut-être tort d'y chercher, sous la couverture de l'époque néronienne, des allusions à la Pologne moderne. Que Lygie, attachée aux cornes d'un aurochs de Germanie, ait pu, dans l'imagination de l'auteur, personnifier la nation martyre, il n'en résulte pas que tout *Quo Vadis ?* soit un roman symbolique. Au contraire, l'écrivain, séduit par la beauté plastique du sujet qui, mieux que tout autre, répondait à la nature de son talent, semble y avoir eu surtout des visées artistiques, qui donnent au livre un caractère universel, justifiant sa popularité à l'étranger.

Plusieurs éléments avaient contribué à sa création.

La lecture quotidienne d'auteurs latins, plus spécialement

(1) T. DE WYZEWA, *Le dernier roman de M. Henri Sienkiewicz* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1900, p. 447).

de Tacite, avait suggéré à Sienkiewicz l'idée d'un roman, qui mettrait en scène le conflit sanglant de la civilisation païenne en décadence et du christianisme naissant. L'idée avait mûri au cours d'un séjour à Rome, dont le paysage évocateur, la vue de la « Chapelle *Quo Vadis* ? », et la légende qui s'y rattache avaient frappé l'imagination de l'écrivain. L'œuvre fut élaborée en Pologne et en grande partie en France, au Parc Saint-Maur, près de Paris, et à Ploumanach (Côtes-du-Nord), où l'écrivain venait souvent séjourner chez son ami Abdank-Abakanowicz.

Dès son apparition le livre eut un succès immense, le plus grand qu'aient connu jusqu'ici les littératures slaves. En 1896, Jeremiah Curtin en donnait une version anglaise qui provoqua un enthousiasme inusité d'abord en Amérique, puis en Angleterre, où le livre fut accueilli avec une extrême faveur par les maîtres les plus autorisés de la critique. Edmond Gosse lui consacrait un long article dans la *Contemporary Review* (avril 1897), où il classait Sienkiewicz parmi les plus grands romanciers historiques. En 1897, *Quo Vadis* ? est traduit en russe et en tchèque, en 1898 en italien par Federigo Verdinois dans le *Corriere di Napoli*, et en allemand, édité à Vienne, Pest et Leipzig ; en 1899 en bulgare, arménien, danois, portugais, etc. ; une traduction latine en avait été offerte à Léon XIII et avait obtenu la bénédiction du Pape. Enfin, en 1900, une traduction française fait connaître le roman au public parisien.

Avant de paraître à Paris, le livre avait été traduit en vingt-deux langues ; en 1900 on en comptait deux traductions anglaises, cinq allemandes et six russes ; en un an il s'en était vendu 400.000 exemplaires en Amérique, 40.000 en Italie et 150.000 en Allemagne (1).

(1) Sur la popularité de *Quo Vadis* ? à l'étranger voir : l'*Illustration*, 22 décembre 1900, p. 395 ; *Le Figaro*, 4 juillet 1900 ; *Tygodnik Ilustrowany*, 1900, n° 10, et 1916, n° 48 ; Ferdynand HOESICK, *Sienkiewicz i Wyspianski*, p. 22 et suiv. (Cracovie, 1918) ; CZACHOWSKI, *Henryk Sienkiewicz*, chap. XXXI (Varsovie, 1931). Sur la vogue toujours actuelle de Sienkiewicz en Italie, où *Quo Vadis* ? constitue une lecture scolaire, étant considéré presque comme une œuvre nationale, voir la brochure de M. Mieczysław Brahmer, *Z ech Sienkiewiczowskich we Wloszech* (Cracovie, 1933).

Le record des tirages fut néanmoins battu par la version française, dont plus de deux cents éditions avaient été épuisées en quelques mois. Cependant jamais succès de grand public ne fut moins l'expression de l'opinion de la critique, et si une « réussite » littéraire ne se mesure pas à l'étendue d'une vente de librairie, mais à la qualité des échos qu'elle éveille et au rôle qu'elle joue dans la vie intellectuelle d'un pays, il faut convenir que la carrière de *Quo Vadis* ? en France ne fut pas aussi brillante qu'on serait tenté de le croire. Et c'est précisément ce que nous nous efforçons de mettre en lumière au cours de ce travail.

Notre étude est fondée sur la critique littéraire française et l'opinion de la presse quotidienne ; les principales données en ont été puisées dans les revues, dans les conférences, dans la critique théâtrale, dans les grands journaux parisiens, ainsi que dans des préfaces, des histoires littéraires et des articles d'encyclopédie.

Nous avons eu également recours à l'information orale et nous avons pu utiliser des renseignements intéressants qui nous ont été donnés par les éditeurs français de *Quo Vadis* ? (1), et par les personnes qui à cette époque suivaient de près le succès de Sienkiewicz en France (2). D'autre part, la fille de l'éminent écrivain a bien voulu nous préciser qu'il n'y avait pas de correspondance inédite de Sienkiewicz, concernant la publication de ses œuvres en France. En fait de document manuscrit nous reproduisons à l'*Annexe* une lettre de Sienkiewicz à M. Félix Fénéon.

Il n'existe pas de bibliographie de Sienkiewicz en France ; néanmoins nous avons trouvé des données bibliographiques intéressantes dans la collection du *Bulletin Polonais* de 1901

(1) Nous devons notamment à l'extrême amabilité de MM. Alexandre et Thadée Natanson, Félix Fénéon et Pierre Soullain, fondateurs et collaborateurs de la *Revue Blanche*, les renseignements concernant la première publication et la traduction de *Quo Vadis* ?

(2) M. Casimir Woznicki, résidant depuis de longues années à Paris, et qui était en rapports d'amitié avec Kozakiewicz (mort en 1924), a bien voulu nous donner des détails concernant le traducteur.

à 1905, dans le *Fonds Rondel* de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris (1), dans les archives du Musée Mickiewicz, à Paris (2), dans deux études récemment publiées sur Sienkiewicz (3), ainsi que dans des articles, concernant notre sujet, insérés dans les journaux polonais (4). En outre, M. Jean Lorentowicz, qui en 1900 était correspondant à Paris des journaux polonais, a bien voulu nous communiquer la bibliographie inédite qu'il avait établie sur Sienkiewicz en France.

(1) Nous y avons trouvé deux dossiers, — l'un concernant Sienkiewicz et contenant une dizaine d'articles découpés dans les revues et les journaux parisiens, l'autre concernant exclusivement *Quo Vadis* ? composé de plus de 157 pièces : articles, comptes rendus, programmes se rapportant plus particulièrement à l'opéra tiré du roman et à son adaptation cinématographique. Nous y avons trouvé également deux adaptations scéniques de *Quo Vadis* ? inconnues, dont l'une en manuscrit.

(2) Le musée possède une collection d'articles de journaux, se rapportant à toutes les questions polonaises en France, recueillies par Ladislas Mickiewicz. D'autre part, le traducteur de Sienkiewicz, Koza-kiewicz, qui rassemblait les articles parus à l'étranger sur l'écrivain, a légué une collection de plus de 108 pièces à la Bibliothèque du Musée polonais de Rapperswil, transféré actuellement à Varsovie, dont quelques-unes se rapportent à la critique française sur *Quo Vadis* ?

(3) Kazimierz CZACHOWSKI, *Henryk Sienkiewicz, Obraz twórczości* (Varsovie, 1931) dont le chap. XXXI contient des notes bibliographiques, signalant les articles français sur Sienkiewicz (p. 332-334). L'étude de Alfons BRONARSKI, *Stosunek Quo Vadis do literatur romanskich* (Poznan, 1926) fait allusion au chap. II, p. 21 et suiv. à la carrière parisienne de *Quo Vadis* ?

(4) Citons parmi les plus importants : le *Tygodnik Ilustrowany*, du 26 février 1900, n° 10; la correspondance de Paris de Jan LORENTOWICZ dans le *Kurjer Codzienny* de 1900, nos 353, 355 et de 1901, nos 2, 21, 79, 992, ainsi que ses articles *Sienkiewicz w Europie* (*Tygodnik Ilustrowany*, 1916, n° 48); *Powiesc polska we Francji* (*Przegląd Bibliograficzny*, 15 mars 1924, n° 6), et *Studja francuskie o literaturze polskiej* (*ibidem*, n° 20); les articles de Ut. Sienkiewicz *we Francji* (*Tygodnik Ilustrowany*, 1900, n° 44) et de Antoni POTOCKI, *Quo Vadis i Ogniem i Mieczem w Paryżu* (*Kurjer Warszawski*, 23 octobre 1901, n° 298). En outre, M. Stanislas WEDKIEWICZ dans son volume *Z motywów polskich w publistyce francuskiej* (1928, p. 72), et dans un article du *Przegląd Współczesny* (nov. 1926, n° 55, p. 313-315), rappelle les opinions récentes des lettrés français sur *Quo Vadis* ?, que nous avons utilisées dans le dernier chapitre de notre travail.

Enfin, nous avons surtout été guidée dans nos recherches par deux articles de M. Mieczyslaw Brahmer qui donnent une synthèse concise de l'accueil fait en France à *Quo Vadis* ? (1).

(1) Dans ces articles : *Literatura Polska we Francji* et *Kilka uwag o Quo Vadis ? w srod obcych* (*Przegląd Współczesny* de juillet 1923, n° 15, p. 133-139 et janvier 1927, n° 57, p. 157-168) en analysant les raisons de l'hostilité de la critique française à l'égard de *Quo Vadis* ? M. Brahmer cite les opinions de lettrés éminents, que nous avons utilisées dans la 3^e partie de notre travail, chap. 1^{er}.

PREMIÈRE PARTIE

QUO VADIS ? EN FRANCE A LA LUMIERE DES FAITS,
DES CHIFFRES ET DES DATES



CHAPITRE I

LA PUBLICATION DE *QUO VADIS* ? A PARIS EN 1900

Dans les dernières années du xix^e siècle, la Pologne n'était plus à la mode en France, et Téodor de Wyzewa le constatait, en estimant que « parler de la Pologne, à Paris, en notre année de grâce 1886, c'est risquer fort d'être appelé *Vieille Barbe*, et renvoyé aux barricades de 1848. La Pologne est tout à fait démodée... Nos Parisiens, avec une aimable abnégation, répètent volontiers que l'avenir est aux Slaves, tous les avènements ; mais ils seraient fâchés si on les contraignait à se rappeler que, des races slaves, la race polonaise est la plus ancienne, voire la plus authentique. Un avenir à la Pologne ! Mais il y a beau temps que la Pologne est finie... Son compte est réglé : elle a produit plusieurs générations de martyrs, force ivrognes et un poète nommé Mickiewicz. Qu'on nous laisse, désormais, tranquilles avec son fantôme ! » (1).

Quant à la littérature polonaise, si ses trois grands poètes romantiques, et plus spécialement Mickiewicz, avaient été réellement appréciés de certains écrivains français et avaient même exercé une influence sur leurs œuvres, on ne paraissait pas se douter, en France, de l'existence d'une littérature polonaise moderne. Et ceci d'autant moins que les rares critiques qui auraient eu qualité et pouvoir de vaincre cette indifférence par l'autorité qu'ils s'étaient acquise dans les lettres françaises, considéraient eux-mêmes, faute de la connaître, la littérature

(1) T. DE WYZEWA, *L'Art contemporain en Pologne* (Préface à *Bartek Vainqueur*, Paris, Laurent, 1886, p. I-II).

polonaise comme dénuée de tout intérêt, et s'appliquaient à la présenter sous un jour bien fait pour en détourner le public français.

C'est ainsi que Téodor de Wyzewa, en 1886, dans la préface à un choix de nouvelles de Sienkiewicz que nous venons de citer, proclamait que « les Polonais resteront des causeurs merveilleux, des révolutionnaires héroïques... Ils ne sont point des artistes : ils ne le seront jamais... n'exigeons point de cette race des choses qu'elle ne peut vouloir nous donner. Laissons les Polonais s'enfoncer doucement dans leurs natives rêveries. Nous avons assez de peuples, sans nous compter, pour nous fabriquer des chefs-d'œuvre. » (1)

Accompagné de cette recommandation éloquente, *Bartek Vainqueur* se vendait au bout de quelques mois chez des bouquinistes à 50 centimes l'exemplaire. Et le *Sans dogme* de Sienkiewicz, dans la traduction du comte Wodzinski — qui devait, paraît-il, être publié dans la *Revue des Deux Mondes*, avec une préface de Paul Bourget — fut refusé par Brunetière, sous prétexte que c'était « un cheveu coupé en quatre ». Il parut en définitive chez Calmann-Lévy en 1895, réduit des deux tiers, et n'eut qu'une seule édition (2).

Le succès mondial de *Quo Vadis ?* vers 1896, fit espérer que la France s'intéresserait peut-être à ce Sienkiewicz, dont le nom était devenu synonyme de succès. Mais en vain les émigrés polonais, résidant à Paris, tentaient-ils d'intéresser le public à son activité littéraire. Stanislas Rzewuski affirmait, dans le *Gaulois* (3), que la littérature polonaise compte « même à l'heure qu'il est... des écrivains de premier ordre, de merveilleux artistes dignes de rivaliser avec les plus authentiques célébrités européennes », et qu'une littérature « qui possède des écrivains tels que M. Sienkiewicz... ne doit redouter aucune comparaison ». Un an plus tard, parlant de la *Littérature polonaise contemporaine*, il constatait encore que Sienkiewicz est « sans

(1) *Ibidem*, pp. XXXII, XXXVII et XXXVIII.

(2) *Bulletin Polonais*, 15 mars 1897, pp. 66-67.

(3) *Le nouveau roman de M. Sever (Le Gaulois*, 25 février 1896).

aucun doute le plus remarquable écrivain polonais de l'heure actuelle » (1).

En cette même année 1897, la « Société Littéraire et Artistique Polonaise de Paris » organisait, sous la présidence d'Albert Sorel, une série de conférences consacrées à Sienkiewicz (2). Quant à *Quo Vadis ?* même, on avait tenté à trois reprises, avant 1900, de le faire connaître dans ses fragments principaux au public parisien.

En décembre 1896, la baronne de Baulny en insérait des extraits dans le *Correspondant* (3). En mars 1897, le *Bulletin Polonais* commençait à en publier d'autres dans la traduction de J.-V. G. [Gasztowtt] (4). Enfin, en février 1899, le comte Wodzinski essayait, dans la *Revue des Deux Mondes*, d'« initier... le « public français... aux pages les plus émouvantes de ce livre », en donnant un résumé, illustré des passages les plus caractéristiques, et accompagné d'une analyse littéraire (5).

Ces efforts paraissaient vains, et, tandis que le livre, traduit à cette époque en vingt-deux langues, faisait le tour du monde, on s'obstinait en France à en ignorer l'auteur. Et, lorsqu'en 1899, Ferdinand Brunetière donne un aperçu de la *Littérature européenne au XIX^e siècle* (6), il ne mentionne même pas

(1) *La Revue Encyclopédique*, 1897, t. VII, p. 916. Parmi les articles consacrés à Sienkiewicz, avant la publication de *Quo Vadis ?*, citons encore : *Un Romancier Polonais - Henryk Sienkiewicz*, par A. V. (*Revue Britannique*, 1890 t. II, p. 280) et deux articles du comte Wodzinski dans la *Nouvelle Revue* des 1^{er} et 15 avril 1890, *Le roman historique polonais contemporain* (à propos de *Par le fer et par le feu*) et, du 15 juillet 1891, *Un roman de Sienkiewicz, - Sans dogme*, ainsi que les études de Ladislas Mickiewicz, *Henri Sienkiewicz et son œuvre*, dans la *Revue Universelle Internationale*, 1884, nos 7, 8 et 9.

(2) *Bulletin Polonais*, 1897, p. 167-177, 189-204..

(3) Du 25 décembre 1896 et des 10 et 15 janvier 1897.

(4) *Bull. Pol.*, 1897, nos 104, 107, 109, 111, 112, 113.

(5) A. WODZINSKI, *Un roman chrétien : Quo Vadis ?*, par M. Henri Sienkiewicz (*R. D. D. M.*, 1^{er} février 1899, p. 642). Nous abrégeons : *R. D. D. M.* : *Revue des Deux Mondes* ; *M. D. F.* : *Mercure de France* ; *Annales* : *Annales Politiques et Littéraires* ; *Bull. Pol.* : *Bulletin Polonais*.

(6) *R. D. D. M.*, 1^{er} décembre 1899, pp. 638-686. De même Frédéric Loliée, dans son *Tableau de l'histoire littéraire du monde*, Paris, Schleicher, 1899, se borne à mentionner les écrivains polonais du xvi^e siècle

la Pologne, ce qui est d'autant plus étrange, qu'il fait une large place, dans son étude, aux littératures « nationales ».

Et J. Ernest-Charles affirmait, à propos de Sienkiewicz, qu'« avant que cette gloire n'éclatât furieusement parmi la cohue de nos romanciers, nous ne savions rien, rien, rien de Sienkiewicz, ni de sa personnalité, ni de son œuvre » (1), ce qui prouve combien la propagande faite par l'émigration polonaise avait été infructueuse. On a cru souvent que, à l'époque où se forgeait, dans un enthousiasme quasi-unanime, l'alliance franco-russe, la politique avait eu sa part dans cette obstination des lettrés, des éditeurs et du public, à ignorer le célèbre écrivain. C'est ainsi que le comprenait le *Bulletin Polonais*, en écrivant, non sans amertume, le 15 juin 1896 (p. 121-122) :

« Ah ! si Sienkiewicz s'appelait Tolstoï, si la réclame autour de ses travaux littéraires pouvait faire monter les actions de l'alliance franco-russe, si quelques articles sur ses romans pouvaient tenir lieu de brillantes fusées dans le feu d'artifice... qui accompagne en ce moment les illuminations républicaines (!) en l'honneur du couronnement du Tzar, ...on vanterait [ses romans], sans se demander s'ils le méritent ou non. M. Melchior de Vogüé taillerait en leur honneur sa belle plume d'académicien... Mais quelle drôle d'idée de vouloir écrire aujourd'hui en polonais ! Quelle singulière prétention de vouloir *s'imposer* quand on n'est pas Russe... à l'attention d'une presse qui n'a d'yeux que pour Moscou ! Vanter un romancier polonais ? Et si par hasard cela déplaisait au Tzar... »

Il y a là certainement beaucoup d'exagération. La vogue du roman russe, vers 1885, était justifiée par sa valeur littéraire, et d'autre part, le succès inouï de *Quo Vadis* ?, paraissant à Paris en pleine époque d'amitié franco-russe, devait donner un démenti flagrant à ceux qui cherchaient dans la politique les raisons d'une indifférence littéraire. Mais quoi qu'il en soit, le

(p. 131) et les trois grands poètes romantiques (p. 173), en négligeant totalement le roman polonais moderne qui, à cette époque, comptait déjà les œuvres principales de Sienkiewicz.

(1) J. ERNEST-CHARLES, *La littérature française d'aujourd'hui*, Paris, 1902, p. 27.

fait est que, jusqu'en 1900, Sienkiewicz était presque totalement ignoré en France, et les hésitations qui avaient précédé la première publication de *Quo Vadis ?* attestent suffisamment les difficultés qu'il y avait eu à le faire admettre par un éditeur français. On craignait sans doute d'encourir l'échec dont *Sans dogme* et *Bartek Vainqueur* avaient été des exemples éclatants.

Et voici que, brusquement, du jour au lendemain, *Quo Vadis ?* devenait l'idole de Paris; son succès éclatait « comme une véritable fanfare, au beau milieu de notre dernière exposition universelle » (1), et s'y répandait avec une rapidité vertigineuse. Publié aux éditions de la *Revue Blanche*, le 19 juin 1900 (2), il atteignait en quelques jours sa 16^e édition (3); en un mois il en était à sa 40^e édition; en trois il s'en était vendu 50.000 exemplaires (4); en sept mois le livre avait déjà obtenu 225 éditions successives, et tous les huit jours la *Revue Blanche* en donnait dix nouvelles éditions, de sorte qu'en peu de temps il constituait un des plus forts tirages réalisés par la librairie française. En 1901, *Quo Vadis ?* paraissait chez quatre éditeurs à la fois (5), et l'on affirme que « ce fut un des plus extraordinaires succès qu'ait jamais enregistrés l'histoire du livre » (6). Pour le souligner, il est utile de rappeler que le roman ne paraissait pas à une époque favorable, d'abord parce que les mois d'été sont ceux où on lit le moins, et surtout parce que sa publication en France coïncidait avec une mévente notoire des livres (7).

Si Paris avait été le dernier à connaître *Quo Vadis ?*, son enthousiasme dépassa tout ce qui s'était vu ailleurs. Il se manifesta d'abord par la rapidité étonnante avec laquelle les éditions s'enlevaient, rapidité dont les chiffres cités au Chapitre II pourront donner une idée, et aussi par la vogue extraordinaire

(1) *Le Gaulois*, 17 novembre 1916.

(2) Cf. la couverture de la *Revue Blanche* (verso), du 15 juin 1900, n° 169.

(3) *Le Figaro*, 4 juillet 1900.

(4) *Bull. Pol.*, 15 octobre 1900, p. 286.

(5) Dans la traduction de Kozakiewicz et J.-L. de Janasz, à la *Revue Blanche*, chez Montgrédien et chez Lethielleux ; dans la traduction de Halpérine-Kaminsky, chez Flammarion .

(6) *Larousse Mensuel*, mai 1917, p. 132.

(7) Alphonse ALLAIS, *La Vie drôle* (*Le Journal*, 22 juillet 1900).

dont le livre devint l'objet, aussi bien dans les milieux populaires que dans les salons et dans la presse.

Durant un an, on ne parla que de *Quo Vadis ?* Ce ne fut plus un engouement, une mode, ce fut une épidémie; Paris souffrait d'une « *sienkiewite aiguë* », selon l'expression de Henry Bordeaux (1).

« Avez-vous lu *Quo Vadis ?* Que pensez-vous de *Quo Vadis ?* Prêtez-moi *Quo Vadis ?*, voilà les premières phrases avec lesquelles on s'aborde en ces jours de rentrée. *Quo Vadis ?* est la grande préoccupation du moment. » (2)

« ...On ne s'abordait plus entre gens du monde sans se demander : « Avez-vous lu *Quo Vadis ?* » Cette formule avait remplacé le banal « Comment allez-vous ? » que disent encore quelques personnes arriérées, peu au courant de nos usages. » (3)

Casimir Stryiński nous relate que « tout l'été on n'a guère parlé que de la touchante histoire de Lygie et de Vinicius, de l'ironie exquise de Pétrone, des massacres néroniens, des prédications de l'apôtre Pierre », et « comme au temps où La Fontaine découvrit Baruch, les gens n'avaient sur les lèvres que ces mots : « Avez-vous lu... *Quo Vadis ?* » (4). Les « Quovadiseurs » et les « Quovadiseuses » — ce néologisme avait été forgé pour la circonstance — n'admettaient pas d'autre sujet de conversation, l'incendie de Rome était une actualité parisienne, et l'interrogation « *Quo Vadis ?* » devenait une véritable « scie ».

Quelques mois après sa publication, ayant provoqué l'admiration enthousiaste de Coquelin aîné, *Quo Vadis ?* fut adapté et porté à la scène de la Porte-Saint-Martin le 17 mars 1901, et y obtint 115 représentations au cours d'une saison. La parodie à son tour, s'en empara, et une revue, intitulée *Rococo Vadis*,

(1) H. BORDEAUX, *L'invasion étrangère dans la littérature française (Le Correspondant, 25 décembre 1901, p. 1149).*

(2) MAHOËL DE GRANDFORT, *Quo Vadis (La Fronde, 18 novembre 1900).*

(3) LOUIS SCHNEIDER, *Echos de théâtre (La Revue Illustrée, 15 avril 1901).*

(4) C. STRYIŃSKI, *Henryk Sienkiewicz (La Revue Universelle, janvier 1901, p. 1).*

de Rouvray et Montvalent, fut présentée au Théâtre des Mathurins en avril 1901 (1).

Quo Vadis ? donna lieu à des adaptations en vers, à des suites. Il sollicita le talent de certains peintres : on signalait au Salon des Artistes Français des « scènes touchantes, inspirées du triomphant Sienkiewicz » (2).

En outre, le livre suscita des réclames, des modes, on donna son nom à des bonbons, à des chapeaux, à des cravates, à des gâteaux, voire à des animaux; un éleveur, Ed. Blanc, s'avisa de donner à ses chevaux les noms des héros de *Quo Vadis ?*, et l'on vit courir, sur les hippodromes, des Lygie, des Vinicius, des Pétrone et même un *Quo Vadis ?* qui se couvrit de gloire en gagnant le *Grand Prix de Paris* (3). D'autre part, le titre du livre fut souvent emprunté par la suite (4).

De Paris, « l'épidémie sienkiewiczienne » avait gagné la province. A Nice, un bal costumé était organisé en l'honneur de *Quo Vadis ?*, où tous les personnages du livre, sans compter les bêtes fauves, s'étaient donné rendez-vous. A Lyon, le 3 février 1901, Louis Maigron donnait une conférence à la Société des Amis de l'Université de Lyon, où il faisait partager à ses auditeurs son admiration pour le talent épique de Sienkiewicz.

Bref, « il y eut dans le succès de *Quo Vadis ?* quelque chose de formidable et d'orageux, par quoi fut accaparée l'attention publique », comme le constate Gaston Deschamps :

« Tant que ce célèbre roman, édité fort à propos par les avisés directeurs de la *Revue Blanche*, occupa les devantures des libraires,

(1) *L'Aurore*, 21 avril 1901. On a signalé une autre revue jouée dans un petit théâtre et intitulée *Où qu'on va, dis ? (Les Amis de la Pologne)*, N° 12, 1924, p. 182).

(2) E. BEAUFELS, *Le Salon (Le Penseur*, 1^{er} juin 1901, p. 232).

(3) Cf. *Les Annales*, 17 décembre 1905, p. 590.

(4) Ainsi, dès le 19 mars 1901, le *Soleil* publiait un article intitulé *Quo Vadis, Waldeck ?* Cf. encore : R. F. GÉRIS, *Quo Vadimus ? Histoire des temps prochains*, Paris, 1903; A. W. BRIANCHANINOFF, *Quo Vadis Europa ? Sept préludes en paroles à des symphonies de demain*, Copenhague, 1918, et A. T. LEGENDRE, *Quo Vadis, Europa ? Tour d'horizon mondial*, Paris 1925 (cité par A. BRONARSKI, *op. cit.*, p. 17).

c'est à peine s'il restait un peu de place pour les autres livres, entre ses piles triomphantes. Ensuite, les affiches des colonnes Morris multiplièrent, à l'infini, aux yeux des multitudes errantes, ces deux mots : *Quo Vadis* ?... Et jamais, semble-t-il, on ne vit un pareil assemblage de toutes les conditions qui déterminent les longues réussites aussi bien en dramaturgie qu'en librairie. Tandis que les pieux lecteurs... croyaient se sanctifier en apprenant par cœur ce nouveau *Génie du christianisme*... un public, apparemment plus profane, se réjouissait, au théâtre, de voir mourir en maillot rose la délicieuse Eunice... Et ainsi, tout le monde était content. Un latiniste..., M. Emile Thomas (1), profita de cette occasion pour offrir... un succulent petit livre où l'on voit l'élégant Pétrone traîner sa belle toge en de singuliers divertissements. » (2)

Et si tout le monde n'était pas d'accord sur les mérites du livre, il n'en reste pas moins que, pendant longtemps, il fut la principale préoccupation des Parisiens, les uns en parlant pour l'exalter, les autres pour le dénigrer. Le *Gaulois* a reproduit, dans son *Bloc-Notes Parisien* du 10 mars 1901, une de ces conversations qui se tenaient à propos de *Quo Vadis* ? dans les salons de l'époque, et Edmond Stoullig, dans ses *Annales du Théâtre et de la Musique* (1901, p. 291-294), en avait extrait un résumé, dont nous reproduisons les principaux passages, qui donneront une idée des discussions dont, pendant plus d'un an, *Quo Vadis* ? fut l'objet :

« Tout le monde voulut lire *Quo Vadis* ?, d'abord pour le connaître, ensuite et surtout, pour pouvoir en dire son avis : l'un trouvant trop long et l'autre trop court ce roman chrétien de six cents pages; celui-ci, traitant le livre de sublime et d'extraordinaire, d'une si jolie étude de sentiments; celui-là, trouvant, au contraire, qu'il manquait de psychologie, et regardant comme bien « coco » la banale histoire des amours de Polyeucte, ou Vinicius, avec Lygie. « Que douce et charmante est Lygie ! reprenait le chœur des enthousiastes. Que séduisant est Pétrone, et touchant Vinicius ! Combien curieuse la figure de Poppée, combien prenante celle

(1) V. *infra*, pp. 142-143.

(2) G. DESCHAMPS, *La contre-partie de QUO VADIS* (*Le Temps*, 12 janvier 1902).

d'Eunice, amoureuse jusqu'à la mort ! *Quo Vadis ?* est une des plus belles choses que nous ayons lues depuis longtemps. C'est intéressant, saisissant; dès qu'on a commencé, on est pris, on dévore. Il y a de la fièvre, de la grandeur, du charme, de l'érudition. C'est une curieuse évocation du monde romain et comme la reconstitution de l'antiquité... Il y a des tableaux d'une intensité de coloris admirable, on dirait de la mosaïque vivante. Puis, tous les personnages sont supérieurement dessinés; il y a du relief, même dans les plus accessoires. De quelle fantaisie s'éclaire la figure étonnante du grec Chilon-Chilonidès ! Et Néron, comme il est étudié, ciselé à plaisir de main d'artiste. Et cette figure austère de l'Apôtre Pierre... » « A beau mentir qui vient de loin ! répondaient les autres, moins fervents... N'avons-nous pas, en France, la fureur de l'exotisme et la manie de la découverte ? Tout ce qui arrive du dehors nous paraît sublime, et nous choisissons volontiers nos prophètes ailleurs que dans notre pays. Ainsi découvrons-nous des auteurs que, du reste, on connaissait bien avant nous. Ce fut d'abord Ibsen, puis, passant du Nord au Midi, Annunzio; maintenant c'est Sienkiewicz; demain, ce sera Gorki, que tout le monde veut traduire... *Quo Vadis ?* est une œuvre admirable, dites-vous; estimable seulement et infiniment surfaite. En tout cas, bien loin des *Martyrs* du vieux et classique Chateaubriand, de la pittoresque *Salammbô* de Flaubert. Une *Fabiola* plus compliquée, voilà tout. Un chef-d'œuvre, non, un simple roman d'aventure, singulièrement plus banal qu'il ne paraît. C'est fait à la façon du père Dumas, plus soigné, plus fiévreux peut-être, mais sans ce dialogue étonnant dont Dumas jouait en virtuose, sans son joli don d'invention, son mouvement endiablé et sa légèreté de touche. C'est lourd, indigeste et embroussaillé. Quant aux personnages, sur lesquels on s'extasie, vous les retrouvez un peu partout, mais surtout chez notre intarissable conteur national. Ursus, le géant Ursus, n'a-t-il pas une forte ressemblance avec le brave Porthos ? Et Pétrone, le sympathique Pétrone, « l'arbitre des élégances », le *deus ex machina*, le malin, le sauveur, le généreux, l'homme qui a réponse à tout, ne le retrouve-t-on pas dans tout le répertoire ?... Chez Alexandre Dumas il s'appelle Balsamo ou Lorin..., Octave chez Alfred de Musset, Carnioli chez Octave Feuillet. Il est partout et procède, d'ailleurs, de figures bien connues et proches de nous : c'est Brummel, Dorsay, le duc de Morny..., comme Vinicius est d'Artagnan. Quant à l'érudition de l'auteur, à sa connaissance du monde romain, permettez-

moi de vous dire que c'est du « chiqué », du pur « chiqué » : voyez Tacite, voyez Suétone... »

« Il y a du vrai des deux côtés, ajoutait Stoullig, et les deux opinions peuvent se défendre. N'empêche que tous, les lettrés ainsi que les simples, les « calés » comme les naïfs, avaient lu *Quo Vadis* ? et que... le livre avait obtenu un succès sans précédent. »

L'« actualité *Quo Vadis* ? » avait passé des salons dans la presse; sa publication, et surtout son succès étonnant, devenait un des événements marquants de la saison, et les journalistes n'avaient pas manqué de s'en emparer. Fait caractéristique, dans la presse quotidienne, le roman sienkiewiczien appartenait bien plus à la chronique parisienne, aux « faits du jour », qu'à la critique littéraire. Son succès était commenté sur tous les tons, comme s'il se fût agi d'un fait divers sensationnel. On trouvait des articles sur Sienkiewicz en première page, entre la nouvelle de l'assassinat du roi d'Italie et l'annonce de l'arrivée à Paris du « Tsar de toutes les Russies ».

Le Gaulois est incontestablement le journal qui parla le plus de *Quo Vadis* ? Le 2 juillet 1900, il en donne une étude très documentée par François de Nion ; le 11 septembre, Stanislas Rzewuski publie ses *Souvenirs personnels* sur « l'auteur de *Quo Vadis* ? » ; le *Gaulois du Dimanche* du 22 septembre consacre tout son numéro aux « arbitres de l'élégance » à travers les siècles, où Frédéric Swell fait défiler les « dandys » de tous les âges, à commencer par Alcibiade, Mithridate, César Borgia, pour finir par Brummel, Barbey d'Aurevilly, le duc de Morny, etc. ; une aquarelle inédite de Georges Rochegrosse, représentant Pétrone à sa toilette, illustre entre autres le texte ; le 9 décembre, Stanislas Rzewuski publie encore un compte rendu détaillé des fêtes du jubilé de Sienkiewicz ; le 12 décembre, Jean de Mitty donne libre cours à son admiration pour *Par le fer et par le feu* ; le 10 mars 1901, le *Bloc-Notes Parisien* rassemble en un long article les échos des discussions qu'avait provoquées, dans les salons, la publication du livre ; le 16 mars, Ange Galdemar reproduit une lettre de Sienkiewicz sur la genèse de son roman ; et, le 17 mars, Félix Duquesnel passe en revue les pièces antiques qui avaient été portées à la scène avant *Quo Vadis* ?

Dans le *Journal*, Jean Lorrain parle à deux reprises de *Quo Vadis ?* dans son *Pall-Mall Semaine* (23 juillet et 14 août 1900); et Jules Claretie, à propos du jubilé de Sienkiewicz, y insère un long article, intitulé *L'âme d'un peuple* (6 février 1901).

Le *Temps* publie, le 5^e août 1900, un article extrêmement élogieux de Gaston Deschamps sur *Quo Vadis ?*; Henry Fouquier y adresse ses *Billets du matin* à Pétrone, le 18 septembre 1900, et à Néron le 2 avril 1901; le 1^{er} décembre 1900, Jules Claretie consacre à *Quo Vadis ?* un long paragraphe de sa chronique : *La Vie à Paris*; le 1^{er} janvier 1901 paraît un *Au jour le jour* consacré au jubilé de Sienkiewicz (signé « Un Polonais »); enfin, le 12 janvier 1902, G. Deschamps parle encore du roman à propos de la *Mort des Dieux* de Mérejkowsky, qu'il appelle « la contre-partie de *Quo Vadis ?* »

Le *Matin* donne deux grands articles de Jacques Grandchamp sur *Quo Vadis ?* (8 juillet 1900 et 2 mars 1901); en outre, Stéphane Lauzanne, dans un article intitulé *Quo Vadis ?* (16 mars 1901) sans doute pour attirer l'attention du lecteur, donne le compte rendu d'un livre sur Abdul-Hamid, où il fait allusion au roman de Sienkiewicz.

Le *Figaro* fait paraître, le 4 juillet 1900, un *Au jour le jour*, où il célèbre les succès de *Quo Vadis ?* à l'étranger; puis, à deux reprises, Kozakiewicz y fait insérer des lettres de Sienkiewicz (28 novembre 1900 et 7 mai 1901); le 19 février 1901 paraît un article : *Avant-première de Quo Vadis ?*, donnant les renseignements les plus détaillés sur sa future mise en scène.

Le *Journal des Débats* insère, le 2 juillet 1900, une note brève sur le roman néronien nouvellement paru, et plus tard, lorsque le livre fut violemment attaqué, Maurice Muret, rédacteur de ce journal, en prit à deux reprises la défense (3 avril 1901 et 28 février 1902); en outre, Emile Faguet y répond à une lettre de Sienkiewicz, le 1^{er} juillet 1901.

Dans l'*Echo de Paris*, E. Lepelletier donne, le 20 mars 1901, une étude sur *Les deux Pétrone*.

Et il fallait que le livre fût réellement populaire pour que Henri Rochefort s'en occupât dans un long article de première page à l'*Intransigeant* (17 août 1900), où le livre lui ser-

vait de prétexte pour flétrir le gouvernement du président Loubet. De son côté, Edouard Drumont, qui parlait rarement de littérature dans ses articles de la *Libre Parole*, consacrait, le 27 août 1900, une longue étude à l'analyse de *Quo Vadis ?* et de son succès, cependant que l'*Univers*, dans une de ses *Lettres sur la politique extérieure* (du 24 décembre 1900) qui, en général, n'avaient rien à voir avec la littérature, faisait la critique de *Quo Vadis ?*

Citons encore les articles de J.-Joseph Renaud dans la *Presse* du 29 juin 1900, de Biguet dans le *Radical* du 14 août, de Robert de Flers dans la *Liberté* du 20 août, d'Urbain Gohier dans l'*Aurore* du 7 octobre, d'Edmond Biré dans la *Gazette de France* du 15 octobre, de Manoël de Grandfort dans la *Fronde* du 18 novembre, de Victor Basch dans le *Siècle* du 10 décembre, de Thomas Grimm dans le *Petit Journal* du 28 février 1901.

Ces articles, comme on le voit, s'échelonnent de juillet 1900 à février 1901 environ; puis, au lendemain de la première de *Quo Vadis ?* au théâtre de la Porte-Saint-Martin (17 mars 1901), toutes les chroniques dramatiques en parlèrent, souvent par la plume de critiques distingués, tels que Gustave Larroumet dans le *Temps*, Emile Faguet dans le *Journal des Débats*, Catulle Mendès dans le *Journal*, Félix Duquesnel dans le *Gaulois*, Gaston Leroux dans le *Matin*, Lucien Muhlfeld dans l'*Echo de Paris*, etc. A cette occasion, les *Annales* consacraient presque exclusivement à Sienkiewicz leur numéro du 17 mars 1901, et la revue *L'Art du Théâtre* en faisait autant le 15 juin 1901, en donnant des articles intéressants sur le roman, la pièce et les adaptateurs; de son côté, l'*Illustration* du 23 mars 1901 insérait de nombreuses illustrations de la mise en scène de *Quo Vadis ?*, et le *Gaulois du Dimanche* (23 mars 1901) était réservé à l'étude de l'époque néronienne, reproduisant en outre des fragments de la partition de Francis Thomé, composée pour le drame.

Les revues, de leur côté, analysaient le roman. Adolphe Brisson dans les *Annales*, Henry Bordeaux dans la *Revue Hebdomadaire*, Jean Lionnet dans la *Quinzaine*, Edmond Lemaigre dans la *Nouvelle Revue*, Casimir Stryienski, dans la *Revue Encyclopédique* et dans la *Revue Universelle*, Henri Monnier

dans *Foi et Vie*, Téodor de Wyzewa dans la *Revue des Deux Mondes*, consacraient des articles plus ou moins élogieux à Sienkiewicz, tandis que Rachilde dans le *Mercure de France*, Henri Bremond dans les *Etudes*, Camille Mauclair dans la *nouvelle Revue*, L.-B. Hanappier dans la *Vogue*, Henri Ghéon dans l'*Ermitage*, Eugène Montfort dans la *Revue Naturaliste*, critiquaient sévèrement *Quo Vadis ?*

La popularité du livre, et surtout sa mise en scène, avait fait de « M. Sienkiewicz une figure très parisienne ». Là encore, les « au jour le jour » et autres « échos de Paris » donnaient des détails sur l'illustre écrivain. On s'intéressait à sa personnalité, à sa vie quotidienne, on parlait de son divorce (*Les Annales*, 3 février 1901), de son prochain roman (*La Presse*, 30 mars 1901, et *La Patrie*, 5 avril 1901). Valérie Marréné Morzkowska avait inséré dans la *Revue* (1^{er} décembre 1900), une biographie très détaillée de Sienkiewicz, cependant que l'*Illustration* (22 décembre 1900) publiait une interview avec l'auteur de la *Trilogie*, par Hulewicz. Ces deux articles, joints aux *Souvenirs Personnels* que Stanislas Rzewuski avait insérés dans le *Gaulois* (11 novembre 1900) et dans les *Annales* (17 mars 1901), constituaient, en France, la principale source d'information sur la personne de l'écrivain. En outre, son jubilé trouva un écho sympathique dans toute la presse parisienne, qui lui consacra de longs articles, dont le plus intéressant est celui de Jules Claretie dans le *Journal* (1).

La vogue de *Quo Vadis ?* dura plusieurs saisons, exactement de juillet 1900 à février 1902. Elle avait été entretenue, d'abord par la fortune du livre même, puis par les attaques dont il devint l'objet. En effet, aux environs de février 1901, tandis que la presse, les boulevards, les salons retentissaient encore des échos de son triomphe que huit mois d'engouement n'avaient pas réussi à épuiser, les adversaires du livre, qui au début s'étaient tus, croyant avoir à faire à une mode passagère, com-

(1) Reproduit plus tard avec quelques remaniements dans les *Annales*, du 10 décembre 1905, sous le titre de *Sienkiewicz et la Pologne*.

mencèrent petit à petit à manifester leur sentiment. Et la mise en scène de *Quo Vadis ?* en fut une excellente occasion.

Cependant, ce qu'il faut souligner, c'est que le succès de librairie, le succès populaire, avait continué en dépit des attaques. Rien n'avait pu affaiblir l'admiration que portait le grand public à *Quo Vadis ?*. On avait beau contester la valeur morale et littéraire du roman, en dénoncer les prétendus plagats, les Parisiens continuaient à le lire et à l'aimer. Et lorsque, neuf ans plus tard, l'opéra, tiré du roman, fut joué au théâtre de la Gaîté-Lyrique (26 novembre 1909), les foules affluèrent et, en dépit de la médiocrité de la musique, ce fut encore, au dire des critiques scandalisés, un des plus grands triomphes qu'ait vus le théâtre lyrique « des vingt dernières années ». Et les éditeurs jugèrent à propos de rééditer, à cette époque, les anciennes traductions de *Quo Vadis ?* et d'en donner de nouvelles.

Quo Vadis ? était avant la guerre un des livres les plus populaires en France et, ainsi que le constatait Robert Brussel en 1909, « ...Pétrone, Néron, Chilon, Eunice, Lygie, Poppée sont... devenus des héros et des héroïnes populaires; le Janicule, les terrasses du Palatin, le pont Sublicius, et les popines des bords du Tibre sont aussi familiers à chacun que le Petit Picpus ou la rue du Pas-de-la-Mule » (1), et le baiser d'Eunice est « aujourd'hui aussi classique que le baiser de Judas et que le baiser Lamourette » (2).

Les adaptations, les traductions et les éditions nombreuses de *Quo Vadis ?*, que nous examinons dans les chapitres suivants, complètent l'histoire de ce succès extraordinaire.

(1) *Le Figaro*, 27 novembre 1909.

(2) Miguel ZAMACOÏS, *La Soirée* (*Le Figaro*, 27 novembre 1909).

CHAPITRE II

LES TRADUCTIONS DE *QUO VADIS* ? EN FRANCE

Il est intéressant d'examiner les traductions françaises de *Quo Vadis* ? pour juger dans quelle mesure elles ont servi ou desservi l'œuvre de Sienkiewicz auprès de la critique.

Il y en eut en France cinq versions différentes, sans compter les adaptations populaires et les fragments insérés en 1896 dans le *Correspondant* et en 1897 dans le *Bulletin Polonais*.

La première édition française de *Quo Vadis* ? est celle de la *Revue Blanche* (juin 1900), dans la traduction de Kozakiewicz et J.-L. de Janasz. Comme c'est la meilleure de toutes et la plus importante, puisqu'elle sert de base à la critique et assura le succès du livre, nous l'examinerons un peu plus longuement.

Et d'abord, quelques mots sur la *Revue Blanche*. Fondée en 1891 par les frères Alexandre et Thadée Natanson, d'origine polonaise, elle se posait tout de suite comme une revue d'avant-garde, ayant pour but de faire connaître au public les œuvres des jeunes écrivains français. Sa qualité littéraire est attestée par la fréquence dans ses sommaires, des noms de : Paul Adam, Tristan Bernard, André Gide, Remy de Gourmont, Alfred Jarry, Gustave Kahn, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Marcel Proust, Marcel Schwob, Jules Renard, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Francis Jammes, etc. C'est là aussi que parurent en premier lieu certaines des *Divagations* de Stéphane Mallarmé. Elle fonda bientôt une maison d'édition où parurent des ouvrages de Knut Hamsun, Gerhart Hauptmann, la *Messaline* et le

Surmâle d'Alfred Jarry, le fameux *Bubu de Montparnasse* de Charles-Louis Philippe, des œuvres de Paul Signac, la traduction des *Mille et une Nuits* du docteur J.-C. Mardrus, des romans de Maurice Maïndron, Jean Roanne, Hugues Rebell, J.-H. Rosny, Tristan Bernard, etc.

Ainsi qu'on le voit par ces noms, la *Revue Blanche* était loin de flatter le goût du grand public et d'escompter de gros succès. Elle ne donnait, pour ainsi dire, que des œuvres de choix, en favorisant de préférence les tendances de la jeunesse littéraire. Elle les publiait à petits tirages, n'étant point aménagée pour une production en masse : c'était avant tout une revue, et la maison d'édition qu'elle s'était adjointe n'était qu'accessoire. La réussite de *Quo Vadis ?*, inattendue et exceptionnelle, aurait, paraît-il, précipité sa liquidation. A la suite du roman néronien, elle entreprit d'éditer les romans nationaux de Sienkiewicz ; et, à publier ces œuvres à gros tirage, elle fut facilement battue par les grandes maisons d'édition qui, à leur tour, s'étaient emparées de Sienkiewicz. Liquidée vers le mois d'octobre 1902, son fonds fut repris par l'éditeur Eugène Fasquelle.

Comment la *Revue Blanche* en était-elle venue à publier *Quo Vadis ?* Plusieurs versions ont été données à ce sujet.

Selon les uns, le traducteur, Kozakiewicz, l'aurait décidé de sa propre initiative, ou sur la demande de Sienkiewicz. Un biographe de Kozakiewicz relate (1) que celui-ci, à la demande du comte de Chambrun dont il était le secrétaire, traduisait souvent des œuvres de Mickiewicz, Slowacki, Kraszewski et Sienkiewicz, à l'usage personnel du comte et de ses invités. Comme le comte ne désirait pas que ces traductions fussent publiées, ce n'est qu'après sa mort en 1890, que *Quo Vadis ?* aurait été édité. Ce même biographe nous assure, d'ailleurs, que Kozakiewicz connaissait personnellement Sienkiewicz depuis 1890 (2). Cependant, il est prudent de ne pas prendre à la lettre ces ren-

(1) *Polonia*, 16 juin 1923, N° 70, p. 4.

(2) Selon d'autres, Kozakiewicz aurait fait la connaissance de Sienkiewicz à Nice, en 1898, et c'est sous sa direction qu'il aurait commencé cette traduction de *Quo Vadis ?* qu'il publiait en 1900. (Cf. l'article *Sienkiewicz we Francji*, par Ur. dans le *Tygodnik Ilustrowany*, 1900, N° 44, p. 862.

seignements. D'abord, parce que l'auteur fixe la date de la première publication de *Quo Vadis ?* à cette même année de 1890, ce qui constitue une erreur de dix ans; d'autre part, le comte de Chambrun est mort en 1899 et non en 1890, et rien n'empêche que les autres données de cette biographie ne soient également inexactes; enfin, il nous paraît assez douteux que la traduction, probablement orale, faite pour le comte de Chambrun, soit la même que celle publiée par la suite à la *Revue Blanche*. Néanmoins, Kozakiewicz est bien celui qui contribua le plus à la publication et ensuite à la propagation de l'œuvre de Sienkiewicz en France. En sa qualité de secrétaire d'un « mécène » bien connu, qui du reste lui légua une certaine fortune, il devait être en contact avec les milieux littéraires et artistiques de son époque, et semblait bien désigné pour faire connaître à Paris l'écrivain polonais.

Autre version sur les circonstances dans lesquelles parut *Quo Vadis ?*, celle de Léon Daudet :

« Il y avait une raison politique, bouffonne d'ailleurs, dans la publication de *Quo Vadis* par la boutique des frères Natanson... Waldeck reprenait la guerre à Rome, soufflée jadis à Gambetta le Génois par Bismarck. La *Revue Blanche*, organe de la jeunesse juive et respubliquaine, était une sorte de revue officieuse, sous couleur de littérature d'avant-garde. Il s'agissait de montrer qu'on avait l'esprit large, dans le clan de l'Antifrance anticléricale et que l'on s'intéressait aux premiers chrétiens. Or « les premiers chrétiens » de M. Sienkiewicz, et notamment son héros Vinicius, sont tout aussi godiches et vides que leurs persécuteurs et que les païens... » (1)

« ...L'anticléricisme ambiant avait trouvé sa prétendue « réaction » dans le lancement de *Quo Vadis*, comme l'antimilitarisme ambiant avait trouvé sa fausse « réplique » dans le *Cyrano* du dreyfusard Rostand. C'est le truc juif immémorial d'opposer, à une attaque réelle, une défense dérisoire. » (2)

Ainsi, *Quo Vadis ?* aurait été publié, pour sa médiocrité même, par des anticléricaux, afin de nuire à la cause chré-

(1) *L'Action Française*, 3 septembre 1923.

(2) *Ibidem*, 1^{er} septembre 1923.

tienne. Il faut convenir que le choix était étrange, étant donné que le roman avait conquis les suffrages du monde entier, la bénédiction du pape, etc., précisément pour la manière dont y était dépeint le monde chrétien.

Et comment expliquer alors l'article élogieux d'Edouard Drumont qui, aussi bien que Daudet, aurait dû être au courant du stratagème de l'organe de la « jeunesse juive » ? Cette version nous paraît en tous points invraisemblable.

Il semble que la chose se soit passée d'une manière un peu différente. Thadée Natanson était en relations d'affaires avec Abdank-Abakanowicz, ingénieur électricien et industriel connu en France, ami intime de Sienkiewicz, lequel venait souvent passer quelque temps chez lui, dans sa villa du Parc-Saint-Maur. C'est là que Natanson avait fait la connaissance personnelle de l'écrivain polonais. Plus tard, ayant lu *Quo Vadis ?*, il avait pensé qu'il serait peut-être intéressant de le publier en français, d'autant plus que le livre avait déjà remporté partout un énorme succès, et en aurait même, paraît-il, encouragé la traduction. Aussi, plus facilement qu'un autre, accepta-t-il ce roman que venait lui présenter Kozakiewicz, après de vaines tentatives chez divers éditeurs, pour qui Sienkiewicz n'était encore qu'un auteur inconnu. Et le 11 mars 1900, l'écrivain lui adressait du Parc-Saint-Maur une lettre, où il lui donnait, « ainsi qu'il est depuis longtemps convenu entre nous », le droit exclusif de « publier en langue française la traduction que j'ai autorisé M. Kozakiewicz seul à faire de mon roman *Quo Vadis* » (1).

Au milieu de ces versions contradictoires, un fait pourtant demeure presque certain : c'est que la *Revue Blanche* avait hésité avant de publier cette traduction. D'abord, Stoullig le constate, quand il dit qu'« à Paris, nos éditeurs *les plus avisés* en refusèrent les uns après les autres la traduction française. Ce n'est qu'après de nombreux pourparlers et de longs mois que la *Revue Blanche* elle-même se décide, comme contrainte et forcée, à en publier le manuscrit » (2).

Ceci nous paraît être confirmé par une *Note de la Rédaction*

(1) Cf. *Annexe*, Lettre N° 1.

(2) *Les Annales du Théâtre et de la Musique*, 1901, t. 27, p. 291.

qu'insérait la *Revue Hebdomadaire* du 18 août 1900 (p. 432), d'où il résulte qu'on avait tenté de publier *Quo Vadis ?* ailleurs qu'à la *Revue Blanche* :

« Nos lecteurs pourront s'étonner que le roman dont M. Henry Bordeaux vient de rendre compte ait paru en volume, alors qu'ils l'ont vu figurer parmi les œuvres qui leur étaient annoncées comme devant paraître dans la *Revue Hebdomadaire*. Et, en effet, nous nous étions assuré très régulièrement le droit de publier les premiers la traduction du roman de Sienkiewicz. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer comment cette même autorisation avait pu être antérieurement, simultanément, ou postérieurement concédée à d'autres éditeurs. En tout cas, quand nous l'avons appris, nous avons cru devoir, pour éviter toute contestation, nous abstenir. » (1)

En tous cas, les milieux polonais paraissaient ignorer totalement que la traduction fût en cours, puisque le *Bulletin Polonais*, d'habitude assez bien renseigné, écrivait à la date du 15 février 1900 (n° 139, p. 50) : « Sienkiewicz en France ?... quand pourrons-nous remplir cette rubrique autrement que par un point d'interrogation ? »

Quoi qu'il en soit, une fois la chose décidée à la *Revue Blanche*, il restait à régler la question de la dimension à donner au livre, la traduction intégrale remise primitivement par Kozakiewicz paraissant démesurément longue. Il s'agissait de la rendre « consommable » au point de vue du prix (3 fr. 50) et de la patience du lecteur français. Voilà pourquoi, la *Revue Blanche* désigna un de ses collaborateurs d'origine polonaise, J.-L. de Janasz, qui signa la traduction, pour opérer les remaniements nécessaires. On fit précéder le livre d'une note des éditeurs, disant que « cette épopée romanesque du christianisme naissant et de la civilisation païenne à son zénith, est l'œuvre capitale de Henryk Sienkiewicz et de la littérature

(1) Il ne peut être question ici d'une autre version de *Quo Vadis ?* car nous ne pensons pas que la *Revue Hebdomadaire* ait pu s'assurer « très régulièrement » une autre traduction que celle qui était seule autorisée par l'auteur.

polonaise actuelle » et qu'elle a été déjà traduite « en une vingtaine de langues et dialectes » (1).

Enfin, dernière mise au point, le tout fut revu, corrigé, poli, par M. Félix Fénéon, directeur littéraire de la *Revue Blanche*, un des premiers « symbolistes » qui, dès 1884, avait dirigé la *Revue Indépendante*, organe des néo-naturalistes et des poètes « décadents » (2). Sa collaboration à la traduction de *Quo Vadis* ?, fait généralement ignoré et qui pourtant a son importance, est confirmée par une lettre de Sienkiewicz, dont M. Fénéon a bien voulu nous donner communication, dans laquelle le romancier polonais le remerciait « pour le soin extrême et la compréhension parfaite que vous mettez pour donner à mes œuvres traduites en français une forme si vraie et si fine en même temps » (3). Nous insistons sur cette circonstance, parce qu'elle explique la facture, par moment excellente, de la traduction, qui contribua grandement au succès du livre, et aussi la tournure originale de certaines phrases, ainsi que l'emploi fréquent de néologismes ou de mots recherchés.

Nous voudrions éclairer encore un autre point de la question : on a souvent affirmé, et on le répète encore aujourd'hui, que Sienkiewicz n'avait jamais touché aucun droit de ses éditeurs français, étant donné que nulle convention entre la France et la Russie ne sauvegardait ses intérêts. Kozakiewicz étant, pour ainsi dire, le représentant de Sienkiewicz en France, on lui a reproché, à tort nous le croyons, de ne pas avoir fait participer l'écrivain aux bénéfices provenant de la vente de ses livres. Or, voici ce qu'écrivit Kozakiewicz, dans le *Figaro* du 28 novembre 1900 :

« Il y a quelques semaines, j'eus l'occasion de le voir [Sienkiewicz] et de lui remettre les droits d'auteur que lui faisaient tenir

(1) Cette préface-réclame fut reproduite par la suite dans presque toutes les éditions de la traduction Kozakiewicz, et figure encore aujourd'hui en tête des éditions Fasquelle, Lethielleux et Flammarion.

(2) Cf. un article récemment paru dans le *Mercure de France* (15 février 1934, p. 69) : *Fénéon l'énigmatique*, par Edouard DÉVERIN. Voir également dans le *Livre des masques*, de Remy DE GOURMONT, le chapitre consacré à Félix Fénéon. (T. II, p. 41 à 45.)

(3) Cf. *Annexe*, N° 5.

mes éditeurs. Insoucieux du gain, artiste préoccupé uniquement de réaliser son œuvre, cette probité spontanée lui fut extrêmement sensible.

— Ah ! dit-il, je m'inquiète peu de savoir ce que produisent mes livres. On m'a pillé, d'ailleurs, dans tous les pays. Mais comme je suis heureux qu'il n'en soit pas ainsi en France ! »

En effet, les traductions paraissant à la *Revue Blanche* étaient les seules autorisées par l'auteur, qui restait en contact direct avec les éditeurs; il n'y avait donc aucune raison pour qu'il ne touchât pas une partie de ce que rapportaient ses livres; il n'en est pas moins vrai que, pour les autres éditions de *Quo Vadis ?* et de son œuvre parue en France sans son autorisation, il ne reçut jamais aucun droit d'auteur.

Examinons maintenant la traduction de la *Revue Blanche* du double point de vue des « coupures » et du style.

Comme on le sait, cette version n'est pas complète. Des trois volumes, soit 907 pages, du texte original (1), on a fait un volume de 645 pages. Il est vrai que, le texte français étant beaucoup plus serré que le texte polonais, une page de l'original ne correspond pas à une page de la traduction. Il n'en reste pas moins que les passages tronqués ou supprimés sont nombreux.

On a soutenu, avec Téodor de Wyzewa, que les passages sacrifiés étaient précisément ceux qui se rapportaient au caractère chrétien du livre (2). C'est exact : les coupures portent sur la psychologie chrétienne des personnages, notamment sur la transformation intérieure de Vinicius. Cependant les passages

(1) Edition Gebethner et Wolff, Varsovie, 1896, 3 vol.

(2) « ...les Polonais sont unanimes à se plaindre de ce que, dans le roman chrétien qu'est *Quo Vadis ?*, les traducteurs aient eu l'idée de couper toute la partie chrétienne » (*Une lettre de M. Wyzewa*, par Léon BAZALGETTE, *La Plume*, 1^{er} août 1901, p. 599).

Voir encore dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1901), l'article de Wyzewa, *Le comte Tolstoï et la critique russe* : « ... *Quo Vadis* est avant tout un roman chrétien et dont la véritable signification apparaîtrait mieux encore aux lecteurs français, si les traducteurs ne semblaient s'être plu à le « laïciser » en supprimant la plupart des passages d'un caractère expressément religieux. » (p. 451).

qui mettent en scène la vie des premiers chrétiens ont été conservés. Les chapitres les plus abrégés sont les quatre derniers de la première partie et les cinq premiers de la seconde — soit à partir du moment où Vinicius doit se rendre avec Chilon à l'Ostrianum, jusqu'à la guérison de Vinicius dans la maison de Myriam.

T. I. — C'est d'abord Chilon — page 259 à 261 ... [186] (1) — qui, devant accompagner Vinicius à l'Ostrianum, tout en prenant un copieux repas chez le jeune tribun, pèse le pour et le contre de cette expédition nocturne, et en vient ensuite à faire des réflexions sur la religion du Christ. — Tout ce monologue de trois pages est entièrement supprimé.

p. 268 à 269... [191] — Se rendant avec Vinicius à l'Ostrianum, Chilon lui explique comment les chrétiens ne sont point une secte juive, les Juifs étant au contraire les pires ennemis des chrétiens. (25 lignes supprimées.)

p. 276 à 277 et 278... [196] — Au cours de l'assemblée de l'Ostrianum, sont supprimés les passages qui nous relatent l'impression produite sur Vinicius par les paroles de Pierre et l'attitude de la foule des chrétiens. (23 et 72 lignes.)

Un autre passage de 4 pages est supprimé entièrement (p. 288 à 293... [204]) — Vinicius, revenant de l'Ostrianum avec Chilon et Kroton, suit de loin les chrétiens, dans l'intention d'enlever Lygie. Vinicius médite en route l'enseignement de Pierre et commence à peser l'abîme moral qui le sépare de la jeune chrétienne. Chilon essaie de lui démontrer le danger qu'il y a à enlever Lygie. Suit un dialogue plein d'esprit et très caractéristique entre Chilon le philosophe et Kroton l'athlète.

Ainsi, ces deux derniers chapitres de la première partie ont 25 pages dans l'original et n'en ont que 16 dans la traduction. Toutes proportions gardées, la différence est grande.

Les coupures sont encore plus nombreuses en ce qui concerne

(1) Les premiers chiffres se rapportent aux pages du texte polonais; les chiffres entre parenthèses à celles de la traduction française, *Revue Blanche*, 1901.

le séjour de Vinicius, blessé, dans la maison de Myriam, et sa lente transformation morale sous l'influence des chrétiens :

T. II. — pp. 6 et 7... [220] — Vinicius médite sur la manière de demeurer encore quelque temps avec les chrétiens. (28 lignes.)

p. 9 à 10... [221] — Lygie, voyant le chagrin qu'éprouve Vinicius à les quitter, mue par un sentiment de pitié chrétienne, pense que l'heure est venue où elle pourra, comme elle l'a souvent désiré, lui rendre par le bien le mal qu'il lui a fait. C'est alors qu'elle demande à Crispus de permettre au jeune tribun de rester parmi eux. (22 lignes.)

p. 11 à 12... [222] — Crispus a cédé et Vinicius, voyant le respect dont jouit Lygie auprès des chrétiens, est pris d'une sorte de crainte voisine de la timidité. L'analyse très fine de ces sentiments ne figure pas dans la traduction. (28 lignes.)

p. 49 à 50... [250] — Lygie a demandé à Vinicius s'il voudrait la revoir au Palatin. C'est alors que, pour la première fois, Vinicius commence à se rendre compte qu'une époque, où tout dépend du caprice d'un fou se trouvant à la tête de l'empire est une époque abominable. Il comprend soudain que cela ne peut durer, qu'un changement est inévitable et que, dans ces temps pleins d'horreur, seuls les chrétiens peuvent être heureux. (25 lignes.)

p. 56 à 57... [255] — Vinicius commence à s'intéresser aux humbles qui l'entourent et l'idée lui vient que ce sont comme lui des êtres humains. (12 lignes.)

p. 58 à 61... [256] — Un long passage de 4 pages, un des plus importants pour la psychologie de Vinicius, où le jeune Romain, méditant les enseignements du Christ, ressent pour eux une sorte de répulsion et se rend compte qu'ils sont foncièrement opposés à sa nature — est réduit à 14 lignes dans la traduction.

p. 64... [258] — Crispus reproche à Lygie sa faiblesse et son amour pour Vinicius. Tout un passage de 23 lignes, où l'auteur expose en détail les sentiments qui ont provoqué l'irritation du prêtre intransigeant, est supprimé.

Bien d'autres passages encore sont éliminés au cours des chapitres que nous venons d'étudier. Nous n'avons cité que les plus importants et les plus caractéristiques.

Une autre partie du livre est tronquée, celle où l'auteur analyse le désespoir de Vinicius, ses doutes et ses actes de foi quand, après l'incendie de Rome, Lygie est emprisonnée :

T. III, p. 102 à 104... [465] — Est entièrement supprimé un passage de 39 lignes où Vinicius, voyant échouer toutes ses tentatives, doute du Christ qui ne vient pas en aide à ses fidèles.

p. 42... [420] — Vinicius, après avoir demandé le baptême à Pierre, converse avec l'apôtre et exalte les beautés du christianisme. Une partie de ce dialogue est supprimée.

p. 105... [466] — Vinicius, poussé par le désespoir, fait des démarches auprès des deux premiers maris de Poppée : Rufius Crispinus et Othon. Ces détails sont omis dans la traduction.

p. 106... [466] — Voyant toutes ses tentatives infructueuses, Vinicius s'aperçoit qu'il ne travaille plus pour sauver Lygie, mais pour lui rendre la mort plus douce. Et il est décidé à mourir avec elle. (16 lignes.)

p. 108... [468] — Vinicius, parti à la recherche de Pierre, arrive à une assemblée de chrétiens. Un passage de 14 lignes relatant les sentiments du jeune patricien est supprimé.

p. 119... [475] — Vinicius, après avoir parlé à l'apôtre, revient plein d'espoir à la prison Mamertine. Il prie en route, car la foi lui est revenue. Nulle trace, dans la traduction, de ce passage de 23 lignes qui contraste si bien avec la déception qui attend Vinicius à son arrivée à la prison, où l'ordre a été donné de ne laisser entrer personne.

p. 252 à 254... [576] — Après le spectacle des martyrs aux jardins des Césars, Vinicius a perdu tout espoir de sauver Lygie, mais sa foi n'en est devenue que plus profonde, et l'auteur l'analyse dans un passage admirable (53 lignes) réduit à 12 lignes dans la traduction.

A côté de ces épisodes relatifs à la psychologie de Vinicius, deux autres sont supprimés, qui se rapportent à l'attitude de Pétrone vis-à-vis de la doctrine chrétienne :

T. II, p. 194 à 197... [351] — Vinicius, venu d'Antium pour revoir Lygie, lui raconte en détail les entretiens de Pétrone avec Paul de Tarse. Ce passage de 4 pages est un des plus longs parmi

ceux qui ont été supprimés. Aussi ce chapitre, qui dans l'original a 13 pages, n'en a que 5 dans la traduction.

T. III, p. 90... [455] — L'auteur nous expose en quelques lignes, entièrement supprimées, les réflexions de Pétrone sur le christianisme.

Enfin, sont omis en trois endroits des passages relatifs aux Juifs. Le premier, cité plus haut (T. I, p. 268... [191]); le second (T. III, p. 6... [394]) : pendant l'incendie de Rome, les Juifs remplissent de cris de triomphe les faubourgs de Suburre et du Transtévère; enfin (T. III, p. 15... [401]) : Chilon, s'étant retrouvé avec Vinicius pendant l'incendie de Rome, fait allusion aux persécutions dont les chrétiens sont victimes de la part des Juifs (13 lignes).

Les descriptions ont été presque toutes respectées. Citons cependant des suppressions à deux endroits :

T. I, p. 26 et 27... [19] — Des passages d'une description du Forum, lorsque Pétrone et Vinicius se rendent à la maison d'Aulus.

T. III, p. 25 et 26... [408] — De nombreux passages de 5 à 6 lignes sont supprimés dans les scènes de l'incendie de Rome, dont le plus important est un passage de 37 lignes relatif à l'attitude de la foule pendant l'incendie.

Un autre procédé, employé par les traducteurs pour abrégier le texte, consiste à rendre en des phrases plus condensées les périodes parfois longues de l'original; souvent ce n'est qu'une conséquence des particularités de la langue française qui se prête naturellement à des constructions plus concises.

Texte polonais (1) (T. I, p. 166) :

Après avoir écrit quelques mots sur une tablette recouverte de cire, il [Vinicius] la remit à Pétrone qui donna des ordres pour qu'on l'expédiât immédiatement à la maison de Vinicius. Puis ils passèrent dans le péristyle intérieur et, assis sur un banc de marbre, se mirent à causer.

(T. I, pp. 36-37) :

Plautius ne répondit pas à cette question, et cette précaution blessa

Traduction (p. 115) :

Le contre-ordre expédié, ils passèrent dans le péristyle intérieur et s'assirent sur un banc de marbre pour causer.

(p. 25) :

Plautius ne répondit pas, et cette réserve blessa

(1) Nous traduisons mot à mot.

quelque peu Pétrone, car, tout en manquant de ce sens de discernement entre le bien et le mal, il n'avait jamais été un délateur et on pouvait lui parler en toute sécurité.

quelque peu Pétrone, car, malgré l'élasticité infinie de sa morale, il n'avait jamais été un délateur.

Un dernier moyen, un des plus importants et qui déforme le plus l'original, porte sur les dialogues. D'abord, les traducteurs retranchent souvent les réponses brèves des interlocuteurs ; d'autre part, là où l'auteur dramatise son texte, en indiquant les réactions et les moindres mouvements ou changements d'attitude des personnages, les traducteurs ont jugé inutile d'en tenir compte, de sorte que le dialogue plein de vie et de mouvement de Sienkiewicz est souvent réduit à une simple tirade qui ne possède plus l'intérêt dramatique de l'original. Un exemple typique nous en est offert dans la scène de l'intervention de Pierre, quand Crispus reproche sévèrement à Lygie son amour pour Vinicius.

Texte polonais (T. II, pp. 66-67) :

(Pierre s'adresse à Crispus) :

— Crispus, n'as-tu pas entendu dire que notre Divin Maître, aux noces de Cana, avait béni l'amour de l'épouse et de l'époux ?

Crispus, stupéfait, regarda son interlocuteur sans pouvoir proférer une parole.

Et Pierre, après un court silence, l'interrogea à nouveau :

— Crispus, penses-tu que le Christ, qui permit à Marie de Magdala de se prosterner à ses pieds, et qui pardonna à la pécheresse, détournerait sa face de cette enfant pure comme un lys des champs ?

Lygie sanglotante, embrassa plus étroitement les genoux de Pierre, comprenant que ce n'est pas en vain qu'elle avait cherché refuge auprès de lui. L'Apôtre, relevant le visage de la jeune fille, baigné de larmes, lui dit :

— Tant que les yeux de celui que tu aimes ne s'ouvriront pas à la lumière de la vérité, évite-le...

Traduction (p. 259) :

— Crispus, n'as-tu pas entendu dire que notre Divin Maître, aux noces de Cana, avait béni l'amour de l'épouse et de l'époux ? Crispus, penses-tu que le Christ, qui permit à Marie de Magdala de se prosterner à ses pieds et qui pardonna à la pécheresse, détournerait sa face de cette enfant, pure comme un lys des champs ? Toi, Lygie, tant que les yeux de celui que tu chéris ne s'ouvriront pas à la lumière de la vérité, évite-le...

Comme on l'a vu, les passages supprimés portaient principalement sur la partie psychologique du livre. Par contre, tout ce qui se rapporte soit à Néron et à sa cour, soit aux scènes de la décadence romaine, ou aux détails ayant trait à la couleur locale, a été fidèlement conservé. Rien n'a été ajouté par les traducteurs pour combler les lacunes, même quand il s'agit de pages entières. Les coupures, effectuées avec le consentement de l'auteur, ont été faites très habilement, de sorte qu'il n'a pas été nécessaire d'ajouter des passages de transition (1).

Du point de vue de la langue, cette traduction est parfaitement correcte, élégante, se distinguant de la majorité de celles qu'on a coutume de servir au public de tous les pays, et les critiques français de l'époque ont été unanimes à le constater.

Cependant, on pourrait lui reprocher un usage fréquent de mots rares et d'expressions trop recherchées (2) qui nous choquent aujourd'hui, mais qui tiennent sans aucun doute à cette « écriture artiste », à la mode il y a trente ans. Le fait est que les lettrés de 1900 ont trouvé la traduction « claire et simple ».

« Cette traduction, écrivait Edouard Drumont dans la *Libre Parole* (27 août 1900), faite par deux étrangers, qui sont peut-être

(1) Rappelons qu'à cette époque, les traductions intégrales étaient une exception. Lorsque Léon Bazalgette reprochait à Wyzewa d'avoir tronqué *Résurrection*, de Tolstoï, celui-ci répondit qu'« on n'a jamais traduit, sans coupures un seul grand roman étranger », en citant comme exemple *Guerre et Paix*, *Anna Karénine*, *Les Frères Karamazov*. (*La Plume*, 1^{er} août 1901, p. 599).

(2) « ... confortés par son calme » (p. 414) ; « les Numides... se mirent à percer la sauvage grouillée » (p. 512) ; « une seule flamboyante halenée de la fureur avait brûlé cette œuvre » (p. 607) ; « vêtue d'arachnéenne gaze violette » (p. 448) ; « Plautius ajouta de sa voix sibilante » (p. 27) ; « les soldats ratificateurs insciens de son triomphe » (p. 615) ; « la poussière irisée des jets d'eau irrorait des bocages de roses » (p. 93) ; « ses formes... pétries de nacre perlide » (p. 60) ; « ses lèvres décloses » (p. 87) ; « Oyez ce qu'en guise d'adieu je lui écris » (p. 634). Signalons également quelques polonismes tels que : Chrysothémis était « fabuleusement fanée » (p. 29), ou encore « le monde désâmé » (p. 82).

Par contre, les traducteurs ont cherché à diminuer autant que possible le nombre des mots latins, soit en les francisant (*curricule*, *cunicule*), soit en les remplaçant par leur correspondant en français. Ainsi, ils ont traduit le *Habet* romain par : « Il en tient ! »

des Juifs par-dessus le marché, est, je dois le reconnaître, d'un joli français, clair, simple, alerte, limpide, d'un français d'autrefois. Si l'on osait se permettre de donner des conseils aux jeunes gens d'aujourd'hui, on leur dirait volontiers : « Si vous voulez être lus, tâchez de vous faire une langue comme celle-là. »

A son tour, Lucien Muhlfeld écrivait dans l'*Echo de Paris* (18 mars 1901) que « le maître polonais et ses traducteurs écrivent une langue facile, claire, de molle élégance. Ils ont pratiqué Anatole France avec Pierre Louys, et il y paraît ».

Et Casimir Stryiński, qui avait la possibilité de comparer la traduction avec l'original, constatait, dans la *Revue Encyclopédique* (1900, p. 755), que « la traduction... est tout à fait remarquable; on croit presque lire une œuvre originale ». De même, Jeanroy-Félix nous dit que *Quo Vadis ?* fut traduit « dans tous les argots, même en très bon français » (1). Enfin, Sienkiewicz lui-même se déclarait très satisfait de cette traduction, la qualifiant « d'excellente » (2).

Ces opinions ont leur importance, car elles nous montrent que si *Quo Vadis ?* a été jugé sévèrement par la grande critique, il serait injuste et inexact de faire retomber le poids de cette opinion défavorable sur l'insuffisance de la traduction.

L'édition de la *Revue Blanche* est devenue, pour ainsi dire, classique; comme c'était la seule autorisée par l'auteur, elle donnait des garanties d'exactitude, et c'est à elle que s'est toujours reportée la critique, ainsi que les adaptateurs de drame ou d'opéra. C'est aussi celle qui est la plus répandue. A la *Revue Blanche*, elle s'est vendue en deux ans à un nombre invraisemblable d'exemplaires. Nous avons des données précises sur le chiffre des tirages dans les annonces du *Cri de Paris*, hebdomadaire dirigé par Alexandre Natanson, qui men-

(1) V. JEANROY-FÉLIX, *Ecrivains célèbres de l'Europe contemporaine*, II^e Série, Paris, 1903, p. 2.

(2) V. *Annexe*, Lettre N^o 2. Voir également l'éloge de cette traduction, chez T. DE WYZEWA (*R.D.D.M.*, 15 mars 1900, p. 443); chez Abel Mansuy (*La Pologne*, 15 janvier 1925, N^o 2, p. 41); enfin Treich, dans l'*Almanach des lettres françaises et étrangères* (T. II, p. 136), disait à propos de Sienkiewicz, que la traduction de *Quo Vadis ?* avait établi la réputation du traducteur.

tionnait, sur la couverture de son journal, les œuvres parues aux éditions de la *Revue Blanche*.

Mis en vente vers le 19 juin 1900, *Quo Vadis ?* atteignait :

Le 12 août 1900	40 éditions.
Le 19 août 1900	50 »
Le 26 août 1900	60 »
Le 2 septembre 1900	70 »
Le 9 septembre 1900	80 »
Le 16 septembre 1900	85 »
Le 30 septembre 1900	100 »
Le 7 octobre 1900	120 »
Le 14 octobre 1900	140 »
Le 21 octobre 1900	150 »
Le 28 octobre 1900	160 »
Le 11 novembre 1900	170 »
Le 18 novembre 1900	180 »
Le 3 février 1901	225 »
Le 10 mars 1901	240 »
Le 7 avril 1901	280 »
Le 12 mai 1901	300 »
Le 25 août 1901	320 »
Le 17 octobre 1901	340 »

Les éditions de la *Revue Blanche* comportaient 500 exemplaires, et les chiffres, mentionnés ci-dessus, bien qu'étonnants, sont exacts et correspondent parfaitement aux indications que nous tenons d'autres sources (1).

En 1901 (8 mars), on faisait paraître en outre une « édition de jubilé », avec portrait de l'auteur, à 10 francs le volume.

(1) Ainsi au 15 octobre 1900 le livre en était à sa 140^e édition, alors que le *Bulletin Polonais* signalait qu'il s'en était vendu 50.000 exemplaires (*Bull. Pol.*, 15 octobre 1900, p. 286). D'autre part, à la date de la liquidation de la *Revue Blanche*, en octobre 1902 le livre avait atteint sa 400^e édition, et les tirages suivants, chiffrés en « mille » chez Fasquelle, commençaient à partir du « deux-centième mille ». Néanmoins, nous ne nous expliquons pas, par quel étrange calcul, Stanislas Rzewuski signalait, dans le *Gaulois* du 9 décembre 1900, que le livre s'était déjà

En 1902, lorsque la *Revue Blanche* fut liquidée, l'éditeur E. Fasquelle continua à publier la même traduction, d'abord en un seul, puis en deux volumes, à la Bibliothèque Charpentier (en mentionnant le nombre des tirages par « mille », où les volumes parus à la *Revue Blanche* se trouvent compris). L'édition de 1903 porte la mention « deux-centième mille », celle de 1923 « deux-cent-douzième mille » et celle de 1930 « deux-cent-quinzième mille », ce qui indique que, si en deux ans il s'en est vendu 200.000 exemplaires à la *Revue Blanche*, chez son successeur il ne s'en est vendu que 15.000 en vingt-sept ans.

Cette même version, dite « de la *Revue Blanche* », parut chez divers autres éditeurs. En 1901, Montgrédien en donnait une belle édition illustrée avec portrait de l'auteur, et Lethiellieux faisait paraître (mars 1901) une édition expurgée, avec élimination de certains passages (30 pages environ) se rapportant aux scènes de la décadence romaine. L'édition Lethiellieux fut rééditée en 1909 et en 1930; elle en est actuellement à son 26^e mille (1).

A partir de 1904, la même version paraît en outre chez Flammarion, avec des illustrations de Styka, et en est, paraît-il, à son 45^e mille; c'est, avec celle de Lethiellieux, la plus répandue aujourd'hui.

En 1910, la traduction de Kozakiewicz et de Janasz paraît encore dans la collection populaire « Idéal Bibliothèque », des éditions Laffitte, illustrée par Orazi, très abrégée (96 pages).

Enfin, en 1912, le même texte de la *Revue Blanche* sert de commentaire à un album édité par la maison Ilya Lapina : *Quo Vadis, de Henryk Sienkiewicz, en tableaux de Jean Styka*. Cette édition de grand luxe, reproduisant les quatre triptyques que Styka avait composés vers 1904 pour *Quo Vadis ?* et desti-

vendu à 200.000 exemplaires, ou la *Fronde* du 18 novembre 1900, constatait qu'il en dépassait 150.000 alors qu'à ces dates respectives, le livre n'était qu'à sa 180^e édition. De même Gustave Larroumet disait dans le *Temps* du 25 mars 1901, que « plus de 200 éditions enlevées en un été supposaient au bas mot un demi-million de lecteurs... » Ces erreurs sont sans doute imputables au fait que l'on confondait les éditions avec les mille.

(1) Les indications des tirages nous ont été fournies par les éditeurs.

nés à illustrer la traduction de Halpérine-Kaminsky, est précédée d'une étude de Boyer d'Agen intitulée *L'écrivain et le peintre de Quo Vadis*, où l'on trouve des détails intéressants sur le peintre polonais.

La seconde en date des traductions françaises de *Quo Vadis* ? est celle de la baronne de Baulny, dont des fragments avaient déjà paru en 1897 dans le *Correspondant*. Elle ne nous intéresse qu'indirectement, puisqu'elle fut publiée en Suisse, à Einsiedeln, en 1900, avec les illustrations d'un dessinateur viennois, Rothaug.

La troisième version française de *Quo Vadis* ? est celle de Halpérine-Kaminsky, qui parut chez Flammarion de 1901 à 1904, avec les illustrations de Styka. Elle offre cette particularité qu'elle fut publiée non seulement sans l'autorisation de Sienkiewicz, mais encore en dépit de sa désapprobation formelle, ainsi que l'atteste le dernier paragraphe de sa lettre à Kozakiewicz, datée du 28 mars 1901.

« M. Halpérine Kaminsky m'a écrit que M. Flammarion (malgré ma lettre dans laquelle je lui refusais mon autorisation et tout arrangement) publiait *Quo Vadis* ? avec des illustrations de M. Styka. M. Halpérine Kaminsky m'a prévenu que mon silence même serait considéré comme un acquiescement, j'ai protesté encore une fois. Je n'ai pas pu donner à M. Styka mon autorisation, l'ayant déjà donnée après entente avec vous à Stachiewicz. Je connais M. Styka fort peu et je suis excessivement étonné que, malgré mes protestations formelles, il ait consenti à entrer dans cette association. » (1)

L'idée de faire illustrer *Quo Vadis* ? par Styka avait été suggérée par Boyer d'Agen, ainsi qu'il le relate dans l'étude que nous venons de citer. Alors qu'il était en train, vers 1900, de publier, à la *Nouvelle Revue*, un roman néronien *Ave Caesar*, il fut frappé à l'Exposition Universelle par une vaste composition de Styka, exposée au Palais de Glace, *Le Cirque de Néron*. Il se lia par la suite avec le peintre polonais, et comme Styka voulait, « de son crayon si romain », illustrer son *Ave Caesar*,

(1) *Annexe* N° 4.

Boyer d'Agen lui répondit que *Quo Vadis* ? en valait davantage la peine. « Illustrez-le, lui dit-il, je chercherai son éditeur artistique. » (1)

Et il alla trouver Flammarion qui, entendant la proposition que l'on venait lui faire, se serait écrié : « Vous ne vous êtes donc levé de si matin que pour venir me demander ma ruine ? »

« En effet, la tâche n'était pas commode », nous dit Boyer d'Agen, étant donné que « la traduction française de *Quo Vadis* était déjà par cent mille volumes dans toutes les mains ». Styka s'essaya d'abord sur la nouvelle *Suivons-le*, traduite par Halpérine-Kaminsky, et le succès du « petit volume fut si franc, que l'éditeur n'hésita plus à commander à son artiste les vastes fresques de *Quo Vadis* ? » (2).

En 1901, Flammarion publiait déjà le texte de Halpérine Kaminsky, illustré par Styka, paraissant d'abord en fascicules (50 livraisons de 16 pages à 1 fr. 50), qui, réunis en 1904 en trois volumes, formaient une édition de luxe à 75 francs. On en fit éditer en outre, en 1904, chez l'éditeur Melet, 50 exemplaires de grand luxe, dont 20 à 400 francs et 30 à 250 francs. La version de Halpérine Kaminsky est entièrement épuisée aujourd'hui et n'a jamais été reprise par un autre éditeur; quelques exemplaires, restés de l'ancien stock, se vendent encore chez Flammarion à 400 francs le volume.

Bien que correcte, cette traduction, généralement ignorée, est sans grande importance : en raison de son prix relativement élevé, elle n'a pas été très répandue (elle ne se trouve dans aucune des grandes bibliothèques de Paris) et n'a pas contribué à déterminer l'opinion du public et de la critique à l'égard de la prose de Sienkiewicz.

Les illustrations de Styka ont été utilisées par la suite, d'abord en 1904 pour l'édition Flammarion, version *Revue Blanche*, en 1909 pour l'édition Albin Michel, traduction de

(1) Boyer d'AGEN, *L'écrivain et le peintre de Quo Vadis*, Paris, 1912, p. 6.

(2) *Ibidem*, p. 7.

Ferenczy, et en 1912 pour l'album *Quo Vadis ?* édité par Lapina, dont il a été question plus haut.

La quatrième en date des versions de *Quo Vadis ?* est celle de A. de Roncey, paraissant en 1904 chez l'éditeur Garnier frères. Cette « nouvelle traduction, complète d'après l'original » (709 pages), illustrée par Tofani, complétée par un index « des mots latins et des noms géographiques, historiques et mythologiques, se trouvant dans cet ouvrage », avait la prétention de se distinguer « de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour, par sa scrupuleuse fidélité ». « Nous nous sommes efforcés, disaient les éditeurs, de présenter au public l'ouvrage tel qu'il est dans sa forme primitive, sans ajouter et surtout sans retrancher quoi que ce soit. » Par contre, du point de vue de la langue, elle est bien inférieure à celle de la *Revue Blanche*. Rééditée en 1909, elle est entièrement épuisée aujourd'hui.

Enfin, en 1913, la « Collection Nelson » fait paraître un *Quo Vadis ?* dans la version de Regor des Sennerav, abrégé et transformé, réduit à 378 pages, et qui ne donne qu'une bien faible idée de l'original.

A côté de ces traductions plus ou moins complètes de *Quo Vadis ?* il y eut encore de nombreuses adaptations populaires, sans aucune valeur littéraire. Bornons-nous à citer, en 1907, celle de P. Picard, paraissant chez l'éditeur du même nom et épuisée aujourd'hui; celle de Ferenczy, paraissant d'abord chez l'éditeur Ferenczy, avec des illustrations de Kupka et Lionel; puis, à partir de 1909 chez Albin-Michel, avec les illustrations de Styka, dans la collection « Roman Succès »; vers 1913, une adaptation anonyme, en 3 parties, paraissant chez Arthème Fayard, dans la collection « Les Meilleurs Livres »; en 1927, l'adaptation populaire de Roman Slawsky, paraissant chez Rouff, d'abord dans la « Nouvelle Collection », puis en 1929 chez le même éditeur, dans la collection « Ma Bibliothèque »; enfin, en 1927, une « édition abrégée pour la jeunesse », de 95 pages, illustrée, chez Hachette, collection « Les Grands Romanciers ».

A un moment donné, les éditeurs parisiens avaient estimé

à 2 millions le nombre d'exemplaires vendus des traductions françaises de *Quo Vadis* ? (1). Actuellement, *Quo Vadis* ? est toujours en vente régulière : dans la traduction de B. Kozakiewicz et de J.-L. de Janasz, chez Fasquelle, Flammarion, Lethiel-leux, Laffitte ; dans la traduction de Regor des Sennerav à la « Collection Nelson » ; enfin dans les éditions populaires que nous venons d'énumérer.

(1) Cf. Jan LORENTOWICZ, *Sienkiewicz w Europie* (*Tygodnik Ilustrowany*, 1916, N° 48, p. 576).

CHAPITRE III

LES ADAPTATIONS

Quo Vadis ? fut adapté à plusieurs reprises et de différentes manières.

La première en date de ces adaptations, et la plus importante, fut la mise en scène de *Quo Vadis ?* au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Voici comment la chose s'était passée :

Le dramaturge et acteur anglais Wilson Barrett (1) avait obtenu de Sienkiewicz un « traité universel », lui permettant d'exploiter dans tous les pays, l'Italie exceptée, les adaptations scéniques de *Quo Vadis ?* Cette pièce fut jouée avec un énorme succès en Amérique, en Angleterre, en Russie, et même à Varsovie, où cependant l'accueil fut plutôt froid. Et pour cause. C'est que la pièce anglaise était quelque peu fantaisiste : l'auteur anglais avait cru devoir l'« agrémenter », en y introduisant le couple burlesque du consul Ramollot et de sa femme, une patricienne, passant son temps à lui donner des gifles. En outre, pendant l'orgie au Palatin, Crispus apparaissait subitement et, après un prêche assez long, lançait sa malédiction sur les convives; aussitôt la foudre tombait, la terre tremblait, Néron et ses convives se dispersaient, saisis de panique (2). Ces

(1) Auteur lui-même d'une pièce du genre « premiers chrétiens », *Le Signe de la Croix*.

(2) Cf. Miecislav GOLDBERG, H. Sienkiewicz (*L'Art du Théâtre*, 15 juin 1901, p. 109) et L. SCHNEIDER, Emile Moreau (*Le Théâtre*, avril 1901, N° 55, p. 18).

inventions de Barrett ne devaient pas être du goût de tous les publics, aussi en certains pays, comme l'Italie et la France, fut-on obligé de réadapter la pièce (1).

A Paris, *Quo Vadis* ? commençait à peine à faire fureur, lorsque Coquelin aîné, qui dirigeait à cette époque le théâtre de la Porte-Saint-Martin, acheta la pièce à Wilson Barrett, au début d'octobre 1900. Il paraît que Coquelin, de même que Victorien Sardou, avait été enthousiasmé par la lecture du roman, ainsi que nous le relate Ange Galdemar dans le *Gaulois* :

« Un après-midi du mois de septembre dernier, je me trouvais chez M. Victorien Sardou... et comme nous causions...

— Avez-vous lu *Quo Vadis* ? me fit-il.

— Pas encore.

— Il faut lire ça. Il y a là un Pétrone...

Mais un visiteur vint interrompre l'auteur de *Patrie* ! et je n'en sus pas davantage ce jour-là. Vous pensez bien que dès le lendemain je commençais la lecture du roman. Aux premières pages, je fus séduit comme vous l'avez été, conquis, entraîné par ce récit adroit et divers, cette évocation pittoresque de la vie romaine, d'une verve si abondante et comme nourrie aux sources mêmes de l'antiquité.

A quelques jours de là, je rencontrai Coquelin.

— Mon cher, fit-il, je sors de la lecture d'un livre...

— Je sais, interrompis-je, *Quo Vadis* ?...

...

— Quelle joie, dites ? Moi, à chaque tournant de chapitre, j'aurais dansé sur la tête.

Et Coquelin se livra, séance tenante, à un de ces enthousiasmes claironnants qui le rendent si spirituel. Il fut intarissable : il philosopha chez Pétrone, s'amouracha d'Eunice, banqueta au palais de Néron, sembla touché par la grâce sur la voie Appienne et finit par sauver Lygie du martyre.

— Il va mettre cela à la scène, pensai-je.

(1) En Italie, *Quo Vadis* ? fut joué pour la première fois au début de 1900, adapté à la scène par Sylvain d'Arborio, et monté avec une rare somptuosité au théâtre Manzoni, à Rome.

Coquelin s'émerveillait maintenant du personnage de Chilon, trouvant le Grec « amusant comme tout », spirituel, truculent, infâme, touchant.

Et je me dis :

— Il va jouer Chilon.

Mais il se montra bien plus abondant sur Pétrone, arbitre des élégances.

— Alors, c'est Pétrone qu'il va jouer, pensais-je.

J'étais loin de mon compte, car Néron eut les honneurs d'un égal enthousiasme.

— Alors, il va jouer tous les rôles, fis-je.

Et je crois bien que cela serait arrivé si Coquelin n'avait pas été forcé, par traité, de mettre l'Atlantique entre lui et le théâtre de la Porte-Saint-Martin. » (1)

Ayant décidé de faire jouer la pièce, Coquelin en confia l'adaptation à Emile Moreau, collaborateur de Victorien Sardou pour *Madame Sans-Gêne* et pour *Cléopâtre*, et qui semblait d'autant plus désigné pour travailler à *Quo Vadis ?* qu'il avait soumis jadis un *Néron* à la Comédie-Française, où se trouvait un Pétrone ressemblant en tous points, paraît-il, à celui de Sienkiewicz (2).

Moreau consentit à adapter le roman, à condition de ne pas avoir à tenir compte de la pièce de Wilson Barrett, et, en novembre 1900, son scénario était approuvé par la direction du théâtre. La partie musicale fut confiée à Francis Thomé et, le 17 mars 1901, *Quo Vadis ?*, impatientement attendu par le public, fut joué à la Porte-Saint-Martin. Au dire des critiques, la pièce n'était ni bonne ni mauvaise : c'était une « illustration » du roman, en cinq actes et dix tableaux (3).

La critique a généralement reproché à Moreau de n'avoir

(1) Ange GALDEMAR, *Le Genèse de « Quo Vadis ? »* (*Le Gaulois*, 16 mars 1901).

(2) Cf. Louis SCHNEIDER, *loc cit.*

(3) 1. *L'Otage*. - 2. *L'Orgie au Palatin*. - 3. *Le Baiser d'Eunice*. - 4. *Celui qui a vu !...* - 5. *Le Collier d'Opales*. - 6. *L'Incendie de Rome*. - 7. *Les Martyrs*. - 8. *Quo Vadis, Domine ?* - 9. *Le Cirque*. - 10. *Le Testament de Pétrone*.

fait de *Quo Vadis ?* qu'une « collection de tableaux représentant la vie de Rome vers l'an 64 après J.-C. ».

« Ce n'est pas précisément une pièce, c'est une galerie. Ce n'est pas précisément un drame, c'est un Salon », écrivait Emile Faguet (1). Et Gustave Larroumet constatait que « de tous les romans à succès, *Quo Vadis ?* est peut-être celui qui se prête le moins à une transposition dramatique », car « le livre ne vaut que par les descriptions si nombreuses... reliées par une intrigue lâche et banale, sans valeur ni intérêt propre » (2). Au contraire, Gaston Leroux trouvait qu'il y a « dans cet ouvrage, tous les éléments d'un drame des plus passionnants... M. Moreau aurait dû s'en apercevoir, » et « c'est grand dommage, vraiment, qu'ayant à faire à une œuvre qui valait par ses qualités d'intrigue et ses clichés de théâtre, M. Moreau n'ait voulu en faire qu'une pièce à grand spectacle, qu'une pièce à tableaux. L'œuvre du romancier est découpée en une multitude de petites et de grandes images... Pourquoi toute cette histoire ne s'est-elle pas bornée à l'aventure de Pétrone et d'Eunice ! » (3).

En effet, l'auteur avait moins cherché à tirer du roman un drame véritable, où l'intérêt eût été concentré en une action réellement scénique, qu'à donner prétexte à une suite de tableaux à grand effet, illustrant les pages les plus connues du livre.

Partant de ce principe, il avait accentué les scènes pittoresques, offrant un intérêt de couleur locale, et s'était vu obligé d'en supprimer d'autres. C'est ainsi que la partie chrétienne, le drame psychologique, fut relégué au second plan, et le *Quo Vadis ?* de la Porte-Saint-Martin devint en quelque sorte une apologie du paganisme. Les tableaux les plus réussis étaient ceux qui mettaient en scène Pétrone et Eunice, interprétés par d'excellents acteurs : Dumény, remplacé plus tard par De Max, et M^{lle} Miéris, qui étaient, avec Jean Coquelin dans le rôle de

(1) *La Semaine dramatique* (*J. des Débats*, 25 mars 1901).

(2) *Chronique théâtrale* (*Le Temps*, 25 mars 1901).

(3) *Au théâtre* (*Le Matin*, 18 mars 1901).

Chilon, les meilleurs interprètes de la pièce (1). Elle se terminait par la mort idéalisée de Pétrone, dont une adroite mise en scène soulignait encore le « charme païen ».

La mise en scène avait été coûteuse : les frais se montaient à 150.000 francs. Cependant, Félix Duquesnel la qualifiait d' « à peine passable », lui reprochant un « parfum de sage économie »...

« Quant aux décors, nous dit-il, ils sont vulgaires : celui de l'Incendie de Rome est piteux, il grelotte et m'a donné le souvenir du « Tremblement de Terre de Mendocce », de joyeuse mémoire, où le phénomène se manifestait par les oscillations d'un arbre solitaire. » (2)

En effet, cette scène de l'incendie de Rome devait être particulièrement manquée, puisque d'autres critiques l'ont signalée : « Un immense coup de balai trempé à fond dans le vermillon », écrit Faguet (3), ou encore, selon Gaston Leroux, « un feu de bengale rouge devant une toile... Ce drame historique devient une farce. Ce n'est plus *Quo Vadis* ? c'est coco Vadis, c'est tout ce que vous voulez... » (4). Et l'orgie au Palatin, « réglée par le sénateur Bérenger » ou par un Néron qui « redoutait la ligue contre la licence des orgies » (5), était, paraît-il, le comble du ridicule. Seule la scène du cirque était réussie et rendait bien le grouillement pittoresque des foules.

Telle quelle, la pièce avait toutes les chances de plaire : habilement construite, bien jouée, contenant des scènes captivantes, tirée d'un roman que tout le monde avait lu, elle était bien faite pour séduire le grand public. Aussi, dès le premier jour, elle connut un immense succès. Du 17 mars au 15 juin, elle eut 115 représentations successives, devant une salle toujours

(1) Les autres rôles étaient tenus par : Philippe Garnier, dans le rôle de Pierre ; Duquesne, dans celui de Néron ; Marquet (Vinicius) ; Dulac (Tigellin) ; Rozenberg (Lucaïn) ; Cora Laparcerie (Lygie) ; Gilda Darchy (Poppée).

(2) *Les Premières (Le Gaulois, 18 mars 1901)*.

(3) Art. cit.

(4) G. LEROUX, art. cit.

(5) *Ibidem*.

comble. Puis, dans le courant de l'été, elle fut jouée à Lyon, à Marseille et à Genève. Le 20 septembre, elle était reprise à Paris, avec certaines modifications assez importantes dans l'interprétation (1). Le 20 octobre, la pièce était jouée pour la 150^e fois. Elle atteignit le nombre de 167 représentations au cours de l'année 1901. Elle ne fut plus remise à la scène par la suite.

La seconde en date des adaptations scéniques de *Quo Vadis* ? fut celle de l'opéra de Jean Nougès, joué pour la première fois à l'opéra de Nice, le 10 février 1909, puis, le 26 novembre 1909, monté par les frères Isola, au théâtre de la Gaîté-Lyrique, à Paris. Le livret de l'opéra avait été composé par Henri Cain (2) et comportait 5 actes en 7 tableaux (3).

De même que la pièce de Moreau n'avait été qu'une illustration scénique des principaux chapitres de *Quo Vadis* ?, l'opéra de Nougès n'en était qu'une « illustration musicale », mais une illustration des plus banales, paraît-il. «...C'est de la musique de casino, ou le pot-pourri qu'un chef d'orchestre de café-concert écrit pour une revue », disait Pierre Lalo dans le *Temps* du 30 novembre 1909. D'autres, faisant allusion à la scène du cirque, trouvaient à Nougès un rare esprit d'à-propos, puisque sa musique évoquait celle qu'on a coutume de jouer dans les théâtres ambulants. Massenet l'avait qualifiée, paraît-il, de « catalogue de nos échantillons ».

Bref, ce drame lyrique bénéficia, à sa création, en 1909, d'un des plus magnifiques écreintements qui aient marqué dans les annales de la critique. Pour une fois, l'unanimité fut parfaite,

(1) De Max remplaçait Dumény dans le rôle de Pétrone, et lui prêtait « une allure quasi-tragique, qui n'a point déplu ». Gravier remplaçait Duquesne dans le rôle de Néron et Rozenberg prenait la place de Coquelin dans celui de Chilon.

(2) Il paraît que ce livret avait été composé dès 1900 (Cf. UT. *Sienkiewicz we Francji*, Tyg. *Ilustrowany*, 1900, N° 44, p. 862).

(3) 1° *Le Baiser d'Eunice* ; 2° *Les Terrasses du Palatin* ; 3° *L'Incendie de Rome* ; 4° *Quo Vadis* ? ; 5° *Les Martyrs* ; 6° *Le Cirque* ; 7° *La Mort de Pétrone*. Les principaux interprètes étaient Jean Périer (Chilon) ; Séveilhac (Pétrone) ; Codou (Vinicius) ; Marvini (Saint Pierre) ; Martinnelli (Néron) ; Marie Lafargue (Lygie) ; Alice Vallandri (Eunice) ; Cécile Thévenet (Poppée).

et les critiques les plus éminents : Pierre Lalo dans le *Temps*, Adolphe Jullien dans le *Journal des Débats*, Alfred Bruneau dans le *Matin*, Fourcaud dans le *Gaulois*, Reynaldo Hahn dans le *Journal*, s'accordèrent à nier toute valeur à la musique de Jean Nougès (1).

Cependant, en dépit de sa médiocrité, l'opéra fut accueilli avec un enthousiasme inusité. Pierre Lalo affirmait que « tel qu'il est, cet opéra a obtenu un grand succès. Grand n'est pas assez dire : le plus grand qu'on ait vu dans nos théâtres lyriques depuis une vingtaine d'années » (2).

« Nous venons d'assister à l'un des plus grands succès, sinon le plus grand, qu'ait connus le théâtre lyrique de ces dernières années, constatait Robert Brussel dans le *Figaro* du 27 novembre 1909. C'est là un fait que la critique la moins sympathique à l'œuvre ne saurait contester. Un auditoire soulevé par l'enthousiasme, réclamant à satiété les interprètes après chaque acte, faisant répéter des morceaux et des ensembles, sans qu'un seul moment la lassitude affaiblisse cet accueil... »

Cet accueil immérité s'expliquait par la popularité du livre, et aussi par la « manière exceptionnellement brillante » dont l'œuvre avait été montée par la direction de la Gaité-Lyrique. Les décors étaient somptueux, notamment ceux du *Cirque* et de *l'Incendie de Rome*, les ballets admirablement réglés, avec, en tête, la danseuse russe Trouhanova, l'interprétation parfaite. La critique a été unanime à en louer la merveilleuse mise en scène.

A Paris, l'opéra, qui atteignait le 18 octobre 1910 sa centième représentation en eut près de 200 consécutives et fut repris au cours des années suivantes dans le même théâtre. En général, sa carrière fut extraordinaire. Il fut joué en France dans toutes les villes de province, et à l'étranger, notamment il inaugurait à Berlin le Kurfürsten Theater, et à Londres le London Opera House (15 novembre 1911).

(1) Le compositeur répondant par la suite aux critiques, disait dans une interview : « J'avais à souligner musicalement les hautes fresques d'un roman populaire. Je n'ai pas voulu traiter *Quo Vadis* en psychologue... On n'interprète pas Sienkiewicz comme Maeterlinck. » (*Comœdia*, 18 octobre 1910).

(2) Art. cit.

Après la guerre, il reparaît à Paris, toujours avec le même succès; d'abord le 27 février 1920, au Théâtre des Champs-Élysées, avec Battistini dans le rôle de Pétrone, et y obtient une centaine de représentations, et plus tard, le 24 avril 1923, au théâtre de la Gaîté-Lyrique. Avec le temps, l'opéra de *Quo Vadis ?* est devenu un spectacle populaire « à figuration, chanté et dansé, que l'on reprend, ici ou là, à intervalles réguliers, comme le Châtelet le fait pour *Michel Strogoff* » (1). En effet, en 1928, l'opéra est joué dans les théâtres populaires de Batacjan et au Nouveau Théâtre de Vaugirard. Le 1^{er} août 1926, une représentation en est donnée au vélodrome Buffalo, au bénéfice de la *Caisse d'amortissement pour le Relèvement du Franc*. Dans les années 1928-1930, l'opéra est joué en tournée dans maintes villes de province et à l'étranger ; entre autres une représentation très réussie, paraît-il, en est donnée au Théâtre Antique d'Orange, les 22 et 23 avril 1931. De toutes les adaptations de *Quo Vadis ?* c'est certainement l'opéra qui a battu le record du succès. En 1920, on en signale 4.000 représentations internationales, et en 1928, 7.000.

A la suite de l'opéra, on vit paraître dès 1910 deux nouvelles adaptations scéniques de *Quo Vadis ?* qui, du reste, n'ont jamais été portées à la scène (2).

Le 4 octobre 1910, Georges Ducis présentait à « Monsieur Antoine, Directeur de l'Odéon », un exemplaire imprimé de son « drame en un acte en vers tiré du *Quo Vadis ?* de Sienkiewicz » intitulé *Le baiser d'Eunice*. Bien construite, écrite en alexandrins, cette pièce n'est pas dépourvue de charme. Elle nous présente Eunice déclarant son amour à Pétrone, au moment précis où celui-ci reçoit, par Nerva, l'ordre de se donner la mort; Eunice se déclare prête à partager le sort de celui qu'elle aime :

« Prends-moi donc, ô Pétrone, et que ton dernier jour
Resplendisse des feux de mon premier amour. »

(1) Georges LINOR, dossier « *Quo Vadis ?* », Bibliothèque de l'Arsenal; l'extrait ne porte pas le titre du journal, mais uniquement la date du 27 avril 1923.

(2) Le texte de ces deux pièces se trouve actuellement à la Bibliothèque de l'Arsenal (dossier « *Quo Vadis ?* »).

En janvier 1911, Célestin Trioullier envoyait également au directeur de l'Odéon des fragments manuscrits de deux drames en vers, tirés de *Quo Vadis ?*, dont le premier s'appelait *Marcus et Lygie avant la persécution*, et le second *Marcus et Lygie après la persécution*. Dans sa lettre d'envoi, l'auteur assure que son vers « marque une réaction » : il se « sépare de la tendance actuelle » et tient « le milieu entre la méthode de Ponsard et celle de Victor Hugo ». On peut en juger par ces vers de la lettre de Pétrone à Néron :

« Pétrone à toi, César, négligemment répond :
Tu voulais ma promesse ? Entendu ! Je la donne.
Mais... ce n'est certes point parce qu'on me l'ordonne
Que je meurs ; c'est du fait d'être écœuré bien trop
Par tout ce qu'échafaude Enobarbus de sot. »

Citons une autre adaptation en vers de *Quo Vadis ?* en trois parties, de Paul de Marcillat (1), qui avait également adapté l'*Aphrodite* de Pierre Louys. La première partie comprend les tableaux du *Festin au Palatin*, la *Toilette de Lygie*, le *Défilé*, la *Table Royale*, *Propos de Table*, *Poppée*, la *Représentation* ; la seconde contient les chapitres de la *Lettre de Pétrone à Vini-cius*, *Chrysothémis*, le *Radeau*, l'*Orgie romaine*, le *Conseil dans la Maison de Tibère* ; enfin, la troisième partie illustre en vers le *Départ pour Antium* et la *Mort de Pétrone*. Comme on le voit, ce sont surtout les scènes de la décadence romaine, et en particulier la mort de Pétrone, qui ont inspiré les adaptateurs.

On pourrait encore citer, parmi les adaptations de *Quo Vadis ?*, une suite qui a été donnée au récit de Sienkiewicz, en 1904, par l'abbé Albin de Cigala, prélat de la maison de Sa Sainteté, docteur en théologie, qui avait traduit du polonais une de ses nouvelles : *Allons à Lui*. Dans son roman, intitulé : *Urbi*

(1) « *Quo Vadis* » de Sienkiewicz, — *Tableaux et scènes de Rome antique*, 54-68 après Jésus-Christ. Adaptation en vers de Paul de MARCILLAT (Cambrai, impr. de Régnier frères, 1908, 107 pages).

et Orbi, qui devait être, au dire de l'auteur, « une vision et reconstitution du passé », conçue « sur le même plan » et traitée « d'après la même méthode » que *Quo Vadis ?*, les personnages sont les mêmes, car « c'est le second acte de la tragédie » (1). La scène se passe sous le règne de Vespasien, moitié à Rome, l'*Urbs* de l'antiquité, et moitié à Jérusalem, qui en est l'*Orbis*. Vinicius et Lygie ne sont pas encore mariés, car on attend l'arrivée de l'apôtre Jean pour bénir leur union. Des obstacles invraisemblables surviennent pour retarder leur mariage. On a confié à Vinicius le commandement d'une légion destinée pour la Judée. Cependant, avant son départ, Lygie est dévouée au culte de Vesta par ordre de Bérénice qui en est jalouse, comme jadis Poppée.

La jeune chrétienne est nommée Grande Vestale et doit accompagner l'armée romaine en Judée. Une description détaillée du siège de Jérusalem et de l'incendie du temple tient la place de l'incendie de Rome dans *Quo Vadis ?*; Vinicius sauve Lygie des flammes et, après un retour triomphal à Rome, Lygie doit célébrer le sacrifice au Capitole. Elle l'inaugure par le signe de la croix, sur quoi Vinicius, se déclarant chrétien lui aussi, tous deux sont condamnés à mort : Vinicius sera livré aux lions et Lygie enterrée vivante. Cependant, dans l'arène, Vinicius arrête les lions du signe de la croix et, gracié, il arrive à faire évader sa fiancée du cachot où elle a été ensevelie ; tous deux s'enfuient à Pompéï.

Tout, dans ce roman, est calqué sur *Quo Vadis ?*, aussi bien les scènes que les personnages. Mais, tandis que l'œuvre de Sienkiewicz n'avait rien de la manière agaçante des romans à thèse chrétienne, celui-là nous fait penser aux livres distribués comme prix d'excellence aux jeunes filles des pensions religieuses. Le miracle y tient une large place : « Lygie fit le signe de la croix, et aussitôt la statue de la déesse tomba à la renverse » (p. 277), et l'érudition antique y figure sous forme de phrases de ce genre :

« Majestueusement, il donna le bras à sa femme — cet usage

(1) A. de CIGALA, *Urbi et Orbi, roman des temps post-néroniens*, Paris, Lethielleux, 1904, p. VI.

avait été importé à Rome, d'Orient, par Tibère — et ils se dirigèrent vers le *triclinium*. » (p. 14).

Il existe encore une parodie amusante de *Quo Vadis ?* ou plutôt de son titre, le *Quo Vad...rouillis ? Roman des temps biberoniens*, de Léon Valbert, satire des mœurs contemporaines qui n'a du reste aucun rapport avec le roman de Sienkiewicz, sauf une courte allusion à l'avant-dernier chapitre :

« Un soir, pour échapper aux obsédants souvenirs qui commençaient de l'assaillir, le maître-clerc tentait d'inutiles efforts pour appeler le sommeil à son aide. Il crut hâter la venue du « bonhomme de sable » en feuilletant au lit le célèbre roman d'Henri Sienkiewicz : *Quo Vadis ?...* Le résultat de cette lecture tardive fut une étrange hallucination.

Comme à Saint Pierre fuyant Rome et les persécutions de Néron apparut autrefois un Jésus tout sanglant... ainsi devant Bouïf effrayé se dressa soudain l'ombre vindicative de M^e Saint-Cante, son patron.

Mais au rebours de la légende attribuant à l'apôtre l'interpellation fameuse : *Quo Vadis, Domine ?*, ce fut l'apparition fantomatique qui prononça d'une voix douloureuse :

— *Quo vadrouillis, clerice ?...* Où vadrouilles-tu, ô mon clerc ?

A ce cri de sa conscience inquiète si nettement formulé par la vision patronale, Philippe-Auguste tressaillit. » (1)

L'adaptation cinématographique de *Quo Vadis ?* ne se rapporte pas précisément à la carrière française du roman, puisque pas un des films qui en ont été tirés ne fut tourné en France. La première version cinématographique fut éditée en Italie, par la société « Cinès » de Rome (2). Ce film, dont les frais

(1) LÉON VALBERT, *Quo Vad... rouillis ?*, *Roman des temps biberoniens*, Paris, Société parisienne d'édition, 1903, pp. 304-305.

(2) La question de l'adaptation cinématographique de *Quo Vadis ?* est assez embrouillée. Au début, Sienkiewicz avait cédé à une compagnie française la Société Cinématographique « Film d'Art » (Paris, 4, rue d'Arras), à l'exclusion de tous autres, le droit d'adaptation cinématographique de *Quo Vadis ?* pour la France et l'étranger. Or, en février 1913, Kozakiewicz avait cédé à la société italienne « Cinès », à

d'exécution s'élevaient à 300.000 francs, fut présenté entre autres à Paris par la « Compagnie Générale de Cinématographie Aubert », d'abord au Gaumont-Palace, en mars 1913, accompagné de la musique de Nougès, et, en avril de la même année, au Casino de Paris, accompagné de la musique de Francis Thomé. Après la guerre, une autre version de *Quo Vadis ?* fut tournée en Italie par l'« Union Cinématographique Italienne », avec Emile Jannings dans le rôle de Néron, et jouée à Paris à plusieurs reprises.

Rome, le droit d'édition du film *Quo Vadis ?* qui fut joué également en France. D'où protestation de la Société « Film d'Art » et complications. Il semble que finalement, la Société « Film d'Art » ait cédé ses droits à la Société italienne « Cinès ». (On trouvera des détails sur la question dans la collection Kozakiewicz, section du Musée de Rapperswil, transféré actuellement à Varsovie.)

DEUXIÈME PARTIE

LES ELEMENTS DU SUCCES DE *QUO VADIS* ?
EN FRANCE

CHAPITRE I

LA QUESTION DU « LANCEMENT »

Il est certain que le fait d'avoir été publié par une jeune revue éclectique, très en vogue à cette époque, constituait une excellente recommandation. On a même souvent tenté d'attribuer le succès foudroyant et inattendu de *Quo Vadis ?* à une habile manœuvre de la part des éditeurs et du traducteur. Son « lancement » aurait été préparé de longue main, et son succès serait l'expression, non pas de l'enthousiasme du public, mais de l'habileté des frères Natanson. Et ce n'est pas une légende qui s'est formée plus tard, mais une opinion qui était généralement répandue à l'époque de la publication du livre. En rapportant les propos que l'on tenait dans les salons sur *Quo Vadis ?*, un journaliste affirmait qu'« il est un point cependant sur lequel tout le monde fut d'accord, c'est que depuis le caillou envoyé par David au milieu du front du géant Goliath, rien ne fut mieux « lancé » que le roman de *Quo Vadis ?* Et d'une seule voix tous s'écrièrent : Ce Natanson n'a pas son égal en l'art de manier la fronde, il « lance » mieux qu'un archer des îles Baléares ! » (1)

Et tandis que les uns voyaient dans ce succès une entente des éditeurs avec la presse et la critique, d'autres, au contraire, ne parlaient que d'une réclame commerciale, éliminant toute possibilité de réclame littéraire. Parmi les premiers, Rachilde

(1) *Bloc-notes parisien, A propos de « Quo Vadis »,* par Tout-Paris (*Le Gaulois*, 10 mars 1901).

déclarait, à propos de *Quo Vadis* ?, que « ...son succès, dès le début, étonna un peu les éditeurs... Edouard Drumont, qui n'en rate pas une, fit de la réclame... Là-dessus tous les éditeurs marchèrent... » (1)

Fernand Hauser, dans *La Pie*, affirmait que « si l'on ne possède pas les cent mille francs dépensés pour faire mousser un *Quo Vadis* ? quelconque, inutile d'espérer la notoriété » car « nos critiques, quand on ne les paie pas pour parler d'un ouvrage, ne le lisent même pas » (2).

Ailleurs, et surtout dans la presse polonaise (3), on avait soutenu que Kozakiewicz se serait entendu d'une manière significative avec la presse et la critique, afin de préparer à *Quo Vadis* ? un accueil favorable.

Tout cela nous paraît bien inexact, et en contradiction avec les faits.

Les articles importants qui auraient pu suggestionner l'opinion et les cercles littéraires en faveur du livre, et notamment le grand article de Drumont dans la *Libre Parole*, dont parle Rachilde, ne parurent qu'à la fin du mois d'août, alors que *Quo Vadis* ? se vendait déjà à des dizaines de milliers d'exemplaires. Dès les premiers jours, le succès avait été si rapide, qu'au dire des critiques eux-mêmes, les comptes rendus étaient en retard sur l'avidité du public. Impossible, dans ces conditions, d'influencer le lecteur. Si même le traducteur a usé de ses relations personnelles pour assurer au roman un bon accueil, ce procédé, généralement usité par les éditeurs, ne pouvait favoriser *Quo Vadis* ? plus que d'autres œuvres. D'autre part, ceux qui auraient pu être soupçonnés de complaisance vis-à-vis de la *Revue Blanche*, et notamment certains de ses collaborateurs : Gustave Kahn, Urbain Gohier, Henri Ghéon, etc., étaient précisément les pires adversaires de *Quo Vadis* ?

(1) *M. D. F.*, t. 37, 1^{er} janvier 1901, p. 167-168.

(2) *La Pie*, 2 février 1901, p. 39.

(3) V. notamment Jan LORENTOWICZ, *Sienkiewicz w Europie* (*Tygodnik Ilustrowany*, 1916, N° 48, p. 575), et aussi *Powiesc polska we Francji* (*Przegląd Biblijograficzny*, 15 mars 1924, p. 87).

D'ailleurs, à en croire Gaston Deschamps, le public parisien de 1900 était peu enclin, en matière littéraire, à se fier au goût des critiques, s'obstinant « dans une excessive froideur », de sorte que « le flair des plus sagaces *bibliopoles* est dépisté » par ses caprices ; ainsi, tel livre « qu'on s'applique à faire *partir* rate lamentablement », et tel autre « dont la naissance n'a pas été saluée par les cornemuses de la réclame, fait tout de même son petit bonhomme de chemin... ». Quand au « petit mot de complaisance ou de camaraderie » auquel aspirent tant de romanciers ou de poètes, c'est « la mort d'un livre », car « cela met l'acheteur en fuite ». « Si j'étais enclin aux dispositions malveillantes, conclut le critique, j'expédierais en une série de *petits mots aimables* les nouveautés de la saison » (1).

Ainsi, l'« habileté » aurait plutôt consisté à ne point faire de réclame littéraire au livre que l'on désirait voir réussir.

Quant à la publicité commerciale, on en a réellement abusé, ce qui a grandement contribué à rendre Sienkiewicz impopulaire dans les milieux lettrés, mais on ne l'a fait que plus tard, et cela n'a rien à voir avec le succès initial de *Quo Vadis* ?

J. Ernest-Charles appelle la vogue de Sienkiewicz « presque exclusivement une réussite industrielle », et il en expose les raisons :

« ...Sienkiewicz a été lancé par un éditeur avisé, nous dit-il, avisé je crois, par les traducteurs de *Quo Vadis* ? qui, nés dans les régions polonaises, admirant leur auteur national, sont venus d'abord proposer l'utilisation de son œuvre à un entrepreneur de succès littéraires... la gloire de Sienkiewicz fut créée chez nous uniquement par les notes adroites d'une maison d'édition. Elles disaient (prière d'insérer) : Sienkiewicz est Polonais, comme son nom l'indique. Elles énonçaient son âge, affirmaient que ses livres étaient connus de toutes les nations européennes, que même ils avaient obtenu dans les traductions un succès plus grand encore que dans le texte original... concluaient que toutes les gloires mondiales sont consacrées à Paris... dont le suffrage est... spécialement précieux à tous les écrivains... Voilà ce que disaient (prière d'insé-

(1) Gaston DESCHAMPS, *La vie littéraire* (*Le Temps*, 9 décembre 1900).

rer) les notes soigneuses d'une maison d'édition. Alors les critiques bondirent d'enthousiasme. Ils admirèrent à tue-tête... Au reste, leurs tardives appréciations étaient négligeables. Ils n'étaient pour rien dans le triomphe absolu de Sienkiewicz... Il est avéré que, pour cette sorte d'opération, on ne s'est jamais passé plus complètement du concours, jadis indispensable, de ces intermédiaires onéreux que sont les salons, les snobs, les critiques, et quelques autres... catégories d'ignorants. » (1)

Il y a une part de vérité dans cette manière de voir. Si la réclame littéraire n'avait en rien déterminé le goût du public, il est incontestable que la vogue de Sienkiewicz en France avait été accompagnée d'une bruyante réclame industrielle. Seulement, et voilà où est l'erreur, cette réclame ne se fit que plus tard et ne fut que la conséquence du succès inattendu de *Quo Vadis* ? et non pas sa cause.

Avant sa publication, seule la *Revue Blanche* insérait, en juin 1900, un long article du traducteur, J. L. de Janasz, sur Sienkiewicz « ...dont les romans jouissent d'une popularité sans précédent en Angleterre, en Amérique et en Italie » et qui se trouve être, « par des circonstances fortuites et indépendantes de la valeur de son œuvre, totalement ignoré en France » (2).

Et ce qui corrobore notre affirmation, c'est que le *Cri de Paris*, organe d'Alexandre Natanson, n'avait inséré en fait de publicité qu'une note, le 20 mai 1900, disant qu'« il existe une œuvre d'un grand écrivain, d'un homme au génie généralement reconnu » et « que cette œuvre est ignorée du public français, parce qu'elle n'a jamais été traduite » ; une autre, fort brève, signalait simplement le succès de *Quo Vadis* ? en Italie, et enfin une dernière, le 24 juin 1900, annonçait la publication prochaine de *Quo Vadis* ? en français. C'est qu'en réalité les éditeurs eux-mêmes n'escomptaient guère un succès et furent les premiers

(1) J. ERNEST-CHARLES, *op. cit.*, pp. 27 à 29.

(2) J.-L. DE JANASZ, *L'auteur de « Quo Vadis »* (*Revue Blanche*, 1^{er} juin 1900, p. 161). On pourrait encore signaler, en fait de réclame, des articles paraissant de temps à autre dans le *Figaro*, pour commenter soit le succès du livre (4 juillet 1900 et 28 septembre 1900), soit sa mise en scène (19 février 1901).

à s'en étonner. N'avaient-ils pas hésité longtemps avant de publier *Quo Vadis* ? Anraient-ils risqué une réclame coûteuse pour un livre dont le sort leur paraissait douteux, étant donné qu'à plusieurs reprises on avait essayé de faire connaître Sienkiewicz au public français, toujours avec un résultat pitoyable ? (1)

Cependant, le livre une fois accueilli avec enthousiasme par le public, les éditeurs y virent une source certaine de revenus, et c'est alors que, pour accroître la popularité de *Quo Vadis* ?, ils eurent recours à des procédés purement industriels. On vit soudainement paraître des gâteaux, des bonbons, des chapeaux « Quo Vadis » ; et, le titre même du livre se prêtant admirablement à toutes sortes de calembours et de jeux de mots, on vit aussi des maisons de commerce, représentées à l'Exposition Universelle, faire leur réclame de la manière suivante :

« *Quo Vadis* ? Si le roman de Henri Sienkiewicz a été traduit en dix langues, le titre seul est proféré journallement à l'Exposition dans tous les idiomes du monde : Où vas-tu ? Et la réponse est toujours la même : Je vais où tout le monde va, goûter le thé fameux que l'on sert au pavillon de Ceylan. » (2).

Le même procédé était employé pour les vins, liqueurs, etc., en vente à l'Exposition. La publication du livre s'était changée en une opération purement commerciale ; c'est pourquoi il est difficile de dire aujourd'hui dans quelle mesure ces réclames et manifestations d'ordre industriel, que l'on cite parfois pour faire ressortir le succès du livre, furent l'expression de la popularité de *Quo Vadis* ? ou celle de l'habileté des éditeurs.

Ajoutez à cela les nombreuses « notes », dont les grands quotidiens faisaient précéder les œuvres de Sienkiewicz, qu'ils publiaient simultanément en feuilleton, et vous aurez une idée

(1) M. Pierre Soullaine, ancien directeur des *Editions de la Revue Blanche*, a bien voulu nous préciser la somme qu'on avait dépensée pour le « lancement » initial de *Quo Vadis* ? : elle s'élève à 4.000 francs, dont 2.500 pour un article de première page, inséré dans le *Figaro* du 4 juillet 1900.

(2) Cf. *L'Eclair*, 23 juillet 1900, et *Le Correspondant*, 10 juillet 1900, p. 380.

approximative de la réclame agaçante dont désormais on accompagnait son nom (1). Et tandis que journaux et revues se faisaient un « devoir » de donner à leurs lecteurs un roman ou une nouvelle de Sienkiewicz, divers éditeurs publiaient en volume ses œuvres principales, de sorte que « pendant quelques mois, il devint impossible d'ouvrir un journal sans se heurter à quelque feuilleton de Sienkiewicz, de s'arrêter devant une librairie sans avoir les yeux arrachés par les affiches et les couvertures jaunes des romans de Sienkiewicz » (2). Son nom était désormais sur toutes les lèvres, dans toutes les vitrines, dans toutes les réclames. Son œuvre avait été imposée au public français comme l'on impose un produit industriel quelconque.

Mais, encore une fois, cette publicité, dont les éditeurs s'efforçaient d'attiser le feu d'enthousiasme provoqué spontanément par la publication de *Quo Vadis* ?, n'explique point la vogue initiale du livre. Le public seul, public lettré aussi bien que foule ignorante, en avait déterminé le succès, et la réclame commerciale, qui vint après, aide tout au plus à illustrer toute la part d'exagération que comportait la « fureur sienkiewiczienne ».

(1) V. notamment le *Matin*, à partir du 20, et l'*Echo de Paris*, à partir du 28 septembre, qui chaque jour en première page durant une dizaine de jours annonçaient respectivement la publication de *Par le fer et par le feu* et de *En vain*, dans des notes qui répondent parfaitement au signalement qu'en avait donné J. Ernest-Charles. Ailleurs, cette réclame prenait la forme de simples « canards » ; ainsi la *Presse* du 30 mars 1901, faisait savoir que le prochain roman de Sienkiewicz sur Sobieski avait déjà été acquis par un éditeur de Londres, pour paraître d'abord en anglais, au prix de 1 shilling par mot, ce qui était absolument faux, étant donné que Sienkiewicz n'avait jamais voulu consentir à ce qu'aucun de ses romans parût d'abord dans une langue étrangère, ce qui pourtant aurait pu lui garantir ses droits d'auteur.

(2) Henry BORDEAUX, art. cit. du *Correspondant*, p. 1149.

CHAPITRE II

LES RAISONS DE L'ENGOUEMENT DU GRAND PUBLIC

N'oublions pas qu'avant de paraître en France, *Quo Vadis ?* avait joui d'un succès spontané dans le monde entier, et il y a, pour expliquer ce phénomène, des raisons autrement profondes que l'habileté d'une maison d'édition.

Il importe d'abord de faire le départ entre ce qui tient aux circonstances extérieures, et ce qui vaut en soi, c'est-à-dire d'analyser, d'une part, les raisons qui ont contribué à la propagation du livre dans le grand public, et de déterminer ensuite les qualités du livre qui l'ont fait apprécier d'une partie de la critique.

Il est incontestable que *Quo Vadis ?* doit une grande partie de sa fortune à un heureux concours de circonstances. Tout en possédant une valeur littéraire et artistique très réelle, dont il sera question plus loin, le livre avait encore le rare mérite de venir à son heure, tant comme roman historique et roman chrétien, que comme roman étranger. Et ceci s'explique par cette communion des peuples, bien souvent inconsciente, dans des courants d'idées qui, à certains moments de l'histoire, s'étendent à l'humanité entière.

Quo Vadis ? avait été le résultat immédiat des tendances qui s'étaient manifestées en Pologne aux environs de 1895 : réaction idéaliste contre le positivisme, retour vers le passé et mouvement néo-chrétien. Et il arriva qu'en répondant aux aspirations de la société polonaise, *Quo Vadis ?* correspondait en

même temps à un état d'esprit plus général, d'où la vogue du livre, non seulement en Pologne, mais dans tous les pays étrangers. Et, par une curieuse transposition dans l'espace, il se trouvait être plus particulièrement l'expression des préoccupations les plus profondes du lecteur français de 1900.

Le début du ^{xx}e siècle marquait, en France, un retour à l'idéalisme, qui engendrait d'une part la renaissance du roman historique, et d'autre part un mouvement néo-chrétien. Les événements politiques des vingt dernières années, le boulangisme, Panama, l'affaire Dreyfus, et l'écho qu'ils trouvaient dans la littérature, ainsi que les excès du naturalisme, avaient fini par rendre déplaisante l'analyse des mœurs contemporaines. Lassé de la contemplation de la vie quotidienne, soit dans ses manifestations politiques, soit dans les tableaux pessimistes des disciples de Zola, le public commençait à chercher dans le passé l'oubli de l'heure présente. « Ce qu'on pourra dire de plus particulier et de plus exact sur ce temps, constate Albert Flament, c'est que la société, les femmes à la mode..., les gens de bon ton, les riches et les médiocres..., comme effrayés de l'avenir, et croyant retarder le mouvement des choses en l'ignorant, fermèrent les yeux à tout ce qui émanait de leur temps... » pour se reporter à des époques antérieures (1).

Et la littérature elle-même semblait s'y prêter. La banqueroute du naturalisme semblait définitive; le roman réaliste, qui depuis 1850 restait maître de la littérature, était en décadence; l'analyse psychologique, minutieuse et scientifique, selon l'esthétique de Paul Bourget, « qui s'acharna durant dix ans, sur le cœur de la Parisienne adultère » (2), était démodée. Le besoin de nouveaux horizons se faisait sentir. Or, dans le remous tumultueux des productions littéraires de 1900, aucun courant nouveau, un de ces grands courants qui emportent tout, ne semblait se dégager. Cette période d'attente et d'indécision, où

(1) Albert FLAMENT, *Le Salon de l'Europe* (*Revue de Paris*, 15 janvier 1934, p. 450).

(2) Marcel THÉAUX, *Causerie Littéraire* (*La Grande Revue*, 1^{er} janvier 1901, p. 212).

une forme définie ne venait point s'imposer au public par la force d'un talent vigoureux, favorisait la renaissance du roman historique qui, quelques dizaines d'années auparavant, eût été impossible.

Et, en effet, quelques mois avant l'apparition de *Quo Vadis* ? Emile Faguet constate les premiers symptômes d'un retour aux sujets historiques (1). Depuis un certain temps, les théâtres avaient trouvé leurs plus beaux succès dans des pièces évoquant le passé, comme *Cyrano de Bergerac* et *Madame Sans-Gêne*; le public avait accueilli avec enthousiasme *La Guerre et la Paix* de Tolstoï, et quelques autres romans historiques, pour ne citer que *La Force* de Paul Adam et *Le Désastre* des Frères Margueritte. Preuve manifeste que toute résurrection du passé était goûtée du public, pourvu qu'elle remplît certaines conditions. Or, *Quo Vadis* ?, comme on va le voir, les remplissait à merveille. Faguet, en se demandant « comment, dans l'état actuel des esprits, dans les conditions actuelles de goût, le roman historique peut-il réussir ? », en déterminait les éléments et, en les analysant, semblait expliquer *à priori* le succès de *Quo Vadis* ?

En premier lieu, le roman historique moderne ne doit chercher sa matière, selon Faguet, « que dans des périodes de l'histoire relativement assez bien connues du lecteur... » sans quoi « l'intérêt historique ruine ou plutôt empêche de naître l'intérêt proprement dit » (2). L'époque choisie par Sienkiewicz était généralement connue, d'abord parce qu'elle rentrait dans le programme scolaire, et ensuite parce qu'elle avait maintes fois inspiré divers drames et romans. Elle ne demandait pas, pour être comprise, une érudition spéciale, mais au contraire faisait revivre des personnages et des faits familiers.

Autre condition du roman historique moderne, toujours selon Faguet : il faut que, dans l'histoire racontée, « un grand intérêt *humain* » soit engagé, « une grande question d'où dépendaient les intérêts de l'humanité d'autrefois, et que l'humanité d'aujourd'hui est capable encore de comprendre et de sen-

(1) E. FAGUET, *La Renaissance du roman historique* (R. D. D. M., 1^{er} mars 1900, pp. 140-157).

(2) *Ibidem*, p. 148.

tir » (1). Le lecteur se plaît à se retrouver mêlé à l'humanité tout entière, contenu pour un temps « dans une collectivité qui vit et souffre et cherche son chemin depuis des siècles » (2). Encore faut-il qu'on lui parle d'une humanité où il n'ait pas trop de peine à se sentir engagé. Ainsi, il aura quelques difficultés à se retrouver parmi les mercenaires de Carthage ou les Incas du Pérou. Par contre, si on lui raconte, comme le fait *Quo Vadis ?*, les débuts sanglants du christianisme, le lecteur est intéressé, d'autant plus que la lutte avec l'Eglise est encore de nos jours une question actuelle.

Enfin, pour émouvoir le lecteur du xx^e siècle, il faut traiter le roman historique comme « un roman d'observation morale » en créant un roman psychologique situé dans l'histoire, ou mieux encore un « roman de mœurs rétrospectif » (3). Mais ce qu'il faut surtout éviter, et c'est là une des principales difficultés du roman historique moderne, c'est de mêler, à des histoires grecques ou romaines, des mœurs françaises. Il faut que nous sentions que des personnages historiques, tout en ayant les mêmes passions « éternelles » que nous, diffèrent cependant de nous et ne sont point de notre époque. La couleur locale à elle seule ne suffit pas à nous donner cette impression. Et c'est là, précisément, que Sienkiewicz a réussi. Ses héros ont ce que demande Faguet : « des tours d'idées différents, des préjugés différents, des procédés différents dans le commerce des hommes entre eux, des manières différentes d'exprimer, d'avouer aux autres... les passions éternelles, un point d'honneur différent... » (4). Ils sont non seulement vrais, mais vraisemblables. Voilà pourquoi, en lisant son roman, le grand public y trouvait ce qu'il désirait avoir dans une reconstitution antique : non pas seulement la rigide exactitude archéologique, mais encore l'illusion de la vérité.

Ainsi, les exigences du roman historique moderne dûment remplies, *Quo Vadis ?* venait à point pour satisfaire le goût du

(1) *Ibidem*, p. 150.

(2) *Ibidem*, p. 151.

(3) *Ibidem*, p. 152, 157.

(4) *Ibidem*, p. 155.

public français, et, par son genre même, avait toutes les chances de réussir.

Une autre raison, bien plus importante, et qui, nous le croyons du moins, joua un rôle prépondérant dans l'accueil favorable fait à *Quo Vadis* ? en France, ce fut le caractère chrétien du livre, correspondant à cette renaissance religieuse qui s'affirmait depuis quelque temps. Les dernières années du XIX^e siècle marquent une réaction contre le positivisme et le matérialisme ; le mouvement néo-chrétien fait des progrès rapides, que les historiens de la littérature sont unanimes à signaler (1), et chose curieuse, l'admiration du public pour *Quo Vadis* ? est considérée comme une de ses manifestations les plus caractéristiques. C'est que, sans être d'une inspiration religieuse très profonde, l'œuvre de Sienkiewicz, en affirmant la victoire de l'esprit sur la matière, de l'idéal chrétien sur la puissance terrestre de l'empire romain, était appelée à conquérir le suffrage de bien des lecteurs, qu'avaient ébranlés l'inquiétude et le doute. Aussi, est-ce dans le souffle religieux qui anime le livre qu'on s'est toujours plu à voir la raison essentielle de sa popularité.

« Nous assistons, depuis une vingtaine d'années, à un réveil du sentiment religieux, écrivait Gustave Larroumet pour expliquer le succès de *Quo Vadis* ? Les incrédules eux-mêmes le respectent et il n'est plus guère parmi eux d'esprit un peu sérieux qui le traite encore par la raillerie méprisante de Voltaire... Philosophes et historiens l'étudient dans son essence et son rôle, tandis que, par besoin ou par mode, la foule des humbles et des traditionnels, l'élite des raffinés et les cénacles littéraires y cherchent une consolation, une distraction, ou des thèmes à exploiter... La lecture de Renan n'a guère augmenté le nombre des incrédules et elle n'a pas troublé beaucoup de croyants. En revanche, elle a changé beaucoup d'indifférents et de railleurs en témoins attentifs et respectueux... Le jour devait donc arriver où un écrivain qui s'aviserait de refaire pour la foule lisante les *Martyrs* de Chateaubriand ou la *Fabiola* du Cardinal Wiseman, n'eût-il pas le génie du premier et l'autorité du

(1) Notamment LANSON, *Histoire de la littérature française*, 20^e édition, pp. 1111-1113.

second, rencontrerait à coup sûr un grand succès... M. Sienkiewicz a été cet écrivain. » (1).

Et ainsi, bien des critiques estimaient que c'est « l'universelle adhésion des consciences qui contribue... à faire le succès légendaire de *Quo Vadis ?* » et qu'il y a « bien manifestement coïncidence entre l'orientation de ce livre admirable et l'état général des esprits... » (2). On se rendait compte, dans certains milieux, que « ce roman apporte au monde, sur le seuil du ^{xx}^e siècle, le signal d'un mouvement des plus intéressants qui embrasse tous les pays » (3).

« ...Qui contestera, demandait Henri Monnier dans *Foi et Vie*, qu'un tel ouvrage... doit nécessairement faire vibrer les cordes les plus secrètes de l'âme contemporaine, lasse de ses jouissances, douloureusement éprise de l'idéal ancien ? » (4)

« ...que sa gloire découle du talent de l'auteur et du contraste saisissant entre deux civilisations, disait encore Lucens dans *L'Univers*, il serait folie de le nier... sans doute, quelquefois le talent dispense le renom; mais, dans l'espèce, la vogue dépasse à tel point le génie du romancier, qu'il semble nécessaire de trouver en ces pages dramatiques la flamme mystérieuse qui a allumé l'admiration ou l'intérêt. *Quo Vadis ?* ne paraît-il pas satisfaire, entretenir cet ébranlement religieux qui a saisi et entraîne beaucoup de familles... ? » (5)

Et fait caractéristique, les adversaires mêmes du roman

(1) G. LARROUMET, *Chronique théâtrale* (*Le Temps*, 25 mars 1901).

(2) Thomas GRIMM, *Quo Vadis* (*Le Petit Journal*, 28 février 1901).

(3) *Ibidem*.

(4) H. MONNIER, *Un roman chrétien* (*Foi et Vie*, 1^{er} juillet 1900, p. 199). Signalons à propos de cet article une erreur du critique, disant que Sienkiewicz n'est pas entièrement ignoré du public français « depuis que M. Téodor de Wyzewa... a analysé dans la *Revue des Deux Mondes* le chef-d'œuvre du maître. » (p. 199). Or le premier article de Wyzewa sur Sienkiewicz, où il est question de *Quo Vadis ?*, paraît quinze jours après celui de Monnier. Il s'agit ici sans doute de l'article de Wodzinski sur *Quo Vadis ?* paru dans la *R. D. D. M.* du 15 février 1899 et portant le même titre que celui de Monnier.

(5) LUCENS, *Lettres sur la politique extérieure* (*L'Univers*, 24 décembre 1900).

voyaient dans sa popularité une manifestation de l'esprit néo-chrétien (1). Louis Dumont-Wilden constate, non sans ironie :

« C'est le chef-d'œuvre à la mode. La gloire d'*Aphrodite* en pâlit. Dame, *Aphrodite* est un livre qu'on lit sans le dire; *Quo Vadis* est un livre dont on parle même sans le lire. Et puis, c'est moral, c'est le triomphe du Christ, et même les gens qui ne vont pas à la messe, aiment que dans les livres le Christ triomphe. » (2)

Certains attribuaient au livre une valeur symbolique, et d'une manière générale on avait tendance à faire de cette reconstitution historique un roman d'actualité.

En effet, l'époque où *Quo Vadis* ? fut publié présentait des traits de ressemblance avec la période d'histoire dont s'inspirait Sienkiewicz : la lutte de l'État avec l'Eglise et le clergé, le scepticisme croissant opposé à une renaissance religieuse, enfin un certain désarroi politique qui caractérisaient la France de 1900, offraient des analogies avec l'époque tourmentée de l'empire néronien. François de Nion définissait ainsi la thèse de *Quo Vadis* ? :

« Ame humaine, où vas-tu à travers les persécutions et les séductions des Néroniens, toujours vivants, toujours agissants; comment seras-tu sauvée de leur violence et de leurs pièges ? Sienkiewicz a répondu : — Par l'Evangile et par l'Amour. » (3)

D'autres étaient tout disposés à voir en *Quo Vadis* ? une satire politique. Ainsi, Henri Rochefort constatait que, dans le

(1) V. *infra*, p. 136-140.

(2) L. DUMONT-WILDEN, *Bartek le Victorieux* (*L'Humanité Nouvelle*, 1^{er} février 1901, p. 213).

(3) François DE NION, *Quo Vadis, Un romancier chrétien* (*Le Gaulois*, 2 juillet 1906). Dans ce même article, le critique analysait le symbolisme patriotique de Sienkiewicz au point d'appeler Lygie « la blonde et douce Slave », définissant les Lygiens comme des « peurplades qui, avec les Lettones formèrent la nationalité polonaise ». Ceci est d'autant plus intéressant que la question de savoir si Sienkiewicz, en écrivant *Quo Vadis* ?, connaissait la théorie selon laquelle les Lygiens auraient été les ancêtres des Polonais, avait souvent été discutée, et n'a été résolue affirmativement que tout récemment (Cf. *Ruch Literacki*, novembre 1928, N° 9, p. 287, et février 1929, N° 2, pp. 61-62).

roman néronien de Sienkiewicz, « une chose reste frappante : la similitude de cette sinistre époque avec la nôtre ».

« Notre république panamiste et dreyfusarde est criblée de traits de ressemblance avec l'empire néronien. Ce n'est pas Tigellin qui dénonce Pétrone ou Sénèque... c'est Trarieux qui dénonce le capitaine Begouen et le fait exiler en Afrique... Ce ne sont plus les affranchis de l'empereur qui élèvent des statues à Poppée, l'impératrice : ce sont les Reinach, les Yves Guyot et les Jaurès qui en élèvent au plus ignoble des traîtres, cent fois plus méprisable... que la plus éhontée des courtisanes... Lisez dans *Quo Vadis ?* le voyage de Néron à Ostie : on croirait assister à celui de Loubet à Marseille. » (1)

Quoi qu'il en soit de ces prétendues similitudes, ces « analogies incontestables », que certains lecteurs à l'imagination particulièrement développée découvriraient dans *Quo Vadis ?*, avaient bien pu favoriser la vogue du livre, lui donnant ce parfum d'actualité qui est à la base de tant de succès.

Une circonstance encore avait contribué grandement à l'accueil enthousiaste dont *Quo Vadis ?* fut l'objet : la vogue du roman étranger, qui caractérisait la fin du xix^e siècle. A cette époque, tout écrivain, pour peu qu'il eût un nom à consonance plus ou moins slave ou scandinave, avait toutes les chances de conquérir les grâces du public parisien. Cette mode avait ses raisons : le lecteur français, le lecteur moyen, ne trouvait pas, paraît-il, dans sa littérature nationale, l'assouvissement de ses aspirations. Henry Bordeaux, dans une longue étude (2) où il analysait la crise du roman français, constatait d'abord « une séparation entre le public et les romanciers par la faute... de ces derniers ». Les hommes de lettres modernes, « classe nouvelle d'individus », que « rien ne... rattache plus à la vie sociale », qui ne vivent qu'à Paris, « dans un milieu surchauffé, artificiel, où les cerveaux subissent une certaine déformation » (pp. 753-4), écrivent pour plaire à un public restreint, au « Tout

(1) H. ROCHEFORT, *Les Temps néroniens* (*L'Intransigeant*, 17 août 1900).

(2) H. BORDEAUX, *La Crise du roman* (*Le Correspondant*, 25 février 1902, pp. 742 à 766).

Paris, ... assemblage étrange d'hommes du monde, de critiques, de boursiers, d'artistes, de modistes, de danseuses, d'étrangers... » (p. 754). Et comment, dès lors, leur demander « des ouvrages simples et naturels ? ». Même dans les romans de valeur, on présente au public un monde spécial, où les personnages ne sont point ordinaires, où leurs manières sont peu communes. Ce ne sont plus des romans de mœurs, mais des caricatures, amusantes « pour les trois ou quatre cents personnes qui connaissent leur sujet par le menu, et le peuvent comparer à la réalité », mais « les honnêtes gens n'y comprennent goutte » (p. 755).

Et le « ton à la mode chez nos romanciers » était bien fait pour déplaire au grand public. « C'est un mélange... d'ironie légère ou cruelle, d'ardeur sensuelle, de sécheresse de sentiments, de scepticisme moral et social », et c'est précisément ce que le public français « déteste le plus » (p. 756).

Cette société « haletante, oppressée, consciente de ses maux et rebelle à s'y résigner », se tournait d'instinct vers les croyants. Or, elle ne trouvait chez les romanciers contemporains accessibles au grand public, « qu'une inquiétante anarchie morale » (p. 758).

Tout exagérée que paraisse une affirmation aussi générale, elle contient sans doute une part de vérité : le lecteur de 1900 voulant trouver dans les livres le reflet de ses préoccupations sociales et de ses angoisses religieuses, est allé chercher au-delà des frontières les pages de pitié et les émotions religieuses que les écrivains français, « enfoncés dans leur parisianisme et aveuglés par leurs snobismes » (p. 759), ne pouvaient lui donner. Et, pour s'être longtemps abstenu de toute lecture, la mévente des livres en était une preuve, le public ne s'en jetait que plus avidement sur un roman qui semblait enfin répondre à ses aspirations.

En dehors de ces circonstances purement extérieures, certaines qualités du livre même semblaient plus particulièrement en favoriser la popularité. Il s'agit des affinités de Sienkiewicz avec la mentalité française.

Sienkiewicz, comme on le sait, grand admirateur de la littérature française, en avait été incontestablement imprégné, de sorte que l'on pouvait dire sans trop d'exagération :

« Il n'y a peut-être pas à l'heure actuelle d'écrivain étranger qui ait été à ce point façonné par notre influence, affiné par notre art, et qui, tout en restant foncièrement étranger, c'est-à-dire original, soit par tant de côtés si nettement français (1)... les récits épiques de Victor Hugo, les descriptions splendides de Flaubert, et pour ne rien dire de l'esprit et de la fantaisie délicieuse de Renan, la sensibilité si fine et si douloureuse d'Alphonse Daudet ont préparé l'éclosion, aidé au développement, assuré la maturité de ce beau génie. » (2)

« ...ce Polonais, c'est un Latin, c'est même un Français. La fermeté de son dessin, la précision si vivante de ses caractères, la vivacité de ses dialogues, le flot continu, tumultueux, de l'action, sont des qualités essentiellement françaises. Du *Sans dogme* au *Par le fer et par le feu*, en passant par *Quo Vadis*, ses récits rappellent Flaubert, Renan, Anatole France, Paul Bourget et Alexandre Dumas... » (3)

Mieux que dans d'autres œuvres, ces affinités apparaissent dans *Quo Vadis* ? écrit en France, et dont les bases historiques, du propre aveu de l'auteur, avaient été en partie empruntées aux historiens français du XIX^e siècle (4).

« *Quo Vadis* est à coup sûr, de tous les romans de M. Sienkiewicz, le mieux fait pour nous intéresser et pour nous émouvoir, affirmait Téodor de Wyzewa, le sujet qu'il traite nous est, d'avance, familier, et... quand il nous dépeint les premières luttes de la civilisation romaine et de l'esprit chrétien, nous sommes disposés d'avance à lui prêter la même attention que s'il était écrit expressément pour nous par un auteur français. » (5)

(1) Louis MAIGRON, *Henryk Sienkiewicz* (*Bulletin des Amis de l'Université de Lyon*, février 1901, p. 133).

(2) *Ibidem*, p. 145.

(3) LUCENS, *art. cit.*

(4) V. *Annexe* : Lettres N^{os} 4 et 7.

(5) T. DE WYZEWA, *Le dernier roman de M. Sienkiewicz* (*R. D. D. M.*, 15 juillet 1900, p. 443).

En premier lieu, par le caractère romantique de l'intrigué et par ses procédés réalistes, *Quo Vadis* ? se rattachait directement au roman français du XIX^e siècle. En outre, il contenait des passages qui, pour ne pas être nettement licencieux, comme on l'a souvent affirmé, avaient certainement contribué à rendre le livre plus intéressant aux Parisiens.

« Dans un chapitre de souffle héroïque et chrétien, des coins de paragraphe semblent détachés d'*Aphrodite* ou de *Bilitis*. Cela compte. Un ouvrage n'est pas banal, qui élève l'âme et qui intéresse les sens. » (1)

Enfin, et c'est, nous croyons, un des points principaux du succès parisien de *Quo Vadis* ?, un des personnages, celui qui avait été le plus admiré, paraissait incarner les traits caractéristiques du « génie français ». Pétrone, ce « dilettante tout moderne, avec sa grâce un peu nonchalante, ... devait plaire, c'était indiqué, aux Français d'aujourd'hui, beaucoup plus, j'en suis sûr, qu'aux lecteurs polonais » (2). C'est que le vrai Pétrone, originaire de Marseille, et tel que le représente Tacite, offre déjà certaines ressemblances avec le Français de tous les temps; Gaston Boissier (3) souligne sa parenté avec les beaux esprits du siècle de Louis XIV; Renan le compare à Prosper Mérimée (4). Et le Pétrone de Sienkiewicz, doté de ce sens raffiné

(1) Lucien MUHLFELD, *Les premières* (L'Echo de Paris, 18 mars 1901). Dans un autre passage de son article, il disait encore : « ...la fortune du roman fut extraordinaire. J'en ai ouï attribuer la réussite à une publicité ingénieuse et continue. Quelle erreur ! Si après Corneille et Dezobry, et Bachelet, et le cardinal Wiseman, et Bulwer Lytton, si M. Sienkiewicz, écrivain de la Rome impériale et des martyrs chrétiens, a gagné l'adhésion d'innombrables lecteurs, c'est que son ouvrage enfermait la virtualité du succès. C'était un roman chrétien, comme *Fabiola*... Mais la supériorité de *Quo Vadis* tombe sous le sens. *Fabiola* est un écrit chaste... *Quo Vadis* est un chaud roman d'amour. Ajoutez Poppée et l'orgie de Néron, et des détails assez forts... Dans le pieux ouvrage, c'est le païen qui a eu le meilleur succès. Ce succès, l'érudition rigoureuse d'un Flaubert, l'âpre accent d'un Jean Lombard ne l'aurait pas obtenu... »

(2) Edmond LEMAIGRE, *Quo Vadis* (La Nouvelle Revue, 15 novembre 1900, p. 267).

(3) G. BOISSIER, *Un roman de mœurs sous Néron. Le Satiricon de Pétrone* (R. D. D. M., 15 novembre 1874, p. 343).

(4) E. RENAN, *L'Antéchrist*, Michel Lévy, 1873, p. 140.

de la mesure, de ce culte du beau dans toutes ses manifestations, d'une intelligence remarquable et d'un esprit brillant, réalisait le type même du caractère français.

« Pétrone a plu aux Français, dit Abel Mansuy, par ce tempérament d'homme de goût, ce tact simple, aisé, hostile à l'emphase, sorte de parisianisme anticipé que trahit chacun de ses actes. En sculptant cette statue, qui n'est pas d'un Romain de Rome mais d'un Gaulois de Marseille, Sienkiewicz, d'instinct, lui a donné les traits les plus flatteurs du Romain raffiné et du Français de bon ton. Il existe en France une abondante littérature sur Pétrone... on n'y peut trouver un livre où le gallo-romain Pétrone soit plus spiritualisé, plus francisé que dans *Quo Vadis*. » (1)

Mais ce « gallo-romain » est non seulement francisé, il est surtout modernisé. Ce « Mérimée sceptique » devient, sous la plume de Sienkiewicz, un dilettante de 1890, amateur de toute volupté sensuelle, y compris celle de l'odorat, qui a tous les traits du névrosé moderne et nous fait penser, par moment, au Des Esseintes de Huysmans, en plus séduisant, et à quelques-uns des personnages de Bourget. N'a-t-il pas cette « disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes, sans nous donner à aucune », que Bourget attribuait aux dilettantes de son temps ? (2). N'est-il pas « le nihiliste délicat » qui a « toutes les aristocraties des nerfs, toutes celles de l'esprit », l'épicurien « intellectuel et raffiné », pour qui la vie intellectuelle comme la vie religieuse de l'humanité n'est que prétexte à ses sensations (3), dont Bourget, dans la préface du *Disciple*, a donné un portrait saisissant ?

(1) ABEL MANSUY, *Sienkiewicz et ses affinités françaises* (La Pologne, 1925, N° 2, p. 44).

(2) PAUL BOURGET, *Essais de psychologie contemporaine*, Plon-Nourrit, 1899, p. 42.

(3) PAUL BOURGET, *Le Disciple*, Paris, Lemerre, 1889, p. VIII-IX. Le comte Wodzinski prétendait que « ce portrait n'est pas tant celui du séducteur de M^{lle} de Jussat, que la frappante image du héros du dernier roman de Sienkiewicz », du Ploszowski de *Sans Dogme* (*Nouvelle Revue*, 15 juillet 1891, p. 322). Or, entre Ploszowski et Pétrone, la parenté est

De son côté, Louis Maigron reconnaît en Pétrone « la finesse, l'élégance, l'esthétisme de tous les héros d'Anatole France, dont nous savons pertinemment que Sienkiewicz est le fervent admirateur » (1). Aussi Lucens, dans l'*Univers*, suspecte-il Sienkiewicz de « renanisme » :

« De nos dilettantes et de nos « renaniens », il a gardé trop longtemps le parfum âcre et dissolvant. *Sans dogme*, n'est-ce point, en plusieurs inspirations, le *Disciple*, ou même le *Crime d'Amour* ? Dans le Pétrone de *Quo Vadis*, ne reconnaissez-vous pas le *Surhomme* de Nietzsche, ou l'un des « cinq cents » de Renan ? Et ces origines n'expliquent-elles pas le charme captivant et, en certains points, si dangereux, de *Quo Vadis* ? » (2)

Et sans aller chercher des héros de roman, Pétrone n'évoque-t-il pas des figures en chair et en os de dandys bien connus : le duc de Morny, Gabriele d'Annunzio, Barbey d'Aurevilly ? Nul doute que c'est précisément le « modernisme » de Pétrone qui en a assuré la fortune car, au fond, chaque génération se fait de l'âme antique une représentation en rapport avec ses goûts et ses tendances.

« Le principal mérite de Sienkiewicz, et c'est là sans doute qu'il faut chercher la raison de son succès, fut de permettre aux hommes de 1900 de se retrouver sous les vêtements antiques dont il habilla ses personnages » (3).

Ajoutons, enfin, que le style de *Quo Vadis* ?, par ses qualités de simplicité et de clarté, que la traduction a su respecter, restait dans la tradition des grands prosateurs français. Et les.

directe, ce dernier n'étant qu'une transposition dans les temps romains d'un personnage qui semblait plus particulièrement solliciter le talent de Sienkiewicz. Et si Pétrone nous paraît moderne, c'est assez naturel : de même que l'Arbitre des Elégances était le produit raffiné de la décadence romaine, le dilettante de 1890 est lui aussi l'expression raffinée d'une civilisation en décadence, d'où, sans anachronisme aucun, ressemblances frappantes entre un Ploszowski et un épicurien de la Rome Impériale.

(1) *Art. cit.*, p. 142.

(2) LUCENS, *art. cit.*

(3) G. GUIRAND, *Sienkiewicz (Larousse Mensuel*, mai 1917, N° 123, p. 132.)

traits qui faisaient l'originalité du livre, le langage riche et varié, les descriptions puissantes et colorées, l'art dramatique avec lequel Sienkiewicz fait mouvoir ses personnages, un symbolisme discret, n'étaient pas de nature à le rendre incompréhensible à des lecteurs étrangers.

Pour tout dire, *Quo Vadis ?* était un livre « facile » et passionnant à la fois, et c'est aussi à la « technique » du roman qu'il faut attribuer une part de sa popularité. Il y a, dans le talent de Sienkiewicz, une particularité propre à attirer le grand public aussi bien que les lettrés : un don inné de la narration et de la composition. L'auteur de la *Trilogie* connaît à fond la psychologie de ses lecteurs et sait en tirer les conclusions nécessaires; maître dans l'art de ménager ses effets et d'amener insensiblement à l'émotion culminante (1), Sienkiewicz tient en suspens le lecteur d'un bout à l'autre de son récit, sachant émouvoir par des contrastes imprévus, terrifier et troubler, disposer les rayons et les ombres de la manière la plus harmonieuse. L'intérêt de son récit tient bien moins à l'intrigue qu'il imagine, qu'à son talent de narrateur qui nous attache toujours, même à travers des péripéties bien connues.

« Jean Lombard, dans ses reconstitutions de périodes antiques... s'est donné beaucoup plus de peine que M. Sienkiewicz. Mais s'il le dépasse comme art et précision archéologique, il lui est fort inférieur au point de vue de l'intérêt. Mérite trop souvent méprisé, l'intérêt !... Eût-il l'intellectualité la plus haute, un romancier qui « rase » ses lecteurs ignore son métier et n'est pas vraiment un artiste... *Quo Vadis ?* est, de la première à la dernière de ses 645 fortes pages, de l'intérêt le plus attachant : intérêt obtenu soit par l'adresse dramatique des épisodes... soit par la vie intense des descriptions... soit par la diversité exacte du dialogue. Et le souci archéologique n'interrompt jamais l'action. » (2)

C'est que sa documentation ne s'étale pas en descriptions directes; elle s'infiltre dans le récit et y devient matière à effets purement artistiques. L'œuvre est à la fois romanesque et his-

(1) T. de Wyzewa, allait même jusqu'à dire que Sienkiewicz est « si habile écrivain, que l'excès d'adresse est un des seuls reproches qu'on ait pu lui faire » (*R. D. D. M.*, 15 juillet 1900, p. 447).

(2) J.-Joseph RENAUD, *Quo Vadis* (*La Presse*, 29 juin 1900).

torique, sans que jamais le roman jette son invraisemblance sur l'histoire, sans que l'histoire refroidisse le roman par quelque abus d'érudition. Certains trouvaient que, si « au point de vue même de l'art pur, de la virtuosité, de la couleur », *Quo Vadis ?* est « très inférieur à la *Tentation de Saint Antoine* et à certaines pages de Jean Lombard et de Jean Lorrain sur Byzance », par contre « l'exécution générale est bien plus habile » :

« Ces restitutions savantes, trop précieusement ciselées, trop guillochées... ne sont accessibles qu'aux connaisseurs. Pour tout dire, il manque à ces teintes la perspective, l'air,... l'âme même des générations disparues, que l'on ne sent pas vivre dans ces fastueux décors... Dans *Quo Vadis ?* l'impression est différente, grâce beaucoup à la traduction... On est pris par le charme de ce livre, parce que l'on est plongé presque instantanément en pleine vie romaine. La reconstitution des milieux et la scrupuleuse précision des détails n'enlève rien à l'intérêt du sujet même... » (1)

On peut en dire de même du caractère chrétien de l'ouvrage. Ce livre, à tendance « morale », n'est pas seulement une leçon de catéchisme, c'est réellement un roman foncièrement dramatique et passionnel, capable de séduire aussi bien les indifférents que les catholiques. C'est « une des plus prenantes apologies du christianisme, dans un genre littéraire qui atteint les foules » (2).

Bref, la fortune de *Quo Vadis ?* fut « qu'avec lui on s'instruisait, on s'édifiait et on ne s'embêtait pas » (3). On a tenté encore d'en attribuer la vogue au titre même du livre.

« Il venait de Pologne, et il avait un titre latin : un titre magique qui a fait tourner les têtes. Le titre ne répondait pas, ou ne répondait guère au contenu de l'ouvrage... Nous avons, aujourd'hui, la manie des titres à effet. Le brillant de celui-ci, le souvenir légendaire ou traditionnel qu'il évoquait, et jusqu'au latin des mots, tout

(1) E. DRUMONT, art. cit.

(2) Louis ROBERT, *Revue des livres (Revue du Monde Catholique)*, 1^{er} novembre 1900, p. 382.

(3) Lucien MUHLFELD, art. cit.

cela flattait un certain snobisme littéraire dont nous ne savons guère nous défendre. » (1)

« ...La vogue du roman fut... rapide, quoiqu'on ne pût pas dire que c'était là un titre bien parisien. Mais on est si bizarre à Paris que ce fut peut-être une des raisons du succès. Toutes les précieuses ne sont pas mortes depuis Molière, et l'on entendait cet hiver des dialogues dans ce goût-ci :

— Vous avez lu *Quo Vadis* ?

— Je crois bien ma chère, j'en ai fait mon *vade mecum*.

Il n'y avait vraiment qu'un auteur polonais qui fût capable de remettre le latin à la mode ! » (2)

Tout ce qui précède suffit à expliquer le succès inusité de *Quo Vadis* ? auprès du grand public, le succès de librairie. Sienkiewicz n'était pas, comme tant d'écrivains, un « nébuleux » ou un symbolique, son livre était accessible à tous, tant par son sujet que par sa facture. Et, de plus, apparenté comme il l'était à la littérature française, il paraissait tout désigné à rencontrer, plus particulièrement en France, un accueil favorable ; l'ouvrage renfermait la virtualité du succès et y semblait d'avance destiné. Cela est si vrai que, bien avant sa publication en France, on avait prévu que « le jour où l'on traduira *Quo Vadis* ?... le public français, celui du moins dont l'opinion a une valeur quelconque, acclamera Sienkiewicz, et donnera à son génie et à son succès cette consécration parisienne, que ceux-là même qui affectent de la dédaigner, désirent du fond du cœur » (3). Au mois de février 1900, un critique polonais écrivait à ce propos :

« *Quo Vadis* ? n'est pas encore traduit en français, pourtant c'est bien le seul ouvrage, à notre avis, qui soit capable de briser les glaces de l'indifférence française à l'égard de notre littérature. » (4)

(1) Alexis CROSNIER, *Romans et livres religieux du temps présent*, (*Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, 1^{er} août 1904, pp. 724-725).

(2) Miguel ZAMACOÏS, *La Soirée* (*Le Figaro*, 18 mars 1901).

(3) Stanislas RZEWUSKI, *Les romanciers polonais* (*Revue Encyclopédique*, 1897, p. 916).

(4) *Tygodnik Ilustrowany*, 26 février 1900, N° 10, p. 194.

Il resterait à expliquer toute l'exagération de cet engouement frénétique que déclencha le livre, car il est bien certain que la « fureur sienkiewiczienne » dépassait le mérite réel de *Quo Vadis* ? Il n'est pas de livre capable de provoquer un tel enthousiasme, uniquement pour des raisons littéraires ou morales. Dans tout grand succès, il y a toujours une part d'exagération, qui relève bien plus de la psychologie que de la littérature. C'est surtout une question de mode, d'un certain élément de contagion, qui ne se raisonne pas et qui pourtant agit sur le public et l'entraîne.

CHAPITRE III

L'ACCUEIL FAVORABLE DE QUELQUES CRITIQUES EMINENTS

Le succès populaire de *Quo Vadis ?* n'enlève rien à la gloire de Sienkiewicz. Si l'habileté technique de l'écrivain et ses dons de metteur en scène ont contribué, les circonstances aidant, à lui assurer l'adhésion du grand public, la valeur de son œuvre, ne fût-ce que par ses qualités artistiques, ne pouvait laisser indifférents les lettrés français.

A. Biguet qualifie *Quo Vadis ?* de « splendide épopée, écrite par un contemporain de Tacite... » (1). Jean Lorrain estime que c'est « la plus belle étude, à coup sûr la plus puissante et la plus forte, qui ait jamais été écrite sur la Rome des Césars... », où l'intrigue devient « le prétexte littéraire d'admirables figures, supérieurement campées, telles celles de Pétrone, de Néron Aenobarbus, et de l'apôtre Pierre » (2). Benjamin Couve fait remarquer que les défauts du roman archéologique y sont « noyés dans un flot de passion, emportés... par un torrent de poésie et de sentiment » (3).

Maurice Muret découvre « la marque du génie dans le grand poème polonais », ajoutant qu'on aura beau « tirer de *Quo Vadis ?* des pièces pour la Porte-Saint-Martin, on n'empêchera

(1) A. BIGUET, *Quo Vadis* (*Le Radical*, 14 août 1900).

(2) RAITIF DE LA BRETONNE, *Pall-Mall Semaine* (*Le Journal*, 14 août 1900).

(3) B. COUVE, *Le roman de Julien l'Apostat* (*Foi et Vie*, 1^{er} janvier 1901, p. 7).

CHAPITRE III

L'ACCUEIL FAVORABLE DE QUELQUES CRITIQUES EMINENTS

Le succès populaire de *Quo Vadis ?* n'enlève rien à la gloire de Sienkiewicz. Si l'habileté technique de l'écrivain et ses dons de metteur en scène ont contribué, les circonstances aidant, à lui assurer l'adhésion du grand public, la valeur de son œuvre, ne fût-ce que par ses qualités artistiques, ne pouvait laisser indifférents les lettrés français.

A. Biguet qualifie *Quo Vadis ?* de « splendide épopée, écrite par un contemporain de Tacite... » (1). Jean Lorrain estime que c'est « la plus belle étude, à coup sûr la plus puissante et la plus forte, qui ait jamais été écrite sur la Rome des Césars... », où l'intrigue devient « le prétexte littéraire d'admirables figures, supérieurement campées, telles celles de Pétrone, de Néron Aenobarbus, et de l'apôtre Pierre » (2). Benjamin Couve fait remarquer que les défauts du roman archéologique y sont « noyés dans un flot de passion, emportés... par un torrent de poésie et de sentiment » (3).

Maurice Muret découvre « la marque du génie dans le grand poème polonais », ajoutant qu'on aura beau « tirer de *Quo Vadis ?* des pièces pour la Porte-Saint-Martin, on n'empêchera

(1) A. BIGUET, *Quo Vadis* (*Le Radical*, 14 août 1900).

(2) RAITIF DE LA BRETONNE, *Pall-Mall Semaine* (*Le Journal*, 14 août 1900).

(3) B. COUVE, *Le roman de Julien l'Apostat* (*Foi et Vie*, 1^{er} janvier 1901, p. 7).

pas que ce ne soit un chef-d'œuvre » (1), cependant que Jules Claretie élève aux nues les mérites de Sienkiewicz (2) et que François de Nion reproche au public parisien d'avoir trop longtemps méconnu le grand écrivain :

« Comme nous sommes injustes parfois ! s'écrie-t-il. Nous créons de toute pièce la réputation de M. d'Annunzio qui, sans nous, demeurerait inconnu même de l'Italie; nous prodiguons les accueils à M. Kipling... et nous nous apercevons aujourd'hui seulement, après qu'il a été traduit en vingt-quatre langues... que Sienkiewicz, dans toute son œuvre, et surtout dans celle-ci, *Quo Vadis ?* est peut-être le romancier étranger qui se rapproche le plus de notre tempérament, qui s'adapte le mieux à notre caractère, en apportant en outre une personnalité nationale très originale, en même temps qu'un sens admirable de la couleur, du mouvement et de la vie. » (3)

De son côté, Henri Rochefort, après avoir apprécié dans *Quo Vadis ?* « une extraordinaire érudition, mêlée à une vision très intense », constate que Sienkiewicz « est vraiment doué d'une incroyable entente de la mise en scène et d'une vigueur de coloris qui fait penser à Delacroix et à Goya » (4). Gaston Deschamps estime que cette œuvre, « une des plus remarquables qu'ait suscitées le *genre du roman historique*, éveille tour à tour, sous la plume du critique, les noms de Chateaubriand et de Flaubert » (5), et Stéphane Lauzanne décrit en ces termes l'espèce de fascination qu'exerce sur lui le Néron de *Quo Vadis ?* :

« Il y a, quelque volonté qu'on mette à s'en défendre, au milieu de toutes les figures, une figure qui vous attire plus que les autres; il y a un visage qui, malgré moi, plane sur toute l'œuvre. La figure est hideuse et le visage est sinistre, mais avec une hâte malsaine

(1) M. MURET, *Sienkiewicz et Bulwer Lytton* (*J. des Débats*, 3 avril 1901).

(2) Cf. J. CLARETIE, *La Vie à Paris* (*Le Temps*, 1^{er} décembre 1900) et *L'âme d'un peuple* (*Le Journal*, 6 février 1901).

(3) F. DE NION, art. cit.

(4) H. ROCHEFORT, art. cit.

(5) G. DESCHAMPS, *La Vie littéraire* (*Le Temps*, 5 août 1900)..

on se presse pour les contempler : on tourne plus vite la page lorsqu'on pressent que Néron va venir ; on la tourne plus lentement lorsqu'on devine qu'il va disparaître. » (1)

Robert de Flers apprécie particulièrement « les larges et grouillantes descriptions... brossées dans la manière de Rochegrosse... vigoureuses et saisissantes », déclarant que jamais on n'en traça de « plus abondantes et de plus colorées ».

« Je ne suis nullement étonné, conclut-il, du grand succès qu'obtient *Quo Vadis* depuis sa récente apparition. C'est une œuvre touffue, inégale, mais qui, à défaut d'autres originalités, possède celle de la puissance. » (2)

Adolphe Brisson, à son tour, dans un long article sur *Quo Vadis* ?, souligne l'intérêt du roman, reconnaissant qu'en dépit du sujet, familier à tous, « lorsque ce livre est ouvert, on ne peut plus s'en arracher » ; il avoue avoir lu « d'affilée » ses 650 pages et, l'ayant refermé, avoir éprouvé « comme un vague regret que ce fût sitôt fini ». Et se demandant « comment une aventure, par soi-même assez banale, et se déroulant dans un milieu mille fois décrit, arrive-t-elle à nous troubler si profondément ? », il conclut que c'est parce que Sienkiewicz « réussit à rendre, avec une intensité remarquable, le relief et le frisson de la vie » (3).

De même, Pierre de Milhau est d'avis que « nul, pas même Jean Lombard dans *l'Agonie*, n'est parvenu à nous procurer une émotion aussi profonde que celle qui nous étreint à la lec-

(1) S. LAUZANNE, *Quo Vadis* (*Le Matin*, 16 mars 1901).

(2) R. DE FLERS, *La semaine littéraire* (*La Liberté*, 20 août 1900).

Un autre passage de cet article nous paraît renfermer des considérations intéressantes : « *Quo Vadis*, dit le critique, ne présente pas une grande unité ; mais j'incline à penser que le désordre qui règne dans le récit n'est pas involontaire et qu'il est fort exactement un effet de l'art. L'absence de toute ordonnance, de toute action régulièrement suivie et développée, contribue à rendre avec plus de saisissante réalité la confusion de cette abominable époque. La juxtaposition des événements les plus disparates, des épisodes les plus contrastés concourt à évoquer plus vivement la diversité des races et des religions, le conflit des sentiments les plus opposés, des croyances les plus inconciliables ».

(3) A. BRISSON, *Revue des livres : Quo Vadis ?* (*Les Annales*, 8 août 1900, p. 27).



Grâce à une imagination puissante, Sienkiewicz possédait la faculté de faire revivre le passé avec une intensité suggestive et une extraordinaire intuition historique, au point de nous le rendre tangible comme une réalité présente :

« ...De quelques lignes de Suétone ou de Tacite, qui sont comme le fil conducteur de ses développements, il a su tirer des scènes vivantes, des tableaux admirables. Nul mieux que lui ne sait faire revivre le passé, donner à chaque détail sa place et son importance, camper des personnages dans leur milieu et dans leur cadre, en tracer des portraits exacts et ressemblants, leur rendre leur façon de penser et de vivre, de sentir et d'être émus. » (1)

Ce don de rendre le « frisson de la vie » procédait chez lui d'un tempérament épique qui, joint à un talent de dramaturge et rehaussé par le coloris pittoresque de ses descriptions, aboutissait à cet effet de relief saisissant, propre à toute son œuvre. Et si la majorité des critiques ont souligné surtout la documentation de *Quo Vadis ?*, il y en eut cependant quelques-uns que le talent épique de son auteur, sa vigoureuse imagination, l'art brillant de ses descriptions avaient étonnés.

Louis Maigron fut de ce nombre lorsque, dans sa conférence faite à Lyon le 3 février 1901, il entreprit de démontrer que, « dans sa façon de conter, par son talent de décrire, par la nature enfin de sa sensibilité, ce romancier est un grand artiste et surtout un grand poète » (2). Il le compare tantôt à Hugo, là où Sienkiewicz « a su dans ses magnifiques récits rivaliser de puissance évocatrice avec les aèdes des temps primitifs » ; tantôt à Flaubert, pour « la netteté et la splendeur de ses descriptions » qui « dressent devant notre imagination des scènes... toujours vivantes » ; tantôt à Daudet, quand « avec la même

(1) E. LEMAIGRE, art. cit.

(2) L. MAIGRON, art. cit., p. 133. Rappelons que Wyzewa, lui aussi, estimait que « M. Sienkiewicz est, avant tout, un poète » (*R. D. D. M.*, 15 juillet 1900, p. 448) et Maurice Muret paraissait être du même avis lorsqu'il qualifiait *Quo Vadis ?* de « grand poème polonais ». (*V. supra*, p. 85.)

sûreté dont il évoquait tout à l'heure les lignes et les formes, il sait arriver jusqu'au cœur et faire ruisseler en nous la source divine des larmes... » (p. 145).

Cet « aède moderne », comme autrefois Victor Hugo réalisait « le miracle d'avoir spontanément l'âme et toutes les qualités des conteurs épiques primitifs » (p. 134).

« ...Personne n'a jamais eu l'esprit plus naturellement, plus foncièrement épique; et d'écrivain moderne qui ait eu à ce degré dans le récit tant de largeur et de puissance, cette intensité et comme ce fourmillement, ce grouillement de vie, je ne vois, avec l'auteur de *Quo Vadis*, que celui de la *Légende des Siècles*. » (p. 133)

D'autre part, « si ce narrateur conte comme Victor Hugo, ce descripteur sait peindre comme Flaubert; et j'oserai dire... avec les mêmes procédés » (p. 137). Chez le disciple de l'écrivain français, « même intensité rapide et brusque, réalisée comme en courant ». Et il suffit de se rappeler « ça et là, dans *Quo Vadis* ?, le masque bouffi et gonflé de graisse du lourd Néron, et par contraste, la douce, la lumineuse, la printanière figure de Lygie », pour conclure que « cet écrivain est un peintre et qu'il possède le secret des mots qui évoquent et font voir » (p. 138).

« ...Que dire... des fresques immenses de ce glorieux *Quo Vadis*, dont on peut certes contester la valeur historique, mais dont il faut bien reconnaître la valeur d'art incomparable ? Si jamais livre rappela *Salammbô*, non point pour la composition et l'intrigue — sans parler de ses longueurs, on peut trouver que cette épopée finit d'une manière bien bourgeoise — mais justement pour l'art d'évoquer et de peindre, c'est bien celui-là. Car enfin... connaissez-vous, depuis le grand Flaubert, et sans même en excepter quelques pages superbes dans l'œuvre trop mêlée de M. Zola, connaissez-vous descriptions égales pour la force et l'ampleur à celles de ce beau chef-d'œuvre ? Visions intenses, d'une netteté d'évocation prodigieuse, bas-reliefs saisissants dont l'ensemble est merveilleux de mouvement et dont les plus minimes parties sont merveilleuses d'exactitude et de rendu, comme si c'était vraiment d'après nature qu'ils eussent été exécutés par l'artiste : que choisir de préférence dans

une galerie si fournie qu'elle en est presque encombrée ? Le festin chez Néron ?... Le voyage impérial ?... La furieuse chevauchée de Vinicius ?... L'incendie lui-même... ou enfin toute la série des jeux où paraissent les chrétiens ?... » (pp. 139-140)

Et, après avoir analysé la scène du cirque, où Ursus, vainqueur, terrasse l'aurochs et délivre Lygie, le critique conclut :

« Comme s'il s'était laissé émerveiller tout le premier de son chef-d'œuvre, l'écrivain dit lui-même au courant de cette description que « depuis que Rome était Rome, jamais on n'avait rien vu de tel »..., nous pourrions dire aussi que, depuis qu'on décrit, on n'avait que rarement atteint cette puissance, ce relief, cette beauté. Si maintenant vous voulez bien faire réflexion qu'ici le morceau n'est pas traité uniquement pour lui-même, mais qu'il fait partie d'un ensemble singulièrement émouvant et qu'il en est au surplus le moment le plus tragique, de sorte que cette magnifique sculpture vit, non pas seulement de cette vie dont nous disons que sont animées les plus belles créations de l'art, mais de la vie même du drame terrible dont elle fixe sous nos yeux l'épisode le plus poignant, et que donc, bien loin d'arrêter l'action ou même de la ralentir, elle la précise au contraire, la fortifie, la fait mieux voir, vous comprendrez qu'on ait raison d'en admirer l'auteur et qu'on n'hésite pas à le proclamer un des plus grands parmi les artistes, non pas simplement de son temps et de son pays, mais encore de tous les pays et de tous les temps. » (p. 141)

A côté de ces qualités de narrateur épique et de peintre coloriste, qui viennent d'être évoquées avec tant d'admiration, Sienkiewicz possédait en outre, comme nous l'avons remarqué plus haut, l'art d'animer son récit par un talent foncièrement dramatique. Remarquez le dialogue de *Quo Vadis* ? : presque toujours, l'auteur accompagne les paroles de ses personnages d'un mouvement, notant le moindre changement de leur attitude, de sorte que nous n'écoutons jamais de simples tirades, mais que nous assistons à des entretiens réellement animés d'une vie extérieure, non pas seulement de la vie rigide des mots (1). Et ses descriptions colorées n'auraient pas à nos yeux

(1) Ce sont sans doute ces qualités dramatiques qui ont valu à *Quo Vadis* ? les nombreuses adaptations scéniques dont il fut l'objet, ainsi

la valeur qu'elles prennent, lorsqu'elles s'enlacent à l'action et y deviennent, non de simples digressions, mais la partie intégrante d'un épisode dramatique.

« M. Sienkiewicz possède un tempérament de dramaturge, dit Adolphe Brisson, ce qu'il écrit prend la forme de l'action... d'un bout à l'autre de l'ouvrage, le monstrueux empereur agit : qu'il se vautre avec ses favoris dans la débauche; qu'il compose des vers devant l'incendie de Rome, allumé par ses soins; ...qu'il préside dans le cirque aux boucheries de gladiateurs, ou qu'après avoir chanté il tende sa main aux baisers du jeune Grec Pythagore... » (1)

Et Gaston Leroux fait la même constatation :

« Ce livre a eu un succès immense, un succès promené à travers tous les pays. Il le méritait; il était dramatique. On a dit de lui qu'au point de vue historique il était douteux... On a dit qu'au point de vue artistique, son succès seul prouvait le peu de cas que l'on pouvait en faire méchante parole. Mais au point de vue dramatique, je trouve que le livre est parfait. Oui, certes, il y a dans cet ouvrage tous les éléments d'un drame des plus passionnants, et c'est ce qui le fait lire jusqu'au bout... » (2)

C'est donc grâce à ces qualités combinées de « visionnaire épique », doué d'un tempérament dramatique et doublé d'un peintre, passé maître dans l'art de la description, que Sienkiewicz avait, dans son *Quo Vadis* ?, « retrouvé les nerfs, les muscles et... le geste, toute l'allure enfin de l'humanité aux temps antiques, qui, à travers les livres, nous apparaissent absolument comme un sujet de bouquins plus redondants et moins stimulants les uns que les autres. *Quo Vadis* ? a ressaisi et mis la vie où il n'y avait que de la phraséologie » (3).

que l'admiration des hommes de théâtre : Claretie, Brisson, Coquelin, Sardou, Leroux, etc.

(1) A. BRISSON, art. cit., p. 27.

(2) G. LEROUX, *Au Théâtre* (*Le Matin*, 18 mars 1901).

(3) J. GRANDCHAMP, *Quo Vadis* (*Le Matin*, 2 mars 1901).

« Jamais on n'a vu de plus près l'orgie des Césars et la pompe surhumaine des architectures et de tout le décor, monumental et humain, qui l'encadrait; jamais on n'a mieux senti les proportions écrasantes du luxe, et l'on peut même dire de la luxure d'alors. » (1)

Si l'on considère maintenant que Sienkiewicz, tout en ressuscitant le passé en une « hallucination » grandiose et suggestive, était en même temps un écrivain essentiellement réaliste, on comprendra en quoi son œuvre était originale et s'affirmait nouvelle. Il avait appliqué à son *Quo Vadis ?* les procédés du roman documentaire; mieux encore, son livre correspondait à la formule du roman expérimental, et sa documentation, d'une scrupuleuse précision de détails, fait penser à celle qu'imposait au roman réaliste l'école de Médan.

Des pages entières y sont consacrées à des descriptions de costumes ou d'ameublement, à des énumérations de mets; l'auteur s'applique à reproduire des conversations, des gestes, des menues habitudes, des formules de style et des manières de langage. N'est-ce pas là la méthode de Zola? D'autre part, on a fort justement remarqué, que l'insistance avec laquelle Sienkiewicz nous montre le geste de Néron, regardant à travers son émeraude, est un des procédés favoris de l'auteur de *l'Assommoir* (2), de même que le mouvement des masses, les foules grouillantes et révoltées — qui prennent par moment des proportions gigantesques et passent au premier plan du tableau au lieu d'en être le fond — évoquent certaines pages de *Germinal*.

Ce souci d'érudition s'explique, entre autres, par le fait que Sienkiewicz s'était toujours passionné pour l'antiquité latine. Son talent de romancier a souvent fait oublier que l'auteur de *Quo Vadis ?* était un érudit distingué en ce qui concerne les sciences historiques, et qu'avant de s'adonner entièrement aux lettres, il avait été un élève brillant de la Faculté d'Histoire à l'Université de Varsovie. Ce penchant pour les recherches

(1) *Ibidem*.

(2) Jean LIONNET, *Des Martyrs à Quo Vadis (La Quinzaine, 1^{er} janvier 1901, p. 115)*.

historiques, qui paraît avoir été sa première vocation, et qui ne l'a jamais quitté (1), s'est affirmé dans la diversité des sujets historiques qu'il a abordés — de la Rome antique à la Pologne du xiv^e ou xv^e siècle — sans jamais revenir à des époques déjà étudiées.

Pour élaborer son roman néronien, il avait utilisé non seulement les principaux auteurs latins, mais encore des sources secondaires, ainsi que l'atteste la figure originale mais historique de Vinicius (2) — et il avait complété sa documentation dans les principaux travaux des historiens et archéologues français, anglais et allemands (3). Aussi son roman lui a-t-il valu l'admiration d'archéologues éminents, tels que Boyer d'Agen (4) et l'Italien Orazio Marucchi, professeur d'archéologie chrétienne au Séminaire Pontifical et directeur des Musées du Vatican, qui estimait que Sienkiewicz « fait preuve d'une connaissance peu commune du milieu décrit par lui » (5). De même une partie de la critique littéraire avait particulièrement apprécié cette documentation précise et la méthode réaliste de sa mise en œuvre.

André Baudrillart consacre une longue étude à confronter *Quo Vadis ?* avec l'histoire (6), Georges d'Esparbès constate que « le récit de M. Sienkiewicz est d'une parfaite érudition » (7), et Gaston Deschamps s'écrie avec enthousiasme :

(1) Voir ses lettres (*Annexe* N° 3 et 7) où il déclare que l'étude des écrivains latins a toujours été une de ses lectures préférées.

(2) Orazio Marucchi voit en lui « le fils du consul de l'an 30 » (*Une page d'histoire*, Paris, 1901, p. 21). En réalité, le héros de Sienkiewicz paraît être un descendant d'Agrippine ; un passage de *Quo Vadis ?* (T. III, p. 320 de l'original) rappelle la parenté de Vinicius avec Néron. D'autre part, Vinicius est non seulement un personnage historique mais, qui plus est, sa famille avait réellement été suspectée de christianisme, ainsi que vient de le démontrer un travail récent (Cf. LÉON HERRMANN, *Du Golgotha au Palatin*, Bruxelles, Lamertin, 1934, *passim*).

(3) Cf. *Annexe* Lettre N° 4.

(4) *Op. cit.*, p. 15 et suiv.

(5) Orazio MARUCCHI, *op. cit.*, p. 7.

(6) André BAUDRILLART, *Le roman de « Quo Vadis » et l'histoire* (*Le Correspondant*, 25 janvier 1901, pp. 306-326).

(7) G. D'ESPARBÈS, *En scène Néron* (*Les Annales*, 4 novembre 1900, p. 290).

« Si j'avais l'honneur d'enseigner la littérature latine, je me servirais de ce roman comme d'une glose curieusement bariolée et puissamment pittoresque afin de faire comprendre à mes élèves les narrations de Tacite et les satires de Juvénal, le *Satyricon* de Pétrone... les épigrammes de Martial et les commérages de Suétone... Je voudrais qu'une prochaine édition de *Quo Vadis* ? fût illustrée par un peintre archéologue, par un James Tissot, ou un Alma Tadema ! » (1)

« ...M. Sienkiewicz fait véritablement œuvre d'historien, puisqu'il ne se contente pas de colorer les surfaces, mais s'efforce de peindre les mœurs par le fond. Ses fresques n'ont pas seulement la vivacité du coloris, l'habileté de l'exécution, l'ampleur et la majesté des ensembles, elles ont encore un dessin impeccable, avec toujours la justesse et la sûreté des mouvements. » (2)

Mais la vraie nouveauté de *Quo Vadis* ? est d'avoir fait pour le roman chrétien ce que Flaubert avait déjà fait pour le roman antique, de n'avoir point hésité à appliquer la méthode réaliste à son tableau des martyrs. Pour la première fois, peut-être, les premiers chrétiens avaient été représentés d'une façon « positive », selon les procédés du roman expérimental, — et c'est par là que s'affirmait la supériorité de *Quo Vadis* ? sur *Les Martyrs*. Le livre marquait « une évolution des plus curieuse dans ...la tactique catholique », constatait Jacques Grandchamp :

« *Quo Vadis* qui met en scène et qui glorifie les origines du christianisme... *Quo Vadis* ce livre essentiellement religieux... emprunte à la littérature profane ses procédés les plus modernes d'information et d'exposition... c'est bien un roman au sens véritable du mot, où se meuvent des personnages en chair et en os, sujets à toutes les lois de la nature... Voilà qui nous met loin de l'idylle d'Eudore et Cymodocée, l'épisode héroïquement enfantin des *Martyrs*, à plus forte raison de toute la littérature anodine des petits livres qu'on a crus trop longtemps édifiants...

(1) G. DESCHAMPS, art. cit. du 5 août 1900.

(2) E. LEMAIGRE, art. cit., p. 256. — V. encore sur l'exactitude historique de *Quo Vadis* ? l'opinion de M. Looten dans *Sienkiewicz avant « Quo Vadis ? »*, Paris, 1903, p. 16.

« ...Là aussi [dans la peinture du christianisme] il a mis la vie avec toutes ses nuances, avec toute sa vibration, avec tout son côté de réalisme nécessaire, en y ajoutant tous les enthousiasmes, toutes les extases, toutes les sublinités de la foi rendue par là même bien plus tangible et bien plus sympathique, bien plus attractive et par conséquent bien plus capable de se propager que par les froides abstractions et le parti pris formidable de certains panégyriques, de certains sermons, de certaines homélies. » (1)

Le même souci de vérité qui l'avait guidé dans sa peinture du paganisme, Sienkiewicz l'apportait dans la partie chrétienne de son œuvre, au risque de desservir le christianisme (2). Il n'a pas hésité à présenter toutes les grandeurs de la civilisation romaine en décadence, à nous la rendre sympathique par le personnage de Pétrone — ce qu'on lui a du reste amèrement reproché. Son livre n'était plus un de ces romans à thèse, où l'antiquité est présentée dans toute son horreur, afin de mieux faire ressortir les beautés de la religion nouvelle; c'était en premier lieu un livre de vérité historique. Et Lionnet, en le comparant aux *Martyrs*, constatait que le christianisme y apparaissait « plus réel et plus émouvant » :

« ...Du moment que le christianisme est vrai, disait-il, la méthode des romanciers modernes, qui tend à mettre le plus de vérité possible dans le roman, est, par le fait même, celle qui convient le mieux au christianisme... Dans les *Martyrs*, le christianisme, masqué par les fictions, se dégage rarement... Dans *Quo Vadis*, nous le voyons vivre. » (3)

L'abbé Terrade constatait à son tour, dans une conférence faite le 8 février 1901, que « ...les pages des *Martyrs* qui faisaient couler les larmes de Lacordaire... ne produisent plus aujourd'hui sur nous la même vive émotion... A travers le resplendissement des choses, nous voulons pénétrer dans leur intimité, en saisir la réalité... Le fait, le document, l'analyse, seuls

(1) J. GRANDCHAMP, art. cit. du 2 mars 1901.

(2) Ainsi il avait créé entre autres le personnage de l'évêque Crispus, pour marquer cette tendance à l'intransigeance qui a toujours existé dans une partie de l'Eglise.

(3) J. LIONNET, art. cit., p. 121.

satisfont notre esprit. Il nous faut du Gustave Flaubert ou du Paul Bourget. Or, il y en a dans Sienkiewicz, et c'est l'une des raisons qui expliquent le succès inouï de *Quo Vadis*. » (1)

Enfin, le christianisme de Sienkiewicz est non seulement vrai historiquement, mais ce qui plus est, il est « vraisemblable ». Ainsi, nulle part, Sienkiewicz ne fait intervenir l'action divine, — ce qui n'aurait en rien altéré la vérité historique, du point de vue chrétien, puisque, selon la doctrine catholique, des miracles se sont réellement produits à l'époque des martyrs. Cela nous aurait cependant paru suspect, exceptionnel, et notre plaisir en eût été gâté. Dans *Quo Vadis* ? l'évolution des personnages, la transformation de Vinicius, la conversion de Chilon s'expliquent par le jeu naturel des passions, par le concours des événements et leur répercussion sur les personnages. Nulle part la puissance céleste ne se fait manifestement sentir.

« Il n'y a rien ici qui rappelle, sous ce rapport, *Polyeucte* ou les *Martyrs*, rien, en somme, qui implique matériellement l'action divine. » (2)

Pour expliquer l'évolution de ses personnages, Sienkiewicz a recours à l'analyse psychologique, procédé qui lui permet de nous faire pénétrer l'âme même de l'antiquité, le principe même du paganisme, en nous montrant l'impression produite par le christianisme sur les héros de son récit (3).

« Pour nos contemporains, que le rationalisme a si fortement

(1) R. P. TERRADE, *Quo Vadis ? de Henryk Sienkiewicz et les Martyrs de Chateaubriand*, Paris, 1902, pp. 8-9.

(2) André BAUDRILLART, art. cit., p. 325.

(3) Albert Reggio, poète et auteur de curieuses études de « critique psychologique » sur les écrivains de son temps, consacre deux longs chapitres de son volume *Au seuil de leur âme* (Paris, 1904) à une analyse extrêmement élogieuse de *Quo Vadis* ? où, entre autres, il estime qu'un mérite de Sienkiewicz « que l'on n'a pas assez souligné, c'est... d'avoir... reconstitué des types d'humanité... dont nous réclamions en vain l'expression morale aux irréductibilités de la légende » et c'est à *Quo Vadis* ? que nous devons de les avoir senties, à ce roman « de saine et profonde intuition psychologique » (p. 213). De son côté, M. C. Looten qualifie *Quo Vadis* ? d'« œuvre d'art de très grande portée, où l'archéologie et l'histoire donnent la main à la poésie et à l'analyse souvent pénétrante des passions humaines » (*op. cit.*, p. 2).

atteints, le plus difficile à accepter dans la religion du Christ, c'est le surnaturel, c'est le miracle. La morale chrétienne au contraire est tellement entrée dans les mœurs que tous lui rendent hommage...

« Pour les Romains il en va tout autrement. Vinicius n'est pas choqué lorsqu'il entend Pierre raconter que le Christ est ressuscité. Pétrone lui-même, le sceptique Pétrone, s'il ne croit pas aux dieux, croit aux sortilèges. Mais la morale chrétienne, voilà ce que le Romain ne peut admettre. » (1)

La transformation morale de Vinicius nous fait plus intimement comprendre combien la révolution, opérée dans le monde antique par le christianisme, fut profonde et « quel abîme a dû franchir l'âme païenne pour venir au Christ Rédempteur » (2).

Cependant, il n'était pas aisé de retracer les étapes que devait traverser « l'âme d'un Quirite » au contact des principes chrétiens incompatibles avec son tempérament, de montrer comment pouvait se faire, peu à peu, dans un cerveau romain, la pénétration des idées les plus opposées à sa nature, et de retrouver, par l'imagination, tous les traits d'une telle peinture.

« Je ne saurais résumer... les trois cents pages où M. Sienkiewicz expose ce cas de conscience, écrivait Adolphe Brisson. Il faut les savourer pour en sentir tout le prix et l'éloquence. Elles ne sont pas inférieures à ce que Tolstoï et Dostoïevski ont produit de plus fort et de plus subtil. » (3)

Aussi cette partie du roman où Sienkiewicz suivait « pas à pas, et... la loupe à la main la conversion de Vinicius » (4), « analysée avec une sûreté lente et ferme » (5), a-t-elle éveillé le plus d'admiration dans le monde des lettres, même chez ceux qui, d'autre part, comme Crosnier et Lionnet, s'étaient montrés sévères pour le livre.

(1) Abbé Emile BEURLIER, *Ames païennes et âmes chrétiennes, Etude de psychologie d'après « Quo Vadis »*, Paris, 1900, p. 36.

(2) *Ibidem*, p. 3.

(4) A. BRISSON, art. cit., p. 28.

(3) *Ibidem*.

(5) H. BORDEAUX, *Les livres et les mœurs (La Revue hebdomadaire, 18 août 1900, p. 428)*.

L'abbé Crosnier, après avoir sévèrement critiqué *Quo Vadis* ?, ajoutait cependant :

« Je ne vous ferai point l'analyse de cette évolution intérieure, qui est bien la vraie merveille de *Quo Vadis*. Et, si vous avez encore la tentation de lire ce livre, après la fureur presque insensée qui a jeté sur lui tant de lecteurs, je vous dirai : Cherchez ce travail de la grâce : il est délicat, et délicatement exprimé. Seule, une seconde lecture vous le révélera. » (1)

Et Lionnet estimait que « cette conversion par infiltration lente, cette purification graduelle d'une âme, c'est vraiment quelque chose d'assez nouveau dans la littérature » :

« On peut ne pas remarquer l'exactitude de la psychologie, tant la manière de Sienkiewicz devient simple, parfois. Lui qui a pourtant le goût des « effets » — et pas toujours un goût très fin — il semble le perdre absolument au cours de cette analyse. Il ne met plus rien en valeur. Le lecteur doit retrouver lui-même les pensées fortes, qui se noient dans ce récit unicolore et d'une seule coulée. Pour bien apprécier il faut relire. » (2)

De plus, on attribuait à *Quo Vadis*? le mérite d'avoir donné, dans le personnage de Lygie, « la théorie vécue de l'amour chrétien » et l'on se demandait « quel romancier accomplira la même œuvre pour les temps modernes ? » (3).

Quant à Pétrone, grâce à Sienkiewicz, il pouvait se « vanter d'être l'homme le plus aimé de la Rome parisienne » (4), et l'on s'accordait à dire que ce portrait, admirable de vérité psychologique et historique, était tracé de main de maître.

Rappelons, entre autres, l'opinion de l'abbé Henri Bremond qui, après avoir plus ou moins maltraité *Quo Vadis*? dans un article des *Etudes*, se montrait indulgent pour Pétrone :

« Donnez de l'esprit, du génie, de l'élégance au Sévère de Cor-

(1) A. CROSNIER, art. cit., p. 732.

(2) J. LIONNET, art. cit., p. 116.

(3) *Ibidem*.

(4) H. FOUQUIER, *Billets du Matin* (*Le Temps*, 18 septembre 1900).

neille, et vous aurez une idée de cet admirable personnage. Lui seul est vivant dans le livre, mais quelle exubérance de vie ! Il ne faiblit pas une minute jusqu'à ce suicide qui est bien la plus séduisante féerie qu'on puisse rêver. » (1)

Henry Fouquier jugeait, lui aussi, que l'œuvre de Sienkiewicz « est belle surtout par le développement donné au délicieux personnage de Pétrone. De l'esquisse en vingt lignes, mais vingt lignes de Renan, M. Sienkiewicz a fait un portrait en pied. Et quel portrait ! Celui d'un homme complet, en qui se résument les forces et les grâces de l'humanité : un chêne sur lequel pousseraient des roses. » (2). Il est « dans le roman, le plus intéressant, le mieux trouvé par l'auteur. Ce Pétrone est exquis... Quand bien même un tel homme ne serait pas de rigoureuse vérité historique, il a la vérité légendaire parfois supérieure à la réalité. » (3).

Par contre, il semble qu'on ait moins apprécié en France le Néron de *Quo Vadis* ?, qui pourtant, au point de vue littéraire, ne le cède en rien à Vinicius ou Pétrone.

Donc, réaliste par la méthode et la documentation, roman-

(1) H. BREMOND, *Revue des Livres (Les Etudes)*, 1900, t. 85, p. 142).

(2) H. FOUQUIER, *Les Théâtres (Le Figaro)*, 18 mars 1901).

(3) H. FOUQUIER, *Quo Vadis à la Porte-Saint-Martin (Le Théâtre)*, 1^{er} avril 1901, n° 55, p. 12). Quelques mois plus tôt, H. Fouquier écrivait encore dans un de ses *Billets du Matin*, adressé à Pétrone : « Et voici qu'aujourd'hui on ne parle que de toi, jusque dans les salons. Ceci, grâce au talent d'un romancier étranger, qui a fait de toi le héros de son *Quo Vadis* ? On discute ses autres personnages, la jeune chrétienne, l'Augustan converti, et jusqu'à la figure historique de Néron Barbe d'airain, que quelques-uns voudraient réhabiliter. Mais toi, Pétrone, on t'accepte tel que tu nous apparais, ressuscité dans la gloire de ta beauté et de ta grâce. » Emile Faguet semble partager cet avis lorsqu'il écrit, à l'occasion de la mise en scène de *Par le fer et par le feu*, en 1904 : « Il y a un personnage intéressant, un seul... je parle de Zagloba, le vieux Polonais, moitié Falstaff, moitié *miles gloriosus*... Il a de l'originalité et il a été extrêmement bien tracé en tous ses détails par l'auteur de la pièce, sans doute grâce à l'auteur du roman ; mais je n'ai pas lu le roman. C'est certainement ce personnage-ci qui fera le succès de la pièce. On dira, — un peu moins longtemps peut-être, — mais on dira : « Il y a un Zagloba », comme à propos de *Quo Vadis* on a dit : « Il y a un Pétrone ! » (*J. des Débats*, 24 octobre 1904.)

tique par la puissance d'évocation, psychologique dans son fond, voilà les trois aspects de *Quo Vadis* ? qui lui ont valu l'attention de quelques éminents critiques, dont certains reconnaissaient que Sienkiewicz avait « renouvelé un genre ». En adaptant la vision romantique de l'histoire aux exigences du roman réaliste, il avait réussi à concilier en une formule acceptable le roman de mœurs et le roman historique.

« ...*Quo Vadis* ? a acquis le droit de figurer parmi les modèles du genre historique, disait Reggio, surtout pour nous avoir offert, comme tableau rétrospectif, l'exemple tout nouveau d'une fidélité à l'expression moderne aussi entière que pouvaient le tolérer... le cadre, et l'atmosphère, et les idées dont il devait s'illuminer... On a déjà relevé combien le procédé d'exposition, lumineusement évocateur et psychologique, employé dans *Quo Vadis* ?, adhère à cette nécessité, désormais presque dogmatisée, que le roman historique vise en premier lieu à reconstituer le passé, avec assez de vérité pour ne pas le favoriser, et assez de modernisme pour ne pas le desservir. » (1)

Aussi faut-il voir « en M. Sienkiewicz le réformateur d'un genre qui n'avait jamais été bien compris, que Chateaubriand avait en quelque sorte rapproché de l'épopée, et que Dumas a failli réduire à la chronique » (2). C'est pourquoi, à une époque où l'on croyait à la décadence du roman historique, l'apparition de *Quo Vadis* ? avait été pour certains une sorte de révélation (3).

*
**

Devons-nous en conclure que *Quo Vadis* ? fut un grand succès littéraire ? (4).

(1) REGGIO, *op. cit.*, p. 203-204, 206.

(2) *Ibidem*, p. 207.

(3) En 1898, Louis Maigron proclamait, dans la préface de sa thèse sur *Le roman historique à l'époque romantique*, que, actuellement, « sa renaissance demeure fort problématique, pour ne pas dire impossible » : « ...L'ombre autour de lui se reforme et il retombe dans un oubli d'où n'ont pu le tirer ni la *Salammbô* de Flaubert ni le *Roman de la Momie* de Théophile Gautier, et qui pourrait bien être éternel. » (p. IV)

(4) Nous prenons le mot « succès littéraire » dans son sens le plus restreint, n'y faisant rentrer que les appréciations de critiques éminents et d'un public de choix dont les opinions présentent un certain poids

Il est incontestable que ç'avait été un *événement* littéraire notoire, ce qui n'implique pas nécessairement un *succès* littéraire. Roman à la mode, il éveilla de nombreuses discussions et fut largement commenté, durant un an, dans les milieux littéraires les plus disparates.

Mais, c'est bien moins le livre même que l'attitude du public à son égard qui avait paru intéressante, comme significative d'un certain état d'esprit. On examina « le cas *Quo Vadis?* », devenu légendaire, bien plus comme un phénomène social que comme une manifestation littéraire, en se demandant si l'admiration qu'il avait provoquée ne contenait pas « le germe d'une véritable renaissance religieuse et croyante » (1). Et c'est le souci de résoudre le problème d'un succès incroyable, de répondre au point d'interrogation que posait l'engouement d'un public plutôt sceptique et réservé, qui est à la base de la majorité des critiques. Ainsi G. Barbézieux ne cachait point que c'est surtout par « la fascination véritable » qu'elle exerçait sur « l'esprit de la multitude », que « l'œuvre de Sienkiewicz... paraît des plus intéressantes et digne de fixer l'attention de ceux qui réfléchissent et que passionnent l'étude et la recherche des solutions positives de la sociologie. » (2)

De sorte que, — sans méconnaître la valeur des critiques élogieuses de Paul Bourget, d'Adolphe Brisson, de Gaston Deschamps, de Robert de Flers, etc., ou l'intérêt que présente l'enthousiasme d'un Coquelin (3), — on est bien obligé de constater que le succès strictement littéraire de *Quo Vadis?* se réduit à un nombre relativement restreint d'admirateurs sincères.

D'abord, la plupart des articles qui parurent sur le roman dans la presse quotidienne, constituent un éloge banal, se réduisant soit à des résumés, soit à de courtes notes provoquées par

et une valeur durable. Au contraire, le terme « succès populaire » ou « succès de grand public » a été pris par nous dans son sens le plus large, englobant aussi bien la foule des boulevards que certaines catégories de « précieuses » ou de lettrés.

(1) T. GRIMM, art. cit.

(2) G. BARBÉZIEUX, *L'œuvre de Sienkiewicz* (*La Paix*, 19 mars 1901).

(3) V. *supra*, pp. 48-49, l'entrevue de Coquelin avec Ange Galdemar.

la nécessité d'être « à la page » et de se conformer à l'actualité du moment, ce qui explique que ces appréciations soient en général insignifiantes, ne comportant pas d'analyse au sens littéraire du mot. Ainsi l'article de Jean Lorrain dans son *Pall-Mall Semaine* du *Journal*, ne renferme que quelques lignes de ce critique — le reste est une longue citation de J.-L. de Janasz, découpée dans la *Revue Blanche*. Quant aux articles enthousiastes de Jules Claretie dans le *Temps* et le *Journal*, ils se rapportent à l'œuvre nationale et patriotique de l'illustre écrivain.

D'autre part, il n'existe que très peu d'études approfondies consacrées à Sienkiewicz, et parmi les plus sérieuses, — à côté de la conférence de Louis Maigron, des articles d'Adolphe Brisson, de François de Nion et d'André Baudrillart, — celles de Lionnet dans la *Quinzaine*, d'Edmond Lemaigre dans la *Nouvelle Revue* et de Henry Bordeaux dans la *Revue Hebdomadaire*, contiennent de nombreuses réserves (1).

(1) Voici quelques opinions de J. Lionnet sur *Quo Vadis* ? :

...Certaines péripéties « tiennent du roman d'aventures », l'intrigue comporte de simples « ficelles », tel le double pressentiment de Vinicius qui entend rugir les lions dans les vivaria. Sienkiewicz étudie le caractère de Pétrone « avec une finesse qui... surprend un peu quand on l'a vu descendre à des puérilités... » Et « de ces faiblesses les plus grandes nous étonnent. Sienkiewicz a dû étudier les romans étrangers — les nôtres surtout — et les plus modernes. Comment a-t-il pu garder cette sorte d'inexpérience ? » (LIONNET, art. cit., pp. 114, 115.)

Quant à E. Lemaigre, il termine sa longue étude, une des plus élogieuses et des plus détaillées que nous ayons en France sur *Quo Vadis* ? en disant :

« Tel est *Quo Vadis*. Vous avouerez qu'il y a bien dans tout cela de quoi expliquer le succès... Crierons-nous au chef-d'œuvre ? Devons-nous trouver ici le « Clou de l'Exposition » qu'on cherche partout ?... Au fait, *Quo Vadis* est assez un livre d'Exposition : il est universel et peut satisfaire tous les goûts... *Quo Vadis* n'est pas une œuvre d'art, parce que si telle scène, tel dialogue, ou tel entretien, dans le détail, sont bien composés, l'ensemble ne l'est pas. Les hors-d'œuvre sont nombreux et parfois très longs ; le lien qui réunit tout cela... est mince et flottant ; il manque enfin l'idée supérieure qui relierait tout et permettrait d'embrasser l'œuvre d'un seul coup d'œil... Le mérite supérieur de M. Sienkiewicz,

Il y eut, il est vrai, un certain nombre de critiques, d'origine polonaise, qui avaient réussi à se faire un nom dans les lettres françaises, et dont les nombreux articles sur l'œuvre de Sienkiewicz pouvaient donner l'illusion d'un succès littéraire. Ainsi, Casimir Stryenski dans la *Revue Universelle* et dans la *Revue Encyclopédique*, Stanislas Rzewuski dans le *Gaulois*, le *Figaro*, l'*Événement* et les *Annales*, C. Hulewicz dans l'*Illustration*, L. de Janasz dans la *Revue Blanche*, B. Kozakiewicz dans le *Figaro*, V. Marréné Morzkowska dans la *Revue*, faisaient à qui mieux mieux l'éloge de *Quo Vadis*?

Nous n'avons pas cru devoir en tenir compte — exception faite pour Téodor de Wyzewa — leurs jugements ne nous paraissant pas être l'expression impartiale de la critique française à l'égard de Sienkiewicz.

Enfin — et c'est là l'argument décisif — si, pour un temps, *Quo Vadis*? avait mobilisé l'attention de la critique par l'intensité de son succès, à aucun moment l'élite intellectuelle de la France n'avait partagé l'enthousiasme du grand public. Au contraire, *Quo Vadis*? rencontra des adversaires qui, par leur qualité et leur nombre, permettent de contester la portée littéraire de son succès.

c'est le savoir-faire, l'habileté ; il a la science de l'effet, et c'est un metteur en scène prestigieux. » (Art. cit., pp. 275-276.)

Enfin, pour Henry Bordeaux, v. pp. 131-132 les critiques adressées à l'heureuse conclusion du roman.

TROISIÈME PARTIE

LES ADVERSAIRES DE *QUO VADIS* ?

CHAPITRE I

LES MILIEUX ACADEMIQUES ET LA JEUNESSE LITTERAIRE

Ce qui frappe au premier abord dans la fortune parisienne de *Quo Vadis* ?, c'est le silence quasi-absolu de la critique « officielle ».

Il ne fait aucun doute que l'élite de la pensée française de 1900, dans sa grande majorité, avait répondu par un froid dédain au triomphe de *Quo Vadis*? Les revues les plus en vogue, ou bien ne s'occupaient guère du livre, ou bien se montraient sévères à l'excès à son égard. Ainsi le *Mercure de France*, par la plume de Rachilde, faisait dès le début la guerre à Sienkiewicz, estimant que son roman, **tableau historique** « comme savent en faire les prix de Rome » est « furieusement long et point sensiblement meilleur que ce fameux petit livre donné aux jeunes filles en prix d'excellence, qui s'appelle : *Fabiola*... » ou encore qu'il est « lourd, indigeste et sensiblement inférieur au roman des pensions religieuses : *Fabiola*... » (1).

Des organes comptant parmi les plus sérieux, la *Revue de Paris*, la *Revue Bleue*, la *Grande Revue*, la *Plume*, ne soufflaient mot de Sienkiewicz (2), tandis qu'ils consacraient de longs articles à Gorki, Tolstoï, Björnson, Kipling, etc.

(1) RACHILDE, *Quo Vadis* (*M. D. F.*, t. 35, 1^{er} août 1900, pp. 486, 487 et 1901, t. 37, p. 167).

(2) Et nous doutons fort que la *Revue des Deux Mondes* en eût parlé, si les romans nationaux de Sienkiewicz n'avaient rappelé à T. de Wyzewa ses origines polonaises.

A cet égard, l'attitude de la critique académique est caractéristique. Le fait même qu'aucun de ses maîtres : Brunetière, Faguet, Doumic, Lemaître, Rod, Vogüé, pour citer les plus importants, ne consacra à Sienkiewicz une de ces études dont pouvaient s'honorer les écrivains russes et scandinaves, témoigne du peu d'intérêt que *Quo Vadis* ? avait éveillé dans cette sphère de la critique.

A ce mutisme éloquent viennent s'ajouter des preuves plus concrètes, sous forme de jugements sévères émis par quelques-uns des esprits les plus cultivés de l'époque, qui exprimèrent leurs opinions accidentellement, à propos d'autre chose, au cours d'un article de revue, d'une préface, ou d'une conférence (1).

Brunetière accuse Sienkiewicz de plagiat :

« J'ai entendu dire à M. Brunetière lui-même, nous assure l'abbé Crosnier, que M. Sienkiewicz n'était qu'un « brillant amplificateur » (2).

Et dans son *Honoré de Balzac*, le critique constate que « quand des millions de lecteurs dévorent un roman du genre de *Quo Vadis*?, c'est du Chateaubriand qu'ils lisent, des *Martyrs* à peine moins « poncifs », ou « poncifs » d'une autre manière, à la manière de 1895 au lieu de l'être à celle de 1809 » (3).

René Doumic, attribuant le succès étonnant de *Quo Vadis*? à « cet impérieux désir de s'échapper hors de l'époque présente », supposait qu'en d'autres temps « des œuvres telles que *Cyrano de Bergerac* et *Quo Vadis*?... n'auraient eu probablement que le succès auquel leurs mérites leur donnaient droit » (4). D'autre part, il ne se « gênait pas pour dire ou proclamer que le succès de *Quo Vadis* ? était *incompréhensible et absurde* : il l'attribuait au *mauvais cosmopolitisme*, à notre vanité incurable qui nous fait chercher et admirer, quel qu'il soit, chez

(1) Toutes ces opinions, que nous ne faisons qu'exposer dans ce chapitre, seront analysées en détail au cours des chapitres suivants.

(2) A. CROSNIER, art. cit., pp. 726-727.

(3) Ferdinand BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, Paris, 1906, p. 9.

(4) R. DOUMIC, *Le Roman Collectif* (R. D. D. M., 15 mai 1902, p. 441).

les autres, ce que nous trouverions, et beaucoup meilleur, chez nous » (1).

Anatole France avait déclaré, dans une interview, qu'il considérerait *Quo Vadis?* comme l'expression parfaitement stupide du néo-christianisme polonais (2).

Le vicomte Melchior de Vogüé, sollicité par Mathilde Kobryner de dire son avis sur Sienkiewicz, donne une réponse évasive, se faisant scrupule de porter « sur le vu d'un seul roman traduit... un de ces jugements hâtifs que la critique sérieuse doit toujours s'interdire » (3). « Sienkiewicz n'est-il pas l'Alexandre Dumas du néo-romantisme? » se demandait-il quelques mois plus tard (4), — rapprochement qui, en France, n'a jamais passé pour un éloge.

L'abbé Bremond avouait « à sa honte » — « n'être pas bien convaincu de l'exceptionnelle valeur de ce roman », ajoutant que « si on ne se place pas au point de vue littéraire, il faut reconnaître qu'il est extrêmement intéressant » (5).

Lanson se bornait, pour le moment, à constater qu'« une vogue inouïe, pour des raisons diverses et d'inégale valeur, répandait en France et dans le monde entier les romans du Polonais Sienkiewicz », le prodigieux succès de *Quo Vadis?* ayant « excité entre les éditeurs français une rivalité à qui jetterait le plus vite dans la circulation le reste de l'œuvre abondante du même auteur » (6).

Remy de Gourmont ne paraissait pas prendre *Quo Vadis?* très au sérieux, comme il résulte d'un passage cité plus loin (p. 145) de ses *Promenades Littéraires*, et d'une interview, où — après avoir comparé Sienkiewicz à Alexandre Dumas — il déclarait que son roman néronien continuerait toujours

(1) A. CROSNIER, art. cit., p. 727.

(2) T. GRABOWSKI, *Wizyta u Anatola France'a (Swiat Slowianski*, n° 2, février 1905, p. 168).

(3) M. KOBRYNER, *op. cit.*, p. 42.

(4) M. DE VOGÜÉ, *Maxime Gorky, l'œuvre et l'homme* (R. D. D. M., 1^{er} août 1901, p. 692).

(5) H. BREMOND, art. cit., p. 141-142.

(6) LANSON, *Histoire de la Littérature Française*, VIII^e éd. 1903, p. 1088. Voir *infra*, pp. 198-199.

d'être lu, au même titre que les *Derniers Jours de Pompéi*, de Bulwer Lytton (1).

Victor Basch, tout en admirant dans un long article du *Siècle* le talent de l'auteur de la *Trilogie*, concluait en ces termes :

« *Quo Vadis*, j'ai envie d'adresser cette même question à l'illustre romancier : Où allez-vous, où êtes-vous allé ?... Pourquoi, oh ! pourquoi êtes-vous allé à Rome ?... Ecrivez, écrivez encore des *Bartek le Victorieux* et des *Par le feu et par le fer*. Et ne nous infligez plus une *Fabiola* aggravée d'une *Aphrodite*. » (2)

Téodor de Wyzewa, que les romans nationaux de Sienkiewicz avaient profondément ému, n'avait paraît-il, dès le début, qu'une bien faible admiration pour *Quo Vadis*?, ainsi qu'il l'a déclaré plus tard, en 1916 (3).

De même J.-H. Rosny aîné, trouvait que « ce récit agréable » avait le défaut capital « de n'être pas très personnel... de ne pas donner à Sienkiewicz une place définie parmi les littérateurs contemporains » (4).

Catulle Mendès constatait qu'« en dépit d'un succès prodigieux, qui dure encore, on peut ne pas admirer passionnément le roman de M. Sienkiewicz », car « la véritable beauté, la véritable vie sont absentes de cet ouvrage aux proportions démesurées », qui cependant « imite passablement le grandiose... » (5).

(1) Cf. K. WOZNICKI, *Remy de Gourmont o Polakach i Polsce* (*Gazeta Lwowska*, 1907).

(2) V. BASCH, *La vie intellectuelle à l'étranger* (*Le Siècle*, 10 décembre 1900, p. 4). Cet article contient, à propos de Sienkiewicz, des appréciations intéressantes sur la littérature polonaise en général : entre autres, Victor Basch estime que « la réfraction de l'idéal romantique dans l'âme polonaise et la réconciliation dans celle-ci, par la foi, de l'antagonisme entre le rêve et la réalité, entre l'idéal et la vie, qui constitue l'essence de tout romantisme, est un phénomène littéraire des plus intéressants et son étude constituerait un chapitre très curieux et très captivant de l'histoire de la littérature européenne ».

(3) V. *infra*, pp. 197-198.

(4) J.-H. ROSNY aîné, *Préface aux Chevaliers Teutoniques*, Paris, 1905, p. II.

(5) C. MENDÈS, *Premières représentations* (*Le Journal*, 18 mars 1901).

Enfin, Georges d'Esparbès, Camille Mauclair, Léon Bloy, et plus tard Jeanroy-Félix et Alexis Crosnier, dans des articles plus ou moins violents, dénonçaient la « médiocrité » de *Quo Vadis?* et l'aberration de ses innombrables lecteurs.

Et qu'en pensaient les « jeunes » ? Pas grand bien, si l'on en juge par les opinions insérées dans leurs revues d'avant-garde, dans l'*Ermitage*, dans la *Vogue*, dans la *Plume*, dans la *Revue Naturaliste*, dans les *Cahiers de la Quinzaine*, etc.

En voici quelques échantillons :

Le critique de la *Vogue*, L.-B. Hanappier, se refuse « à faire chorus avec ceux qui, à propos de ce livre, s'en vont criant au chef-d'œuvre », parce qu'en résumé le roman laisse l'impression d'une œuvre « écrite en vue d'un concours académique, dans le genre de ces *Professorenromane* qui pullulèrent en Allemagne » (1).

Dans l'*Ermitage*, Henri Ghéon se demande « à quoi tiennent les renommées ? » :

« Voici, du jour au lendemain, un romancier plus connu que toute notre littérature moderne prise ensemble, Henrik Sienkiewicz. Oh ! ce n'est point Ibsen à qui fût arrivée pareille aventure. C'est à n'importe qui, un homme de métier qui sait couvrir quatre cents pages d'une prose ni bonne ni mauvaise, quelconque... Depuis six mois on ne lit qu'un livre, mais tout le monde le lit, ceux-là même qui jamais ne lisent : *Quo Vadis*. Et vite les éditeurs de traduire toutes les œuvres de ce génie soudain dévoilé. Mais en vain. On lit *Quo Vadis*, et rien d'autre. Oh ! bonnes gens de lettres, allez après cela vous inquiéter du public et tenter de le satisfaire ! » (2)

Voici maintenant quelques opinions des collaborateurs de la *Plume* :

Gustave Kahn — d'autre part grand admirateur des romans nationaux de Sienkiewicz — disait, à propos de la *Messaline* d'Alfred Jarry, qu'après « le bain d'antiquité douceâtre que nous offrit *Quo Vadis?* on n'est pas fâché de se retrouver devant

(1) L.-B. HANAPPIER, *Bibliographie : Quo Vadis* (*La Vogue*, 15 oct. 1900, p. 70).

(2) H. GHÉON, *Le Mois* (*L'Ermitage*, janvier 1901, pp. 157-158).

une vision de Rome un peu pittoresque » (1). Ailleurs encore, il fait allusion à « ce médiocre bouquin de *Quo Vadis* », dont le succès fut « un effet de la grâce, opérant seule, car rien ne recommandait ce livre, qui n'était d'ailleurs pas le premier de son espèce » (2).

Paul Adam, dans une préface qu'il avait préparée pour la *Chimère*, roman antique de Louis Dumont, constate que « les *Contes Latins* de Jean Richepin, et même le médiocre *Quo Vadis* nous ont permis de fréquenter les citoyens de Rome » (3).

Léon Bazalgette, dans un article sur les traductions, se demande à la fin :

« Mais, après tout, ne serais-je pas jugé naïf de réclamer des traductions exactes... pour un public aux yeux duquel tout ce qui n'est pas par essence « bien français » n'est accueilli qu'avec soupçon et arrière-pensée, en exceptant peut-être des enthousiasmes absurdes comme en fit naître ce quelconque *Quo Vadis*, qui n'est pas plus polonais que finlandais ou mexicain ? » (4)

Quant à la *Revue Naturaliste*, — qui concentrait les efforts de tout un jeune groupe littéraire à la recherche de formes nouvelles, — son directeur, Eugène Montfort, dans un article d'une rare violence, traitait *Quo Vadis*? d'une « suite de bavardages insipides, endormants, une succession de tableaux sans vie... » :

« On m'avait dit que c'était mauvais, ajoutait-il, ce l'est plus encore que je ne pensais et plus encore peut-être que je ne saurais vous le dire. Ah ! le manque de goût de chaque page !... » (5)

Les *Cahiers de la Quinzaine*, de Charles Péguy, portaient sur

(1) G. KAHN, *Critique des romans* (*La Plume*, 1^{er} avril 1901, p. 209).

(2) G. KAHN, *L'épopée du roi* (*La Nouvelle Revue*, 1^{er} août 1901, p. 467).

(3) P. ADAM, *Préface pour « La Chimère »* (*La Plume*, 15 novembre 1901, p. 894).

(4) L. BAZALGETTE, *Traduttore traditore* (*La Plume*, 15 juin 1901, p. 462).

(5) E. MONTFORT, *Variations sur la Littérature : Henryk Sienkiewicz* (*Revue Naturaliste*, 15 janvier 1901, p. 45).

leur couverture l'avertissement suivant, d'une signification non équivoque :

« A nos anciens et nouveaux abonnés, nous ne donnons :

ni un réveil-matin,
ni le cours de la Bourse,
ni un roman de Sienkiewicz,
ni une cave à liqueurs,
ni un merveilleux écrin...,
ni un guide remboursable,
ni des vers d'Edmond Rostand...,
ni un pardessus pour dix francs,
ni un complet pour seize. » (1)

Enfin, Marcel Schwob, dans une de ses lettres de voyage, rapporte la sottise des passagers, et plus particulièrement « la conversation de trois hommes du meilleur monde, qui se mettent en smoking tous les soirs, à propos de *Quo Vadis?* et de *Par le Fer et par le Feu* de Sienkiewicz » (2).

D'autres témoignages, plus récents, émanant de ceux qui, en 1900, comptaient parmi les « jeunes » : Léon Daudet, Louis Bertrand, Charles Maurras, Paul Morand, etc. (3), attestent encore une fois que, si parmi les grands critiques, quelques rares lettrés avaient goûté *Quo Vadis?*, la jeunesse littéraire fut unanime à le dénigrer; de sorte que Louis Léger avait bien raison de se demander, en parlant de la littérature polonaise, si « le bruit qui s'est fait autour de *Quo Vadis?* contribuera... à rappeler l'attention sur elle » et de répondre par un « je ne sais » mélancolique (4).

(1) Charles PÉGUY, *Cahiers de la Quinzaine*, 3^e cahier de la II^e série.

(2) Pierre CHAMPION, *Marcel Schwob et son temps*, Paris 1927, p. 177.

(3) V. *infra*, pp. 200-203.

(4) L. LÉGER, *La jeunesse de deux idéalistes : Sigismond Krasinski et Henry Reeve* (*R. D. D. M.*, 1^{er} mai 1903, p. 191).

CHAPITRE II

LES PRINCIPALES CRITIQUES ADRESSEES A *QUO VADIS* ?

Quelles étaient les raisons de cet accueil dédaigneux ou parfois nettement malveillant, dont nous venons de donner quelques témoignages? Comment expliquer cette réserve à l'égard d'un livre qui paraissait destiné à conquérir l'admiration et qui, dans d'autres pays, s'était du reste acquis celle des plus fins lettrés?

Snobisme, a-t-on dit. Oui, sans doute. Un succès paraît toujours suspect. *Quo Vadis?* avait été imposé par le public à l'attention de la critique. On cria au chef-d'œuvre avant que les « maîtres » eussent eu le temps de se prononcer et de le commenter dans l'exclusivité de quelque cercle littéraire. De plus, l'on ne pouvait guère s'en attribuer la « découverte », le livre ayant déjà fait le tour du monde; Sienkiewicz n'avait pas attendu la consécration parisienne pour être célèbre, ce qu'une presse maladroite ne manquait pas de souligner. Cela avait suffi peut-être pour rendre hostile une critique consciente de son rôle. Enfin, pour être impartial, il faut bien convenir que le tapage fait autour du roman était en disproportion avec l'accueil réservé d'ordinaire à des œuvres d'égal mérite, de sorte qu'on avait jusqu'à un certain point raison de dire:

« ...Si la traduction de *Quo Vadis* avait paru parmi beaucoup d'autres, avec une vente convenable et des appréciations sympathiques et modérées, il n'y aurait rien à en dire, sinon que c'est un bon livre de vulgarisation, bien conçu et témoignant de qualités

intéressantes encore que superficielles. Mais comment ne pas s'irriter du succès étourdissant, de la vente colossale, du déluge d'articles criant au chef-d'œuvre ? » (1)

Il ne faudrait cependant pas exagérer l'importance de ce prétendu snobisme, qu'on a coutume de relever toutes les fois qu'il s'agit d'une œuvre dont l'apparition n'a pas fait partager aux lettrés les engouements de la foule. Il est vrai qu'aux environs de mars 1901, alors que le triomphe de *Quo Vadis*? était à son apogée, des protestations véhémentes s'élevèrent de toutes parts contre la « camelote étrangère ». Mais n'oublions pas que cette réaction « nationaliste », dont il est question dans un chapitre séparé, ne se produisit que neuf mois après la publication du livre, alors que la « grande critique », par son mutisme même, avait pleinement manifesté son attitude. Dès le début, *Quo Vadis*? avait été jugé sévèrement et il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les dates de sa publication et de quelques-uns de ses comptes rendus.

On a encore essayé de résoudre la question, et en même temps de réhabiliter *Quo Vadis*? en France, en attribuant les critiques dont il fut l'objet à l'insuffisance des traductions. Argument excellent pour désarmer une critique défavorable! Ainsi, récemment, la revue *La Pologne*, faisant allusion au fameux pamphlet de Léon Daudet, dirigé contre *Quo Vadis*? (2), rappelait « le goût fin et sûr... de M. Léon Daudet en tant que critique littéraire », pour conclure que, s'il a jugé sévèrement *Quo Vadis*?, il serait « injuste de rendre responsable de cette erreur d'appréciation le grand critique », la faute de cette méprise incombant uniquement « au maladroit traducteur en sa mesquine traduction. » *Quo Vadis* ? « traduit par un homme plein des meilleures intentions, mais dépourvu de talent, perdit

(1) Camille MAUCLAIR, *Le roman historique français devant les étrangers* (Nouvelle Revue, 1^{er} août 1901, p. 440).

(2) LÉON DAUDET, *Le type du succès indû* (L'Action Française, 3 septembre 1923). V. *infra*, pp. 200-203.

toute sa séduction, de sorte qu'il fut facile de « l'assommer avec le souvenir de *Salammbô* et même avec celui de *Byzance* » (1).

Tout ceci nous paraît parfaitement inexact. D'abord, il s'agirait de savoir s'il y a eu réellement de la part de Daudet « erreur d'appréciation » et « méprise ». Pour notre part, nous doutons fort qu'après avoir lu le livre dans l'original, il eût changé d'avis. Sans contester le « goût fin et sûr » de l'éminent critique, nous nous permettons simplement de rappeler que, dans le même article où il « éreintait » *Quo Vadis*?, il avait jugé « médiocre » *Salammbô*, que pourtant il avait dû lire dans l'original. D'autre part, la traduction française de *Quo Vadis*? ne laisse rien à désirer précisément parce que « l'homme plein des meilleures intentions mais dépourvu de talent » avait veillé à ce qu'elle fût bonne (2). Du reste, la majorité des chefs-d'œuvre étrangers avaient été présentés au public français dans des traductions qui ne valaient pas celle de *Quo Vadis*?, ce qui pourtant ne les avait pas empêchés d'être fort goûtés de la critique — pour ne citer que *Résurrection*, de Tolstoï, que Wyzewa avait « adapté » en supprimant les passages anticatholiques et antimilitaristes (3).

A notre sens, c'est à la psychologie et à certains événements de l'époque qu'il faut rattacher les motifs de l'accueil fait à *Quo Vadis*? par quelques-uns des critiques les plus distingués. Le caractère chrétien du livre, son aspect historique et archéologique, la « familiarité » du sujet, tant de fois abordé dans la littérature française, enfin la nationalité étrangère de l'auteur, furent autant de causes qui, tout en ayant favorisé le succès auprès du grand public, vouaient le livre aux sévérités des critiques les plus en vue.

Ainsi, les nombreuses réserves que l'on adressa à *Quo Vadis*?

(1) Jan TOPASS, *Le livre polonais à l'étranger (La Pologne, 1^{er} janvier 1934, p. 44)*.

(2) V. *supra*, pp. 39-40. Il est assez curieux de constater que ce sont précisément les compatriotes de Sienkiewicz qui ont critiqué cette traduction, alors que les Français la jugeaient en général excellente.

(3) V. Adrien SOUBERBIELLE, *Comment on traduit Tolstoï (Revue Blanche, 1^{er} mai 1900, pp. 44-52)* et un échange de lettres avec Wyzewa, dans le numéro du 15 mai 1900, pp. 131 à 134. Cf. *supra*, p. 39.

se rapportent, d'une part, à sa valeur religieuse et à son exactitude historique, et d'autre part, à l'originalité de l'œuvre et à sa popularité en France. Comme les critiques importants ont, pour la plupart, omis de motiver leur attitude, se bornant — ainsi qu'on l'a vu plus haut — à enfermer leur opinion dans une phrase jetée au hasard d'un article ou d'une préface, c'est à travers des témoignages de moindre importance qu'il faut chercher à en démêler les éléments.

En premier lieu, il importe de faire le départ entre une opposition se manifestant dès le début, qui tient à la valeur même du livre, et la réaction proprement dite, qui se produit un peu plus tard et qui relève plutôt des circonstances: invasion du roman étranger, réclame faite à Sienkiewicz, mévente du roman français, etc. Nous examinerons successivement ces deux aspects de l'accueil fait à *Quo Vadis*?, bien qu'à partir d'un moment donné ils deviennent simultanés.



Tout d'abord, parmi les raisons essentielles qui desservirent *Quo Vadis*?, il en est une de premier ordre: c'est son caractère chrétien, qui liguait contre le livre aussi bien les sceptiques que les catholiques. Fait curieux, ce roman qui avait obtenu la bénédiction du Pape, s'était vu condamner, en France, non seulement par les ennemis du mouvement néo-chrétien, mais encore par ses partisans les plus fervents.

La presse catholique lui porta en général peu d'intérêt. Des organes tels que la *Croix*, la *Revue Catholique et Royaliste* et la *Revue des Facultés Catholiques de l'Ouest* n'en parlent point, — du moins cette dernière ne s'en occupe-t-elle que quatre ans après, dans une étude générale consacrée aux romans chrétiens. Quant à la *Revue du Monde Catholique* (1^{er} novembre 1900, p. 381-382), elle se borne à insérer une simple note bibliographique de Louis Robert (1).

(1) Une autre revue, il est vrai — la *Revue Catholique d'Art et de Littérature* (septembre 1900) — avait inséré, ainsi que le signale le *Bulletin Polonais* (15 décembre 1900, n° 149, p. 341), un article très

D'autre part, l'abbé Bremond, l'abbé Terrade, l'abbé Alexis Crosnier, l'abbé Bethléem adressèrent à *Quo Vadis* ? de nombreux reproches.

Parmi les « néo-chrétiens » laïques, Lucens et Henri Dac dans l'*Univers*, Edmond Biré également dans l'organe de François Veuillot, Téodor de Wyzewa dans la *Revue des Deux Mondes*, Edmond Lemaigre dans la *Nouvelle Revue*, plus tard Léon Bloy dans son volume *Les dernières colonnes de l'Eglise*, et jusqu'à un certain point Henry Bordeaux dans la *Revue Hebdomadaire*, critiquaient sévèrement le christianisme de Sienkiewicz, de sorte qu'à un moment donné, André Baudrillart fut obligé d'en prendre la défense dans le *Correspondant*.

Et ceci s'explique. *Quo Vadis*? avait été présenté au public comme un roman essentiellement chrétien. C'est ainsi que l'avaient défini, dans la *Revue des Deux Mondes*, le comte Wodzinski (1) en 1899, et Téodor de Wyzewa (2) en 1900, — c'est sous ce caractère que le présentaient les journaux et revues à tendance religieuse, tels que *Foi et Vie*, le *Correspondant*, la *Revue Hebdomadaire*, le *Gaulois*. Une édition en était donnée chez l'éditeur catholique Léthiellieux, « recommandée par M. de Marolles, président de la *Corporation des Publicistes chrétiens* », et certains prêtres citaient le livre en chaire. Ses admirateurs en faisaient une « apologie du christianisme », s'ingéniant à en démontrer l'immense portée morale (3), attri-

élogieux, signé Durendal. Ce devait pourtant être une revue assez insignifiante, puisque nous n'en avons retrouvé nulle trace, ni à la Bibliothèque Nationale, ni à l'Institut Catholique.

(1) A. WODZINSKI, *Un roman chrétien, Quo Vadis ?* (R. D. D. M., 1^{er} février 1899).

(2) « ... *Quo Vadis* ? a beau nous apparaître sous la forme d'un roman réaliste, où se trouvent habilement utilisés les plus récents travaux des historiens et des archéologues : sa véritable valeur lui vient, comme aux *Martyrs*, du souffle religieux dont il est animé. » (T. DE WYZEWA, 15 juillet 1900, pp. 443-444.)

(3) V. *supra*, pp. 71-73. Et Biguet, dans le *Radical* (14 août 1900), appelait *Quo Vadis* ? « un plaidoyer éloquent et convaincu de l'auteur en faveur de la nouvelle religion ».

buant au titre même du livre une signification symbolique, qui allait certainement au-delà des intentions de l'auteur (1).

Ainsi, dès le début, le point de vue avait été faussé. *Quo Vadis*? est bien moins un roman chrétien qu'un roman historique. Ce n'est pas un livre profond, — ce n'est même pas précisément un roman à thèse. Sienkiewicz avait traité son sujet bien plus en artiste, en historien, qu'en mystique ; la valeur de l'œuvre vient plutôt de ses qualités artistiques, de sa précision documentaire, que de la pensée qui l'anime.

« C'est franchement un roman, une admirable épopée d'histoire qui amuse et qui émeut. Il n'y faudrait point chercher d'idée profonde. Le titre même du livre n'a pas une valeur symbolique très précise; cependant, comme l'époque choisie est significative entre toutes, l'œuvre tout entière reçoit des événements mêmes qu'elle décrit une haute signification. » (2)

Certes, comparé au « christianisme » d'un Tolstoï, celui de *Quo Vadis*? peut paraître superficiel. Il l'est, du reste, dans la mesure où doit l'être nécessairement tout roman historique qui ne se pique ni de philosophie ni d'historiographie. C'est ce qui lui a permis d'être un modèle parfait du genre.

Or, en cette époque de grandes conversions, où un souffle religieux avait touché les représentants les plus distingués du monde intellectuel de France: Rod, Vogüé, Brunetière, Wyzewa, etc., le niveau de la pensée chrétienne était particulièrement élevé dans le domaine des lettres. On attendait du mouvement néo-chrétien une renaissance sociale et on répétait avec Bourget que « pour les individus, comme pour la société, le christianisme est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de santé et de guérison » (3). Les esprits étaient tellement dressés dans cette attente du salut par la religion, qu'à l'annonce d'un « roman chrétien », on s'était sans doute attendu à voir

(1) V. notamment l'article de François de Nion dans le *Gaulois* du 2 juillet 1900.

(2) Henri MONNIER, *Un roman chrétien (Foi et Vie*, 1^{er} juillet 1900, p. 199).

(3) Paul BOURGET, *Essais de psychologie contemporaine (Œuvres complètes*, Paris, Plon-Nourrit, 1899. Préface, p. 11).

surgir quelque nouveau prophète, un Tolstoï polonais, à trouver dans son livre le *credo* du christianisme moderne. Et la déception, comme on l'imagine, fut grande. Considéré uniquement du point de vue du « roman chrétien », l'ouvrage de Sienkiewicz apparaissait comme un livre superficiel, manquant d'inspiration profonde. C'est là, sans doute, la raison essentielle qui expliquait l'attitude d'une partie du clergé, — et qui, d'autre part, abaissait la valeur de *Quo Vadis*? aux yeux de certains écrivains.

Camille Mauclair avoue y avoir cherché « une psychologie des chrétiens nouveaux », pensant que « l'auteur placerait son œuvre à une date un peu antérieure, de façon à nous peindre les Esséniens, les solitaires des couvents, les officiants des Catacombes... »

« Je n'ai rien trouvé de tel, ajoute-t-il, ...Pierre et Paul parlent en hommes de lettres, ils sont déjà à la rampe de la Porte-Saint-Martin. Je ne crois pas qu'on puisse considérer la psychologie de Chilon, de Lygie et de Vinicius comme sérieuse... le sujet que j'escomptais est esquivé, et *Quo Vadis*? ne nous apprend rien sur l'esprit chrétien primitif. » (1)

Wyzewa estimait que le roman « n'a point malheureusement, la chaleur convaincante de l'évangélisme du comte Tolstoï » et craignait « que le souffle religieux qui anime *Quo Vadis*? de même que celui qui anime les *Martyrs* de Chateaubriand, n'émeuve les lecteurs sans les convertir » (2).

De même, Edmond Lemaigre trouve que le christianisme de *Quo Vadis*? « ressemble trop au christianisme de façade d'un Chateaubriand » :

« ...M. Sienkiewicz n'exhorte pas, ne cherche pas à être apôtre à son tour et à nous gagner à sa foi qui est grande. Il expose et il décrit... mais nulle part on ne le voit apparaître derrière ses tableaux... sa manière, si elle porte de nombreux fruits dans des âmes polonaises, a moins d'effet sur nous. Le danger, ici, vient de ce que nous sommes plus sensibles à la beauté de ses tableaux que

(1) C. MAUCLAIR, art. cit., pp. 436-437.

(2) T. DE WYZEWA, art. cit. du 15 juillet 1900, p. 447.

capables d'en saisir la portée morale. Nous sommes émus aux souffrances des martyrs comme nous le serions au théâtre, mais le théâtre n'a jamais rendu personne meilleur. » (1)

L'abbé Crœsnier, en analysant *La peur de vivre* de Henry Bordeaux, estime que « l'ensemble du livre... est tonifiant, et bien supérieur, moralement, à *Quo Vadis*, qui fut tant loué et tant lu » (2).

Quant à Léon Bloy, il s'indignait à l'idée seule que *Quo Vadis*? ait pu passer pour un roman chrétien :

« Henryk Sienkiewicz, disait-il, est un furieux Polonais. Parfaitement inconnu en France, il y a quelques années, la célébrité complète, étourdissante, lui fut acquise d'emblée par un seul roman... Ce succès paradisiaque et sans précédent, que Zola lui-même, le Dieu du Tirage, n'obtint pas, ne peut s'expliquer que par une dépression inouïe de l'intelligence contemporaine et un renouveau simultané de sentimentalisme chrétien... *Quo Vadis* ? a eu des admirateurs nombreux dans le clergé catholique français, et il s'est trouvé des prêtres pour le citer en chaire, en même temps que des pasteurs ou ministres protestants le propageaient. Impossible d'imaginer une plus déshonorante condamnation. Il y a un saint Pierre et un saint Paul calculés, sinon par l'auteur conscient, du moins par la sottise polonaise et congénitale de ce malheureux, pour enivrer à la fois les catholiques modernes, les hérétiques, les schismatiques, les juifs et les idolâtres. Si ce n'est pas là jeter aux chiens le Pain des Anges et le Pain des Fils dont il est parlé dans la Prose du Saint-Sacrement, je renonce, dès aujourd'hui, au sens des mots. Or, il y a environ neuf cent quatre-vingt-dix-neuf catholiques sur mille persuadés que Sienkiewicz est une puissante colonne de l'Eglise universelle. » (3)

(1) E. LEMAIGRE, art. cit., pp 276 et 263-264.

(2) A. CROSNIER, *Tendances nouvelles en littérature* (Revue des Facultés Catholiques de l'Ouest, 1^{er} décembre 1903, p. 197).

(3) L. BLOY, *Les dernières colonnes de l'Eglise*, Paris, 1903, pp. 159-161. Cf. également, dans le volume du même auteur : *Exégèse des Lieux communs*, Première série, Paris, 1902, le chapitre intitulé *Quo Vadis* (pp. 134-135) : « Intercalons ici rapidement ce Lieu Commun littéraire qui n'existera plus demain, mais qui sévit avec tant de rage depuis tant de mois. Oh ! je n'ai pas l'intention de parler de ce livre

On ne pouvait notamment pardonner à Sienkiewicz d'avoir soi-disant favorisé le monde païen aux dépens du christianisme. C'est qu'à être considéré *sub specie aeternitatis*, le roman risquait, en effet, de paraître par trop laïque. Le paganisme y est dépeint avec plus de vigueur, plus de couleur, que les catacombes. C'est le résultat d'une nécessité artistique, Sienkiewicz ayant employé les procédés qui convenaient le mieux à son sujet et à la qualité de son talent. Il n'en reste pas moins que, opposés à l'évocation puissante du paganisme, les chrétiens peuvent paraître « quelquefois un peu fades et... de temps en temps colorisés par une main un peu enfantine » (1).

Pétrone nous est plus proche, et plus sympathique même, que Saint Pierre ou Paul de Tarse ; l'orgie chez Néron, les fêtes sur l'étang d'Agrippa effacent dans notre esprit les scènes des catacombes : le couple vertueux, Lygie et Vinicius, est certainement moins intéressant que Néron, Poppée ou Eunice.

« Chose inquiétante, constate l'abbé Bremond, même au point de vue de l'art, le converti Vinicius est bien pâle, bien pâle la jeune chrétienne dont la beauté fait tant de miracles et qui m'intéresserait moins sans son terrible géant. Il y a là aussi deux bons vieillards, Pierre et Paul, que vous vous garderez bien de confondre avec les apôtres du même nom. » (2)

Lucens, dans l'*Univers*, s'en prend violemment au « rationalisme » de Sienkiewicz :

« De la chrétienté si resplendissante de toutes les auréoles, Sienkiewicz, malgré de touchantes scènes, a retracé des traits trop médiocres. Ce n'est point là le christianisme robuste et rénovateur, avec ses apôtres, ses vierges, ses martyrs ; ce n'est point cette société

sot, si durement condamné par son succès même, et qu'admirent, avec unanimité, catholiques et protestants, ce qui est, intellectuellement, la honte des hontes. On a vu des curés le citer en chaire ! » Dans le même volume, p. 208 : « La notion du brillant chez le bourgeois ne diffère pas de la notion collatérale du reluisant. Esthétique de décrotteur. En littérature, par exemple, Paul Bourget est un brillant écrivain, toujours jeune, et l'auteur de *Quo Vadis* ? en est un autre, peu éloigné de resplendir. »

(1) R. DE FLERS, *Quo Vadis* (*La Liberté*, 20 août 1900).

(2) H. BREMOND, art. cit., p. 142.

d'amour et de vertus sociales, ce n'est point le Christ, ni Paul, ni Pierre, ni nos Pères éblouissants : c'est une famille de quakers et de mystiques... Combien les *Martyrs* de Chateaubriand, et même la *Fabiola* du Cardinal Wiseman, par leurs harmonies et leurs sereines lumières, rendent mieux la vie chrétienne du premier siècle !... Un renanien, un dilettante, se cache en Sienkiewicz. Les maladies intellectuelles ont terni son génie... » (1)

Certains allaient jusqu'à trouver qu'il y a « quelque chose d'un peu morbide dans l'œuvre de Sienkiewicz » (2) et que son tableau de la société chrétienne, « malgré les scènes émouvantes du cimetière Ostrien, n'a pas la fidélité et le charme que nous lui trouvons dans *Fabiola* et les *Martyrs* », que « la vie frémissante aux Catacombes ne tressaille pas assez dans son œuvre » (3). On en attribuait les raisons au fait que « pendant son séjour à Rome, Sienkiewicz n'est pas descendu assez souvent aux Catacombes, qu'il n'en a pas assez réveillé les échos, qu'il ne s'est pas laissé envahir assez par la vie qui semble tressaillir encore sous ces voûtes sombres. Et c'est pour cela que l'Eglise naissante des Catacombes est si peu vivante dans son œuvre » (4).

Aussi, Edmond Biré, dans *l'Univers*, avoue préférer « au roman dramatique d'Henri Sienkiewicz — le roman chrétien de Wiseman » (5).

(1) LUCENS, art. cit.

(2) TERRADE, *op. cit.*, p. 14.

(3) *Ibidem*, pp. 17-18.

(4) *Ibidem*, pp. 20-21.

(5) E. BIRÉ, *Le Cardinal Wiseman (L'Univers, 30 avril 1901)*. Cf. encore Orazio Marucchi qui reprochait à *Quo Vadis* ? « une lacune qui nuit à la beauté de l'ouvrage... la vie chrétienne du premier siècle est à peine esquissée; et, pourtant, la description animée des rites du christianisme, surtout du rite eucharistique, aurait fourni un thème à des pages merveilleuses, étant donné le talent de l'auteur. » (*Op. cit.*, p. 7); il relève, en outre, « certains épisodes familiers, peu dignes de la haute mission des deux apôtres Pierre et Paul. » (*Ibidem*.) De même, l'abbé E. Beurlier trouve qu'« à côté de ces admirables scènes, il en manque une, qui eût complété le tableau de la vie chrétienne. J'aurais voulu que dans la maison de Pudens, à l'heure où ils se préparent à affronter d'horribles supplices, l'auteur nous eût montré les chrétiens puisant la force de mourir, en participant une dernière fois au banquet eucharistique. » (*Op. cit.*, p. 37.)

C'est, au fond, Pétrone qui était l'objet de tous ces reproches: on en voulait à ce « païen qui avait eu le meilleur succès » (selon le mot de Lucien Muhlfeld), d'avoir éclipsé de sa charmante silhouette les beautés du christianisme et d'en avoir détourné l'attention du lecteur.

« Pétrone, sans que peut-être Sienkiewicz l'ait voulu, domine le roman historique, c'est le *surhomme*, c'est le représentant de la *morale des dieux*, et Vinicius, le chrétien doux, presque faible, c'est le symbole de la *morale des esclaves* », constate Lucens. Sienkiewicz lui semble plus pénétré « de Pétrone, Suétone et Perse, il connaît mieux leur dilettantisme corrompateur que les Pères apostoliques ». Et Lucens suppose que « si le romancier avait attentivement lu les lettres de saint Ignace d'Antioche, par exemple, ou l'incomparable *Epître à Diognète*, il aurait dégagé en lumière la figure de Pierre, ce curé bénisseur et trop mou, et le profil de Paul, ce chemineau apostolique » (1).

L'abbé Terrade, à son tour, constate que Pétrone « domine le roman et en est le héros », ce qui constitue « un autre danger (2) de l'œuvre, le danger le plus grave ». En effet, ce Pétrone « dilettante comme M. Anatole France, esthète voluptueux comme M. Gabriel d'Annunzio, est séduisant. Il est peint avec une grande sympathie... tout ce qui, dans la nature humaine, répugne au christianisme, trouve en Pétrone le plus éloquent, le plus avisé et le plus séduisant des avocats ». Et c'est là précisément qu'il y a « un péril, une séduction », car sous l'influence de « cette maladie du jour, qui énerve les volontés et qu'on nomme le dilettantisme, on peut arriver à trouver belle cette vie inutile, vide, efféminée, sans but, sans résultat, sans noblesse » (3).

Ce « péril » venait s'aggraver, quand la pièce, tirée du roman, fut jouée à la Porte-Saint-Martin, puisqu'elle se terminait par une sorte d'apothéose de Pétrone, sa mort païenne

(1) LUCENS, art. cit., cf. *supra*, pp. 125-126.

(2) Le premier « danger », c'est la crudité de certains passages jugés licencieux. V. *infra*, p. 130.

(3) TERRADE, *op. cit.*, pp. 16-17.

étant le point culminant du drame. On sentait, et à regret, que « quelque chose disparaît, dont, après tout, la Renaissance ne sera qu'une contrefaçon barbare. L'hellénisme, l'épicurisme élégant, la passion calme et eurythmique du beau, voilà ce qui meurt avec ces deux personnages si beaux et si souriants devant la mort » (1).

L'emprise de ce charme corrompateur, que redoutait Terrade pour les âmes modernes, était confirmée par certaines critiques. *Le Soleil* écrivait, à propos de la représentation de *Quo Vadis ?*:

« ...C'est Pétrone qui devient ici le héros... tout au moins l'intérêt qu'il excite répond mieux à notre état d'esprit... il n'est pas, à cette heure, de Polyeucte ni de Pauline qui puisse nous plaire autant que ce philosophe artiste... spectateur désabusé d'un monde pourri, spirituel sans pose, brave sans jactance, désigné pour donner à sa mort même un admirable cachet d'indifférence et d'ironie. » (2)

Il y avait de quoi alarmer l'*Univers*. Aussi, Henri Dac ne manquait-il pas d'y condamner l'Arbitre des Elégances au nom de la morale chrétienne:

« Déjà, dans le roman, cette mort, présentée avec une grâce particulière et comme un tableau enchanteur, m'avait déplu. Je trouvais que l'auteur célébrait avec une insistance choquante cette disparition enchanteresse de la beauté et de la poésie du monde romain. M. Emile Moreau a été plus loin encore. Il nous a montré Vinicius, le Romain nouvellement converti, et Lygie, qui vient d'échapper au martyre, couronnés de roses et conversant tendrement avec Pétrone. Ils assistent sans protester au suicide de leur ami et d'Eunice, et ils répandent des violettes sur la tête des mourants. Ce malencontreux dénouement change tout à fait la portée véritable de l'œuvre de Sienkiewicz... C'est l'apothéose de Pétrone. »

Et, après avoir cité le passage de *Quo Vadis ?* relatif à la mort de Pétrone, le critique ajoutait:

« Je sais bien qu'à cette description amollissante d'un délicieux suicide succède la mort de Néron... Je sais bien que les intentions

(1) E. FAGUET, *La semaine dramatique* (*J. des Débats*, 25 mars 1901).

(2) A. CLAVEAU, *Chronique théâtrale* (*Le Soleil*, 25 mars 1901).

chrétiennes de l'auteur se manifestent clairement... mais cela ne m'empêche pas de regretter une complaisance exagérée pour Pétrone, complaisance dont le dramaturge a abusé...

« ...Le personnage de Pétrone méritait-il d'être poétisé comme l'a fait Sienkiewicz ? Ce voluptueux raffiné était... un être aussi indigne que ses abjects compagnons... Sa franchise était cynique, et l'audace de ses discours et de ses actes vraiment incroyable. Ce qu'il écrivait... ne manquait pas d'une certaine élégance, mais fait pour donner je ne sais quel séduisant relief à l'obscénité... Il ne méritait donc ni l'écriture artiste de Sienkiewicz, ni l'habile mise en scène de M. Emile Moreau...

« ...Comparez *Acté* avec *Quo Vadis* et, moins le personnage de Pétrone qui nous fait connaître les voluptés et les débauches criminelles du monde romain, vous retrouverez la plupart des situations et même des détails d'*Acté* dans *Quo Vadis*... Je ne conteste pas la valeur de l'œuvre de Sienkiewicz, mais je ne pouvais me dispenser de rappeler des œuvres qui valent ce roman ou même qui lui sont supérieures... » (1)

C'est encore à Pétrone que s'en prend l'abbé Crosnier quand, donnant en 1904 son avis sur la portée chrétienne de *Quo Vadis*?, il constate que l'auteur a « un peu manqué son but », à supposer qu'il eût voulu montrer « comme Chateaubriand dans les *Martyrs*, la supériorité du christianisme sur le paganisme » :

« ...Le meilleur caractère du livre... n'est point *Vinicius*. C'est lui pourtant qui aurait dû donner son nom à l'ouvrage, en admettant que l'auteur n'eût pas voulu prendre l'autre titre qui, vous l'accorderez, a fait une part de sa fortune. Mais le merveilleux travail qui s'opère dans cette âme est un peu trop resté dans la pénombre... En réalité, n'est-ce pas Pétrone que l'on y va chercher ? Voilà pourquoi, malgré la bonne intention de l'auteur que je veux signaler et louer, son œuvre me laisse esthétiquement et moralement une impression trouble. J'avoue aussi qu'il est bien plus aisé d'intéresser la masse des lecteurs avec un Néron ou un Pétrone, qu'avec la peinture d'une âme chrétienne. Le plaisir qu'elle procure, d'un tout autre ordre et bien supérieur, s'adresse au petit nombre.

(1) H. DAC, *Quinzaines dramatiques et artistiques* (*L'Univers*, 25 mars 1901).

Il ne mérite que mieux, toujours, de tenter l'ambition d'un vrai artiste chrétien. » (1)

D'autres encore reprochaient à Vinicius de s'être converti par amour :

« ...On se demande, tout à la fin de l'œuvre, si ce n'est pas l'amour qui triomphe encore et toujours au lieu du christianisme. Dans ce cas, M. Sienkiewicz n'aurait pas tout à fait atteint le but qu'il se proposait. » (2)

Enfin, certains avaient été tout bonnement scandalisés par quelques passages du livre, qu'ils trouvaient licencieux, et lui opposaient volontiers « la chaste *Fabiola* » et les *Martyrs*. L'abbé Bremond remarque que *Quo Vadis*? « ... c'est *Fabiola* non expurgé... à l'usage des curieux qui, avant de descendre aux catacombes, ne sont pas fâchés de regarder d'assez près les orgies de Néron » (3). Et l'abbé Terrade, en constatant qu'« on ne peut oublier, après les avoir lus, les récits du repas chez Néron, de la fête au lac d'Agrippa, de l'incendie de Rome, des jeux du Cirque », nous assure que « la vivacité de ces peintures fait même le danger du livre » ; elles peuvent « troubler certaines âmes, les âmes qui, comme l'hermine de Chateaubriand, ne se promènent que sur les neiges virginales ou les mousses fleuries... »

« Je n'opposerai point *Fabiola*, que peut lire la plus candide des jeunes filles... Mais Chateaubriand, dans ses *Martyrs*..., a cru que l'art, aussi bien que la morale, réclamait un voile... On ne trouve, en effet, dans son œuvre, ni Eunice, ni Chrysothémis, ni le festin allant jusqu'à l'orgie grossière... » (4)

L'Univers reprenait le même reproche. Henri Dac, que nous avons déjà cité, écrivait à ce propos que « tout en manifestant son admiration absolue pour les chrétiens et leur religion », Sienkiewicz se plaignait beaucoup trop « dans la description des plaisirs et des orgies de Rome, dans des tableaux d'une

(1) A. CROSNIER, art. cit. du 1^{er} août 1904, pp. 732-733.

(2) E. LEMAIGRE, art. cit., p. 272.

(3) H. BREMOND, art. cit., p. 141-142.

(4) TERRADE, *op. cit.*, p. 15.

licence et d'une volupté... que Tacite a su tracer en quelques coups de burin sans insister » :

« Il est incontestable que certaines pages du roman ne doivent pas être mises sous tous les yeux et qu'elles auraient dû même être abrégées. Il est incontestable aussi que l'auteur a jugé tels ou tels détails regrettables plutôt en artiste qu'en moraliste...

« ...D'ailleurs, quel que soit le succès de *Quo Vadis* ?, peut-il nous faire oublier le chaste et délicieux récit de *Fabiola*, l'étude poétique et émouvante des *Martyrs* ? » (1)

L'abbé Crosnier, à son tour, estimait que Sienkiewicz « en a dit suffisamment pour que ces pages où il expose, où, plutôt, il insinue l'orgie romaine, soient dangereuses pour de jeunes imaginations. Je n'oserais pas prétendre que cette peinture même n'ait pas été pour quelque chose dans la diffusion de *Quo Vadis* ? » (2).

Rappelons encore le jugement porté sur *Quo Vadis*? par l'abbé Bethléem, qui trouvait, lui aussi, que l'édition complète de cet ouvrage ne doit pas être mise « entre toutes les mains », parce qu'elle renferme « des scènes choquantes, brutales, érotiques, orgiaques, susceptibles de troubler bien des âmes. » Aussi l'édition Lethielleux (expurgée) est « la seule qui soit parfaitement corrigée ; mais convient-elle aux jeunes filles ? » (3).

A ce reproche d'indécence, qui nous paraît aujourd'hui quelque peu exagéré, venait s'en joindre un autre, qui touchait à la conclusion du roman. Son dénouement heureux — Lygie échappant au martyre pour épouser Vinicius — avait déplu. On l'avait considéré comme une sorte de concession en faveur du lecteur, lassé de scènes douloureuses. Henry Bordeaux regrette que Sienkiewicz ait eu « pitié des nerfs trop tendus de ses lecteurs... attendant avec une angoisse haletante le sort des deux amants... » :

« A mon sens, poursuit-il, ce dénouement n'est pas heureux. Il fallait compléter cette transformation opérée dans l'âme du

(1) H. DAC, art. cit.

(2) CROSNIER, art. cit., p. 729.

(3) Abbé LOUIS BETHLEEM, *Romans à lire et romans à proscrire*, Cambrai, 1908, pp. 202-203.

Cf. encore : Marcel Prévost, dans ses *Lettres à Françoise* (*Le Temps*,

Romain par la foi nouvelle; montrer que, si elle est capable de changer les vies et les cœurs, elle change aussi notre attitude devant la mort... Vinicius... l'âme en lambeaux assistant au trépas de sa bien-aimée... s'abandonnant à la volonté de Dieu et détaché désormais de la terre, attendant avec joie la mort... puis mourant à son tour, martyr, voilà ce qu'il aurait fallu donner comme pendant au tableau de la mort énergique et païenne de Pétrone... cette analyse de la transformation de l'âme romaine par la foi nouvelle, analyse si profonde et si pénétrante, comportait l'audace d'un sublime dénouement. » (1)

Il faut dire, aussi, que le christianisme de Sienkiewicz avait été bien mal compris en France. Il nous en donne dans *Quo Vadis* ? une conception foncièrement optimiste, conforme du reste à l'enseignement de l'Eglise. Pour lui, le christianisme est, avant tout, une religion d'amour et de bonté, son Dieu est non pas un Jehovah avide de sang, mais un Dieu de miséricorde. Il a voulu montrer à dessein, par l'union heureuse de Vinicius et de Lygie, que le christianisme n'est l'ennemi ni de la vie ni de l'amour légitime. Cependant, ne voulant pas faire intervenir le miracle — ce qui aurait gâté le caractère réaliste de son œuvre — il a donné un dénouement dont la simplicité est peut-être décevante et inattendue, après les tableaux grandioses et poignants dont il avait su nous émouvoir. On n'y a vu qu'un *happy-end* banal, en contradiction avec la tradition d'un roman

21 mars 1901), déclarait que *Quo Vadis* ? est une « mauvaise lecture pour des collégiens » et « pour des jeunes demoiselles en pension ». Et dans la revue de *L'Action Française* (t. IV, mai 1901, p. 773), Lucien Moreau, en parlant de la *Saison à Baia*, roman antique de Hugues Rebell, faisait l'allusion suivante à *Quo Vadis* ? : « Les Polonais nous ont envoyé naguère un long roman dont chacun connaît trop le titre et la vogue. On assure qu'il a plu surtout par un mélange des beautés évangéliques à quelques épices un peu grosses, mais supposées païennes... Indulgente facilité, imagination voluptueuse, liberté du goût, discrète retenue de l'expression, ce ne sont point, malgré les efforts, des vertus de Sarmates. » Cf. également une critique de Freddis (*Art Dramatique et Musical en 1901*, p. 139) : « Du moins, considéré comme *parodie*, *Quo Vadis* a-t-il quelque intérêt et montrera-t-il mieux qu'une critique le luxe de camelote, l'esprit dévot et polisson, les exhibitions obscènes ou sanguinaires, tout ce côté de bas roman-feuilleton auquel le roman a dû son succès. »

(1) H. BORDEAUX, art. cit. de la *Revue Hebdomadaire*, pp. 430-431.

chrétien, devant nécessairement se terminer par un martyre dûment consommé.

« ...Cet admirable roman est un roman habile, constatait Adolphe Brisson. Il s'achève sur un dénouement agréable et propre à chatouiller l'optimisme du public... Avouerais-je que je regrette un peu une telle concession ? J'eusse voulu que l'œuvre demeurât jusqu'à la fin grandiose et que cette tragédie ne se terminât pas à la manière d'une comédie, dont les héros s'unissent ensemble, ont beaucoup d'enfants et vont vivre à la campagne. » (1)

A quoi un « lecteur des *Annales* », un Français, répondait que « *Quo Vadis* ? n'est pas seulement l'œuvre d'un artiste érudit... d'un chrétien à imagination poétique », mais l'œuvre « d'un homme qui se figure faire acte de patriote et reconforter ses concitoyens... un *Sursum Corda* ! aux Polonais qui, bien que découragés, ne se résignent pas à la russification. » Le dénouement de *Quo Vadis* ? n'est donc « ni habile, ni naïf, ni terre à terre, ni grandiose : il est simplement, ce me semble, naturel » (2).

Brisson, cependant, ne paraissait pas convaincu :

« ...La fin de son livre a quelque chose de décevant et d'artificiel, soutenait-il. Peut-être cela tient-il à la façon dont ce dénouement est présenté ! Il eût fallu qu'il s'imposât à nous dans un grand mouvement lyrique, avec la force éblouissante du *miracle*. » (3)

Et, chose étrange, même les lectrices de *Quo Vadis* ? paraissaient mécontentes de ce que Vinicius et Lygie aient échappé au martyre, d'où reproche de banalité.

Dans la *Fronde*, journal féminin, Mancël de Grandfort trouvait que l'affabulation de *Quo Vadis* ? est médiocre :

« On dirait, si vous voulez, du George Ohnet transporté dans la Rome antique. C'est d'abord le héros de l'idylle, un patricien, qui au lieu de s'appeler le duc de X se nomme Vinicius ; la jeune fille n'est plus une plébéienne, M^{lle} Z, mais une demi-esclave, un otage barbare... Il y a toutes sortes d'obstacles à ce que le patricien

(1) A. BRISSON, *Revue des Livres* (Les *Annales*, 8 juillet 1900, p. 28-29).

(2) *Ibidem*, 29 juillet 1900, p. 77.

(3) *Ibidem*.

épouse cette barbare... Il faudra donc que l'amour... convertisse rapidement Vinicius... afin que tous les deux, avec les bénédictions requises, aillent en paix dans leur château ducal... non, je me trompe, dans leur palais de Sicile... » (1)

A toutes ces critiques (2), et plus spécialement à celles de Lucens dans l'*Univers* et de l'abbé Bremond (la conférence de l'abbé Terrade n'ayant eu lieu qu'un mois plus tard, le 8 février 1901, et celle de l'abbé Crosnier que trois ans après), André Baudrillart répondait dans un long article intitulé *Le roman de Quo Vadis ? et l'Histoire* (3) où dans un paragraphe séparé, il exposait et réfutait les principales objections adressées à *Quo Vadis* ? en tant que « roman chrétien ».

« La plupart des lecteurs, nous dit-il, ont vu dans le beau roman de M. Sienkiewicz une magnifique apologie du Christianisme. Il paraît que tout le monde n'en juge pas de même. Des personnes d'âme très haute, de foi très vive, et d'opinions très entières, se montrent, dit-on, assez irritées du succès de ce livre, qu'elles tiennent pour religieusement mauvais. » (p. 323-324)

Et cherchant à se rendre compte de ce qui avait pu choquer les lecteurs de *Quo Vadis* ?, il répond tour à tour aux critiques adressées à Lygie, ce « type de vierge chrétienne » auquel on reprochait, paraît-il, de ne pas avoir renoncé à son amour « pour se réfugier à jamais dans les bras du Christ », — à Vinicius, ce chrétien converti par amour, — à l'intransigeance de l'évêque Crispus, etc. Le critique s'attarde plus spécialement aux réserves visant le soi-disant « rationalisme » du roman, défend Pétrone, et, remarquant qu'il n'y a rien dans le roman qui « implique matériellement l'action divine », il suppose que précisément « cette réserve, qui prête aux reproches de rationalisme, de renanisme et autres tendances suspectes, doit être... le véritable motif de la petite levée de boucliers — surtout

(1) M. DE GRANDFORT, *Quo Vadis* (La Fronde, 18 novembre 1900).

(2) On retrouvera le même genre de reproches, adressés à Pétrone, à l'heureux dénouement, à la liberté de certaines scènes, dans un article de la *Revue de la Jeunesse Catholique* : *Quo Vadis*, par Denais (novembre 1900, pp. 1003 à 1011).

(3) *Le Correspondant*, 25 janvier 1901, pp. 306 à 326.

féminins (1) — que l'on signale contre le roman en vogue » (p. 324-326).

A un autre endroit, comme pour prévenir le reproche d'indécence, formulé plus tard par Terrade et Henri Dac, — André Baudrillart dit encore :

« Quiconque a lu, d'une part, Tacite ou Suétone et, d'autre part, le roman de M. Sienkiewicz, a pu remarquer quelle réserve de bon goût et de bonne morale a su garder l'écrivain polonais dans la description des mœurs de Néron et de son entourage. Un naturaliste à la mode d'il y a vingt ans, traitant le même sujet, n'eût pas manqué de se ménager un succès facile autant que peu enviable, par la brutalité des peintures et l'abondance des détails scabreux. » (p. 309).

Enfin — abstraction faite de toute appréciation littéraire ou religieuse — dans certains milieux, le fait d'avoir été publié par la *Revue Blanche*, juive et « dreyfusarde », avait rendu le livre suspect.

Charles Maurras avait, paraît-il, traité Sienkiewicz de « Juif polonais » (2) ; à l'*Action Française*, « on a un peu souri du prodigieux succès de *Quo Vadis* ? » (3) ; Drumont se demandait si les traducteurs du roman n'étaient pas des Juifs (4), et Rachilde, constatant que Drumont avait mis au grand jour « la gloire d'un juif polonais », affirmait que « c'est ainsi que l'on dénomme Sienkiewicz... » (5).

Pour rappeler un témoignage plus récent, nous serions portée à croire que la malveillance notoire avec laquelle Léon Daudet a attaqué *Quo Vadis* ? en 1923 (6), avait bien plus pour motif des haines politiques que des considérations littéraires. Daudet n'aimait pas la *Revue Blanche*, cela ne fait aucun doute (7). Et il n'était pas le seul. Ainsi Fernand Hauser, en

(1) S'agit-il, ici, de l'article sus-mentionné de la *Fronde* ?

(2) *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, 7 avril 1901, p. 567.

(3) *Revue de l'Action Française*, t. IV, 1^{er} mars 1901, p. 428.

(4) DRUMONT, art. cit.

(5) *M. D. F.*, t. 37, 1^{er} janvier 1901, p. 168.

(6) V. pp. 29 et 200-203.

(7) Voir notamment son livre *L'entre-deux-guerres*, Paris, Nouv. Libr. Nat., 1915, p. 182.

parlant de *Quo Vadis*?, ne pouvait s'abstenir de manifester ses sentiments à l'égard des frères Natanson :

« Avez-vous lu *Quo Vadis* ? Telle est la question sonnant à vos oreilles au débarcadère de toutes les gares, depuis Quimperlé jusqu'à Sisteron. Ce chef-d'œuvre, restaurateur du néo-catholicisme, était tout désigné pour sortir des presses de la *Revue Blanche*, et cette exhumation de la moins médiocre des polonaises de Sienkiewicz, imposée à grand renfort de battages ronflants, démontre une fois de plus la subtilité de la maison Natanson à ne risquer d'utiles sacrifices matériels qu'en faveur des œuvres qui portent la marque du génie... *Quo Vadis* ? Où cours-tu ? — 23, boulevard des Italiens. » (1)

Maintenant, dans quelle mesure ces animosités et ces partis pris, étrangers à la littérature, dressant les « antidreyfusards » contre les « juifs et les dreyfusards », avaient-ils contribué à compromettre *Quo Vadis* ?, il serait difficile aujourd'hui de le démêler. Nous nous bornons donc à émettre une supposition personnelle, à savoir que des raisons d'ordre politique avaient peut-être motivé l'attitude hostile de certains critiques.

Il n'en reste pas moins que, pour une raison ou pour une autre, *Quo Vadis* ? avait rencontré une forte opposition dans les milieux néo-chrétiens qui, soit jugeaient le livre superficiel, soit le trouvaient indécent et lui préféraient *Fabiola*, soit enfin le croyaient suspect de « juiverie ».

Si les catholiques s'étaient montrés d'une sévérité exagérée à l'égard de *Quo Vadis* ? — que dire des sceptiques, de ceux qui suivaient avec un sourire ironique les progrès du néo-christianisme ? Pour ceux-là aussi, *Quo Vadis* ? était avant tout un « roman chrétien », et cela suffisait pour le condamner d'avance aux yeux des Anatole France, Remy de Gourmont, Rachilde, etc. On se rappelle le jugement d'Anatole France, cité plus haut, qui considérait *Quo Vadis* ? comme l'expression imbécile du néo-christianisme polonais. Et Daniel de Venancourt, directeur de la revue *Le Penseur*, trouvait « urgent » d'affirmer que « le néo-christianisme de l'auteur russe [il s'agit

(1) *La Pie*, numéro spécimen, 15 décembre 1900, p. 10.

de *Résurrection*, de Tolstoï], le catholicisme jésuitique de l'écrivain polonais, ont aidé au singulier mouvement rétrograde qui se manifeste dans la pensée contemporaine », où « sous couleur d'un socialisme qui n'améliore pas celui de Jean-Jacques, l'antique superstition nous assaille de toutes parts. Si, littérairement, les livres venus de l'étranger ne nous reportent qu'à dix ou quinze lustres en arrière, philosophiquement ils nous ramènent au Moyen Age », et « il y a là un danger manifeste » (1).

Certains voyaient en *Quo Vadis*? un agent du catholicisme renaissant, une machine de guerre dirigée contre la libre-pensée, d'où cette haine de l'Eglise qui apparaît nettement dans bien des critiques, plus spécialement dans celles qui parurent dans *L'Aurore*.

La première en date, celle d'Urbain Gohier, estimait que « *Quo Vadis* ? ne dépasse pas en valeur littéraire les histoires de Jules Verne ou de Georges Ohnet », seulement « l'Eglise y a trouvé une réclame très opportune, un mot d'ordre a couru dans les feuilles de sacristie, dans les paroisses, dans les couvents, et le *bon livre* arrive en quelques semaines à sa centième édition » ; et « le vieux poète-épicier Coppée savait bien ce qu'il faisait quand il a lâché les grisettes pour les ratichons, et secrété sa *bonne souffrance* pour la consommation des dévotes » En outre, *Quo Vadis* ?, tableau de la décadence latine, renferme « un assez grand nombre de pages licencieuses dont se régale la paillardise cléricale », de sorte que « confesseurs et pénitents, chers frères et bonnes sœurs, ouailles et curés sont enchantés de gagner des indulgences en se chatouillant l'imagination. » Cependant « on ne conçoit guère quel profit l'Eglise attend d'une évocation des premiers siècles chrétiens », étant donné que les figures des martyrs, des fidèles et des évêques, « ne feront pas ressortir en beauté les modernes trafiquants de religion » qui inspireraient « une sainte horreur et de saintes colères aux disciples de Pierre et Paul » ; car « la Rome papale a ressuscité toute l'ignominie de la Rome impériale. » (2)

(1) Daniel DE VENANCOURT, *L'envahissement* (*Le Penseur*, n° 7, 1^{er} juillet 1901, pp. 251-252).

(2) Urbain GOHIER, *Quo Vadis* (*L'Aurore*, 7 octobre 1900).

A l'occasion de la mise en scène de *Quo Vadis*?, l'*Aurore* publiait un autre article, dont l'auteur, Charles Martel (pseudonyme de Charles Demestre), donnait libre cours à ses sentiments à l'égard de l'Eglise :

« Concurrence aux produits de la Trappe-nigauds et à la petite correspondance de saint Antoine de Padoue, le *Quo Vadis* ? de M. Sienkiewicz... est, suivant le conseil du bienheureux Coppée, dans toutes les mains. On connaît donc ce pâle succédané de la *Fabiola* de Wiseman, cardinal anglais, et de la *Blonda* de Bousquet, colonel de zouaves. On a lu, c'était à la mode comme la manille, ces 650 pages, *verbis magnificis, vacuas res*, où de languides amours servent à l'exaltation de cette doctrine chrétienne qui... enseigna, dissolvante, le renoncement, le mépris de l'action, le détachement des siens et l'idée que la vie ne commence qu'à la mort...

« ...La fin du livre est le triomphe de Pierre et du Vatican. L'Eglise chrétienne ayant pris avec plus d'abêtissement tous les vices des temples païens, s'y installe en souveraine. Plus de Nérons ! Des Borgias !...

« ...Pierre retourne sur ses pas et par son supplice même prend possession d'un empire qu'administrera Arthur Meyer, arbitre des élégances et fils très juif de l'Eglise catholique...

« Si après tout cela, vous ne croyez pas que saint Joseph de Cupertino protège de la scarlatine, l'amour de Jésus vous rôtisse ! » (1)

Un autre critique profitait de l'occasion pour constater que Sienkiewicz est « bête comme un cerge, ignorant comme un encensoir, prétentieux comme dix mille chasubles, ennuyeux comme la messe des morts ! » (2)

Enfin, du point de vue historique, le christianisme trop « clérical » de Sienkiewicz, et la manière « traditionnelle » dont les débuts de l'Eglise avaient été représentés, rencontraient des objections. On reprochait à l'auteur de *Quo Vadis*? d'être « trop polonais », c'est-à-dire « de tendances trop notoirement catholiques », et d'avoir pour cela fait la part « si mince à l'idéal païen » et n'avoir « rien changé à la légende, suivant laquelle Néron aurait été un monstre, le monstre-type, et les adeptes de

(1) *Théâtres* (L'Aurore, 18 mars 1901).

(2) Cité par le *Bulletin Polonais* du 15 mai 1901, p. 115.

la religion nouvelle rien que moutons et brebis » (1), ou encore d'avoir flétri Néron « comme dans un Baedeker » parce qu'il avait, « en brûlant des hérétiques, devancé l'Inquisition » (2).

Henri Rochefort constatait, dans *l'Intransigeant*, que Sienkiewicz « est évidemment imprégné de l'esprit non pas seulement chrétien, mais clérical, au point que, dans son roman des *temps néroniens*, il nous montre l'apôtre saint Pierre, baptisant des chrétiens, *au nom du père, du fils et de l'esprit saint*, bien que cette fable de la trinité n'ait été imaginée que beaucoup plus tard par l'Eglise, qui en avait besoin pour couvrir les invraisemblances de sa doctrine » Et, à propos de Pierre, qui doit devenir « maître du monde », il constate que « l'erreur est trop grossière pour ne pas être voulue », car « le christianisme, en effet, est si peu maître du monde qu'à cette heure il a contre lui plus de quatre cents millions de Chinois... » (3).

D'autres estimaient que Sienkiewicz avait idéalisé les premiers martyrs. Un critique, après avoir constaté que le chrétien des premiers siècles est devenu un type conventionnel et que c'est « sous cet aspect, fixé par la tradition, qu'il nous apparaît en une mise en scène attachante dans le *Quo Vadis* ?... », développait une théorie selon laquelle les « martyrs véritables » n'auraient été guère nombreux, formant une minorité insignifiante; poussés à la mort par « d'intransigeants polémistes », ils luttèrent et moururent pour ceux qui, « prudemment, s'étaient mis à l'abri », se faisant tuer « pour des chrétiens plus ménagers de leur existence, qui eurent l'habileté de survivre... » (4).

Henri Monnier, dans la revue protestante *Foi et Vie*, trouvait que l'apôtre Pierre avait été idéalisé; la tradition catholique, où Sienkiewicz avait puisé les traits de son héros, ayant « quelque peu altéré la physionomie de Pierre en le glorifiant », l'apôtre « qui bénit ainsi le monde fait plus songer aux pontifes, ses successeurs, qu'à l'humble pêcheur de Béthsaïde » (5).

(1) L.-B. HANAPPIER, art. cit., p. 70.

(2) Charles MARTEL, *Théâtres* (*L'Aurore*, 18 mars 1901).

(3) H. ROCHEFORT, art. cit.

(4) Armand DENNERY, *Les martyrs chrétiens* (*Revue Blanche*, 15 octobre 1900, pp. 241, 251).

(5) H. MONNIER, art. cit., p. 201.

A son tour, Arthur Heulhardt, polygraphe distingué paraît-il, constatant que « les circonstances font de ce livre une actualité », publiait un *Tu es Petrus* (1), où il s'ingéniait à démontrer que saint Pierre n'avait jamais mis les pieds à Rome, et qu'à plus forte raison il n'y avait été ni Pape ni martyr. Et le *Populaire de Nantes* (28 mai 1904), commentant ce livre et la tradition généralement adoptée sur le séjour de saint Pierre à Rome, ajoutait ironiquement à l'adresse de *Quo Vadis* ? :

« Tout cela est si vrai que Sienkiewicz, qui en sa qualité de Polonais devait être supérieurement renseigné, en a porté témoignage dix-neuf siècles après, à deux cent mille exemplaires. »

Rappelons enfin l'horreur que ressentent certains esprits pour tout roman qu'ils soupçonnent d'être « roman à thèse » ou « à tendance morale » et qu'*a priori* ils jugent bons « pour séminaires » ou « pensionnats de jeunes filles », et nous aurons résumé les principaux éléments de l'hostilité qu'avait provoquée le caractère chrétien du roman de Sienkiewicz.

*
**

En tant que roman historique, *Quo Vadis* ? avait également rencontré une assez forte opposition. Il y avait d'abord une question de « principe » : le genre même du livre, qui pourtant avait grandement contribué à son succès, comportait un écueil. Depuis longtemps, le roman historique était considéré comme un genre « bâtard ». Là où il se rapprochait de l'histoire par sa documentation, on lui reprochait de ne plus être un roman, et là où, par l'imagination de l'auteur, il s'en éloignait, on le qualifiait de roman d'aventures aussi dénué d'intérêt que le paraissaient les romans d'Alexandre Dumas père.

Aux environs de 1900, la discussion était loin d'être close. Selon les uns, le roman historique devait commencer là « où s'arrête l'histoire », le romancier étant tenu à « recréer de toutes pièces des hommes » et à les replacer dans leur milieu (2). Pour d'autres, au contraire, la destinée du roman historique était de se fondre avec l'histoire. Cette polémique avait trouvé écho

(1) A. HEULHARDT, *Tu es Petrus*, Paris, Taillandier, 1904.

(2) Cf. Albert SOREL, *Le roman historique* (*Le Temps*, 18 sept. 1902).

dans la presse et, bien qu'elle ne visât pas spécialement *Quo Vadis* ?, elle le touchait de près, éclairant l'attitude de certains de ses adversaires. *Quo Vadis* ?, en sa qualité d' « épopée réaliste », participait également des deux tendances et devait paraître tantôt trop documentaire pour un roman, tantôt trop peu scientifique pour de l'histoire.

En janvier 1901, René Doumic écrivait, à propos des *Tronçons du glaive* des frères Margueritte, que le genre romanesque, « pour avoir trop produit, est comme usé » ; un retour aux sujets historiques est nécessaire ; mais sous sa forme moderne de roman documentaire, le roman historique s'éloigne de son but :

« Puisque, après tout, c'est ici de roman qu'il s'agit, les lecteurs de romans trouvent qu'il y a là beaucoup d'histoire pour un roman, tandis que les historiens sont tentés de ne tenir aucune espèce de compte de l'histoire écrite par les romanciers. » (1)

Sur quoi, Edouard Rod, reprenant la discussion dans la *Grande Revue* (2), se demandait si René Doumic applaudirait « à l'apparition soudaine d'un roman historique conçu, exécuté selon les règles ou les méthodes de ceux à la manière de jadis, c'est-à-dire où l'imagination primait l'histoire ? »

« Nous le saurons, continuait-il, quand il nous donnera son opinion sur les romans de M. Sienkiewicz, qui me paraissent, si du moins j'en juge par *Quo Vadis*, rentrer dans cette catégorie. Le public lui a fait un accueil triomphal, qui montre le plaisir qu'il y prend. M. Doumic ratifiera-t-il cet enthousiasme ? Je n'en suis pas bien sûr, car déjà, comme pour réagir contre un « emballé-ment » excessif, la critique, obéissant à la loi des oscillations, introduit des réserves peut-être trop sévères ; et, comme on ne peut pas reprocher à M. Sienkiewicz de manquer d'imagination, on lui reproche de faire bon marché de l'histoire.

Voyez par là quelle est la situation des romanciers qui se hasar- dent sur ce terrain dangereux !... Les uns leur disent :

(1) R. DOUMIC, *L'usure d'un genre* (*J. des Débats*, 27 janvier 1901).

(2) E. ROD, *Le Roman et l'Histoire* (*La Grande Revue*, 1^{er} avril 1901, pp. 50 à 63).

— Vous ne connaissez pas l'histoire, ou vous l'interprétez trop librement...

Les autres :

— Vous vous asservissez à l'exactitude : au lieu d'inventer de belles intrigues qui pourraient nous distraire d'une rage de dents, vous remplissez vos in-18 de détails auxquels nous ne nous intéressons que dans les in-octavo. » (1)

En fait, les deux genres de reproches se rencontraient dans les objections que l'on opposait à *Quo Vadis* ? Il s'agissait d'abord de contestations quant à la documentation du roman. Il existait toute une catégorie d'écrivains, et parmi les plus connus, Anatole France, Remy de Gourmont, de même que Emile Thomas, Henry Fouquier, qui, pour s'être fait une conception propre de l'époque néronienne, considéraient toute autre manière de voir comme une atteinte à la vérité historique. Et c'est, bien entendu, les deux personnages les plus connus, Néron et Pétrope, qui soulevaient les plus nombreuses objections.

Disons-le tout de suite, ces attaques n'avaient rien de violent, ce qui s'explique par le fait que leurs auteurs ne paraissaient pas prendre *Quo Vadis* ? très au sérieux.

On s'en prenait d'abord à Pétrope. Les admirateurs de l'Arbitre des Elégances ne pouvaient pardonner à Sienkiewicz d'avoir popularisé et livré au grand public l'auteur du *Satiricon*, qui jusque-là n'était connu que de quelques « happy few », et ne constituait un objet de culte que dans le cercle restreint de quelque chapelle littéraire. Ils étaient unanimes à constater qu'en le popularisant, Sienkiewicz l'avait déformé.

Dans l'*Echo de Paris*, E. Lepelletier objectait que Pétrope, « l'homme du jour » qui, s'il n'est pas « l'arbitre posthume des élégances », régent « la mode littéraire et semble présider aux destinées des libraires et des directeurs de théâtre », ne fut pas, comme le suppose Sienkiewicz, l'auteur du *Satiricon* (2).

Emile Thomas, jugeant opportun, « alors que le nom de Pétrope revient sur la bouche des hommes », de rééditer son

(1) *Ibidem*, p. 57.

(2) E. LEPELLETIER, *Les deux Pétrope* (*L'Echo de Paris*, 20 mars 1901).

Envers de la Société romaine, publié pour la première fois en 1892, y ajoutait un chapitre sur *Pétrone dans Quo Vadis* ? (1) où il constate que « l'auteur prend toutes sortes de libertés avec l'histoire », et qu'il est « dur d'accepter ses anachronismes » (p. 217). Il lui reproche surtout d'avoir fait de Pétrone un personnage trop moderne; déjà Renan en avait donné une peinture « vague et molle », et la déception n'est pas moins complète dans *Quo Vadis* ? L'Arbitre des Elégances n'est devenu que trop pour les modernes « un arbitre de voluptés ».

« M. Sienkiewicz n'en a guère fait autre chose; il l'a ramené pour presque tout le reste à la taille d'un bon oncle de comédie ou de roman; son Pétrone ressemble assez à quelque duc de Mora, surtout préoccupé de donner à son terrible neveu d'utiles leçons de tenue. » (p. 220)

De plus, par « une réminiscence de Renan, M. Sienkiewicz met dans la bouche de son Pétrone le développement de la fameuse théorie de la parenté, de l'identité du beau et du bien... » :

« Par quel biais accommoder ce langage avec le portrait de Tacite, avec les habitudes de l'auteur du *Satiricon* ? Il est trop clair que nous nous retrouvons ici entre nous, et que nous sommes restés dans notre monde et dans notre temps. Après tout, nous aurions tort de prendre cette page au sérieux; dans ce passage, le personnage, ou l'auteur, ou tous les deux, ont bien l'air de se moquer de ceux qui voudraient peser ce qu'ils lisent. » (p. 220-221)

Enfin, « certaines parties du sujet ne sont qu'esquissées ou peintes à grands traits plutôt un peu gros »; ainsi, « les éclats de basse jalousie, qui mettent Tigellin aux prises avec Pétrone, rappellent assez fâcheusement la manière dont Dumas père écrivait l'histoire » (p. 218). De même, pour les lettres de Pétrone à Vinicius : « il est sûr qu'il y en a trop, et, dans le nombre, combien y en a-t-il de médiocres en tête desquelles on ne comprend guère que figure le nom de Pétrone ? » (p. 218).

« Mais, ajoute-t-il, peut-on blâmer M. Sienkiewicz... d'avoir songé moins à la vérité et aux vieux historiens qu'au présent, à ses

(1) E. THOMAS, *L'Envers de la Société romaine, Pétrone*, Paris, 1902, ch. V, pp. 217-221.

lecteurs et surtout à ses lectrices, et de s'être tenu rigoureusement dans la mesure de ce qu'ils pouvaient supporter ? » (p. 219)

D'autres trouvaient que le Pétrone de Sienkiewicz manquait d'élégance et surtout de bon goût pour avoir fait d'une esclave sa maîtresse.

Ainsi, Aimé Giron et Albert Tozza, qui venaient de publier chez Ollendorff (1901) un drame intitulé *Un Soir de Saturnales*, dont Pétrone était le héros principal, se piquaient d'en avoir donné un portrait plus vraisemblable :

« Le nôtre, disait Aimé Giron dans sa préface, est le patricien et le raffiné, âgé de 28 ou 30 ans, ex-Proconsul de Bithynie... qui, dans son scepticisme et ses insouciances, trouve la sagesse de la vie et le mépris de la mort, dont le langage élevé ou railleur tour à tour, achève de peindre ce délicat, incapable d'une faute de bon goût dans ses éternelles ironies, et de bon ton dans ses aimables perversités. Le Pétrone du *Quo Vadis* ? est, hélas ! au contraire, une sorte de quadragénaire ou de quinquagénaire égoïste et rhumatisant, insolent et pusillanime à la fois, quelque peu râbâcheur de persillages assez lourds, et qui, avec une inqualifiable inconscience, aide aux brutalités d'un sien neveu contre une jeune fille de sang royal, l'otage sacré du peuple romain. Il finit, de plus, avec l'étagage suggestif mais cynique, d'un de ces amours ancillaires que les fiertés romaines réprouvaient... Un Pétrone, en deux mots, aussi médiocrement sympathique qu'historiquement inexact... » (1)

Selon Charles Martel, « sa suprême élégance est de faire sa maîtresse de son esclave », et ce « gracieux tableau » du drame de la Porte-Saint-Martin devrait porter en sous-titre : *Edgard et sa Bonne* (2).

Camille Le Senne à son tour raille ce Pétrone « aussi précieux rabatteur de clientèle que le Cyrano de Rostand » qui « devient un Sainte-Beuve assez inattendu, glisse aux amours ancillaires » (3). Et Catulle Mendès remarque que cette « espèce de fanfaron de vice » est un « Romain assez bizarre... que le *Satyricon* ne nous faisait guère prévoir » ; on pourrait même lui

(1) Aimé GIRON et Albert TOZZA, *Un soir de Saturnales*, Paris, 1901, pp. XVI-XVII.

(2) Charles MARTEL, art. cit.

(3) LE SENNE, *Premières représentations (Le Siècle, 18 mars 1901)*.

dire: « Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez! et l'idée de montrer une exquise vierge au luxurieux César sans seulement penser qu'il la gardera peut-être pour lui, est singulièrement ingénue » (1).

Camille Mauclair, tout en constatant que Pétrone est la figure « la plus solide du livre... et vraiment réalisée par un homme de talent », trouve que l'on pourrait « contester le goût de certaines saillies, qui sont plutôt d'un rédacteur de journal mondain que d'un Romain »; en résumé, « le personnage est un peu agaçant parce qu'il ne manque jamais de placer sa maxime humoristique dans toutes les situations, à point nommé » (2).

Enfin certains esprits ne pouvaient concilier les tendances christianophiles du Pétrone de *Quo Vadis* ? avec la silhouette classique de l'auteur du *Satiricon*. Ainsi, Remy de Gourmont, dans la V^e série de ses *Promenades Littéraires*, au chapitre intitulé *Les deux Pétrones* (p. 278), nous dit qu'il ne veut même pas faire « allusion au Pétrone curieux de christianisme et discourant avec saint Paul, que l'on nous présenta il y a quelques années », car « ce sont là des sornettes qu'il serait un peu honteux de discuter. Les tendances chrétiennes de l'auteur du *Satiricon* ! Laissons. »

De même, Anatole France remarquait que « désormais, c'est seulement dans les jolis romans, destinés aux gens du monde par des auteurs pleins de spiritualisme et d'adresse, que les Apôtres de la primitive Eglise conversent abondamment avec les philosophes et les élégants de la Rome impériale et exposent à Pétrone ravi les beautés les plus fraîches du christianisme » (3).

Plus récemment, Léon Daudet estimait que la « rigolade supérieure » dans *Quo Vadis* ? émane précisément du caractère de Pétrone, « arbitre des élégances et tel que peut le concevoir un élève de troisième, mal renseigné et pas très intelligent » (4).

(1) Catulle MENDÈS, art. cit.

(2) C. MAUCLAIR, art. cit., p. 437.

(3) Anatole FRANCE, *Sur la Pierre Blanche*, Paris, 1905, p. 154.

(4) *L'Action Française*, 3 septembre 1923.

Quant à Néron, on reprochait généralement à Sienkiewicz d'en avoir donné une silhouette trop banale, d'avoir « consenti à un Œnibarbus bien conventionnel, trop conforme à ce que résument de lui les dictionnaires historiques », car « ce féroce, cet immonde ne fut pas un benêt », et « il n'est même pas bien sûr qu'il fût si immonde et si féroce qu'on le croit généralement » (1). Edouard Rod, en rappelant que Renan avait vu en Néron surtout « une perversion littéraire », ajoutait :

« ...Ainsi vient encore de le peindre M. Sienkiewicz, dans ce *Quo Vadis* ? que tout le monde a voulu lire. » (2)

Henry Fouquier reprochait à Sienkiewicz de n'avoir donné de Néron que la « silhouette classique » de « détestable artifex, cabotin exaspéré », sans avoir pénétré sa psychologie véritable. Et il exposait comment « le secret de la psychologie de Néron, c'est la peur », cette terreur de l'aristocratie romaine d'où il conçut une haine contre Rome et en chercha l'oubli dans l'hellénisme dont Rome était la négation ; c'est amené par la peur qu'il voulut être « grand prêtre de la religion du beau » (3).

De même, Camille Mauclair se plaint de ce que « le choc de ses sentiments bons et mauvais » soit « esquivé », car c'est précisément « la complexité psychologique de Néron qui eût pu permettre à Sienkiewicz de renchérir sur Suétone, alors qu'il se borne à le développer selon le procédé des discours de rhétorique » (4).

On s'en prenait encore à des détails d'érudition, à l'emploi trop fréquent de mots latins dans le texte, « fort bien traduit du polonais », mais « pas suffisamment du latin » (5).

Edmond Lemaigre regrette « cette érudition un peu fausse », et conseille d'« éviter au lecteur de bonne volonté et d'érudition moyenne » de rechercher dans un Dictionnaire des Antiquités grecques et latines le sens de *balneatores*, *laconicum*,

(1) Catulle MENDÈS, art. cit.

(2) E. ROD, *Le Néron de M. Boïto* (R. D. D. M., 1^{er} août 1901, pp. 220-221).

(3) H. FOUQUIER, *Billets du Matin* (*Le Temps*, 2 avril 1901).

(4) C. MAUCLAIR, art. cit., p. 438.

(5) RACHILDE, *M. D. F.*, 1^{er} août 1900, t. 35, p. 486.

nomenclator, cubicule, insula, etc.: « Ne pourrait-on pas dire le portier au lieu du janitor ?... » (1)

Charles Martel estime qu'« il y a plus d'érudition originale dans un cheveu des coiffures d'Olivier qu'en tout l'ouvrage de M. Sienkiewicz », et que par conséquent les élèves qui travaillent « dans le puéril *Quo Vadis*? où, sous prétexte de couleur locale, les personnages prennent grand soin de donner leurs noms historiques à tous les objets dont ils se servent, à tous les chemins qu'ils prennent, à toutes les choses qu'ils mangent », ces élèves ne seront reçus « ni à Grignon, ni à la Sorbonne, car ils croiront avec l'auteur que les lys et les anémones fleurissent ensemble, et qu'à l'intérieur de Rome les licteurs portaient la hache au faisceau » (2).

A son tour, l'abbé Crosnier se demande s'il ne devrait pas « chercher querelle à M. Sienkiewicz sur les erreurs de sa science historique », car « je ne sais plus qui a prétendu, avec une pointe d'humour sarcastique, qu'il avait mis dans son œuvre assez de couleur locale pour surprendre les jeunes filles versées dans la connaissance de l'antiquité » (3).

Une autre objection, essentielle celle-là, qui visait non plus l'érudition de l'écrivain mais son imagination et son talent, faisait contester la valeur artistique et l'originalité de son œuvre. La banalité du sujet, la manière classique dont il avait été traité et aussi le profond optimisme de l'auteur, que l'on a souvent pris pour de la platitude, servaient d'arguments. Et bien qu'Edouard Rod eût affirmé que l'on « ne peut reprocher à Sienkiewicz de manquer d'imagination », les comparaisons avec *Fabiola*, les épithètes « prix de Rome » et « bain d'antiquité

(1) E. LEMAIGRE, art. cit., pp. 255 et 256.

(2) C. MARTEL, art. cit.

(3) CROSNIER, art. cit., p. 728.

Cf. encore Orazio Marucchi, qui relève dans *Quo Vadis* ? « quelques inexactitudes chronologiques ; une description admirable, sans doute, mais peut-être exagérée, de l'incendie de Rome et des spectacles sanglants de l'amphithéâtre ; quelques indications peu exactes relativement à la topographie de la Rome antique ; quelques erreurs de nomenclature archéologique. » (*Op. cit.*, pp. 7-8.)

douceâtre », qu'on appliquait volontiers à *Quo Vadis* ?, en disaient long à ce sujet.

On estimait que ce « livre fameux manque légèrement d'imprévu » :

« ...Entre *Fabiola* et lui, disait J. Joseph Renaud, il y a plutôt une différence — énorme ! — de *degré* qu'une différence de *qualité*. Il est juste assez haut pour ébahir la foule et charmer gentiment l'élite, c'est-à-dire pour contenter tout le monde ! Même observation respectueuse est adressable à M. Rostand... *Cyrano* et *Quo Vadis* sont-ils dans l'intellectualité humaine des sommets ?... contiennent-ils plus que beaucoup et beaucoup de talent ? Nous ont-ils apporté un frisson nouveau, comme la *Tentation de Saint Antoine*, *Hamlet* ou l'*Eve Future* ? » (1)

On allait même jusqu'à reprocher à Sienkiewicz de vouloir masquer, par une documentation exagérée, un manque total d'invention : après avoir « amassé avec une patience louable les documents, complété les mémoires, pâli sur les textes anciens, échafaudé son œuvre », il avait repris « cette intrigue religieuse qui court les vieilles tragédies françaises et les rues... » ; aussi, ce qui passionne dans son roman, « ce n'est même pas Néron peint par Sienkiewicz, c'est l'historique figure de César, reproduite exactement, avec un souci de vérité qu'aucun de nos Français imaginatifs n'aurait » (2).

« Et quand Sienkiewicz, qui n'a qu'un talent d'historien, joue au grand poète en prose, il n'est ni Chateaubriand, ni Flaubert, il n'est même pas Zola. » (3)

Georges d'Espèrès nous dit y avoir cherché en vain « le divin émoi du poète sur le trépied » et « cette grande évocation poétique que Flaubert m'avait prodiguée dans *Salammbô*, que M. Pierre Louys me donna dans *Aphrodite* » (4).

Camille Mauclair refuse à Sienkiewicz toute imagination ; il veut bien reconnaître, pour « être impartial », que « ce gros

(1) J.-Joseph RENAUD, *Quo Vadis* (*La Presse*, 29 juin 1900).

(2) Charles MÉRÉ, *L'Etranger* (*La Revue Contemporaine*, Lille, 25 novembre 1900, p. 53).

(3) *Ibidem*, p. 54.

(4) D'ESPERÈS, art. cit., p. 290.

livre est très bien construit et machiné avec une ingéniosité remarquable », agencé en « pièce à tiroirs : ...incendies, viols, meurtres, évasions, martyres, débauches, conversions », s'y succédant comme dans un mélodrame; on y trouve même « une réelle habileté de romancier », c'est « le talent dans tout ce qu'il a de plus expert, et on est tellement ébloui de tant de roueries, qu'on oublie de constater qu'il n'y a là aucune grandeur, et que, le livre fermé, on n'a pas la matière d'une heure de méditation ». Mais à côté de ces « mérites d'opéra », Sienkiewicz n'en a pas d'autres : il est « froid et grammatical », il décrit « comme un professeur », son monde latin est « celui que nous imaginions au collège, et non celui de la luxurieuse Italie des blasés » (1).

Le même genre de reproche, visant « l'universalité » (2) et le défaut d'invention originale dans *Quo Vadis* ?, devait être renouvelé quelques années plus tard par V. Jeanroy-Félix dans son volume *Ecrivains célèbres de l'Europe contemporaine* (II^e série, Paris, Bloud, 1903), dont un chapitre est consacré à Sienkiewicz. Constatant que la « charpente de *Quo Vadis* ? offre les plus habiles chassés-croisés » et « malgré le perpétuel et obsédant étalage d'érudition », conquiert l'attention des « apprentis bacheliers... au même titre que les *Vacances des jeunes Boers*, le *Bossu*, le *Général Dourakine*, les *Faucheurs de la Mort* », le critique estime que l'ouvrage peut être rangé « dans la catégorie des romans d'aventures » (p. 37), tout en relevant de tous les genres romanesques à la fois :

« [C'est] ... un roman d'aventures comme les *Mystères de Londres* de Paul Féval, un roman historique à la façon de *Quentin Durward*, une épopée en prose sur le patron des *Martyrs*, un drame romantique d'après *Ruy-Blas* et *Polyeucte*, un vaudeville-mélodrame (par le type de Chilon), un Mystère du Moyen Age (apparition de Jésus-Christ), un roman sentimental et mondain, qui rappelle les demis chefs-d'œuvre d'Octave Feuillet, un roman gigantesque où grouille le tohu-bohu des foules, dans la note du *Paris*,

(1) C. MAUCLAIR, art. cit., pp. 436, 439 et 438.

(2) Cf. les objections faites à *Quo Vadis* ? par E. Lemaigre. V. *supra*, p. 104.

de Zola, un roman hagiographique (l'admirable caractère de saint Pierre), un roman philosophique et social (agonie du polythéisme et triomphe de l'Evangile), un roman qui rappelle les *Contes à ma fille*, de Bouilly (heureux dénouement), enfin, un roman psychologique (le travail souterrain qui se fait dans l'âme de Vinicius et le convertit au christianisme). C'est, on est obligé d'en convenir, beaucoup de références pour un seul ouvrage ! » (p. 38)

Quant au talent de l'auteur, Dumas père lui est supérieur et plus original :

« Sienkiewicz ne possède à aucun degré le don de s'égayer et d'égayer le lecteur. Dans les sept cents pages de son livre, il n'y a pas, en fait d'esprit, de quoi fournir un « écho » pour la chronique des grands journaux. Il semble, en outre, qu'il y ait plus d'originalité dans le procédé descriptif de Dumas..., dont nul, avant lui, n'avait donné le modèle et l'exemple. Le genre de Sienkiewicz est classique par la belle ordonnance des parties, la suite raisonnée des faits, l'art impeccable de la composition, la tenue sévère du style. Mais il semble que d'autres, au XIX^e siècle notamment, aient déjà atteint, dans ce genre de rendu, la même perfection plastique. » (1)

Et si, pour beaucoup, le principal défaut de *Quo Vadis ?* consistait dans sa banalité, cette opinion paraissait plus spécialement répandue dans le clan des « jeunes » ; à l'heure où le symbolisme battait son plein, où le « naturisme » trouvait des adeptes fervents, où Alfred Jarry publiait sa *Messaline*, le roman de Sienkiewicz devait paraître un peu vieux jeu. L.-B. Hanappier y voit une œuvre « écrite en vue d'un concours académique », ses tableaux « honnêtement peints » faisant songer « à la majorité de ceux qu'engendre annuellement... l'Ecole des Beaux-Arts » ; et son érudition, bien que « suffisante », ne compense pas une imagination « médiocre et sans hardiesse » (2). Henri Ghéon estime que Sienkiewicz est un écrivain quelconque

(1) V. JEANROY-FÉLIX, *op. cit.*, p. 31. Cette appréciation sévère est due peut-être au fait que la femme du critique, M^{me} Jean Bertheroy, avait écrit elle-même des romans « antiques » et, dans l'étude que nous venons de citer, le critique fait précisément un grand éloge de ces romans.

(2) L.-B. HANAPIER, *art. cit.*, p. 70.

qui « ressasse des lieux communs, réédite l'édité, n'invente point, ne révèle point, mais *rappelle* » (1).

Quant à Eugène Montfort, chef du « naturisme », le roman sienkiewiczien lui paraît être le comble du commun, et il ne s'est guère gêné pour le dire en termes plutôt vifs :

« En voyant l'Orgie, l'Apôtre à l'Ostrianum, l'Incendie de Rome, j'ai frémi. J'ai frémi tellement c'était plat. Que ce grand Polonais est petit ! Qu'il voit peu et mal ! Rome, une époque inouïe, les saints Pierre et Paul, Néron, faire un roman avec cela et n'en tirer que des dialogues insupportables, des scènes froides, des personnages sans âme, un gros livre où il n'y a rien, pas un sentiment ni une pensée, pas un instant d'émotion, pas une belle phrase, ce n'est vraiment pas fort... » (2)

Au lieu « d'un vrai monstre, d'un beau monstre », il avait donné un Néron « fade, prétentieux et sot autant qu'un Jean Lorrain », des « débauches où l'on ne respire même pas l'odeur des vomissements », des incendies où, « malgré tous mes efforts, je n'ai pas senti le brûlé ». En résumé, « du sirop au lieu de sang, de la pommade au lieu de boue » (3).

« Cela m'a paru aussi enfantin, continue-t-il, aussi faux que pouvait l'être un récit de voyage raconté par un lycéen de onze ans qui n'a jamais voyagé. La façon de comprendre les sentiments, de voir un caractère, de s'expliquer l'enchaînement des circonstances, la venue d'un fait, est rudimentaire. C'est d'une stupidité si candide, qu'elle en est touchante, c'est attendrissant. Voyez ce prince, ces courtisans, ces intrigues de palais (quelle volupté de relire Stendhal après ce gros ours de Pologne) et ces analyses du cœur, l'amour de Lygie, la conversion de Vinicius, celle de Chilon !... » (4)

D'autres trouvaient encore que, pour un roman étranger, celui de Sienkiewicz manquait légèrement d'exotisme. Peut-être les critiques étaient-ils inconsciemment déçus de trouver, dans le premier livre polonais qu'ils lisaient, un nouveau récit de

(1) Henri GHÉON, art. cit., p. 157.

(2) Eugène MONTFORT, art. cit., p. 46.

(3) *Ibidem*, p. 47.

(4) *Ibidem*, pp. 48-49.

l'antiquité, au lieu d'un roman qui leur révélerait des mœurs polonaises inconnues? Ou s'imaginait-on qu'il existait une manière de voir l'antiquité « à la polonaise », puisqu'on reprochait à *Quo Vadis* ? de n'être « pas plus polonais que finlandais ou mexicain » ? (1). En tous cas, Sienkiewicz l'avait représentée à la Flaubert, aussi le principal défaut de son roman, aux yeux de la critique, était de « n'être pas très personnel... de ne pas donner à Sienkiewicz une place définie parmi les littérateurs contemporains » (2).

« ...Sienkiewicz, quel que soit son mérite, n'a pas un talent très original, disait Lionnet, il écrit, visiblement, après Flaubert et en même temps que le comte Tolstoï et que M. Emile Zola, en employant des procédés qu'il n'a pas inventés. » (3)

Et cela avait suffi pour qu'on refusât toute originalité à cet « amalgame de Rome dans l'interprétation de Flaubert » (4) que Daudet devait appeler plus tard « pastiche de la médiocre *Salammbô* » (5).

Mais il n'y avait pas que *Salammbô*! *Quo Vadis*?, comme il était naturel, ressemblait, ne fût-ce que par son sujet, à tous les ouvrages qui avaient traité des premiers chrétiens ou des temps néroniens. Des comparaisons s'imposaient. De là à conclure au plagiat, il n'y avait qu'un pas. La critique eut tôt fait de le franchir.

(1) V. *supra*, p. 114.

(2) V. *supra*, p. 112.

(3) Jean LIONNET, art. cit., pp. 120-121.

(4) G. D'ESPARBÈS, art. cit., p. 290.

(5) V. *infra*, p. 202.

CHAPITRE III

LA QUESTION DE L'ORIGINALITE DE *QUO VADIS* ?

Brunetière fut un des premiers à dénoncer les origines françaises de *Quo Vadis*?, en accusant Sienkiewicz de n'être qu'un « brillant amplificateur » (1) et de s'être borné, dans son roman, à faire une « réduction des *Martyrs* et d'*Acté*, avec une addition de l'*Antéchrist* de Renan » (2).

Cette « découverte » du grand critique, formulée sans doute aux environs de mars 1901 (puisque la lettre de Sienkiewicz est datée du 28 mars 1901), déclencha une véritable campagne contre les prétendus plagiats de *Quo Vadis* ? On le lisait, maintenant, pour pouvoir le comparer aux romans antiques qui l'avaient précédé. C'était à qui en découvrirait une source nouvelle et sensationnelle, et, à en croire Maurice Muret (3), ce petit « exercice littéraire » était devenu un « jeu de société » à la

(1) Cf. *supra*, p. 110.

(2) Cf. lettre de Sienkiewicz à l'*Annexe*, n° 4. Nous ignorons si Brunetière l'avait affirmé dans un de ses écrits — nous n'en avons pas retrouvé la trace — et les auteurs qui se sont référés à son opinion sur *Quo Vadis* ? n'en ont jamais indiqué la source. Cf. E. FAGUET, *J. des Débats*, 1^{er} juillet 1901, et BOYER D'AGEN, *op. cit.*, p. 15 : « Sans prétendre à renouveler la thèse de M. Brunetière, qui disputa à Henryk Sienkiewicz la priorité de son *Quo Vadis*, pourtant si personnel et si nouveau, malgré les *Martyrs* de Chateaubriand, l'*Acté* d'Alexandre Dumas, et le *Fabiola* de Wiseman... » Sienkiewicz en a probablement eu connaissance par les journaux, ainsi qu'il résulte du texte de sa lettre sus-mentionnée.

(3) M. MURET, *Sienkiewicz et Bulwer Lytton* (*J. des Débats*, 3 avril 1901).

mode (1), qui trouva un écho dans la presse. En effet, comme précisément tout ce mouvement coïncidait avec la mise en scène de *Quo Vadis ?* à la Porte-Saint-Martin (17 mars 1901), l'occasion était belle pour dire, à propos de la pièce, ce que l'on pensait du roman.

Ainsi, Gustave Larroumet, dans la *Chronique théâtrale* du Temps du 25 mars 1901, renouvelait les accusations de Brunetière, en étendant quelque peu la liste des emprunts de *Quo Vadis ?* Il démontrait notamment que Sienkiewicz avait trouvé dans l'*Antéchrist* « le cadre et les personnages de son *Quo Vadis ?* » et « les gonflant avec les détails que lui fournissaient abondamment Tacite et Suétone », il s'était contenté de joindre à l'*Antéchrist* le livre de Gaston Boissier : *L'Opposition sous les Césars*, où se trouve le portrait de Pétrone, et de lire « quelques bons traités d'archéologie romaine ». Ce travail accompli, « l'essentiel était fait... Il ne s'agissait plus que de trouver une intrigue romanesque... M. Sienkiewicz ne s'est pas mis ici en frais d'invention. Il s'est contenté de prendre aux *Martyrs* (avec peut-être quelques souvenirs d'*Atala*) les amours d'Eudore et de Cymodocée... » De plus, il a conduit cette intrigue « avec les procédés du roman-feuilleton, qui lui a fourni par surcroît quelques personnages accessoires. Le géant Ursus est le cousin germain de Porthos, des *Trois Mousquetaires*, et l'assassinat longtemps ignoré, dont s'est jadis rendu coupable Chilon Chilonidès, est un de ces cadavres comme tout traître qui se respecte en a dans son ténébreux passé ». Enfin, « pour la mise en œuvre de ces abondants matériaux, M. Sienkiewicz a déployé beaucoup d'habileté, voire de talent ». Il a relié « avec beaucoup d'adresse les scènes de son kaléidoscope », et même il y a, chez l'auteur de *Quo Vadis ?*, « une part assez notable d'invention personnelle avec Chilon Chilonidès, ce *graeculus* qui vaut le Pétrone et le Néron. Or, il appartient en propre à M. Sienkiewicz » (2).

A son tour, un lecteur de l'*Action Française*, dans une lettre

(1) Cf. *supra*, p. 21.

(2) G. LARROUMET, art. cit.

à Charles Maurras, faisait remarquer que « l'auteur polonais n'avait fait autre chose que mettre en scène avec assez d'adresse l'admirable *Antéchrist* de Renan ». Et la rédaction de la Revue, en reproduisant « ces curieuses remarques... à propos du livre (infiniment moins curieux) de M. Sienkiewicz », semblait partager l'opinion de son correspondant (1).

D'autres, sans étaler leur érudition, se contentaient de faire relever *Quo Vadis* ? de tous les romans, poèmes ou drames antiques qu'ils avaient lus auparavant.

Henry Fouquier, dans le *Figaro* du 18 mars 1901, tout en louant l'art avec lequel Sienkiewicz avait restitué la Rome antique, rappelait « les œuvres de nos écrivains français où de semblables évocations du passé ont été tentées » et en donnait une liste assez longue : « les *Martyrs* de Chateaubriand, avec sa Cymodocée, sœur de Lygie, l'*Acté* et surtout le *Caligula* de Dumas, la *Melænis*, de Bouilhet, et la *Salammbô* de Flaubert », pour conclure d'une manière assez inattendue que le drame *Quo Vadis* ? « n'est, en somme, qu'une adaptation ingénieuse du *Caligula* de Dumas père, moins deux ou trois scènes lyriques où éclate... le tempérament dramatique de l'auteur d'*Antony* ».

Quant à Félix Duquesnel, dans le *Gaulois*, il se bornait pour le moment à rappeler que l'*Acté* de Dumas, « par plus d'un point... se rapproche de *Quo Vadis* ? » (2)

En passant d'article en article, la liste des prototypes de *Quo Vadis* ? s'allongeait. Maurice Muret, dans le *Journal des Débats*, venait y ajouter *Les derniers jours de Pompéi*, de Bulwer Lytton, constatant que la « ressemblance entre ces deux ouvrages est frappante », car les *Derniers jours de Pompéi* « ne sont autre chose qu'un *Quo Vadis* ? en deux cent cinquante pages ». Chez les personnages des deux romans on observe « un assez singulier parallélisme », et notamment « chez Bulwer Lytton, Pétrone, l'adorable Pétrone de *Quo Vadis* ?, figure sous

(1) Revue de l'*Action Française*, t. IV, 1^{er} mars 1901, p. 428.

(2) F. DUQUESNEL, *Notes et Souvenirs, A propos de Quo Vadis* (*Le Gaulois*, 17 mars 1901). V. p. 165 l'opinion qu'il exprima quelques mois plus tard.

le nom de Salluste »... « un dîner d'apparat chez Diomède... n'est pas non plus sans analogie avec le grand banquet neronien de *Quo Vadis ?* »; Ione et Glaucus rappellent Vinicius et Lygie; enfin la description de l'éruption du Vésuve « pourrait bien avoir suggéré à Sienkiewicz son tableau de l'incendie de Rome ». Il est vrai qu'en apportant sa « modeste contribution », Muret n'accusait pas précisément Sienkiewicz de plagiat et manifestait, au contraire, son admiration pour le talent de l'auteur polonais.

« En faut-il pour cela conclure à une imitation directe de Bulwer Lytton par Sienkiewicz ? disait-il. Je n'en crois rien. Bien plus : on m'affirmerait que le romancier polonais ignore l'œuvre du romancier anglais que je n'en serais pas autrement surpris... s'il y a, dans le récit anglais, plus de politesse et plus de goût, on trouve la marque du génie dans le grand poème polonais. » (1)

Néanmoins, l'exemple était donné et il venait de haut : Brunetière, Larroumet, Fouquier, Muret. L'heure approchait où, selon l'expression de ce dernier, « l'illustre écrivain polonais s'entendra traiter d'adroit plagiaire, et où on ne lui reconnaîtra plus d'autre mérite que d'avoir heureusement fondu des traits disparates empruntés pêle-mêle au *Satiricon*, à *Fabiola*, à *Melænis*, à l'*Acté* de Dumas père et à l'*Antéchrist* d'Ernest Renan », car déjà « de toutes parts... des voix s'élèvent, dénonçant les modèles et les sources de Sienkiewicz, exaltant les prototypes de *Quo Vadis ?* aux dépens de *Quo Vadis ?* même » (2).

Pour mettre fin à ces attaques, Kozakiewicz publia, dans le *Figaro* du 7 mai 1901, la traduction d'une lettre que lui avait adressée Sienkiewicz le 28 mars 1901 (3), dans laquelle l'écrivain se défendait contre les accusations de Brunetière, et citait lui-même les sources, dont il s'était servi pour l'élaboration de son roman : Tacite, Suétone, Dion Cassius, etc., et parmi les auteurs français : Beulé, Fustel de Coulanges, Baudrillart, Boissier, Allard, Renan, ainsi que des ouvrages allemands et

(1) M. MURET, art. cit. du 3 avril 1901.

(2) *Ibidem*.

(3) Voir *Annexe*, Lettre n° 4.

anglais. Quant aux romans dont on le rendait tributaire, il n'avait jamais lu les *Martyrs*, et pour ce qui est d'Acté, il n'en avait même pas entendu parler.

On comprend la protestation de Sienkiewicz vis-à-vis de reproches totalement dénués de fondement (1).

Nous ne voudrions pas nous arrêter trop longtemps à l'examen du bien-fondé de ces accusations. D'abord, parce que, dans l'état actuel de la critique, un emprunt dûment démontré n'exclut pas l'originalité, et il arrive qu'un plagiat authentique soit considéré comme plus original que son prototype; les œuvres de Stendhal sont là pour nous le prouver. D'autre part, personne ne s'est jamais hasardé, en France, à démontrer, noir sur blanc, qu'il y a réellement eu plagiat dans *Quo Vadis*?; on s'est borné à des constatations très générales, sans donner de preuves matérielles; il est donc permis de ne pas prendre trop au sérieux les affirmations de certains critiques, d'autant moins que, ainsi qu'on va le voir plus loin, elles furent entachées d'un parti pris national évident.

Aussi bien la question du plagiat pose-t-elle un problème très délicat, et il est bien difficile de faire le départ entre le plagiat proprement dit, c'est-à-dire le plagiat conscient, et les reminiscences livresques, les rencontres d'idées, les affinités intellectuelles entre deux auteurs, imprégnés de l'esprit d'une même époque et ayant subi les mêmes influences. Cependant, on peut affirmer qu'en aucun cas il ne peut être question de plagiat au sujet de *Quo Vadis* ?

Examinons le problème du triple point de vue des procédés, des sources historiques et de l'intrigue.

(1) A. Bronarski s'est occupé plus particulièrement de la question des rapports de *Quo Vadis* ? avec les littératures romanes dans son excellente étude : *Stosunek Quo Vadis do literatur romanskich* (Poznan, 1926), dont on trouvera un résumé en français dans la *Revue de Littérature Comparée*, 1929, pp. 163-170. Tout en défendant Sienkiewicz contre le reproche de plagiat, l'auteur démontre tout ce que son roman doit aux historiens français du XIX^e siècle, à l'Acté de Dumas, à *Salammbô*, ainsi qu'à une nouvelle de Frédéric Soulié : *Le Martyre de Saint Saturnin*.

Que Sienkiewicz ait employé par moment dans *Quo Vadis* ? des procédés dont avant lui Flaubert avait fait usage, on ne peut le nier. Mais faut-il en conclure au plagiat ? Toute l'école réaliste imitait plus ou moins la manière du maître; n'a-t-elle produit pour cela que des pastiches de *Salammô* ou de *Madame Bovary* ? N'est-il pas clair que, tout en employant des procédés que l'on n'a pas inventés, on peut se révéler parfaitement personnel ? Il y a avant tout une question de proportions qui intervient : ainsi la façon de recomposer les divers éléments du roman de Flaubert peut être subjective au point de faire paraître nouveau tout le procédé. Et si Sienkiewicz a subi l'influence de Flaubert, ou même celle de Zola, ce fut avec un apport d'imagination très personnel.

Quant au plagiat des sources historiques, il semble que la question n'aurait pas dû se poser. Si Sienkiewicz a puisé, comme il le dit lui-même, les données de son livre chez les auteurs anciens et modernes, n'était-ce pas son droit d'utiliser les sources latines et les travaux historiques parus avant lui ? D'autre part, pour ce qui concerne les historiens français modernes, il est difficile de dire dans quelle mesure ils ont contribué à l'élaboration de *Quo Vadis*?, puisqu'eux-mêmes avaient également puisé aux sources antiques qui servaient de base à Sienkiewicz, et tel portrait ou détail historique, que l'on croirait copié dans Renan, peut venir directement de Tacite. Nous remarquerons aussi qu'on a peut-être eu tort d'affirmer d'une manière catégorique que Pétrone, tel que le représente *Quo Vadis*?, avait été inspiré par Renan. C'est possible, mais d'autre part nous savons aussi que l'article d'un savant polonais, Kazimierz Morawski, sur le *Satiricon* (1), avait particulièrement intéressé Sienkiewicz au moment où s'élaborait en lui la conception de *Quo Vadis* ? Or, Morawski y donnait un portrait de Pétrone qui ressemble en tous points à celui de *Quo Vadis*?, et Sienkiewicz aurait déclaré, après l'avoir lu, qu'un Pétrone ainsi conçu est « une excellente figure de roman » qu'il ne manquera

(1) K. MORAWSKI, *Petronius Arbiter i romans w starozytnosci* (Biblioteka Warszawska, mai 1894, pp. 269-292).

pas d'utiliser dans son ouvrage sur l'époque néronienne (1). Puis il exprima son admiration dans une lettre à Morawski (2).

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur l'apport personnel ou même autobiographique de Sienkiewicz dans la formation de son Pétrone, qui reflète jusqu'à un certain point l'attitude esthétique et peut-être aussi le scepticisme refoulé de l'auteur, car il est bien certain que le fantôme de « l'homme sans dogme » a toujours hanté Sienkiewicz en lui inspirant quelques-uns de ses meilleurs personnages.

On a dit enfin que Sienkiewicz avait puisé son intrigue pêle-mêle dans *Fabiola*, *Aphrodite*, *Melænis*, *Caligula*, *L'Ago-nie*, etc., et surtout dans *Acté* et les *Martyrs*.

Reproche facile et peu sérieux, Sienkiewicz ayant ignoré jusqu'au titre de la plupart des œuvres dont on le rendait débiteur, sans compter que plus les prétendus modèles d'un livre sont nombreux, moins il y a de chances pour qu'il y ait eu plagiat.

Cependant pour *Acté*, A. Bronarski, dans l'étude que nous venons de citer, a entrepris de démontrer, texte en main, que *Quo Vadis* ? relevait réellement, par certains côtés, du roman de Dumas dont il contenait des réminiscences, mais les exemples qu'il donne ne nous paraissent guère probants. Sienkiewicz affirme n'avoir « jamais entendu parler d'*Acté* », et il n'y a pas de raison pour le contester (3). A la lecture, les différences sont énormes entre les deux ouvrages, tandis que les similitudes ne sont pas de nature à impliquer une influence directe. Les passages qui se ressemblent sont de ceux dont la

(1) Ferdynand HÆSICK, *Sienkiewicz i Wyspianski*, p. 55.

(2) Cette lettre a été reproduite par M. Birkenmajer dans le *Ruch Literacki* de janvier 1929, n° 1, pp. 20-21.

(3) A ce propos, M. Bronarski a relevé l'erreur de Sienkiewicz, qui disait dans sa lettre, en parlant d'*Acté*, ne pas s'être intéressé au « théâtre » de Dumas. Or *Acté* est un roman. Mais chose curieuse, en effet, *Acté* avait été d'abord destinée à la scène. Ce drame à grand spectacle, en quinze tableaux, et dont les scènes du cirque constituaient le « clou », devait être joué à la Porte-Saint-Martin, sous la direction de Marc Fournier. Mais, au cours des répétitions, les fauves ayant présenté un danger réel pour le personnel du théâtre, on dut renoncer à la pièce, qui fut convertie en roman. Cf. F. DUQUESNEL, *Notes et Souvenirs (Le Gaulois, 17 mars 1901)*.

conception peut fort bien se présenter à l'esprit de deux écrivains traitant le même sujet, sans qu'il y ait eu contact (1).

Nous en dirons autant pour les *Martyrs*, que Sienkiewicz affirme ne pas avoir lus. Parce qu'Eudore et Cymodocée sont deux chrétiens, dont l'un se convertit par amour, il serait exa-

(1) Voici par exemple deux passages, illustrant un même genre de faits (le séjour de Lygie et d'Acté au Palatin) cités entre autres par Bronarski (*op. cit.*, pp. 44-45), qui nous paraissent de simples coïncidences :

Acté (Paris, Michel Lévy frères, 1854).

« — Oh ! non, non ! mieux vaut que je parte !... que je ne le revoie jamais !

— Le divin empereur fait demander Acté, dit d'une voix douce un jeune esclave qui venait d'ouvrir la porte.

— Sporus ! s'écria Acté avec étonnement.

— Sporus ! murmura Agrippine en se couvrant la tête de sa stole.

— César attend, reprit l'esclave après un moment de silence.

— Va donc ! dit Agrippine.

— Je te suis, dit Acté. »

(p. 96).

« Au bas du Capitole... elle trouva une litière magnifique, portée par six esclaves égyptiens, la poitrine ornée de plaques d'argent poli en forme de croissant, les bras et les jambes entourés d'anneaux du même métal, et, assise près de la litière, Sabina... Acté monta dans la litière, s'y coucha sur des coussins de soie et s'avança vers le Palatin, accompagnée par Sabina qui, la suivant à pied, marchait à côté d'elle et dirigeait sur sa maîtresse l'ombre d'un grand éventail en plumes de paon, fixé au bout d'un roseau des Indes » (pp. 79-80).

Quo Vadis ? (Varsovie, Gebethner et Wolff, 1896).

« Soudain, la portière de l'anti-chambre ondula sans bruit et un homme au visage noirâtre et grêlé parut. Lygie reconnut, pour l'avoir vu chez Pomponia, Atacin, un affranchi de Vinicius.

Acté eut un cri, mais Atacin salua très bas et dit :

— Salut à la divine Lygie, de la part de Marcus Vinicius, qui l'attend auprès d'une table servie, dans sa maison ornée de verdure.

— Je suis prête, dit-elle, les lèvres blanches.

Et elle entourra de ses bras le cou d'Acté, pour lui faire ses adieux ».

(T. I, pp. 138-139.)

« ... Un bruit de pas les interrompit, et avant qu'Acté eût pu voir qui s'approchait, devant le banc apparut Sabina Poppée entourée de quelques esclaves. Deux femmes agitaient légèrement au-dessus de sa tête des écrans de plumes d'autruche, fixés sur des baguettes d'or, dont elles l'éventaient, la préservant en même temps du soleil d'automne encore brûlant. Devant elle, une Ethio-pienne, d'un noir d'ébène, aux seins gonflés de lait, portait dans ses bras un bébé emmaillotté de pourpre... » (T. I, pp. 134-135.)

géré de conclure qu'ils ont servi de prototypes à Lygie et Vinicius. Presque toute intrigue romanesque se base sur un amour entravé par divers obstacles, et, quand il s'agit des premiers temps du christianisme, la religion d'un des partenaires est précisément un de ces obstacles qui, de prime abord, s'impose à l'écrivain, sans qu'il ait à s'inspirer d'autres romans. D'ailleurs, le fait d'avoir imaginé Vinicius converti au christianisme semble être le fruit de minutieuses recherches historiques, bien plus qu'une transposition de réminiscences romanesques. En outre, les *Martyrs* offrent si peu de ressemblance avec *Quo Vadis*? qu'il serait arbitraire — en présence de la dénégation formelle de Sienkiewicz — de supposer une influence directe de Chateaubriand sur l'écrivain polonais.

M. Bronarski a encore relevé des ressemblances entre *Quo Vadis*? et *Le Martyre de saint Saturnin* (1), de Frédéric Soulié, dont le héros, Cilo, aurait servi de modèle au Chilon Chilonidès de Sienkiewicz. La similitude des noms, à elle seule, ne prouverait rien, Cilo étant un *cognomen* romain. Mais, en effet, la ressemblance entre les deux personnages est frappante (jusqu'à la conversion de Chilon et à sa mort héroïque, qui paraissent bien être de l'invention de Sienkiewicz) et incline à croire que l'écrivain polonais s'est inspiré du romancier français.

En ce qui concerne les autres romans ou poèmes dont on a fait relever *Quo Vadis*?, il suffit de les lire pour se rendre compte qu'ils diffèrent autant du roman de Sienkiewicz qu'un ouvrage sur l'antiquité peut différer d'un autre traitant de la même matière. Et puis, si intéressants que paraissent ces rapprochements que l'on peut prolonger à l'infini, nous estimons qu'ils ne prouvent absolument rien ni pour ni contre une œuvre et présentent l'inconvénient de détourner la critique d'une analyse plus approfondie. Ainsi, occupés à rechercher les prototypes de *Quo Vadis*? ses adversaires ont peut-être eu le tort de ne pas replacer ce récit néronien dans l'ensemble de l'œuvre de Sienkiewicz; ils n'y ont vu qu'une expression banale de l'influence des littératures occidentales. Or *Quo Vadis* ?, bien

(1) Cette nouvelle a été publiée pour la première fois sous le titre de *Saintes Puellas* dans les *Romans historiques du Languedoc*, t. II, Paris, Libr. Dupont, 1836.

que le moins « polonais » de ses romans, est une étape importante dans l'évolution créatrice de Sienkiewicz et ne peut être examiné en dehors des circonstances qui ont contribué à sa formation. Malgré son sujet « européen », ce roman est un des plus caractéristiques pour le talent de Sienkiewicz, au point que les défauts mêmes, aussi bien que les qualités de l'écrivain, qui y atteint par moments les sommets de son art, nous apparaissent avec plus de netteté qu'ailleurs, offrant par là un intérêt particulier pour la critique (1).

Bref, en dépit de certaines affinités avec des romans français, qui découlent sans doute de la similitude des sujets et aussi du tempérament latin de Sienkiewicz, *Quo Vadis*? n'en reste pas moins profondément personnel et original. Pour le démontrer, il faudrait d'abord s'entendre sur le sens à donner au terme « originalité », qui a souvent été matière à controverse. Il nous paraît intéressant de rappeler la conception que s'en faisait Brunetière, tellement elle semble incompatible avec l'accusation de plagiat qu'il avait été le premier à prononcer contre *Quo Vadis* ? :

« On ne crée point en littérature, ou du moins le mot de créer n'y saurait avoir le sens ambitieux que lui donnent précisément ceux qui ne connaissent que la littérature de chez eux. On ne crée point, surtout de rien, *ex nihilo*... et, au contraire, si l'histoire comparée des littératures établit quelque chose en ce point, c'est qu'aucune invention n'est vraiment une invention, et une invention féconde à son tour, qui ne se greffe, pour ainsi parler, sur quelque chose d'existant. Ainsi, chez nous, l'invention de La Fontaine, qui n'a créé le sujet que d'une douzaine peut-être de ses *Fables*... et ainsi l'invention de Racine, qui semble avoir mis une sorte de coquetterie moqueuse à ne porter sur la scène presque aucun sujet que l'on n'y eût mis avant lui. » (2)

Ainsi, selon Brunetière, l'invention ne consisterait pas à imaginer des faits nouveaux, mais « à s'emparer... de ceux qui existent, pour y mettre sa marque, la marque de sa race, *made*

(1) Cf. I. MATUSZEWSKI, *Swoi i obcy*, Varsovie, 1898, p. 161.

(2) F. BRUNETIÈRE, *La littérature européenne* (R. D. D. M., 15 septembre 1900, p. 353).

in England, made in Germany, celle de son temps, et, quand on le peut, celle de son individualité » (1).

Partant de ce principe, en quoi l'originalité de *Quo Vadis* ? est-elle contestable ? Et, si la littérature européenne n'est faite, toujours selon Brunetière, que de la « diversité des formes que les exigences des génies nationaux ont imposées successivement ou simultanément à une matière commune » (2), il suffirait, pour démontrer l'originalité de *Quo Vadis*?, de rechercher ce que Sienkiewicz, en empruntant son sujet au roman néronien et au roman chrétien, a cru devoir y modifier pour l'accommoder à l'esprit de son époque et de son pays. Cependant, on peut affirmer *a priori* qu'une recherche de ce genre serait bien vaine et peu convaincante pour le lecteur français. La distance séparant l'âme polonaise de l'âme latine, et de l'âme française en particulier, étant bien moins sensible que les différences qui séparent, par exemple, les Scandinaves ou les Russes de la France, un livre polonais paraîtra toujours, à la critique française, moins « exotique », et par là moins original que n'importe quelle œuvre norvégienne ou russe.

De par ses affinités mêmes avec le « génie latin », Sienkiewicz semblera toujours, en France, trop de « chez nous » pour que sa personnalité soit suffisamment mise en valeur. Mais si, comme la critique arrive de plus en plus à l'affirmer, ce n'est que dans la forme d'une œuvre que peut se révéler l'originalité de l'écrivain, Sienkiewicz sera profondément original, non seulement à cause de son style sobre et coloré, à la fois simple et puissant, sonore et précis, mais encore parce qu'il a pétri une langue dont se sont servis ceux qui sont venus après lui, et, dans ce sens, il a été un grand novateur (3).

(1), *Ibidem*, p. 353.

(2) *Ibidem*, p. 355.

(3) Aussi est-on étonné de lire des appréciations du genre de celle de J. du Pontcray, disant, à propos de Zeromski : « De même que chez M. Reymont, la virtuosité du styliste est remarquable, d'une richesse que peut-être bien n'offre que rarement M. Sienkiewicz. » (*Revue Slave*, 1906, n° 3, p. 360.)

Pour terminer, rappelons un incident curieux qui s'est produit précisément à propos de *Quo Vadis ?* et qui montre combien les apparences d'un plagiat peuvent être trompeuses.

A la même époque où paraissait *Quo Vadis ?* en France, deux auteurs, Aimé Giron et Albert Tozza, que nous avons déjà cités, se disposaient à mettre à la scène « une fresque romaine en deux tableaux » intitulée *Un soir de Saturnales*, qu'ils avaient composée quelques années auparavant, et qu'à l'époque de l'apparition de *Quo Vadis ?* on n'avait encore ni publiée ni jouée. Le héros de la pièce se trouvait être Pétrone, et sa mort, représentée à la manière de Sienkiewicz, devait en constituer la conclusion. Les auteurs, avisés à temps de la publication du livre, s'empressèrent de faire insérer dans le *Figaro* du 10 juillet 1900 la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur en chef,

L'article « *Quo Vadis ?* » de votre numéro du 4 juillet m'a révélé et l'existence et le succès du roman polonais de Sienkiewicz, dont la mort de Pétrone est un des éléments les plus « suggestifs ».

Or, en février, mon ami Albert Tozza et votre serviteur... tirions d'un carton vieux de vingt ans et exécutions... *Un soir de Saturnales*... que nous présentions en avril à la critique privée... de M. Jules Claretie.

Précisément, Pétrone... y meurt selon l'Histoire, et selon M. Sienkiewicz, avec quelques variantes, néanmoins, et de situations et d'« état d'âme ».

Il se pourrait, qu'inspiré par *Quo Vadis ?*, un de nos confrères eût la fantaisie, et ce serait son droit, de faire mourir à son tour, mais sur la scène, cette fois, l'Arbitre des Elégances.

Permettez-moi donc de prendre date et de demander acte au *Figaro*, qu'en bons premiers nous l'avons déjà tué en règle, de l'autre côté de la rampe, pour le plus beau dénouement de notre fresque tragique... ». (1)

Simple coïncidence. Mais si la pièce avait été réellement jouée après le succès de *Quo Vadis ?*, et si les auteurs n'avaient

(1) *Un soir de Saturnales*, Préface, pp. 9-10.

eu l'idée de protester à temps de leur innocence, qui n'eût crié au plagiat ?

Bien qu'injustifié, comme on l'a vu, le reproche de plagiat n'avait cessé depuis de peser sur Sienkiewicz, et sa lettre, insérée dans le *Figaro*, n'avait pas beaucoup contribué à faire changer d'avis ceux qui étaient disposés à traiter *Quo Vadis* ? de « pastiche ». Les attaques ne se faisaient plus entendre, à partir d'avril 1901, parce que la question avait cessé d'être actuelle, et que, faute de réplique, le sujet s'était vite épuisé. Mais il serait puéril de vouloir affirmer que *Quo Vadis* ? était sorti vainqueur des discussions qui s'étaient livrées autour de son originalité, et toutes les fois que, par la suite, il a été question de ce roman, les critiques n'ont jamais manqué de rappeler tout ce qu'il devait à la littérature française.

Ainsi, à la reprise de *Quo Vadis* ?, le 20 septembre 1901, Félix Duquesnel ne paraît pas autrement convaincu par la protestation de Sienkiewicz, puisqu'il continue à soutenir que ce « puîné d'Alexandre Dumas, bien plus que de Chateaubriand, inspiré de l'un et de l'autre, d'ailleurs, ... s'est introduit en larron dans nos bibliothèques, où il a pris une place qu'il ne gardera guère » (1).

En 1903, V. Jeanroy-Félix, en parlant de Sienkiewicz, constatait que « ce n'est pas sans des motifs spécieux que la critique a tenté de révoquer en doute l'originalité de *Quo Vadis* ». Et, montrant que le romancier polonais n'avait rien apporté de nouveau, il signalait dans son roman des ressemblances frappantes avec Dumas (2), « puisqu'enfin c'est à lui qu'on ne peut s'empêcher de penser en lisant le romancier polonais ». Il en conclut que la « littérature française est tou-

(1) Félix DUQUESNEL, Réouverture et reprise de *Quo Vadis* (*Le Gaulois*, 23 septembre 1901).

(2) Notamment entre Pétrone et d'Artagnan, Edmond Dantès, Joseph Balsamo, Bussy d'Amboise, le chevalier de Saint-Georges (pp. 25, 35), entre Néron et Henri III (p. 35), entre Ursus et Porthos (p. 28-30), de même qu'entre certaines scènes du *Comte de Monte-Cristo* et des passages de *Quo Vadis* ? (p. 31-33).

jours et quand même le réservoir auquel viennent puiser tous les écrivains de l'Europe orientale, septentrionale, méridionale et centrale. Cela nous console de bien des choses » (1).

Et la liste complète, ou presque, des prototypes de *Quo Vadis ?* reparait en 1904, dans l'étude de l'abbé Crosnier sur cet ouvrage. Il nous avoue qu'en le lisant il a envie, comme le Fontenelle de l'anecdote, de « lever son chapeau », car tantôt « c'est du Tacite qu'on reconnaît », tantôt « les modèles sont plus récents, et presque contemporains ». Ainsi, Vinicius et Lygie rappellent Eudore et Cymodocée ; et plus d'un autre détail est calqué sur tel ou tel passage des *Martyrs* ». D'autre part, « le géant *Ursus*, c'est le *Porthos* des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, à moins que ce ne soit le *Quadratus* de *Fabiola* ». Enfin, « les scènes de la décadence romaine, inspirées de Suétone et de Tacite, ont eu d'autres sources dans des livres modernes », à savoir : « l'*Antéchrist*, de Renan..., l'*Acté*, d'Alexandre Dumas père... ; la *Melænis*, de Louis Bouilhet... l'*Orgie romaine*, de Castanié, et... plusieurs autres livres. L'antithèse entre le christianisme et le paganisme est renouvelée elle-même... des *Noces corinthiennes*, d'A. France » (2).

Cette même année, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* du 10 janvier 1904 (p. 7), insérait une note pour dire que Henry Bertrand avait publié en 1867, dans la 3^e série de ses *Fantaisies scientifiques* (3), une nouvelle de 69 pages, intitulée *Le Nœud du Cothurne*, « paraissant contenir la première idée du *Quo Vadis ?* ».

En 1909, quand l'opéra fut joué à la Gaîté-Lyrique, les

(1) JEANROY-FÉLIX, *op. cit.*, pp. 36, 35 et 33.

(2) CROSNIER, art. cit., p. 726. C'est par erreur que le critique signale l'*Orgie romaine*, de Castanié, car il s'agit là du roman de Prosper Castanier, paru en 1897, soit deux ans après *Quo Vadis ?*, ce qui diminue singulièrement la valeur des affirmations catégoriques de l'abbé Crosnier quant aux prétendues « sources » de Sienkiewicz. Il attribue d'ailleurs à Fontenelle l'anecdote bien connue dont le héros est Piron.

(3) Nous n'avons pu, malgré toutes nos recherches, identifier ce volume, qui ne figure dans aucune bibliographie ni dans aucun catalogue des Bibliothèques de Paris.

mêmes reproches furent renouvelés. Sous la plume d'un critique du *Courrier Musical*, Sienkiewicz n'était plus qu'un « Polonais malin » qui « tritura les *Martyrs* de Chateaubriand, l'*Agonie* de Jean Lombard, le *Satyricon* de Pétrone, en supprimant par précaution tout ce qu'il y avait de génie, d'âpre originalité et de verve audacieuse chez ses inégaux devanciers », et *Quo Vadis* ? n'était plus qu'une « volumineuse compilation », un « amalgame mystico-érotique... brassé avec une telle dextérité, qu'il sut plaire à la fois aux femmes du monde et aux mininettes, aux courtisanes et aux dévotes » (1).

A son tour, Henry Gauthier-Villars appelait *Quo Vadis* ? dans *Comœdia* « un mélange opportuniste de *Fabiola*... et de l'*Agonie*... » (2).

En 1916, Téodor de Wyzewa disait à propos de *Quo Vadis* ? que « par-dessous une habileté de main et une souplesse d'esprit incontestables », il lui semblait retrouver là « une espèce de froideur ou de détachement qui déjà m'avait frappé dans les agréables petits récits de naguère, comme si l'auteur, trop attentif à nous dissimuler sa continuelle imitation des modèles étrangers, évitait soigneusement de s'abandonner tout entier à ressentir les angoisses ou les joies de ses personnages » (3).

En 1923, Abel Hermant reprochait à Sienkiewicz d'en avoir pris « un peu trop à son aise avec la propriété de Renan » (4). Et la *Grande Encyclopédie*, à l'article Sienkiewicz (T. 29, p. 1190), soulignait dans son roman « la marqueterie trop apparente de nombreux passages auxquels ont collaboré presque littéralement la plupart des auteurs anciens qui ont parlé de Néron ».

Enfin, nous rappelons encore l'opinion récente de Léon

(1) Victor DEBAY, *Quo Vadis* ? (*Courrier Musical*, 15 décembre 1909, p. 693).

(2) *Comœdia*, 27 novembre 1909.

(3) T. DE WYZEWA, *Sienkiewicz et l'âme polonaise* (*R. D. D. M.*, 15 décembre 1916, p. 936).

(4) Abel HERMANT, *Pétrone et les temps de Néron* (*Conférenzia*, 1923, p. 437).

Daudet, traitant *Quo Vadis ?* de « morne plagiat des *Derniers Jours de Pompéi* et de *Salammbô* »(1).

Comme on le voit, les attaques de 1901 s'acharnaient sur le livre avec une ténacité extraordinaire. Il n'y avait guère que la différence des sources, les uns faisant remonter *Quo Vadis ?* à Dumas père, Jean Lombard ou Louis Bouilhet, les autres y voyant un pastiche de Flaubert ou de Chateaubriand.

(1) V. *infra*, p. 201.

CHAPITRE IV

LA REACTION PROTECTIONNISTE

Pourquoi cette obstination dans des reproches absolument injustifiés, et qui ont de quoi étonner un lecteur impartial ?

C'est qu'en l'espèce, il y avait plus qu'une simple question d'analyse littéraire, un sentiment était à la base de tout cela, le nationalisme littéraire qui s'insurgeait contre l'invasion du roman étranger. On en voulait d'abord au public français de favoriser un romancier étranger aux dépens des écrivains nationaux, d'autant plus qu'une crise du roman ne cessait d'alarmer critiques, éditeurs et romanciers. Démontrer que ce *Quo Vadis* ? tellement admiré n'était qu'un amalgame de divers éléments, puisés au hasard dans des romans français, était une sorte de revanche.

Ainsi, à notre sens, la question du plagiat est intimement liée à celle de la réaction contre le cosmopolitisme en littérature, et ce n'est que par un souci de clarté que nous l'avons étudiée séparément. En fait, le plus souvent, les mêmes critiques, qui signalaient les « plagats » de Sienkiewicz, contenaient une violente protestation contre la « marchandise » étrangère.

Avant d'étudier cette réaction nationaliste dans ses causes et ses phases essentielles, rappelons une circonstance qui venait peut-être compliquer la question.

Il y avait eu, en France, un écrivain de talent qui, après avoir donné deux reconstitutions de l'antiquité, l'*Agonie et Byzance*, était mort jeune dans la plus grande misère. Aussi, au moment où *Quo Vadis* ? remportait un succès sans précédent et où les compatriotes de Sienkiewicz lui offraient, en témoignage de reconnaissance, le domaine d'Oblegorek, on ne

pouvait s'empêcher de penser, en France, à la triste fin de Jean Lombard, et son nom revient comme un remords dans bien des critiques (1).

« De fanatiques admirateurs viennent de lui offrir une maison — disait à propos de Sienkiewicz le critique de la *Fronde* —. Cela est très bien, mais je ne puis m'empêcher de songer avec tristesse à notre compatriote Jean Lombard, mort à trente-huit ans dans la misère, laissant une jeune veuve et deux enfants. Cependant, il avait écrit l'*Agonie*, œuvre superbe, et *Byzance*. » (2)

« Il fait bon en France de ne pas être Français », constatait à son tour Robert de Flers :

« ...Nous trouvons fort bien que les compatriotes de l'auteur de *Quo Vadis* ? lui offrent un château tout meublé. S'il plaisait pourtant à notre administration des beaux arts qui, d'ailleurs, négligera ce soin, d'offrir une maison de campagne à M. Anatole France ou à M. de Hérédia, vous entendriez le concert peu harmonieux de toutes les invectives... Et le pauvre Jean Lombard, pour son roman l'*Agonie*, prodigieuse évocation du Bas-Empire, n'a jamais pu récolter chez ses concitoyens que l'estime et l'admiration de quelques rares curieux. » (3)

Jules Claretie, en se demandant « ce qu'on dirait de Sienkiewicz chez nous s'il était Français », estimait que l'auteur de *Quo Vadis* ? avait bien fait, « pour son bonheur privé, de ne point naître sur les bords de la Seine », et son « château polonais » le faisait songer à « la vieillesse de Lamartine, à la détresse de Chateaubriand » (4).

Dans l'*Echo de Paris*, E. Lepelletier (5), en citant les prédécesseurs de Sienkiewicz, rappelait qu'un « romancier coloriste, mort jeune, Jean Lombard, a également laissé une vision vigoureuse du monde antique à son déclin. Malheureusement, cet

(1) Il nous paraît certain que *Quo Vadis* ? avait contribué à remettre en honneur l'œuvre de Jean Lombard, et à rappeler l'attention sur lui ; au début de 1901 on rééditait chez Ollendorff l'*Agonie* et *Byzance*, avec des préfaces d'Octave Mirbeau et de Paul Margueritte.

(2) M. DE GRANDFORT, art. cit.

(3) R. DE FLERS, *La semaine littéraire* (*La Liberté*, 10 décembre 1900).

(4) J. CLARETIE, *La vie à Paris* (*Le Temps*, 1^{er} décembre 1900).

(5) E. LEPELLETIER, *Les deux Pétrone* (*L'Echo de Paris*, 20 mars 1901.)

auteur était Français. Grâce au privilège de l'exotisme, *Quo Vadis ?* a effacé ces fresques originales... ».

Selon Camille Mauclair, « un succès comme celui de *Quo Vadis ?* » menaçait de « dérober... à Lombard une pauvre gloire après qu'il mourut de misère » (1).

Enfin, la *République Française*, commentant le « goût de l'antique », ajoutait avec amertume que « Lombard n'était pas Polonais. Il mourut jeune et pauvre et son œuvre n'eut pas de retentissement » (2).

On blâmait donc le public d'avoir largement prodigué à un étranger les lauriers qu'il avait refusés à Lombard ou à d'autres, et les circonstances aidant, ce mécontentement pouvait prendre chez certains l'apparence d'une violente réaction nationaliste, ce qui ne manqua pas d'arriver.

C'est que, sous certains rapports, le succès de *Quo Vadis ?* tombait mal à propos, et un fâcheux concours de circonstances contribuait à le rendre impopulaire auprès des partisans du nationalisme littéraire qui, à cette époque, étaient nombreux. Il venait à un moment où la vogue continue des œuvres anglaises, russes, scandinaves et italiennes avait fini par épuiser la patience de la critique, à une époque où, selon l'expression de Paul Morand, la France était « illuminée, aveuglée par les puissants phares qui de Russie, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Scandinavie font converger sur elle leurs feux » (3).

En effet, dans le dernier quart du siècle écoulé, on note une importation toujours croissante des littératures étrangères. Aux environs de 1880, la vogue anglaise fait connaître au public français les œuvres de George Eliot, Dickens, Thackeray. En 1886, le vicomte de Vogüé par son fameux *Roman Russe*, lance les romans de Tourguéniev, Tolstoï, Dostoïewsky. En 1890, c'est le tour des littératures scandinaves : on admire Strindberg, Ibsen et Björnson. Enfin, Jules Lemaître, par un manifeste retentissant : *De l'influence récente des littératures*

(1) Camille MAUCLAIR, art. cit., p. 445.

(2) TRISTAN, *Notes parisiennes : Le goût de l'Antique* (La Rép. Française, 22 mars 1901).

(3) Paul MORAND, 1900, Paris, 1931, p. 167.

du Nord (1) où il dénonçait les origines françaises de toute cette littérature étrangère, croyait mettre fin à cette mode de l'« exotisme neigeux ».

Et voici qu'en 1900 un nouvel étranger, un Polonais cette fois, obtenait avec son *Quo Vadis ?* un des plus grands succès qu'aient jamais enregistrés les annales de la librairie. Une nouvelle invasion menaçait. On a dit depuis (2) que la publication de *Quo Vadis ?* avait provoqué une nouvelle vague de traductions étrangères : de Kipling, d'Annunzio, Mathilde Serao, Sudermann, etc. Ce n'est pas exact, car c'est précisément quelques mois, ou même un an avant, que l'on essaya de lancer Kipling (*Le livre de la Jungle*, 1899; *Le Naulahka*, févr. 1900, *La lumière qui s'éteint*, févr. 1900); Mathilde Serao (*L'Aventureuse*, mars 1900, *La vertu de Beppina*, mai 1900); Sudermann (*Les noces d'Yolanthe*, fév. 1900, *Le Chemin des chats*, juin 1900) ; Wells (*La guerre des mondes*, mai 1900). Quant à d'Annunzio et Fogazzaro, ils sont traduits à partir de 1895, sans parler des écrivains russes et scandinaves connus depuis longtemps.

Il n'en reste pas moins que l'année 1900 fut particulièrement féconde en traductions étrangères, et si *Quo Vadis ?* n'était pas chronologiquement en tête de la liste, c'est sa publication qui avait fait le plus de bruit, de sorte qu'il est assez naturel qu'on l'ait rendu responsable de cette nouvelle invasion. D'ailleurs, il est certain que son succès avait encouragé les éditeurs à publier des traductions. A la suite de *Quo Vadis ?*, on lançait (sans compter les autres œuvres de Sienkiewicz) : Mérejkowsky (*La mort des Dieux*, nov. 1900 ; *La résurrection des Dieux*, 1901), Korolenko (*Le musicien aveugle*, sept. 1900), Mark Twain (*Contes choisis*, 1900), Tchekhow (*Les moujiks*, janv. 1901), G. Hauptmann (*Le voiturier Hænschel*, 1901), et surtout Maxime Gorki, dont plus de huit volumes paraissent de 1901 à 1902. D'autre part, pour faire agréer certains de ces

(1) Jules LEMAITRE, *Les Contemporains*, VI^e série, Paris, 1896, pp. 225-270.

(2) Voir *infra*, p. 189, l'article de Henry Bordeaux.

romans, notamment ceux de Mérejkowsky, on se servait de *Quo Vadis ?* en guise de réclame, ce qui avait même soulevé la protestation de Tédor de Wyzewa :

« ...Je ne puis m'empêcher de signaler, — nous dit-il à propos de Mérejkowsky — l'étrange idée qu'on a eue de nous présenter cette *Mort des Dieux* comme pouvant intéresser les admirateurs de *Quo Vadis ?...* » (1)

Cet état de choses n'avait pas manqué d'inquiéter la critique. Il y avait non seulement le côté matériel de la question, la mévente du roman français s'aggravant de jour en jour, mais encore un souci très sincère, une crainte (et Brunetière l'a constaté), « qu'à promener ainsi de littérature en littérature, d'Italie en Espagne, d'Angleterre en Allemagne, une curiosité de dilettante, nous ne l'y égarions, et nous n'y perdions la conscience de notre génie national » (2).

Le cosmopolitisme littéraire devient une des principales préoccupations des lettrés de l'époque, comme il apparaît de nombreux articles de revues et de journaux (3). Une réaction devait fatalement se produire, et *Quo Vadis ?* en était le prétexte et l'objet principal, d'abord parce que, de tous les romans étrangers, il avait été le mieux reçu, et aussi parce que sa mise en scène donnait prise aux attaques.

Un des premiers, Georges d'Esparbès (novembre 1900), en soulignant non sans amertume combien du succès de *Quo Vadis ?* revenait à l'auteur de *Salammbô*, avouait franchement que son « patriotisme en souffre », car les maîtres du passé apparaissent « comme une personnification de la patrie

(1) T. DE WYZEWA, *Le comte Tolstoï et la critique russe* (R. D. D. M., 15 mars 1901, p. 451).

(2) F. BRUNETIÈRE, *La littérature européenne* (R. D. D. M., 15 septembre 1900, p. 352).

(3) Voir notamment l'étude de Melchior DE VOGÜÉ, *Au seuil d'un siècle, Cosmopolitisme et Nationalisme*, écrite en janvier 1901, dans le vol. *Pages d'histoire*, Paris, A. Colin, 1902, où le critique étudie ces deux courants aux prises, en prédisant que « leur duel ne fait que commencer : il sera la grande affaire du nouveau siècle, tout le présage » (p. 53).

elle-même ». Aussi, « quand on les pille pour les emporter et les adopter à l'étranger, c'est mon culte filial qu'on blesse », d'autant plus que « si M. Sienkiewicz était tout simplement littérateur français, l'accueil fait à son livre n'eût été qu'honorable », et la preuve, c'est que « ... je connais une œuvre française qui vaut mieux, qui vaut plus et qu'on ignore ». Il s'agit d'un drame inédit d'Edmond Haraucourt sur Néron. Or, non seulement « l'admirable *Néron* d'Haraucourt n'est pas joué, mais... on va tout à l'heure en jouer un autre à sa place », et « une fête d'art nous sera refusée parce qu'elle serait nationale, et un triomphe n'aura pas lieu parce qu'il nous ferait honneur à tous. Cet honneur sera pour l'étranger » (1).

Et la *Revue Contemporaine* (décembre 1900), en commentant cet article, remarquait, de son côté, que « alors que *Salammô* de Flaubert restait pour compte à l'éditeur, les éditions de *Quo Vadis ?* s'enlèvent vertigineusement comme des almanachs-indicateurs ». L'auteur de l'article s'inquiétait de ce que personne n'ait dit « à l'intrus qui s'approprie la gloire de ceux dont il s'est servi : Votre roman ?... rapportez-le en Pologne, laissez-le donc relire à vos cochers de Varsovie », car « un *Quo Vadis ?* et vingt ans de recherches de quiconque pour la reconstitution exacte d'une époque, ne valent pas une phrase de génie et l'instant que mit à l'écrire Flaubert... » (2).

Le 15 décembre 1900, Gustave Kahn constatait « une naissance multiple et simultanée de traductions », une cohue d'étrangers « aux portes de la douane intellectuelle... à la joie et avec l'aide des cerbères de nos anciennes traditions... ».

« Tous ces étrangers sont charmants, intelligents, parfois géniaux, ajoutait-il, leur tort est d'arriver ainsi en horde pressée,

(1) G. D'ESPARBÈS, *En scène Néron* (*Les Annales*, 4 novembre 1900, p. 290-291).

(2) C. MÉRÉ, *L'Etranger* (*La Revue Contemporaine*, 25 novembre 1900, n° 2, pp. 52, 54, 55). Cet article est accompagné d'une note d'Emile Lante, directeur de la revue, déclarant ne pas partager les opinions de son collaborateur.

tort bien involontaire; on les a tous appelés en même temps, on les a tous élus... » (1)

Le 15 janvier 1901, Eugène Montfort, dans son article sur Sienkiewicz, demandait des « mesures protectionnistes » contre les romans étrangers :

« S'il est excellent de faire connaître en France les grands créateurs du dehors, il est funeste de chercher à y introduire, pour l'unique bien des éditeurs, des réputations mensongères. Les productions françaises de mauvais aloi suffisent amplement à empoisonner le sentiment public de l'art, sans qu'on ait encore recours aux produits polonais. Sur cet objet, je suis nationaliste; notre camelote me suffit, je demande des mesures protectionnistes contre celle de l'étranger. Assez de Kipling, de Mathilde Serao, de Sienkiewicz; éditeurs littéraires, pitié ! » (2)

Puis Jean Rameau, en commentant cet article de Montfort dans le *Gaulois*, protestait à son tour « contre les étrangers qui viennent nous enlever chez nous notre part de gloire » :

« ...Il n'y a plus moyen de le nier, ils tombent, les fleurons de la couronne, depuis que l'amour des étrangers à noms sternutatoires nous tourne la tête... Demandez aux bourgeois de France quel fut leur roman préféré cette année-ci, ils vous répondront : *Quo Vadis* ? de Sienkiewicz. Demandez aux lettrés de France quel fut le livre qui les régala par-dessus tous les autres; ils vous répondront : *Résurrection*, de Tolstoï...

« Les romanciers étrangers ont pioché Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, tout ce que nos délicats méprisent. Ils ont saupoudré nos vieilles histoires d'un peu d'exotisme, y ont mis un peu de leur lourdeur et nous les leur reprenons en criant au chef-d'œuvre...

« On a estimé à plus d'un million la somme que fait perdre annuellement à la France la vogue des Sienkiewicz, des Fogazzaro, des Kipling, des Ibsen...

« Encore quelques pas dans ce sens et... nous ne dominerons

(1) G. KAHN, *De quelques romans étrangers* (*Revue Blanche*, 15 décembre 1900, p. 577).

(2) Eugène MONTFORT, art. cit., pp. 49-50.

plus le monde que par nos fourneaux. C'est peu, quand on l'a dominé par l'épée et par la plume. » (1)

De son côté, un lecteur de l'*Action Française*, dans cette lettre à Charles Maurras que nous avons déjà citée, constatait que la lecture de *Quo Vadis ?* lui avait montré clairement que « les étrangers notables ne dédaignent point de se parer de nos plus belles plumes », Sienkiewicz ayant pillé l'*Antéchrist* de Renan. Mais, étant donné le nombre des traductions étrangères de *Quo Vadis ?* « un Français a plaisir à voir que c'est le génie de la France, parlant par la voix d'un de ses fils les plus illustres, que nos ennemis admiraient naïvement dans la glose un peu abondante de M. Sienkiewicz » (2).

Là-dessus, *Quo Vadis ?* est joué, le 17 mars, à la Porte-Saint-Martin, ce qui achève d'irriter les partisans du nationalisme littéraire. On a dit depuis que la mise en scène de *Quo Vadis ?* avait grandement contribué au succès du livre. C'est discutable. D'abord, parce que tous ceux qui étaient curieux de lire le roman l'avaient fait sans attendre son adaptation théâtrale (la 240^e édition au 10 mars l'atteste suffisamment) et surtout parce que sa mise en scène fournit à la critique une excellente occasion de dire tout le mal qu'elle pensait du livre. En effet, c'est alors que les critiques de théâtre, dont l'influence sur le public lettré a toujours été grande, fatigués de ce succès inépuisable et blessés dans leur sentiment national, par une réaction instinctive, s'efforcent de démontrer que ce qu'on admire dans *Quo Vadis ?*, ce ne sont que des réminiscences de romans français, qui, de retour de Pologne, enchantent un public snob, entiché d'exotisme et coupable du plus stupide des cosmopolitismes.

Au lendemain de la première de *Quo Vadis ?*, tandis que Larroumêt, comme on l'a vu plus haut, rendait Sienkiewicz débiteur des ouvrages historiques et romans français qui, avant lui, avaient abordé le même sujet, et que Henry Fouquier, à ce propos, signalait dans le *Figaro* du 18 mars 1901 « une ten-

(1) J. RAMEAU, *Le nationalisme littéraire* (Le Gaulois, 1^{er} mars 1901).

(2) Art. cit., pp. 428-429.

dance exagérée et fâcheuse à admirer comme profondément originales des œuvres qui ne sont que des échos perdus — et retrouvés — de notre littérature romantique », Catulle Mendès s'écriait dans le *Journal* : « Ah ! combien est fâcheuse l'intrusion persévérante, et trop complaisamment acceptée, de la littérature étrangère en l'esprit de notre race ! »

Maurice Cabs, en déplorant « l'engouement du public pour certains romanciers étrangers », prévoyait « qu'un beau jour on s'apercevra que le meilleur de toutes ces œuvres étrangères appartient encore à nos vieux maîtres du roman... Si du moins, ces déconvenues pouvaient nous guérir de nos emballements irréfléchis pour tout ce qui vient de l'autre côté de la frontière » (1).

Sur ces entrefaites, tandis que les discussions qui se livraient, dans les salons et dans la presse, autour des plagats de Sienkiewicz et de l'invasion étrangère, ne s'étaient pas encore apaisées, éclatait la polémique Larroumet-Björnson (2), qui venait, bien qu'indirectement, compromettre la cause de *Quo Vadis* ?

Björnson, un de ces auteurs étrangers qui avaient bénéficié de « l'hospitalité intellectuelle » de la France, avait déclaré, dans une interview, que la France s'entourait d'un « mur de Chine » auquel venaient se heurter les gloires étrangères, et que son « exclusivisme littéraire » ne lui permettait pas d'avoir cet « esprit large », cet « esprit européen » commun à toutes les nations civilisées. Cette déclaration, tombant au moment précis où la vogue des littératures étrangères commençait à

(1) Maurice CABS, *La Roche Tarpéienne* (*La République Française*, 5 avril 1901). Cf. encore l'opinion de René Doumic, citée plus haut (p. 110) attribuant le succès de *Quo Vadis* ? au « mauvais cosmopolitisme », à une « vanité incurable », ainsi que les propos du public, rapportés par Stoullig, cités à la p. 21.

(2) Voir pour cette polémique les déclarations de Björnson dans la *Revue Hebdomadaire* du 2 mars 1901 et dans la *Revue Blanche* des 15 avril, 15 mai, et 15 juin 1901, et les réponses de Larroumet dans la chronique théâtrale du *Temps* des 22 avril, 20 mai et 17 juin 1901.

inquiéter la critique, avait éveillé une indignation légitime; et en peu de jours, l'écrivain norvégien avait vu se dresser contre lui tous les lettrés de France, au point qu'Edmond Pilon se demandait, dans la *Plume* du 1^{er} juillet 1901 (p. 510), s'il existait un patriotisme littéraire capable de liguer les clans littéraires les plus opposés.

On en avait désormais assez des productions étrangères, et Eugène Tavernier, dans un article de l'*Univers* (21 mai 1901), intitulé *La grande colère de M. Björnson*, constatait que « depuis vingt années nous avons trop favorisé les prétentions des écrivains étrangers », et dénonçait ce cosmopolitisme, d'autant plus stupide qu'« il est bien superflu de jouer ce rôle de dupe, puisqu'on n'évite pas l'inconvénient, léger d'ailleurs, de s'entendre accuser d'exclusivisme par les Bjoernstjerne-Bjoernson et par d'autres dramaturges ou pontifes, porteurs de noms plus maniables ».

Et l'on ne manquait pas, à ce propos, de rappeler le grand succès de *Quo Vadis* ? Pierre Mille faisait remarquer que s'il existe quelque part un mur de Chine, ce n'est certainement pas en France « où l'on ne sait s'il faut parler d'engouement ou d'enthousiasme; où, en tous cas, l'enthousiasme n'est pas toujours éclairé: car *Quo Vadis*? a eu plus d'éditions que l'*Ennemi du Peuple* et *Au-dessus des forces*, ce qu'il faut regretter; mais je me suis laissé dire qu'en Allemagne les œuvres de M. Georges Ohnet avaient aussi beaucoup plus de lecteurs que celles de Chateaubriand » (1).

D'autre part, la lettre de Sienkiewicz, dont Kozakiewicz avait inséré une traduction dans le *Figaro* du 7 mai 1901, n'était certes pas faite pour arranger les choses.

L'auteur de *Quo Vadis* ? s'y révélait « un grand admirateur du vieux Dumas » et déclarait n'avoir jamais lu les *Martyrs* ni *Acté*. Et quelques lignes après, il ajoutait :

« ...M. Brunetière paraît ignorer qu'il existe toute une littérature, histoire et roman, se rapportant à Néron, dans toutes les

(1) P. MILLE, *M. Björnstjerne-Björnson et la France* (*Revue Bleue*, 15 juin 1901, p. 757).

langues européennes... En polonais il existe : *Rome sous Néron*, de Kraszewski; *Capréa et Rome* (du temps de Tibère), du même auteur, et le superbe *Irydion* (du temps d'Héliogabale), de Krasinski, d'autant supérieur aux *Martyrs* de Chateaubriand et à l'*Acté* de Dumas, que Krasinski était réellement plus grand écrivain et plus grand poète que ces deux auteurs. » (1)

A quoi Emile Faguet ripostait, dans le *Journal des Débats* :

« Est-ce pas charmant ? Ainsi, M. Sienkiewicz n'a jamais lu les *Martyrs*, et n'a jamais entendu parler d'*Acté*, mais il trouve *Irydion* infiniment supérieur à *Acté* et aux *Martyrs*. A la bonne heure ! Voilà de la critique comme je la comprends... Décidément, M. Bjoernson a raison. Il y a une muraille de Chine entre la France et toute l'Europe. M. Ibsen déclarait à M. Brandès qu'il n'avait jamais lu George Sand. M. Sienkiewicz déclare qu'il n'a jamais lu *Acté*, ce qui est permis, ni les *Martyrs* de Chateaubriand, ce qui, tout de même, est une abstention un peu étrange. Non, les étrangers ne lisent pas nos grands écrivains... Mais en revanche, comme ils les jugent ! »

« Mes frères, conclut-il, faites de votre mieux. Ecrivez *Polyeucte*, *Phèdre*, *Candide*... les *Martyrs*, le *Lac*... qu'obtiendrez-vous ? Qu'on dise de l'autre côté des frontières : Le *Lac* ? Jamais tombé entre mes mains. C'est très inférieur à Kraszewski. La *Légende des siècles* ? Jamais lu. C'est très inférieur à Krasinski. Et pendant ce temps nous faisons des succès formidables à *Quo Vadis* ? » (2)

En même temps, dans le *Penseur* du 1^{er} juillet 1901, son directeur, Daniel de Venancourt, dans un long article intitulé *L'envahissement*, où se reflète le point de vue de bien des critiques de l'époque, proteste contre le cosmopolitisme littéraire. Il constate d'abord qu'« en vérité, on dirait que nous n'espérons plus tirer de nos propres cerveaux aucune idée nouvelle et sérieuse... Aujourd'hui, les gros succès, voire les succès d'estime, sont pour les Sienkiewicz, les Tolstoï, les Nietzsche, les

(1) Cf. *Annexe*, n° 4. Cette contradiction apparente découle sans aucun doute du fait que Sienkiewicz jugeait *Acté* et les *Martyrs* d'après l'ensemble de l'œuvre de Chateaubriand et de Dumas, qui lui paraissait inférieure à celle de Krasinski.

(2) E. FAGUET, *La semaine dramatique* (*J. des Débats*, 1^{er} juillet 1901).

d'Annunzio... Les traducteurs de romans continuent à qui mieux mieux l'Exposition universelle » (249-250).

« Pourtant, continue-t-il, à dire le fin du mot, nous avons encore parmi nous des hommes de conviction et de valeur dont les travaux devraient, sans injustice, posséder une sorte de droit de préséance vis-à-vis des simples traductions. Et puis, ces traductions... n'ont presque jamais le mérite de nous présenter des œuvres étrangères d'un intérêt véritable. Le génie n'est pas commun, fût-ce ailleurs qu'en France. *Quo Vadis* n'est point un chef-d'œuvre, *Résurrection* non plus. » (p. 250).

Mais ce qui a fait le succès de ces deux romans, c'est leur caractère romantique, car même après les trois quarts d'un siècle, le romantisme a gardé un « attrait incomparable » et le public français, étant las depuis longtemps « des douteuses physiologies naturalistes et des insipides rêvasseries décadentes », il a été aisé d'exploiter cet état de choses en apportant « comme des merveilles dans le nouveau, un *Quo Vadis* ? où se reflète mollement Chateaubriand et Flaubert, avec une *Résurrection* ne ressuscitant que les *Misérables* » (p. 250-251).

« Naguère, les peuples envieux ne se lassaient pas de dauber sur la vanité française, qu'ils amplifiaient démesurément, ajoutait-il pour conclure; il semble qu'aujourd'hui nous ayons pris à tâche d'étonner le monde par l'excès de notre humilité. Mais pourrions-nous jamais, à force de petitesesses, nous faire pardonner d'avoir été un temps la *Grande Nation* ? » (p. 253)

Au milieu de ces protestations véhémentes, il convient de faire une place à part à ce que l'on pourrait appeler le « protectionnisme éclairé », dont les représentants voulaient bien admettre certaines œuvres étrangères, notamment celles des écrivains scandinaves, mais se révélaient aussi implacables pour Sienkiewicz que leurs confrères les plus intransigeants.

Camille Mauclair est de ce nombre, lorsque dans son long article sur *Le roman historique français devant les étrangers* (1),

(1) *La Nouvelle Revue*, 1^{er} août 1901, pp. 431-445. Voir *supra*, pp. 148-149.

il fait le procès de *Quo Vadis* ? tout en prenant la défense d'Ibsen et de Björnson.

En principe, le critique n'a rien contre les échanges internationaux, mais il croit urgent de signaler un « manque d'esprit de suite et de logique dans nos curiosités du dehors » (p. 445); car le « prestige de l'étranger a ceci de bizarre, qu'il donne du mérite à des œuvres médiocres tandis qu'il fait haïr d'avance celles qui valent. Parle-t-on de Swinburne, de Björnson ou de Strindberg, aussitôt l'on se récrie... Mais le snobisme se fait aimable pour Sienkiewicz... » (p. 440).

Et après avoir tenté de démontrer la nullité de *Quo Vadis* ? il estime que le critique indépendant est bien forcé de s'indigner lorsqu'on accueille avec triomphe un tel livre « alors qu'on marchande à Ibsen une gloire auprès de laquelle Sienkiewicz ne vaut pas d'être nommé ! » ; et quand on pense que « nous avons en France des écrivains qui sont infiniment supérieurs à Sienkiewicz, et que ceux-là sont méconnus », il y a de quoi devenir « chauvin et protectionniste pour la vie » (p. 440).

Ceci dit, une conclusion s'impose : « le devoir des lettrés est de protester contre une aventure comme celle du lancement de *Quo Vadis* ? en proportion de mérites analogues que l'on a méconnus en France » (p. 444), et l'auteur souhaite une entente des éditeurs et des artistes « pour régulariser annuellement la traduction des œuvres valeureuses, de part et d'autre des frontières » (p. 445).

Ce mécontentement de voir des étrangers marquer par des triomphes successifs leur prépondérance dans la littérature française aboutit, à la fin de l'année, à deux protestations violentes de la part de Henry Bordeaux, dans le *Correspondant* (25 déc. 1901) et de J. Ernest-Charles, dans son volume *La littérature française d'aujourd'hui*. Il s'agissait là bien moins de *Quo Vadis* ? que du reste de la production de Sienkiewicz, et pour être juste, il faut dire que la patience des critiques avait été mise à une rude épreuve, car entre novembre 1900 et octobre 1901, toutes les œuvres de Sienkiewicz, presque sans exception, y compris des nouvelles insignifiantes et des écrits d'extrême jeunesse, avaient été livrées pêle-mêle au public. En

moins d'un an, on avait mis en vente environ vingt volumes (1) de Sienkiewicz, sans compter que tous les grands quotidiens et les revues se faisaient un devoir de donner à leurs lecteurs des œuvres de l'auteur de *Quo Vadis ?* (2).

« Egarés, affolés, ou presque, par le prodigieux triomphe de ce livre, [*Quo Vadis ?*] les éditeurs ne comprirent pas qu'il était unique dans l'ensemble de la production de Sienkiewicz. Chacun voulait sa part du lion; ce fut une véritable curée. » (3)

C'était à qui publierait le premier un roman encore inédit de Sienkiewicz, et souvent deux ou trois éditeurs publiaient à la fois les mêmes œuvres sous des titres différents (4). On se disputait littéralement « les miettes, la menue monnaie de *Quo Vadis ?* » (5).

« Je demande une augmentation d'appointements pour pouvoir tenir les Sienkiewicz à jour, écrivait Rachilde, ...sinon je me bornerai à l'énoncé de leurs seuls titres que je traduirai collectivement par : *Où allons-nous ?* » (6)

(1) A la *Revue Blanche* : *Par le fer* et *Le déluge* (trad. Kozakiewicz et Cte Wodzinski) ; — chez Flammarion : *Une idylle dans la Savane*, *Suivons-le* (trad. H. Kaminsky), *M^{me} Elzen* (trad. César de Latour et Cte Fleury) ; — chez Lethielleux : *A la source du bonheur* (trad. N. Ordega), *Allons à lui* (trad. A. de Cigala) et *Pour vous* (*Choix de nouvelles variées*) ; — chez Perrin : *En vain* (trad. Lefèvre), un choix de nouvelles : *Esquisses au fusain*, *Marysia*, *Sur la Côte d'Azur* (trad. M^{me} B. Noiret). En outre, *Bartek le Vainqueur*, devenu *Bartek le Victorieux*, suivi d'autres nouvelles, paraissait chez Ollendorff dans une médiocre adaptation de l'anglais et chez Guyot (trad. P. Luguet) ; la *Famille Polaniecki*, dans une fort mauvaise traduction anonyme, paraissait chez Ollendorff, *Hania* chez Calmann-Lévy, les *Chevaliers de la Croix* (trad. M. Skalski) chez P. Lamm, le *Journal d'un artiste* (trad. Ordega) chez Rougier, les *Pages d'Amérique* (trad. Jardetski et A. Savine) chez Chamuel.

(2) Notamment, le *Temps* publiait *La famille Polaniecki* ; le *Matin* : *Par le fer et par le feu*, adapté de l'anglais ; l'*Echo de Paris* : *En vain* ; le *Gaulois* : *Mémoires d'un précepteur de Poznan*, cependant que les revues donnaient des nouvelles.

(3) Henry BORDEAUX, art. cit. du *Correspondant*, 25 décembre 1901, p. 1149.

(4) Cette *Troisième* ou *Journal d'un artiste* ; *Sur la Côte d'Azur* ou *M^{me} Elzen* ; *Allons à Lui* ou *Suivons-le*, etc.

(5) *Le Matin*, 9 août 1901.

(6) *M. D. F.*, t. 39, 1^{er} juin 1901, p. 171.

Il est certain que cette publication sans discernement de toutes ses œuvres ne pouvait faire que du tort à Sienkiewicz. Il y avait d'abord ses ouvrages d'extrême jeunesse, tel *En vain*, ou des nouvelles insignifiantes, qu'il était bien superflu de présenter au public parisien et qui ne pouvaient avoir pour lui aucun intérêt.

Il y avait ensuite ses grands romans nationaux qui, publiés sans commentaires, devaient paraître bien incompréhensibles à la majorité des lecteurs étrangers. Toute question d'appréciation mise à part, il eût fallu, rien que pour les comprendre, non seulement être au courant de l'histoire de la Pologne du x^v^e et du x^{vii}^e siècle, mais encore en connaître le caractère et les mœurs. Et l'on peut affirmer que, sauf quelques rares exceptions (Jean de Mitty, Wyzewa, G. Kahn), personne ne comprenait rien à ces « continuels récits de batailles, massacres, incendies, pendaisons, meurtres entre gens qu'on ne discerne guère, kozaks, polonais, tartars, zaporogues, qui ont l'air de ne savoir au juste ce qu'ils veulent et où ils vont » (1).

La confusion devait être à son comble lorsque la dernière partie de la *Trilogie*, *Pan Michaël*, paraissait dès juillet 1900 à la *Grande Revue*, donc bien avant les deux premières parties, ou lorsque certaines traductions, comme celle du *Matin*, négligeaient dans *Par le fer et par le feu* de faire la distinction entre Russes et Ruthènes.

C'est bien, nous croyons, à cette profusion de traductions d'œuvres difficiles à comprendre, que nous devons l'appréciation de Gustave Lanson qui, dans la 18^e édition de son *Histoire de la littérature française* (p. 1108), avait traité de médiocre « le reste de l'œuvre abondante » de l'auteur de *Quo Vadis* ?

Il y avait enfin les mauvaises traductions. Aucune convention entre la France et la Russie ne préservant les droits d'auteur de Sienkiewicz, traduisait qui voulait et comme bon lui semblait, et, faute de traducteurs polonais en nombre suffisant,

(1) Félix DUQUESNEL, *Les Premières* (Le Gaulois, 23 octobre 1904).

c'était pour la plupart des adaptations de l'anglais (1), de l'allemand, ou même du russe que l'on servait au public parisien. Inutile de dire que ces traductions étaient souvent de véritables parodies. Nous n'en citerons qu'un exemple, la traduction par Maurice Skalski des *Chevaliers de la Croix* (2), dont Casimir Stryiński avait déjà relevé la médiocrité :

« Dans ce roman, dont l'action se passe au moyen-âge, disait-il, les gens ne marchent pas, ils *s'amènent*; ils ne se donnent pas des coups, ils s'en *flanquent*; les femmes ne leur inspirent pas de passion, elles leur *tapent dans l'œil*; ils ne boivent pas des muids, mais des *litres* de bière; ils ne rient pas, ils se *tordent* ou *rigolent*... » (3)

« Je suis désespéré, disait Sienkiewicz dans une interview, qu'on traduise, sans me demander même conseil, des œuvres de grande jeunesse. Le public les trouve faibles, et je ne peux que partager son avis. Certaines traductions sont tout simplement abominables, d'autres sont tronquées, incomplètes, ou même faussées volontairement... Un de mes livres a été traduit en français d'une édition italienne, laquelle fut adaptée d'une traduction anglaise. Or, le traducteur anglais n'avait qu'une notion vague de la langue polonaise. Vous voyez d'ici tout l'imbroglio. » (4)

Il avait essayé d'empêcher ces abus en donnant une autorisation exclusive à Kozakiewicz (5) et Wodzinski, publiée dans le *Figaro* du 28 novembre 1900, où il faisait appel à la « délicatesse de sentiment des journalistes et éditeurs français » (6).

(1) Ainsi dans *Bartek le Victorieux* (Ollendorff, 1901), les héros invoquent « Mary » au lieu de la Vierge Marie.

(2) *Les Chevaliers de la Croix* (Krzyzacy), trad. Maurice R. Skalski (Paris, Librairie Nilsson, 1901).

(3) *La Revue Universelle* de juillet 1901, p. 732.

(4) C. HULEWICZ, *Henri Sienkiewicz* (*L'Illustration*, 22 décembre 1900, p. 394).

(5) Kozakiewicz se mit en effet à publier méthodiquement les œuvres capitales de Sienkiewicz dans des traductions toujours correctes : aux *Editions de la Revue Blanche* : *Par le fer et par le feu* (1900), *Le déluge* (1901), *Messire Wolodowski* (1902) ; chez Fasquelle : *Les Chevaliers Teutoniques* (1905) et *Au champ de gloire* (1907).

(6) Cf. *Annexe*, n° 2.

Mais il avait beau protester, rien n'y faisait. L'auteur de *Quo Vadis ?* était à peu près désarmé en présence de cette floraison susceptible de nuire à sa réputation, la traduction de ses œuvres constituant un gain trop important pour que les éditeurs parisiens y renoncent par égard à des considérations d'ordre moral. Et l'on publiait, non seulement sans son autorisation, mais encore en dépit de ses interdictions formelles, ainsi que l'avait fait Flammarion pour la traduction Halpérine-Kaminsky de *Quo Vadis ?*

D'autre part, les publications postérieures à *Quo Vadis ?*, avaient été accompagnées d'une réclame bien faite pour détourner de l'écrivain polonais ceux qui prenaient la littérature au sérieux. Ainsi qu'on l'a vu, tous les quotidiens et revues faisaient précéder les feuilletons de Sienkiewicz d'annonces réitérées en première page, tandis que les libraires mettaient bien en évidence les « vient de paraître » de l'auteur de *Quo Vadis ?* Or, à cette époque, l'industrialisation de la littérature n'en était qu'à ses débuts et constituait un fait nouveau qu'on s'efforçait encore d'enrayer (1). C'est avec étonnement et regret que les lettrés de France voyaient disparaître des journaux la critique indépendante au profit de la publicité. Et comme précisément la mise en vente des romans de Sienkiewicz avait été un des plus fructueux essais de cette industrialisation, cela ne faisait qu'accroître à leur égard l'hostilité de la critique.

Il est assez piquant de constater que non seulement Sienkiewicz était complètement étranger aux « spéculations » de ses éditeurs, mais encore qu'il avait toujours eu horreur de toute réclame. L'auteur de la *Trilogie* était la modestie même. « ... La curiosité générale qu'il excite le gêne bien plus qu'elle ne le flatte » (2). On rapporte ce mot de lui, qui est caractéristique :

« Quand les journaux s'emparent d'un fait ou d'une personnalité, ils finissent par les rendre insupportables. En ce moment,

(1) Cf. LANSON, *Histoire de la littérature française*, 20^e éd., p. 1121.

(2) C. HULEWICZ, *Henri Sienkiewicz (L'Illustration*, 22 décembre 1900, p. 394).

quatre choses m'agacent énormément : la guerre du Transvaal, le malentendu du parlement autrichien, un certain roman intitulé *Quo Vadis ?* et le nom de son auteur. » (1)

Il n'aimait guère parler de lui ni de ses œuvres, et les critiques et journalistes ont toujours eu les plus grandes peines du monde à recueillir des détails sur sa vie, ses habitudes, sa manière d'écrire, etc. Il était surtout l'ennemi juré de tout étalage personnel, et il en avait donné des preuves. Résidant souvent au Parc-Saint-Maur, près de Paris, il n'eût tenu qu'à lui de venir se « faire fêter » à Paris, comme l'avaient fait Björnson ou d'Annunzio. L'occasion s'en était présentée notamment quand *Quo Vadis ?* fut joué à la Porte-Saint-Martin. Mais « les succès *exotiques* le laissaient froid », selon sa propre expression, et voici ce qu'il écrivait à Kozakiewicz :

« Je voudrais moi aussi voir *Quo Vadis ?* à la scène, mais caché quelque part dans un coin obscur, sans être reconnu de personne. Peut-être verrai-je la pièce de cette façon; me produire en public est absolument contraire à ma nature. » (2)

Au fur et à mesure que paraissent les traductions des œuvres de Sienkiewicz, de mai à décembre 1901, on peut constater chez la critique, pour les raisons que nous venons d'indiquer, un *crescendo* d'irritation qui n'a plus pour objet *Quo Vadis ?*

Déjà, le 1^{er} janvier 1901, après la publication de *Par le fer et par le feu*, Rachilde, dans le *Mercure de France*, tenait à signaler au sujet de « l'exotisme neigeux », « un singulier déraillement de l'esprit d'à propos chez les éditeurs », et prédisait que « si le sienkiewiczisme tient jusqu'au printemps prochain, ce sera pour lui son anéantissement complet ».

(1) C. HULEWICZ, *Le Jubilé de Sienkiewicz* (*L'Illustration*, 5 janvier 1901, p. 3).

(2) Cf. *Annexe*, n° 4.

« Le premier Sienkiewicz n'était pas curieux, ajoutait-elle, mais il avait le mérite de nous rappeler des souvenirs d'enfance approuvés par un évêque; le second est ennuyeux, mal traduit, si nous voulons être polis avec un Polonais... Quant aux autres, ce sont de fort piètres œuvres, y compris les œuvres russes donnant le mouvement néo-chrétien à l'envers ». (1)

Et le critique de la revue *Les Idées et les Livres*, Georges Art, semblait être du même avis. En juillet 1901, paraît un choix de nouvelles, dont *Marysia* et *Sur la Côte d'Azur* :

« Je ne voudrais pas dire de mal de Sienkiewicz, écrit-il, car en somme c'est un adroit metteur en scène, un écrivain n'ignorant aucune des ficelles du métier, et quand le gros succès va aux œuvres habiles plutôt qu'à celles vraiment supérieures, cela n'est-il pas dans l'ordre ? Pourtant, je ne vois pas la nécessité de pousser les choses trop loin, d'imposer un nom comme on fait une nouvelle forme de chapeau, et de vider jusqu'au fond du tiroir de l'auteur en vogue. » (2)

En août 1901 paraît le *Journal d'un artiste*. Cette fois le critique trouve que « vraiment on abuse de Sienkiewicz, il faut bien le répéter encore, au risque d'être accusé de parti pris, car s'il y a profit et charme pour le lecteur français à lui faire connaître les belles œuvres des littératures étrangères, il est au moins inutile de lui servir des médiocrités, uniquement parce qu'elles sont décorées d'un nom exotique... Pourquoi aller chercher si loin si peu de chose quand sous la main pareille matière, meilleure peut-être, abonde et surabonde ? » (3).

En septembre 1901, paraît le *Déluge* :

« On pourrait dire sans exagération que le « déluge » de Sienkiewicz reprend de plus belle, mais le mot a sans doute été déjà

(1) *M. D. F.*, t. 37, p. 168-169.

(2) Georges ART, dans *Les Idées et les Livres, Annales de Bibliographie critique*, 15 juillet 1901, p. 115.

(3) *Ibidem*, 15 août 1901, p. 146.

répété sous diverses formes, depuis qu'on a entrepris de nous servir toutes les œuvres, grandes et petites, du vraiment trop fécond auteur de *Quo Vadis* ? » (1)

Ces opinions, nous n'en doutons pas, devaient être partagées par la majorité des critiques français, bien qu'ils ne l'aient pas dit expressément, pour la bonne raison qu'ils trouvaient superflu de donner des comptes rendus sur les dernières « nouveautés » de Sienkiewicz.

Enfin, en décembre 1901, lorsque les éditeurs trouvaient encore moyen de révéler au public français du Sienkiewicz inédit, Henry Bordeaux fait entendre cette protestation véhémement intitulée : *L'invasion étrangère dans la littérature française* (2), dont à plusieurs reprises il a été question. Elle est intéressante parce qu'elle réunit les différents aspects de la réaction protectionniste, d'une part protestation contre « l'importation étrangère » en général, regret de voir s'accroître la mévente du livre français, allusion à l'incident Björnson, et, d'autre part, irritation ayant pour objet plus spécialement Sienkiewicz, en raison des traductions innombrables de ses écrits et de la réclame faite autour de son nom. Le tout saupoudré de ce patriotisme littéraire qui faisait découvrir dans les œuvres « exotiques » des « échos perdus et retrouvés » de la littérature française.

« Nous sommes réellement envahis, et de tous les côtés à la fois, constate-t-il. Si nous n'y prenons pas garde... il n'y aura bientôt plus de littérature française... Et qu'est-ce donc si l'on remonte quelques mois, une année en arrière ?... Il ne s'est pas passé de semaine qui ne vît éclore dans les lettres quelque génie nouveau, abusant quelquefois avec insolence de notre hospitalité, à l'instar de ce Björnstjerne Björnson... » (p. 1144-1145).

Ce fut tour à tour « une prosternation devant Sienkiewicz, devant Kipling, devant d'Annunzio, devant Gorky... », de sorte que « anxieux, nous interrogeons chaque matin l'horizon, nous demandant ce qui pourrait bien nous venir du Vénézuëla ou

(1) *Ibidem*, 15 octobre 1901, p. 199.

(2) *Le Correspondant*, 25 décembre 1901, pp. 1144-1163.

du Brésil, de la Plata ou de la Patagonie, espérant que de ces bords inconnus nous parviendrait enfin quelque chose de nouveau » ; et « nos malheureux auteurs français... suppliaient vainement directeurs et libraires de ne point les oublier tout à fait et pouvaient dire comme excuse : Tout le monde ne peut pas naître étranger. » (p. 1145.)

Cependant « un nom domine ce débat, dont il est peut-être l'agent provocateur, c'est celui de M. Henrik Sienkiewicz », car c'est au succès foudroyant de *Quo Vadis ?* que nous devons « cette recrudescence d'importations étrangères, comme aussi l'abus désordonné des reconstitutions antiques... Avant que le mal ne devînt cosmopolite, nous avons souffert d'une *sienkiewite* aigüe et nous sommes à peine en convalescence. » (p. 1149).

Et faisant allusion aux traductions de Sienkiewicz, il estime que « cet homme valait à lui seul une littérature » :

« Il égalait Alexandre Dumas en fécondité et traitait le roman historique à sa façon, moins la familiarité, la verve et la bonhomie... Il traitait le roman romanesque à la manière de George Sand, moins le charme, et le roman de mœurs à la façon de Balzac, moins la force de l'analyse et la variété des types... Un temps, il fut inévitable et ses traducteurs inexorables. Ni plaintes ni menaces ne purent les fléchir... Rien ne nous fut épargné, pas même des nouvelles comme *Sur la Côte d'Azur*... et je me demande si quelqu'un de nos romanciers en vogue aurait eu l'audace de publier un récit d'un romanesque aussi niais et aussi rebattu...

« On s'étonne, continue Henry Bordeaux, de l'espèce de réprobation que les milieux littéraires manifestent aujourd'hui pour l'auteur de *Quo Vadis ?* Elle ne s'adresse pas positivement à ce dernier ouvrage, et l'on s'accorde à dire que ce mélange des *Martyrs*, de *Fabiola* et de *Salammbô* n'est point sans mérite, et, notamment donne aux figures de Pétrone, de Néron, de Saint Pierre et du Juif Chilon Chilonidès, un relief saisissant. Mais comment demeurer impassible en présence de la fuite éperdue de nos propres auteurs devant ce fléau du Nord ? Et quel bénéfice le public français a-t-il pu retirer d'une lecture aussi abondante ?... » (p. 1149-1150).

Ensuite, et de la même manière, le critique règle leur

compte à Tolstoï, Tourguéniev, Dostoïewsky, Gorki, Björnson, Hamsun, Hauptmann, Sudermann, Kipling, d'Annunzio, etc., pour conclure par un plaidoyer en faveur de la littérature nationale :

« En premier lieu, dit-il, nous sommes en droit de nous plaindre... de cette véritable débauche de traductions étrangères. Un grand nombre des auteurs que nous avons passés en revue ne méritaient pas de traverser notre frontière. Ils répètent ce que disaient les nôtres, ou leur façon de sentir les écarte à jamais de notre propre sensibilité...

« En second lieu, nous sommes en droit de nous plaindre du traitement de faveur dont on use à l'égard des seules gloires étrangères...

« Enfin, sachons protester avec violence lorsqu'une réclame éhontée prétend nous imposer non seulement le nom d'un auteur étranger, mais encore toutes les œuvres sans exception, jusqu'aux péchés de jeunesse, jusqu'aux témoignages de décadence et de décrépitude, de cet auteur étranger. Que le cas de M. Sienkiewicz demeure dans notre mémoire comme un exemple mémorable du sans-gêne avec lequel on a osé traiter le public lettré. » (p. 1161-1162)

A quelques semaines de là, paraissait le livre de J. Ernest-Charles sur *La littérature française d'aujourd'hui* (Paris, Perrin, 1902), dont le premier chapitre contenait un réquisitoire véhément contre la mode de l'étranger dans les lettres. Constatant d'abord que le « commercialisme est le fait essentiel de notre temps » (p. 10), l'auteur démontrait que le succès d'un Sienkiewicz est « presque exclusivement une réussite industrielle » (1), ce qui prouve que « le temps était venu où nous étions absolument incapables de résister à l'envahissement des gloires étrangères. L'invalidité stupéfiante de notre esprit littéraire a facilité ces envahissements successifs et s'est aggravée par eux... L'invasion de tous ces étrangers dans l'âme française, d'abord snobisme d'esprits déséquilibrés, ensuite effort commercial d'éditeurs », constituera en réalité « tout le mouvement littéraire de ces dernières années », et c'est « par l'étranger

(1) V. *supra*, p. 63.

de l'année ou de la saison que nous jugeons maintenant du degré d'abaissement intellectuel et d'abaissement moral où nous voilà descendus... » (p. 29).

Ces protestations provoquèrent une réponse. Maurice Muret (étranger lui-même, de nationalité suisse), commentant le livre de J. Ernest-Charles et faisant allusion à l'article de Henry Bordeaux, dénonçait, dans le *Journal des Débats*, un exclusivisme littéraire exagéré :

« N'est-il pas incontestable, disait-il, qu'une nation, si grande soit-elle, ne saurait plus vivre désormais sur son propre fonds ?... D'ailleurs, si le fait de s'intéresser aux littératures étrangères était vraiment un signe de décadence, il faut convenir que l'Europe entière serait aujourd'hui bien malade. Partout, à l'étranger, on connaît les auteurs français infiniment mieux que nous ne connaissons, en France, les auteurs étrangers... Faisons le départ entre le bon et le mauvais. Divertissons-nous à la lecture de Sienkiewicz. Edifions-nous aux romans de Tolstoï et de M. Fogazzaro. Mais, au nom du ciel, ne crions pas à la décadence, parce que leurs œuvres à tous se traduisent et se vendent. » (1)

Et la discussion fut close. Ça et là encore, au cours de 1902, paraissent des protestations contre le roman étranger. Ainsi Maurice Cabs, dans la préface d'un de ses romans, constatait que « présentement il suffit d'arborer pavillon étranger pour jeter de la poudre aux yeux et pour être reçu avec empressement dans les bureaux des journaux et dans la librairie » ; mais « ... prenez-moi bravement... une des œuvres autour desquelles on mène le plus de tapage... et vous verrez que c'est encore la France qui tient la tête... On nous parle d'observateurs et d'analystes, de descripteurs et de descriptions ! Comme si nous n'avions pas eu Balzac, Feuillet, Hector Malot, de Maupassant, Daudet, Theuriet et tant d'autres » (2).

(1) M. MURET, *Sienkiewicz, Hauptmann, d'Annunzio et C^{ie}* (*J. des Débats*, 28 février 1902).

(2) Maurice CABS, *Fleur de Grève*, Paris, Flammarion, 1902, préface, pp. x-xi.

Décidément, s'il est vrai que la France a toujours reçu les œuvres étrangères avec cette « coquetterie généreuse d'hospitalité intellectuelle » dont parle Jules Lemaitre, il n'est peut-être pas moins vrai qu'elle a souvent eu tendance à voir dans les écrivains étrangers des imitateurs plus ou moins directs de sa propre littérature, à moins que le qualificatif de « nébuleux » ne les en écartât manifestement. Et Sienkiewicz n'avait-il pas raison de supposer que Brunetière l'avait fait débiteur de Chateaubriand et de Dumas « sans doute par pur patriotisme » ? (1).

(1) Cf. *Annexe*, n° 4.

CHAPITRE V

QUO VADIS ? EN FRANCE APRES 1902 ET SON ROLE DANS LA LITTERATURE FRANÇAISE

Les attaques dont le grand romancier polonais avait été l'objet, au cours de 1901, avaient gravement atteint sa réputation. Admirer son œuvre passait désormais dans le monde des lettres pour un signe d'insuffisance intellectuelle ou de mauvais goût. On attribuait son succès à « une dépression incurable de l'intelligence contemporaine » (1). Un écrivain, dont les romans, entourés d'une réclame « éhontée », s'enlevaient comme des « almanachs-indicateurs », qui admirait Dumas, ignorait les *Martyrs*, traitait un sujet que tant d'autres avaient exploité avant lui, et faisait adapter son œuvre à la Porte-Saint-Martin, était vraiment peu digne d'intérêt. Non pas qu'on ait cessé de lire *Quo Vadis ?* en France : les éditeurs continuaient à compter ce roman parmi leurs meilleurs succès, et la carrière de l'opéra en 1909 et des films (2) tirés de *Quo Vadis ?* n'est qu'une preuve de plus que ce roman avait été un grand succès populaire, habilement exploité.

Mais, parmi les lettrés, plus personne ne semble prendre au

(1) Léon BLOY, v. *supra*, p. 124.

(2) L'adaptation cinématographique avait sans doute achevé de compromettre *Quo Vadis ?* à une époque où l'on filmait de préférence des romans d'aventures du genre des *Mystères de New-York*, et le classait dans le genre des « romans-cinéma ».

sérieux ce roman « néronien » que l'on qualifie volontiers de « très habile roman feuilleton » ou de « volumineuse compilation ».

« ...L'heure semble venue, pour le célèbre roman de M. Sienkiewicz — disait un critique en 1904 — de racheter, dans la mesure de l'injuste, la dangereuse prérogative de s'être vu attribuer, sans réserve, l'honneur d'un coup de fortune inattendu..., d'aimables esprits trouvent aujourd'hui savoureux d'avancer que, loin de correspondre au chef-d'œuvre que l'on a exalté, *Quo Vadis ?* mérite à peine de passer pour le fruit d'un talent moyen, plus persévérant que robuste. » (1)

Et c'est avec un sourire ironique que l'on fait allusion, en 1909, à propos de l'opéra de Nougès, au « célèbre roman de M. Sienkiewicz sur lequel tout le monde se ruait naguère et que peu de gens consentiraient à relire aujourd'hui » (2), qui est en même temps « le plus fameux, et le plus médiocre aussi, qu'ait écrit M. Sienkiewicz » (3).

D'une manière générale, à partir de 1902, on ne parle plus de *Quo Vadis ?* et l'on ne consacre des études à Sienkiewicz que pour analyser ses romans nationaux (4). C'est que, les compatriotes eux-mêmes de Sienkiewicz, après le trop grand succès de *Quo Vadis ?*, s'étaient efforcés de concentrer l'attention de la critique française sur la partie nationale de son œuvre, disant

(1) Albert REGGIO, *op. cit.*, p. 200.

(2) Adolphe JULLIEN, *Revue musicale (J. des Débats)*, 28 nov. 1909).

(3) Pierre LALO, *La Musique (Le Temps)*, 30 novembre 1909). Voir encore l'opinion d'un critique, Marcel Ballot, disant à propos d'un roman sur Saint Pierre : « Il est vrai que la voie lui était vaguement tracée par les *Derniers jours de Pompéi*, ce fameux ouvrage de Bulwer d'où dérive en droite ligne, hélas, tout le fatras moderne des romans antiques depuis le *Quo Vadis ?* de Sienkiewicz, jusqu'à la funambulesque *Orgie latine* de M. Félicien Champsaur. » (*Les derniers jours de Saint Pierre*, par Remy Saint-Maurice, *Le Figaro*, 17 décembre 1903.)

(4) En fait d'études sur *Quo Vadis ?* après 1902, nous ne voyons guère que celle de Jeanroy-Félix, en 1903, celles de l'abbé Crosnier et de Reggio, en 1904, dont les deux premières sont loin d'être élogieuses, et en 1912, l'album de Boyer d'Agen : *L'Ecrivain et le Peintre*, où d'ailleurs il est bien plus question du peintre que de l'écrivain, sans parler des pamphlets de Léon Bloy, en 1903, et de Léon Daudet, en 1923.

que, même en Pologne, *Quo Vadis ?* est jugé inférieur à la *Trilogie* (1).

De plus, il semble que les critiques français se soient laissés particulièrement influencer par l'opinion de Théodore de Wyzewa, et l'on répétait à sa suite que « ce n'est point *Quo Vadis ?* qui a valu à M. Sienkiewicz l'admiration, le respect, la tendresse... que lui ont voués ses compatriotes : ce sont trois grands romans nationaux... que le lecteur polonais tient pour les chefs-d'œuvre de M. Sienkiewicz » (2).

Déjà, le 10 septembre 1901, C. Poinso et G. Normandy, dans un article de la *Contemporaine* (n° 13) intitulé *Les temps héroïques de la Pologne et les romans de Sienkiewicz*, sorte d'introduction historique et géographique à la *Trilogie*, constataient que cette épopée héroïque « constitue néanmoins la meilleure partie de l'œuvre du maître, après toutefois *Sans Dogme*, d'une psychologie très profonde ». (p. 280).

Gustave Kahn, dont nous savons par ailleurs qu'il n'admirait guère *Quo Vadis ?*, consacrant en 1902 une excellente étude à l'œuvre nationale de Sienkiewicz, où il démontrait sa supériorité sur Walter Scott et Dumas, faisait remarquer qu'il est difficile de juger Sienkiewicz, car « le point de vue d'ensemble a été dérangé par le succès colossal de *Quo Vadis ?* Sienkiewicz est devenu chez nous l'auteur de *Quo Vadis ?* et par là un romancier chrétien. En réalité, il est tout autre chose; il

(1) Nous avons souvent retrouvé cette affirmation chez des auteurs polonais écrivant pour des Français, et tout récemment chez Z. L. Zaleski (*Attitudes et Destinées*, Paris, 1932, p. 326) : « il est piquant que la gloire de Sienkiewicz soit établie sur une autre partie de son œuvre en Pologne qu'à l'étranger » ainsi que chez André Teslar (Préface de *En esclavage chez les Tartares*, Paris, 1933, p. V), qui dit clairement que « la renommée de *Quo Vadis ?* à l'étranger porta un préjudice considérable aux autres œuvres de Sienkiewicz. Elle a faussé jusqu'à nos jours l'opinion de certains critiques littéraires français ne connaissant que *Quo Vadis ?* » Enfin il suffit d'aborder avec des Français la question de la littérature polonaise pour se rendre compte combien est répandue l'opinion que *Quo Vadis ?* même en Pologne, n'est pas très apprécié, et que c'est surtout la *Trilogie* qui a valu à Sienkiewicz l'admiration de ses compatriotes.

(2) T. DE WYZEWA, art. cit. du 15 juillet 1900, p. 444.

est surtout un écrivain national. Il est l'écrivain polonais » (1). Plus tard, il donnait dans la *Revue Slave* (1906, t. II, n° 3) un article sur *Sienkiewicz et le roman historique : Au Champ de Gloire* où, en reconnaissant que l'on « retrouve chez Sienkiewicz... cette puissance particulière qu'avant lui n'avait possédée que le seul Flaubert, d'appliquer la même méthode au présent et au passé » (p. 427), il ne fait même pas allusion à *Quo Vadis* ? et estime que Kmita du *Déluge* et Jurand des *Chevaliers teutoniques* « sont les plus captivants des personnages de Sienkiewicz », ce qui prouve que Pétrone ou Néron ne l'avaient pas intéressé.

En avril 1906, J. du Pontcray commençait à publier, également dans la *Revue Slave*, une longue étude en trois parties intitulée *Sienkiewicz et la littérature polonaise* (2). En tête de l'article, nous lisons cette opinion, paraphrasée de Gustave Kahn, qui désormais se répète toutes les fois qu'il est question de Sienkiewicz :

« Si l'on a déjà beaucoup parlé de Henri Sienkiewicz, ...il paraît bien que de part et d'autre ce ne fut pas toujours avec un discernement absolu et que sa filiation littéraire, aussi bien que le point de vue d'ensemble de son œuvre..., ont été parfois méconnus ou inexactement saisis ; cette erreur est imputable à *Quo Vadis* ? dont le prodigieux succès, en popularisant son auteur, a laissé dans l'ombre d'autres œuvres moins connues... *Quo Vadis* ? ne leur est supérieur, du reste, ni comme valeur ni comme portée, mais qui a pu bénéficier à l'étranger surtout d'une vulgarisation plus rapide... » (p. 11-12, 13).

André Lichtenberger, répondant en 1910 à une enquête sur la littérature polonaise (3), avouait « nettement, que malgré le succès éclatant et mérité de *Quo Vadis*, c'est résolument à

(1) G. KAHN, *Sienkiewicz* (Nouvelle Revue, 15 avril 1902, p. 511).

(2) *Revue Slave*, 1906, t. I, pp. 11 à 26, 150 à 170, et 344 à 361. La première partie traite de *Sienkiewicz et son œuvre*, la seconde, de *Sienkiewicz et ses prédécesseurs*, la dernière de *Sienkiewicz et ses contemporains*.

(3) *Francuzi o Literaturze Polskiej*, enquête publiée par Casimír Woznicki, dans la revue mensuelle *Wiadomosci Francuskie* (Les Nouvelles françaises) des 1^{er} septembre et 1^{er} octobre 1910, n°s 3 et 4.

la trilogie polonaise, *Par le fer et par le feu*, *Le Déluge*, *Messire Wolodowski* que vont mes préférences. Il me paraît que ces trois volumes constituent l'épopée nationale la plus grandiose qu'un écrivain moderne puisse produire, et l'un des mouvements les plus considérables de ces cinquante dernières années » (1). Et à consulter les autres réponses de cette même enquête, on s'aperçoit qu'il y est à peine question de Sienkiewicz, et point du tout de *Quo Vadis* ?

Il y aurait même à signaler une évolution chez certains critiques, notamment chez Téodor de Wyzewa et Maurice Muret, qui au début s'étaient montrés plutôt favorables à *Quo Vadis* ?, mais peu à peu, sous l'influence de la majorité des lettrés, se rangeaient du côté de ses adversaires, en déversant l'admiration qu'ils éprouvaient pour Sienkiewicz sur la partie nationale de son œuvre.

Ainsi Wyzewa, en 1900, n'avait pas été trop sévère pour *Quo Vadis* ?; au contraire, il trouvait que, malgré son succès, dans aucun pays le livre n'avait été « jugé à sa vraie valeur » (2). Or, voici ce qu'il écrivait en 1909 :

« M. Sienkiewicz est, comme l'on sait, l'auteur de *Quo Vadis* ?, et j'ai eu déjà l'occasion de dire ici qu'il était, en outre, l'auteur de nombreux romans historiques consacrés à la commémoration du passé de son peuple, romans, ou plutôt épopées en prose, dont la simple et forte grandeur compense largement la médiocrité emphatique de son fameux roman *néronien* » (3).

Puis, en 1910, en parlant de Ladislas Reymont, il fait encore allusion à la « mémorable aventure du succès de *Quo Vadis* ?, que je persiste à considérer comme fâcheuse pour l'introduction définitive, chez nous, des véritables chefs-d'œuvre de M. Sienkiewicz et de ses confrères... » (4). Et, en 1916, au lendemain de la mort de Sienkiewicz, voulant en quelque sorte recti-

(1) *Ibidem*, n° 4, p. 51.

(2) T. DE WYZEWA, *Le dernier roman...* (*R. D. D. M.*, 15 juillet 1900, p. 448).

(3) T. DE WYZEWA, *Un roman polonais (Dzieci, par Boleslas Prus)*. (*R. D. D. M.*, 15 août 1909, p. 938).

(4) T. DE WYZEWA, *Un romancier polonais : M. Ladislas Reymont*. (*R. D. D. M.*, 15 septembre 1910, p. 468).

fier les appréciations erronées qu'il avait portées en 1886 sur l'illustre écrivain dans la préface de *Barlek Vainqueur*, le critique procède à une sorte d'apologie de Sienkiewicz, grand écrivain national, dans ce long article, déjà cité, intitulé *Henri Sienkiewicz et l'âme polonaise*. Mais au milieu de ces éloges il n'a que des paroles sévères pour *Quo Vadis ?* où il n'aperçoit que de la « dextérité manuelle » (p. 937), disant que les multiples « aventures néroniennes » de Lygie et de Vinicius, ne lui avaient pas dévoilé l'originalité littéraire de Sienkiewicz; ce n'est qu'après la lecture des *Chevaliers teutoniques*, que l'auteur de *Quo Vadis ?* avait cessé d'être pour lui « un simple adaptateur, se contentant d'offrir à ses compatriotes un art expertement emprunté aux maîtres les plus en vogue des récentes écoles de Paris ou de Londres » (p. 936).

Plus caractéristique encore est l'attitude de Maurice Muret. On se rappelle qu'en 1901 il avait qualifié *Quo Vadis ?* de chef-d'œuvre (1). En 1914, il semble avoir changé d'avis :

« *Quo Vadis ?* a obtenu un succès fabuleux, dit-il dans une étude sur Ladislas Reymont, un succès dont l'univers ne cesse pas de retentir. Or, il s'en faut que *Quo Vadis ?* soit le chef-d'œuvre du roman polonais. *Quo Vadis ?* n'est même pas le chef-d'œuvre de M. Henryk Sienkiewicz. Sa trilogie historique du XVII^e siècle, *Par le Fer et par le Feu*, et son roman *Sans Dogme*, sont d'une valeur littéraire très supérieure au récit vaguement chrétien qui lui a valu un renom d'auteur catholique. » (2)

Puis, en 1916, l'article nécrologique qu'il consacre à Sienkiewicz est non moins significatif :

« Parmi les romans de l'homme qui vient de mourir, il en est presque une demi-douzaine qui méritent ce nom [de chef-d'œuvre]. En énonçant cet avis, je ne songe pas à *Quo Vadis ?*... je préfère, et de beaucoup, les romans nationaux de M. Sienkiewicz, surtout l'admirable trilogie... » (3)

Et puisqu'il est question d'évolution, rappelons encore Gus-

(1) Voir *supra*, p. 85-86.

(2) M. MURET, *Les Contemporains étrangers*, t. II, Paris, 1914, p. 2.

(3) M. MURET, *Henryk Sienkiewicz* (*J. des Débats*, 18 novembre 1916).

tave Lanson qui, en 1903, dans la 8^e édition de son *Histoire de la littérature française*, s'étant contenté de qualifier l'œuvre de Sienkiewicz d' « abondante » (p. 1088), lui appliquait en 1924 l'épithète d' « assez médiocre » ! (18^e Ed., p. 1108).

D'une manière générale, parmi les articles consacrés en 1916 à la mémoire de Sienkiewicz, la plupart se rapportent bien plus à l'activité politique du grand patriote, à l'auteur de la *Lettre à Guillaume II* qu'à l'auteur de *Quo Vadis ?*; dans cette période de guerre, seul l'homme d'action, le politicien et le patriote était capable d'intéresser.

Puis, en 1917, G. Guirand, dans le *Larousse mensuel* (1), au chapitre *Sienkiewicz*, en constatant que « *Quo Vadis ?* restera toujours, dans la mémoire des hommes, l'œuvre maîtresse de Sienkiewicz », ajoute que « rien n'est plus faux » et il dénonce « dans l'unanime engouement pour *Quo Vadis ?* une part d'exagération ». Il termine en disant que « les suffrages de l'étranger sont allés à l'auteur de *Quo Vadis ?*, mais c'est l'historien des gloires nationales... qui a suscité l'admiration de ses compatriotes ».

Ceci n'est exact qu'en partie : si la *Trilogie* eut une immense portée nationale, si la vénération que le peuple polonais voua à son auteur est due principalement à cette partie de son œuvre, il n'en est pas moins vrai, et quoi qu'on ait pu dire depuis, que, dès sa publication en Pologne, *Quo Vadis ?* fut d'emblée classé comme un des chefs-d'œuvre de Sienkiewicz, surpassant sous certains rapports ses autres romans (2). D'autre part, n'oublions pas que c'est, entre autres, ce roman néronien qui a valu à son auteur le Grand Prix Nobel en 1905, et que dans bon nombre de pays étrangers, tels que l'Angleterre et l'Italie, la critique compétente a accueilli le roman avec une extrême faveur (3).

(1) N° 123, mai 1917, p. 132.

(2) Cf. MATUSZEWSKI, *Swoi i Obcy*, Varsovie, 1898, p. 160 et suiv., et Stanislaw TARNOWSKI, *Studja do Historji Literatury Polskiej*, t. V, p. 337-344, Cracovie, 1897.

(3) V. *supra*, p. 7.

Dans la période d'après-guerre, l'opinion française sur *Quo Vadis* ? n'a guère changé. Aujourd'hui, si l'on parle encore de cet ouvrage, c'est pour démontrer combien son succès fut immérité, et les écrivains qui y font accidentellement allusion le traitent invariablement de médiocre.

Louis Bertrand, dans ses *Idées et Portraits* (Paris, 1927, p. 180), mentionne le « fameux et très médiocre *Quo Vadis* ? qui fut un succès de librairie vraiment colossal ».

Pierre Champion, dans *Marcel Schwob et son temps* (Paris, 1927, p. 177), rappelle l'opinion défavorable de Schwob sur *Quo Vadis* ?

Charles Maurras, dans *Barbarie et Poésie* (Paris, 1925, p. 153), nous dit que son « jeune ami Edouard Champion nourrit deux haines vigoureuses, l'auteur de *Quo Vadis* ? et l'auteur du *Maître de Forges*... le lugubre M. Ohnet, le morne M. Sienkiewicz ».

Paul Morand, dans son *1900* (Paris, 1931, p. 168) nous dit qu'à l'époque des invasions étrangères dans la littérature française « *Quo Vadis* ? avec l'orgie chez Néron, l'incendie de Rome, les jeux du cirque, séduit par son aspect *Prix de Rome* et se classe comme l'œuvre d'art absolue ».

Abel Hermant, dans une conférence faite sur *Pétrone et les temps de Néron*, le 7 février 1923 (*Conférencià*, 1923, p. 437), avoue ne pas avoir « une folle admiration pour *Quo Vadis* ? ».

La *Grande Encyclopédie* (T. 29, p. 1190), ainsi que nous l'avons déjà dit, accuse Sienkiewicz d'avoir plagié dans son roman les auteurs antiques.

Edmond Jaloux, en parlant de Walter Scott, cite parmi ses innombrables descendants « l'insupportable Sienkiewicz » (1).

Enfin, Léon Daudet semble nourrir une aversion particulière pour *Quo Vadis* ? et ne manque pas de la signifier toutes les fois que l'occasion s'en présente.

C'est ainsi qu'en 1923 il publiait dans l'*Action Française*

(1) E. JALOUX, *Le Centenaire de Walter Scott* (*Le Temps*, 16 septembre 1932).

ces deux articles, véritables pamphlets contre Sienkiewicz et son œuvre dont, à plusieurs reprises, il a déjà été question. Répondant à une enquête sur les meilleurs romans qui ont passé inaperçus entre 1897 et 1914, il juge utile « d'établir, pour la même période, ... une révision des succès indus ». Dans le premier article, du 1^{er} septembre 1923, intitulé *La révision des succès indus*, après avoir caractérisé dans toute son horreur l'état politique de la France en 1900, il ajoutait :

« ...Ce petit tableau, fort incomplet, d'une époque qui dépasse en plate ignominie ce que la France a connu de pire, était nécessaire pour faire comprendre le milieu où champignonna le foudroyant succès de la traduction du « roman des temps néroniens », *Quo Vadis*. L'auteur en était un Polonais, nommé Henri Sienkiewicz. Ce livre, morne plagiat des *Derniers Jours de Pompéï* et de *Salammbô*, qui sont eux-mêmes de bien mauvais romans, sortit, en 1900, de l'officine de la *Revue Blanche*. Il fut lancé par une publicité habile, accueilli et encensé comme un chef-d'œuvre, et porté aux nues; alors qu'il existe peu d'ouvrages aussi ridiculement faux, et faux dans le conventionnel, aussi dénués de toute poésie, de toute imagination, de toute exactitude, cela va sans dire, et même de tout sentiment religieux... J'essaierai, un autre jour, de vous dépeindre l'étonnant néant de ce *Quo Vadis ?* devant lequel on comprend les hennissements de rage d'un écrivain tel que Léon Bloy. »

Et deux jours plus tard, le 3 septembre 1923, il reprenait le même sujet dans un article intitulé : *Le type du succès indu* : « *Quo Vadis ?* », dans lequel il s'indignait de ce que « personne, dans la presse abrutie ou terrorisée de l'époque waldeckienne et dreyfusante, ne se leva pour exécuter cette effarante niaiserie, comme Lemaître avait jadis exécuté le *Maître de Forges* de Georges Ohnet. » Et le déplorable n'est pas du tout « qu'une ânerie ait un succès considérable, dans les milieux aux longues oreilles; c'est qu'un tel scandale ne soit pas dénoncé et signalé, au moment où il se produit. Mais, alors que parut *Quo Vadis ?*, vous n'auriez trouvé ni un journal, ni une revue, pour écrire ce que j'écris ici. La platitude ambiante correspondait à une servilité de l'esprit... Opprimés, bâtonnés, rossés, raillés, rançonnés par une tourbe sémite et républicaine... libéraux et conser-

vateurs, gens du monde et bien pensants, ne cessaient d'admirer la canaille au pouvoir, et de mêler le dithyrambe public à la malédiction secrète et de tout repos. » (1)

« *Quo Vadis*, disait-il encore, ...c'est un pastiche de la médiocre *Salammbô* de Flaubert... transportée sous Néron. La belle et amoureuse enfant des suffètes y est remplacée par une jeune chrétienne, du nom de Lygie, et Mathô y est remplacé par un certain Ursus, d'une force non moins herculéenne... Les festins de Néron, l'éméraude dans l'œil... s'y substituent aux festins d'Hamilcar ; et les prétoriens — en carton pâte — y tiennent l'emploi des « archers numidiens » et des « frondeurs baléares » du touchant et tonitruant ermite de Croisset. Je vous recommande l'incendie de Rome ; tout ce qui se fait de mieux comme dessus de pendule. ... Mais la rigolade supérieure émane du « caractère » de Pétrone... Sans connaître le moins du monde l'auteur de *Quo Vadis*, je puis affirmer que, littérairement parlant, c'est un des écrivains les plus ignares et les plus platement poncifs qu'ait produits le stupide dix-neuvième siècle. Nous avons eu, en France, aussi ridicule. Mais nous n'avons pas eu plus ridicule... Les *Mémoires d'un Ane* de la comtesse de Ségur sont un chef-d'œuvre de pénétration psychologique et de nouveauté auprès de ce livre burlesque, auquel il faut encore préférer... les fades et risibles *Derniers Jours de Pompéï*. »

Et Léon Daudet ajoute pour terminer, qu'il a « mis ce roman, dit *néronien*, dans [sa] bibliothèque, sur le même rang que le *Cyrano* et le *Chantecler* du valet pasticheur Rostand, que l'histoire de Rome du bon Ferrero, qu'une douzaine d'autres ouvrages contemporains et similaires, comme autant de spécimens de navets à la mode, entre 1899 et 1914 ».

De nouveau, dans *Moloch et Minerve* (Paris, 1924, p. 11), il constate qu'entre 1900 et 1914 les « timides essais de réaction

(1) On est bien obligé de s'étonner de l'inexactitude de ces affirmations ; comme on l'a vu, *Quo Vadis* ? avait été violemment attaqué en 1901, et on se demande pourquoi Léon Daudet n'avait pas eu le « courage » qu'avaient montré Eugène Montfort, Léon Bloy, Rachilde, Camille Maclair : que ne s'est-il levé lui-même pour « exécuter cette effarante niaiserie » ? Or, il nous paraît intéressant de rappeler qu'à cette époque il semblait très satisfait du succès de la pièce *Quo Vadis*, y voyant une preuve de renaissance religieuse — ainsi qu'il résulte d'un article, inséré dans le *Gaulois* du 24 mars 1901, intitulé *Chrétiens sans le savoir*.

religieuse ou patriotique... se targuaient de romans ou de pièces parfaitement imbéciles : un *Quo Vadis* ; un *Cyrano* ». Dans le *Rêve Eveillé* (Paris, 1926, p. 33), il qualifie *Quo Vadis* ? d' « inepte plagiat de cette ineptie anglaise, les *Derniers Jours de Pompéi* », et dans son volume *Etudes et Milieux littéraires* (Paris, 1927, p. 200), il ajoute : « Prenez un ouvrage ridicule comme *Quo Vadis* ? par exemple... qui prétendait peindre l'anti-quité. Rien dans ce livre niais n'a un rapport quelconque avec le monde romain. Il a atteint 500.000 exemplaires. Il a plu par sa banalité même. » Enfin, dans l'*Europe Nouvelle* (2 octobre 1926, n° 451, p. 1369), *Quo Vadis* ? est catalogué par Daudet comme « faux chef-d'œuvre », avec la *Tentation de Saint-Antoine*, les *Natchez*, *Gil Blas*, etc.



L' « échec » de *Quo Vadis* ?, s'il est permis de l'appeler ainsi, n'eût pas été aussi complet si le livre avait laissé une trace durable ou joué un rôle quelconque dans la vie littéraire de la France. Mais il n'en fut rien.

Deux questions se posent à cet égard :

D'une part, la vogue momentanée de Sienkiewicz avait-elle contribué à faire connaître la littérature polonaise ? D'autre part, *Quo Vadis* ? a-t-il trouvé une répercussion dans la littérature française ?

L'une et l'autre de ces questions doit être résolue négativement.

Aux yeux des lettrés, qui presque à l'unanimité avaient refusé au livre tout mérite littéraire, *Quo Vadis* ? ne pouvait que nuire à la littérature polonaise : on ne la jugea plus que par ce « roman néronien », ce qui, étant donné le *fiasco* littéraire de l'ouvrage, n'était guère flatteur.

« La merveilleuse aventure de ce livre n'a été décidément d'aucun effet pour la révélation, en France, de la grande littérature nationale d'où il était sorti — déclarait en 1909 Téodor de Wyzewa — ou plutôt il se pourrait qu'elle l'eût desservie, et que nous fussions tentés désormais de faire porter à tous les confrères

de M. Sienkiewicz la peine d'un excès d'enthousiasme assurément un peu ridicule, mais dont la faute entière, pourtant, ne revenait qu'à nous seuls. — Toujours est-il que, après comme avant cette aventure de *Quo Vadis*, nous continuons à ne rien savoir de la littérature polonaise. Dans notre ignorance générale, — et sans cesse plus complète, — de tout ce qui s'écrit au dehors de chez nous, du moins conservons-nous une vague mémoire de certains noms d'auteurs allemands, ou italiens, russes ou anglais : de la littérature polonaise, nous ne connaissons et n'entendons connaître que cet infortuné *Quo Vadis* » (1).

Quant au grand public qui l'avait tant admiré, il ignorait en général que Sienkiewicz fût Polonais, à une époque où, pour la majorité des publics étrangers, Polonais ou Russe signifiait à peu près la même chose.

« J'ai entendu un éditeur déclarer devant moi — disait Rachilde à propos de Sienkiewicz — que la Russie ou la Pologne, c'était pour le lecteur la même chose en ce moment. » (2)

Le fait est que le succès de *Quo Vadis* ? avait contribué à lancer certains auteurs russes tels que Mérejkowsky ou Gorki, et Robert de Flers, à propos de la publication de la *Mort des Dieux*, estimait que « si M. de Mérejkowsky n'avait pas un nom de désinence aussi sympathiquement étrangère », son livre n'eût provoqué « que vaguement l'attention du public. Mais il est presque du pays de M. Sienkiewicz; tout est sauvé. Vive la Pologne, monsieur ! » (3)

Souvent, les éditeurs eux-mêmes ignoraient que les traductions de Sienkiewicz, faites d'après un texte russe ou anglais, fussent en réalité des adaptations du polonais. Ainsi, la traduc-

(1) T. DE WYZEWA, *Un roman polonais* (R. D. D. M., 15 août 1909, p. 935-936).

(2) M. D. F., 1^{er} janvier 1901, t. 37, 168. Cf. une critique de Paul Béral, dans les *Idées et les Livres* (février 1902, p. 319-320), à propos de la *Chrétienne*, de Kraszewski : « Cette rage effrénée de reconstitution historique... semble avoir plus sévi à l'étranger qu'en France, et la Pologne paraît jusqu'ici en détenir l'invraisemblable record. Après Sienkiewicz, s'est révélé M. Dimitri Méréjkowski, et voici maintenant M. Kraszewski, mort en 1886... etc. »

(3) *La Liberté*, 10 décembre 1900.

tion d'*Une idylle dans la prairie*, de Pierre Luguet, débutait par une préface où l'éditeur Guyot, faisant remarquer le grand développement de la littérature russe, promettait à ses lecteurs, après les œuvres de Pouchkine, la publication d'autres écrivains russes, dont « l'auteur admirable de *Quo Vadis ?* ». Sienkiewicz protesta dans une lettre insérée dans le *Figaro* du 17 décembre 1903, où il se déclarait « *Polonais* de nom, de sang et de cœur » (1).

Et tout récemment, en 1921, la même confusion fut faite par un littérateur français, directeur d'un grand journal parisien, venu à Varsovie pour y faire une conférence sur Sienkiewicz : il rangea le romancier polonais parmi les compatriotes de Tolstoï (2). Aussi Marius-Ary Leblond avait-il raison d'affirmer en 1923, en parlant de *Quo Vadis ?*, que « le centième à peine de ses innombrables lecteurs a appris à rattacher ce roman chrétien à la littérature polonaise » (3).

Quant à l'influence de *Quo Vadis ?* sur la littérature française, nous croyons qu'elle fut nulle, à moins qu'on ne veuille tenir compte des adaptations en vers de Trioullier, Marcillat, Ducis, ou du roman *Urbi et Orbi* d'Albin de Cigala (4), que nous hésitons à classer parmi des œuvres littéraires. Il est vrai que, dans les quelques années qui suivirent la publication de *Quo Vadis ?*, « la librairie, sinon la littérature française, fut inondée de romans antiques » et « de toutes parts surgirent, au milieu d'orgies latines ou romaines, des Spartacus, des Messaline, des Tibère, des Julien l'Apostat » (5).

Mais bon nombre de ces romans sont soit des traductions, tel le *Spartacus* (Paris, 1901) de l'Italien Raphaël Giovagnoli ou *Julien l'Apostat* (Paris, décembre 1900) du Russe Mérejkowsky, soit des rééditions, comme l'*Agonie* et *Byzance*, paraissant en 1901 chez Ollendorff.

(1) V. *Annexe*, N° 6.

(2) V. *Tygodnik Ilustrowany*, 6 mars 1920, N° 10, p. 199.

(3) *La Vie*, 15 janvier 1923, pp. 35-36.

(4) V. *supra*, pp. 54-56.

(5) *Larousse Mensuel*, mai 1917, N° 123, p. 131.

Quant aux romans français, traitant de l'antiquité romaine et parus immédiatement après *Quo Vadis* ?, on peut signaler parmi les plus importants : *La Chimère* de Louis Dumont qui parut dans la *Plume* en avril 1901, *L'Orgie Latine* (1903) de Félicien Champsaur, *Le Baiser d'une esclave* (1903) de Hugues Rebell, et deux romans de Nonce Casanova, *Messaline* (1902) et *César* (1903). Tous ces romans se ressemblent, d'autant plus que leurs auteurs choisissaient de préférence Messaline pour héroïne.

Il est vraiment difficile de déterminer dans quelle mesure *Quo Vadis* ? avait provoqué cette floraison de sujets plus ou moins « néroniens », car au moment précis de sa publication en France, la mode était déjà aux mœurs antiques, ne faisant que continuer dans le roman une tendance qui depuis une quarantaine d'années s'affirmait dans la poésie et l'histoire. En 1888, Jean Lombard publie *l'Agonie*, et *Byzance* en 1890. Anatole France donne *Thaïs* en 1890; Paul Adam ses *Princesses Byzantines* en 1893; Pierre Louys, *Aphrodite*, en 1896; Robert de Flers *La courtisane Taïa et son singe vert* (conte tiré de l'antiquité égyptienne), en 1896; Jean Bertheroy, *Cléopâtre* en 1891 et la *Danseuse de Pompéi* en 1899; en 1898, Jean Richepin publie ses *Contes de la décadence romaine*, et précédemment il consacrait à Poppée un chapitre de ses *Grandes amoureuses* (1896). De plus, en 1898, on joue à Paris la *Martyre* de Jean Richepin et une tragédie chrétienne, *l'Incendie de Rome*, d'Armand Ephraïm et Jean de la Rode, où paraît le personnage de Pétrone, tandis qu' Aimé Giron s'apprête à publier *Un Soir de Saturnales* dont il a été question plus haut.

Enfin, quelques mois avant la publication de *Quo Vadis* ?, en cette même année 1900, on voit paraître des romans antiques : c'est, en janvier 1900, *Basile et Sophia*, de Paul Adam ; en mars 1900, la *Mort de Corinthe*, d'André Lichtenberger ; en juin 1900, Alfred Jarry publie sa *Messaline* dans la *Revue Blanche*, tandis que Boyer d'Agen insère dans la *Nouvelle Revue* son roman chrétien *Ave Cæsar* ; en même temps, paraissent *La Courtisane de Memphis* et *Les Amants de Lesbos*, de Prosper Castanier.

N'oublions pas que *Quo Vadis ?* n'était que le résultat de certaines tendances se manifestant à cette époque dans la littérature européenne, il n'en était pas l'agent provocateur, et Sienkiewicz n'est pas un précurseur ; de sorte qu'il est impossible de dire si les romans « césariens » qui lui sont postérieurs ont été influencés précisément par Sienkiewicz, ou par toute la littérature antique antérieure ou simultanée. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que les romans de valeur sur l'antiquité grecque, latine ou byzantine, comme ceux de Paul Adam, de Jean Bertheroy, d'Anatole France, d'André Lichtenberger, de Jean Lombard, de Pierre Louys, sans parler de *Salammô*, avaient paru avant la publication de *Quo Vadis ?* en France. Et parmi les jeunes auteurs, il y avait plutôt tendance à imiter Alfred Jarry ou Pierre Louys que Sienkiewicz, d'autant plus que, ainsi qu'on l'a vu, la jeunesse littéraire ne goûtait guère *Quo Vadis ?* Ainsi, parmi les romans qui lui sont postérieurs la *Chimère* de Louis Dumont et l'*Orgie Latine* de Félicien Champsaur font penser, toutes proportions gardées, à *Aphrodite*, tandis que la *Messaline* de Nonce Casanova semble relever directement du roman du même nom d'Alfred Jarry (1). Enfin les auteurs de talent, après les succès retentissants de Sienkiewicz, évitaient de chercher une popularité facile en flattant le goût du jour, et un écrivain de l'époque constatait qu'emprunter son sujet à l'antiquité « passera bientôt pour une véritable témérité de la part d'un jeune auteur » (2).

On pourrait à la rigueur supposer une influence de *Quo Vadis ?* sur Hugues Rebell dans son roman *Le baiser d'une esclave*, dont le titre avait pu être inspiré par le fameux baiser d'Eunice ; mais l'œuvre de Rebell offre des qualités très personnelles, aussi bien dans le style que dans le développement du

(1) Voir notamment un article dans la *Revue Blanche* (1902, p. 317) où Alfred Jarry se plaint de ce que Nonce Casanova ait plagié sa *Messaline* et en donne des preuves matérielles.

(2) Maurice CABS, *Fleur de Grève*, Paris, Flammarion, 1902, p. XII.

sujet, et a très peu de ressemblances avec le roman de Sienkiewicz (1).

On a signalé également une influence manifeste de *Quo Vadis ?* sur le livre de R. F. Gêris : *Quo Vadimus, histoire des temps prochains* (Paris, Beauchesne, 1903) (2).

Si influence il y a, c'est presque exclusivement dans le titre, car le livre est une satire politique, sous forme de roman. L'auteur, catholique fervent et royaliste, dénonce les abus du gouvernement républicain de 1902, notamment la loi sur les associations frappant les congrégations religieuses, et sévit contre la franc-maçonnerie et le socialisme envahissants. Le tout se termine par une apothéose de la monarchie : le duc d'Orléans, à la tête de l'armée, fait son entrée à Paris qui le salue comme un sauveur. Les analogies avec *Quo Vadis ?* se réduisent à ce que, dans le roman de Sienkiewicz, l'auteur glorifiait les premiers chrétiens, tandis que dans le livre de Gêris il s'agit du « martyr » des chrétiens modernes. (La Chambre des Députés y est appelée « le nouveau cirque où les chrétiens avaient été une fois de plus livrés aux bêtes », p. 3.) Certes, le livre est d'une profonde inspiration religieuse, ce qui n'est pas nécessairement le fait d'une influence de *Quo Vadis ?*

On pourrait encore rechercher des traces de Sienkiewicz dans l'œuvre de Henry de Montherlant qui, en 1923, citait comme une de ses principales « infantilia », *Pro Una Terra*,

(1) Il existe un autre roman de Hugues Rebll qui aurait pu être inspiré par Sienkiewicz : c'est *La Saison à Baïa* (Paris, Borel), roman antique dont le héros est Pétrone. Nous n'avons pu, malgré toutes nos recherches, nous procurer ce volume; nous pensons cependant que la date de sa publication, 18 janvier 1900, telle qu'elle est mentionnée par le *Journal Général de la Librairie* du 2 février 1901, est erronée, et que ce roman a paru en 1901 (comme l'indique le *Guide Bibliographique* de Thieme et les comptes rendus qui paraissent au début de 1901) ce qui permettrait de supposer une influence de Sienkiewicz sur le romancier français, influence que l'on ne peut admettre que si le roman de Hugues Rebll a réellement paru après la première version française de *Quo Vadis ?*

(2) Cf. A. BRONARSKI, *op. cit.*, p. 17.

« roman romain, reflet de *Quo Vadis ?* », écrit en 1905, à l'âge de neuf ans (1).

Plus tard, il fait encore allusion à l'impression profonde qu'il avait gardée de *Quo Vadis ?*, dans son roman *Les Bestiaires* (Paris, Grasset, 1926, p. 12).

« Madame de Coantré avait donné à son petit-fils l'édition pour la jeunesse de *Quo Vadis ?* et depuis ce temps Alban était Romain. Il avait sauté les pages consacrées à l'Apôtre Pierre. »

On retrouve dans toute l'œuvre de Montherlant ce culte de la force physique, que Sienkiewicz possédait au plus haut degré, et qui apparaît dans nombre de scènes sanglantes de la *Trilogie* et de *Quo Vadis ?* En outre, le scepticisme de l'auteur du *Songe* fait penser à celui de Pétrone et de Ploszowski. Mais est-ce bien là une influence littéraire, ou plus simplement une sorte de parenté, qui explique l'admiration de Montherlant enfant pour *Quo Vadis ?*

De même que nous nous étions refusée à faire relever *Quo Vadis ?* de tous les romans antiques qui l'avaient précédé, nous nous garderons bien de rechercher des influences de Sienkiewicz là où vraisemblablement il n'y en a pas.

(1) Pierre VARILLON et Henri RAMBAUD, *Enquête sur les maîtres de la jeune littérature*, Paris, 1923, p. 106. Et le biographe de l'écrivain, J.-N. Fauré-Biguet, en parlant de la jeunesse de Montherlant, raconte comment ils s'amusaient tous les deux dans leur enfance « à composer notre grand roman des temps néroniens : *Pro una terra...* Un tronc d'arbre courbé comme un arc oblique nous servait de chaise et d'écritoire. Nous nous lisions mutuellement notre travail de la veille. J'avancais moins rapidement, et il me le reprochait avec véhémence; mais moi, plein d'admiration d'abord, parce qu'il apportait un demi-cahier couvert d'une écriture illisible, je prenais ma revanche en lui reprochant à mon tour d'avoir « démarqué » *Quo Vadis*. Pétrone, Ursus, Eunice, transparaissaient à travers chacun de nos personnages; l'épervier d'or laissait couler ses roses sur nos têtes, et, comme les feuilles du printemps verdissaient l'atmosphère, nous croyions voir le monde à travers l'émeraude de Néron » (*Montherlant, Homme de la Renaissance*, Paris, 1925, pp. 5-6).

CONCLUSION

Quelle conclusion tirer de toute cette revue de textes, si ce n'est que l'étrange destinée de ce *Quo Vadis* ?, célèbre et méconnu à la fois, tour à tour vanté à l'excès par les uns, singulièrement dédaigné par les autres, ne fut pas ce que l'on serait tenté de croire. Loin d'avoir le succès que l'on imagine, sa publication en France trouva un accueil froid, malveillant même, de la part de la majorité des critiques.

Il semble donc tout à fait inexact d'affirmer, en se basant sur une vente de librairie véritablement prodigieuse et quelques critiques élogieuses, que seul *Quo Vadis* ? avait enfin réussi à vaincre l'indifférence française à l'égard de la littérature polonaise. S'il est vrai qu'après ses grands poètes romantiques celle-ci fut presque ignorée en France, ce n'est certes pas *Quo Vadis* ? qui a contribué à la remettre en honneur. Il est aisé de s'en rendre compte en observant le *decrecendo* rapide de cette popularité passagère que valut à Sienkiewicz son roman néronien.

De juillet 1900 à février 1901, parallèlement à un immense succès de librairie et à un engouement frénétique du grand public, auquel vient se joindre l'admiration de quelques critiques éminents comme Adolphe Brisson, André Baudrillart, Gaston Deschamps, Louis Maigron, François de Nion, se font entendre les voix d'opposants de Henri Bremond, Rachilde, Lucens, Terrade, Georges d'Esparbès, et, parmi les jeunes, de L.-B. Hanappier, Henri Ghéon, Eugène Montfort, — accompagnées du dédain silencieux des grands maîtres de la critique.

A partir de février 1901 environ, une forte réaction « protectionniste » se manifeste, tantôt par des protestations directes

contre Sienkiewicz « écrivain étranger », tantôt par des accusations de plagiat au sujet de *Quo Vadis ?* Des échos de cette réaction — renforcée par des contestations quant au caractère chrétien du livre et à sa valeur historique, surexcitée par la publication de toutes les œuvres de Sienkiewicz et la réclame faite autour de son nom — retentissent toute l'année durant, pour aboutir enfin, après les réquisitoires véhéments de Camille Mauclair, de Daniel de Venancourt, etc., au grand manifeste de Henry Bordeaux sur *l'Invasion étrangère dans la littérature française*.

Puis le silence se fait, adversaires et partisans ayant dit tout ce qu'ils avaient à dire sur le roman de Sienkiewicz. Et, à l'époque où fut joué l'opéra tiré de *Quo Vadis ?*, on put juger combien l'admiration du public lui était fidèle, combien aussi l'hostilité de la critique restait profonde et durable.

Aujourd'hui, le livre est presque oublié et l'on ignore souvent que son auteur est Polonais.

Il est vraiment fâcheux que la révélation subite de *Quo Vadis ?*, tout en précipitant d'une manière inattendue la pénétration de Sienkiewicz en France, ait eu pour effet de détourner les critiques français de la littérature polonaise, et de changer leur indifférence en une sorte de méfiance. *Quo Vadis ?* même eût gagné à n'être pas connu le premier parce que, à lui seul, il révélait moins que la *Trilogie* la personnalité de l'écrivain ; à retrouver l'auteur de *Par le fer et par le feu* dans un sujet des temps néroniens, on n'en aurait eu pour lui que plus d'admiration. Peut-être eût-il fallu attendre encore longtemps pour le faire connaître, mais sa renommée, moins tapageuse, n'en eût été que plus stable.

En figeant l'attention sur ce livre unique, on a paralysé une curiosité qui aurait dû s'étendre à toute l'œuvre du maître ; c'est d'autant plus regrettable que, de tous les pays étrangers, la France eût peut-être le mieux su apprécier les romans héroïques de Sienkiewicz. Tout permet de le supposer : l'intérêt

que leur portaient Gustave Kahn, Victor Basch, Maurice Muret, André Lichtenberger, qui pourtant n'étaient pas en contact avec la Pologne, le fait qu'une des analyses les plus complètes de l'art épique dans *Par le fer et par le feu* est due à un Français, Louis Maigron, — enfin l'admiration qu'ont exprimée Jean de Mitty et Emile Faguet au sujet de Zagloba. Il eût sans doute été facile d'élargir le nombre restreint de ces admirateurs, si une réclame maladroite n'avait détourné de Sienkiewicz les lecteurs sérieux, et surtout si, dès le début, les éditeurs n'en avaient donné des traductions indignes. Quand on pense que pendant cinq ans le public français n'a connu des *Chevaliers Teutoniques* que l'adaptation, plus que médiocre, de Maurice Skalski (celle de Kozakiewicz ne parut qu'en 1905), on ne peut s'étonner qu'à travers un texte rendu méconnaissable, il n'ait pas su deviner le chef-d'œuvre.

La *Trilogie*, les *Chevaliers Teutoniques*, avaient sur *Quo Vadis* ? un avantage appréciable à l'étranger : l'exotisme du sujet et la révélation de mœurs inconnues qui permettaient de reconnaître, à travers les siècles, l'âme polonaise, guerrière, mystique, chevaleresque et romantique, comme elle l'est encore de nos jours. De plus, ils présentaient une forme inédite du roman historique ; dans cette symphonie patriotique — où Sienkiewicz se révélait un peintre épique de grande envergure — le roman est soumis à l'histoire, la destinée des héros n'est intéressante qu'en fonction des événements, leurs actes influent sur le sort de toute la nation : l'héroïne principale est la Pologne, engagée dans une lutte sans merci. On le voit bien dans le célèbre épisode de Grünwald — une des plus grandioses visions de bataille que l'imagination d'un écrivain ait jamais évoquées — où les personnages qui avaient servi à nouer l'intrigue romanesque disparaissent, pour ne laisser aux prises que deux peuples, symboles de deux races, de deux civilisations, de deux principes opposés, s'affrontant dans une lutte que dès le début on sait fatale.

Que l'on relise ces pages de feu et de sang, où l'on se sent fasciné par des tableaux puissants, envoûté par l'harmonie sonore du verbe, entraîné par l'élan héroïque de l'épopée, — et

l'on reconnaîtra qu'elles sont d'un attrait et d'une originalité indiscutables.

*
**

Sans prétendre que *Quo Vadis ?* soit le chef-d'œuvre du roman historique au XIX^e siècle, on peut néanmoins affirmer, sans être suspecté de chauvinisme, qu'il méritait un meilleur accueil de la part de la critique. S'il ne l'a pas obtenu, la raison nous en paraît simple bien que paradoxale : son succès avait été trop rapide pour permettre une appréciation objective, et dès les premiers jours le livre avait atteint ce degré de célébrité qui autorisait à le connaître sans l'avoir lu. Aussi, les opinions se formaient-elles *a priori*, on l'abordait avec des idées toutes faites ou des partis pris qui rendaient impossible un jugement impartial.

A tous, le succès avait paru suspect, non seulement parce que l'on estimait une réussite auprès du grand public incompatible avec de réels mérites littéraires, mais surtout parce que l'on y avait vu une manifestation sociale. Les nationalistes craignaient une nouvelle vague « d'invasion étrangère », les sceptiques y sentaient un réveil du néo-christianisme, les catholiques eux-mêmes y apercevaient le danger du dilettantisme « renanien », personnifié dans Pétrone.

Bref, on y avait tout vu, sauf une œuvre littéraire. De plus, pour donner au blâme l'autorité d'une critique esthétique et couvrir des préoccupations sociales sous un semblant d'analyse, on avait accusé Sienkiewicz de plagiat, ce qui permettait de condamner son œuvre, sans l'avoir bien examinée. Il semble aussi que bon nombre de critiques jugeaient *Quo Vadis ?* sur le drame de la Porte-Saint-Martin et non sur le texte de Sienkiewicz, ce qui achevait de fausser leur appréciation du roman. Et ce n'est pas sans raison qu'un Français disait tout récemment, à propos de Sienkiewicz : « L'insouciance et le manque de mesure de certains critiques français vis-à-vis de ce grand

écrivain portent une atteinte profonde à la réputation de probité de la critique française » (1).

Dès le début, toute étude approfondie avait été exclue du débat, ou, si elle intervenait, ce n'était que sous une forme négative : la plupart des critiques, en effet, soulignaient ce que Sienkiewicz « aurait dû » faire de son sujet, et non ce qu'il avait réussi à en tirer de neuf et d'inédit.

Certes, une traduction, si parfaite fût-elle, ne pouvait donner qu'une idée incomplète de l'original — mais ceci s'adresse à toutes les traductions, et de ce chef nulle œuvre ne pourrait être appréciée à l'étranger ; aussi n'avons-nous pas voulu insister sur ce point, d'autant plus que les objections que souleva *Quo Vadis ?* mettaient en cause surtout la mentalité de l'écrivain, son attitude vis-à-vis de l'Histoire et de la Religion, et moins son talent de romancier.

Or, à n'être pas envisagé comme œuvre uniquement littéraire, le livre perdait tout son mérite ; il valait surtout par sa forme et ses qualités artistiques, qui n'eussent pas dû échapper à un examen impartial ; la preuve en est que les rares critiques qui l'ont abordé du seul point de vue de l'art n'ont pas hésité à le proclamer un chef-d'œuvre.

Aussi n'est-ce pas tant par son aspect littéraire que par son aspect social que l'histoire de *Quo Vadis ?* en France nous paraît des plus intéressantes. Précisément parce qu'il s'agit d'un livre dont on a beaucoup parlé — en bien ou en mal, à tort ou à raison — dans un temps relativement limité, il est aisé de suivre, à travers la presse, les réactions des divers publics, les déformations subies par la pensée d'un écrivain au contact de mentalités différentes, les appréciations aussi variées que divergentes, selon le goût des lecteurs.

Eloges et blâmes furent distribués à Sienkiewicz avec une égale prodigalité, se contredisant et s'annulant sans cesse. C'est que jamais peut-être hostilité et admiration ne furent mieux motivées par les circonstances. La publication de *Quo Vadis ?*

(1) Comte J. DE FRANCE DE TERSANT, Préface aux *Chevaliers Teutoniques*, Paris, Malfère, 1934, p. 3.

en France avait fait surgir tout un ensemble de problèmes — tels le réveil néo-chrétien, le « protectionnisme » littéraire, l'industrialisation de la littérature — problèmes dont elle facilita la cristallisation en attirant l'attention sur l'importance qu'ils pouvaient avoir.

A travers les pages consacrées à Sienkiewicz, on voit revivre toute une époque — dont nous sépare la guerre de 1914 — avec ses préjugés et ses aspirations, ses haines politiques et ses angoisses morales, époque si proche de nous et pourtant suffisamment éloignée pour que l'on s'y attarde avec une curiosité étonnée, en la contemplant comme un anachronisme en notre ^{xx}^e siècle.

Et c'est dans ce qu'elle reflète de cet esprit de 1900, si différent du nôtre, que réside le véritable intérêt de la destinée parisienne de *Quo Vadis ?*, qui est un des plus curieux épisodes de la carrière mondiale de Sienkiewicz.

ANNEXE

LETTRES DE SIENKIEWICZ
CONCERNANT LA PUBLICATION DE SON ŒUVRE
EN FRANCE

1. — Lettre adressée au Directeur des *Editions de la Revue Blanche*, insérée dans l'article *Quo Vadis* par Fabien (*Le Figaro*, 4 juillet 1900). Un *fac-similé* en a été reproduit dans le *Théâtre*, avril 1901, n° 55.

Parc-Saint-Maur, 11 mars 1900.

MONSIEUR,

Ainsi qu'il est depuis longtemps convenu entre nous, je vous donne le droit exclusif de publier en langue française la traduction que j'ai autorisé M. Kozakiewicz seul à faire de mon roman *Quo Vadis*.

Agréez, etc...

Henryk SIENKIEWICZ.

2. — Lettre à Kozakiewicz, insérée dans l'article *Henryk Sienkiewicz*, par B. Kozakiewicz (*Le Figaro*, 28 novembre 1900).

CHER MONSIEUR,

Je vous confirme encore l'autorisation que je vous ai donnée, à vous et au comte Wodzinski, de traduire en français mes ouvrages suivants :

Par le fer et par le feu,
Le Déluge,
Messire Wolodowski,
Les Chevaliers de la Croix,
La Famille Polaniecki.

Cette autorisation est tout à fait exclusive, c'est-à-dire que seuls, vous et votre collaborateur, vous avez le droit de faire paraître une traduction de ces œuvres. J'insiste sur ce point, parce que j'ai été désolé de voir qu'après le succès de l'excellente traduction de *Quo Vadis*, il a surgi quantité de traductions, généralement mauvaises, de mes autres œuvres. Je ne citerai que la traduction de *Messire Wolodowski*, parue avant *Par le fer et par le feu* et avant le *Déluge*, les deux premières parties de ma trilogie, — ce qui rend le roman incompréhensible pour le lecteur français.

De même j'ai été désagréablement surpris de voir publier *En vain*, un roman écrit par moi lorsque j'étais encore étudiant — et qui ne figure même pas dans l'édition complète de mes œuvres.

Je connais assez, cher monsieur, la délicatesse de sentiment des journalistes et éditeurs français pour être certain qu'en présence de cette lettre ils arrêteront la publication de traductions pour lesquelles vous seul avez mon autorisation.

Agréez, etc...

3. — Lettre à Ange Galdemar sur la genèse de *Quo Vadis* ?, insérée dans l'article *La Genèse de Quo Vadis* par A. Galdemar (*Le Gaulois*, 16 mars 1901), et reproduite plus tard dans le *Gaulois* du 27 octobre 1924.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je suis revenu hier seulement d'une chasse un peu prolongée en Galicie (Autriche). C'est la cause du retard de ma réponse à votre aimable lettre. Sous peu je devrai encore quitter le pays et accompagner ma fille malade probablement jusqu'à Corfou. Je ne puis donc satisfaire votre désir que bien imparfaitement.

Vous me demandez comment l'idée du *Quo Vadis* ? m'est venue ? C'était la conséquence de beaucoup de motifs. J'avais l'habitude, depuis plusieurs années, de lire les historiens latins avant de m'endormir. C'était tant à cause de l'histoire qui, par elle-même, m'intéressait au plus haut degré, que par égard pour le latin que je ne voulais pas oublier. Cette habitude m'a permis de lire les auteurs prosaïques comme les poètes toujours avec moins de difficulté, et a éveillé en moi un amour toujours croissant pour le monde antique.

Tacite m'attirait le plus comme historien. En lisant les *Annales*, plus d'une fois je me sentis attiré par la pensée de mettre en

parallèle dans un ouvrage artistique ces deux mondes dont l'un était une puissance gouvernante et une machine administrative la plus forte du monde, — l'autre représentait uniquement la force spirituelle. J'étais tenté comme Polonais par cette idée de victoire de l'esprit sur la force matérielle et comme artiste par ces formes admirables dont abondait le monde antique.

Il y a sept ans, lors de mon dernier séjour à Rome, je visitais la ville et ses alentours, Tacite à la main. Je puis dire que j'avais déjà l'idée mûre, — il ne s'agissait que de trouver le point de départ. La chapelle de *Quo Vadis* ?, la vue de la basilique de Saint-Pierre, les « Tre Fontane », les montagnes albanaises me l'ont fourni.

A mon retour à Varsovie, j'ai commencé mes études historiques et avec elles a grandi l'amour du sujet.

Telle est la genèse de *Quo Vadis* ?

Tout ce que je vous écris est trop court, trop sec, car à ces motifs il faudrait ajouter encore mes sentiments personnels, mes visites aux catacombes et encore ce paysage lumineux, qui toujours entoure la Ville Eternelle — et les aqueducs vus au coucher du soleil ou à l'aube...

Mais je ne puis écrire plus longtemps. D'ailleurs, je crois que ce que j'écris peut tout au plus vous servir de texte pour un article qui, sous votre plume, avec votre connaissance de la langue, sera plus beau, plus riche, et plus coloré que tout ce que je pourrais dire.

Agréez, monsieur et cher Confrère, l'expression de ma haute considération.

Henryk SIENKIEWICZ.

4. — Lettre à Kozakiewicz concernant la question du plagiat, traduite et reproduite dans l'article *Une lettre de Henryk Sienkiewicz* par G. Davenay (*Le Figaro*, 7 mai 1901). On trouvera un *fac-similé* de l'original polonais dans l'*Art du Théâtre*, n° 5, du 15 juin 1901.

Le 28 mars 1901.

CHER MONSIEUR,

... Vous savez déjà, par ma dépêche, que je ne suis pas à Corfou ; je n'étais pas absolument décidé à y aller, et j'ai définitivement

abandonné ce projet, ayant été prévenu des grands froids qui y régnaient.

Ma fille a souffert d'un abcès à la gorge et elle a besoin de se fortifier à l'air pur. Moi, j'avais besoin de faire perdre ma trace, pour me reposer après le jubilé, après les véritables processions qui ont duré jusqu'au jour de mon départ, et pour me dérober enfin à l'avalanche de lettres, qui, si je voulais y répondre consciencieusement, me prendraient plus d'une année, même si je renonçais à tout autre travail.

J'espère que vous avez bien reçu ma dépêche de Pegli. M'y trouvant de passage, je m'y suis arrêté quelques jours. Le succès de la pièce me réjouit profondément. Je voudrais moi aussi voir *Quo Vadis* à la scène, mais caché quelque part, dans un coin obscur, sans être reconnu de personne. Peut-être verrai-je la pièce de cette façon : me produire en public est absolument contraire à ma nature.

Quelquefois, des nouvelles m'arrivent par les journaux. Pas toujours, car en voyage on ne lit pas régulièrement ; mais pourtant, chaque fois que je m'arrête quelque part plus longuement, je parcours le *Figaro*, le *Temps*, etc.

Parfois je découvre dans certains journaux des choses extraordinaires. Ainsi, par exemple, M. Brunetière a, paraît-il, déclaré que *Quo Vadis* est simplement une réduction des *Martyrs* et d'*Acté*, avec une addition de *l'Antéchrist* de Renan. Eh bien ! je vous avouerai un fait curieux, c'est que je ne connais pas du tout les *Martyrs* de Chateaubriand ni *l'Acté* de Dumas. Non pas que nous, Polonais, nous lisions peu, mais précisément parce que nous lisons beaucoup, et qu'il est impossible de lire tout. Je connais certaines œuvres de Chateaubriand, quelques-unes depuis mon enfance, mais les *Martyrs* ne me sont pas tombés sous la main. Je savais que ce livre existait, mais c'est tout. Quant à *Acté*, je n'en avais jamais entendu parler. Je suis un grand admirateur du vieux Dumas, et j'ai lu au moins dix fois ses romans historiques ; mais je ne me suis guère occupé de son théâtre. Par le peu que j'en connais, je trouve que ce sont des travaux hâtifs... Il en est autrement de *l'Antéchrist*, de Renan. *Quo Vadis* n'en est ni la réduction ni l'imitation, mais *l'Antéchrist* est un document historique capital, et bien sot serait un romancier qui, parlant des temps néroniens, ne profiterait pas de cet ouvrage, comme de Tacite, de Suétone, de

Dion Cassius, etc. ! D'ailleurs, quiconque s'est occupé de tout cela, sait jusqu'à quel point Renan aussi a puisé dans les *Annales* de Tacite. Il est certain qu'en écrivant *Quo Vadis*, j'ai profité de divers ouvrages français de Beulé, de Fustel de Coulanges, de Baudrillart, de Boissier et d'Allard ; tout comme des ouvrages allemands, anglais et surtout latins. Mais c'est, je crois, mon droit, comme celui de tout romancier.

Mais ce qui me frappe, c'est que M. Brunetière paraît ignorer qu'il existe toute une littérature, histoire et romans, se rapportant à Néron, dans toutes les langues européennes. Les récits allemands et anglais des temps de Néron ou des Césars pourraient être comptés par douzaines. En polonais, il existe : *Rome sous Néron*, de Kraszewski ; *Caprea et Rome* (du temps de Tibère), du même auteur, et le superbe *Irydion* (du temps d'Héliogabale) de Krasinski, d'autant supérieur aux *Martyrs* de Chateaubriand, et à l'*Acté*, de Dumas, que Krasinski était réellement plus grand écrivain et plus grand poète que ces deux auteurs.

Pourquoi donc un romancier moderne se bornerait-il à réduire les *Martyrs* et *Acté* ? On dirait que M. Brunetière ne sait pas qu'il existe quelque chose au delà. S'il s'agissait d'un autre écrivain, je le soupçonnerais simplement d'ignorance, mais M. Brunetière ne peut pas être un ignorant, et il m'a fait débiteur de Chateaubriand et de Dumas, sans doute par pur patriotisme, sentiment qu'on doit respecter chez chacun.

Je vous entretiens de tout cela peut-être un peu longuement, pour qu'à l'occasion vous ayez une base et des matériaux pour des explications et même pour une réponse ; car pour moi, ce n'est pas là une nouveauté. Récemment, en effet, un journal italien annonçait que *Quo Vadis* était tout simplement un plagiat d'un roman italien dont j'ai oublié le titre, œuvre d'un auteur dont je n'ai pu retenir le nom, ce qui est peu surprenant, car personne n'a jamais entendu parler ni de l'un ni de l'autre.

On a découvert également une similitude entre *Quo Vadis* et la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert. En quoi ? je l'ignore. Mais c'est là l'ordre naturel des choses .

M. Halpérine Kaminsky m'a écrit que M. Flammarion (malgré ma lettre dans laquelle je lui refusais mon autorisation et tout arrangement) publiait *Quo Vadis* avec des illustrations de M. Styka. M. Halpérine Kaminsky m'a prévenu que mon silence même serait considéré comme un acquiescement, j'ai protesté encore une fois.

Je n'ai pas pu donner à M. Styka mon autorisation, l'ayant déjà donnée, après entente avec vous, à Stachiewicz. Je connais M. Styka fort peu, et je suis excessivement étonné que, malgré mes protestations formelles, il ait consenti à entrer dans cette association.

En revanche, j'ai adressé à M^{me} Sarah Bernhardt l'autorisation d'arranger, pour la scène, *Par le fer et par le feu*. Elle me l'avait demandée d'Amérique par le télégraphe ; j'avais le droit d'en disposer, et je ne pouvais ni ne voulais répondre par un refus à la grande artiste, que j'ai souvent applaudie et que j'admire à l'égal de notre Modrzejewska. Comme l'adaptation à la scène sera faite d'après votre traduction, M^{me} Sarah Bernhardt s'entendra avec vous.

5. — Lettre inédite de Sienkiewicz à M. Félix Fénéon, qui nous a autorisée à la reproduire.

Varsovie, le 17 décembre 1901.

MONSIEUR,

Je tiens à vous exprimer toute ma gratitude pour le soin extrême et la compréhension parfaite, que vous mettez pour donner à mes œuvres traduites en français, une forme si vraie et si fine en même temps. J'apprécie d'autant plus votre profonde connaissance de la langue française et votre grand talent, qu'il contribue à faire aimer ma plume dans votre pays qui a toutes mes sympathies.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Henryk SIENKIEWICZ.

6. — Lettre adressée à la Direction du *Figaro*, publiée le 17 décembre 1903.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'éditeur, M. Guyot, faisant remarquer le grand développement de la littérature *russe*, déclare qu'il « se doit et doit à ses lecteurs » de faire paraître, après les œuvres de Pouchkine, celles d'autres écrivains *russe*s, entre autres deux volumes de mes nouvelles.

Il est fort regrettable que M. Guyot, qui possède, à un tel

degré, le sentiment « de ce qu'il se doit à lui-même et à ses lecteurs », n'ait pas, au même degré, ce sentiment envers les auteurs ; car en ce cas il m'aurait demandé :

1° quelle était ma nationalité, et 2° la permission d'éditer mes œuvres.

Les Français qui ont lu *Quo Vadis* et mes romans historiques, savent parfaitement que ce sont des traductions du *polonais*, et que je ne suis pas Russe, mais *Polonais* de nom, de sang et de cœur. Les Russes ont traduit mes œuvres du *polonais*, comme l'ont fait les traducteurs de toutes les autres nations.

Par conséquent, si les traductions publiées par M. Guyot n'ont pas été faites du *polonais*, ce ne sont plus des traductions de l'original, et alors la réclame de l'éditeur démontre une ignorance très forte ou une spéculation basée sur des motifs que je ne veux pas apprécier.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

Varsovie, 7 décembre 1903.

Henryk SIENKIEWICZ.

7. — Lettre à Boyer d'Agen sur la genèse de *Quo Vadis* ?, insérée dans *l'Ecrivain et le Peintre de Quo Vadis*, Paris, 1912, p. 5.

En 1912, une exposition des œuvres de Jean Styka ayant été organisée dans la *Salle des Beaux-Arts*, rue de la Boétie, où entre autres figuraient des toiles consacrées à *Quo Vadis*? — Boyer d'Agen entreprit d'éditer un album où les illustrations de Styka seraient accompagnées des passages correspondants de *Quo Vadis*?, et dans la Préface il rassemblait ses souvenirs relatifs à Styka et à l'édition Flammarion de *Quo Vadis*? A cette occasion, il avait demandé à Sienkiewicz quelques précisions sur « la genèse de son livre et sur la fortune qui l'a suivi dans le monde », et l'écrivain polonais répondit par la lettre suivante :

Varsovie, ul. Szopena 10.

24 janvier 1912.

CHER MAÎTRE,

Je vous prie d'excuser ma réponse tardive, mais votre lettre ne m'a été remise qu'après mon retour de Cracovie où j'ai passé quelques semaines. L'idée d'écrire *Quo Vadis* m'a été suggérée par la lecture des *Annales* de Tacite qui est un de mes auteurs préférés, et par un long séjour à Rome. Le célèbre Polonais Siemiradzki, qui

de ce temps habitait Rome, me servait de guide dans la Ville Eternelle et me fit voir pendant une de nos excursions, la chapelle de *Quo Vadis*. C'est alors que je conçus l'idée d'écrire un roman de cette époque ; et j'ai pu réaliser mon projet grâce à une certaine connaissance des origines de l'Eglise. La Rome antique m'inspirait toujours le plus vif intérêt, qui ne fit que s'accroître par la lecture de divers auteurs, parmi lesquels il me faut citer votre célèbre écrivain Gaston Boissier. Telle est, en résumé, la genèse de *Quo Vadis*. Il est incontestable que les persécutions dont souffrent les Polonais, sous le joug de la Prusse et surtout sous le joug de la Russie, ont eu une influence considérable sur mes projets.

Quant aux traductions de *Quo Vadis* il est probable que leur nombre surpasse celui de tous les autres romans. Car hormis les traductions publiées dans les langues fort répandues comme l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, l'italien et même le russe, je possède des traductions suédoises, danoises, hollandaises, hongroises, slaves, portugaises, néo-grecques, arméniennes, finnoises, lithuarieniennes (*sic* !) et bien d'autres. Une traduction de *Quo Vadis* a paru même au Japon, et l'année dernière j'ai reçu de l'éditeur Hilmi, de Constantinople, une traduction arabe. Quant au nombre de volumes publiés, je ne saurais vous donner des renseignements exacts. Il y a douze ans, j'ai lu dans la revue anglaise *Black and White*, que le nombre des volumes vendus dans la traduction de Jérémiah Curtin a dépassé un million d'exemplaires. Depuis que ce fait a été constaté, beaucoup d'années se sont écoulées et beaucoup de nouvelles éditions ont paru, car M. Curtin n'a pas été le seul traducteur. Traduisait qui voulait, et je connais un nombre considérable de traductions faites par divers traducteurs et publiées par divers éditeurs. De même en France, hormis la traduction de Kozakiewicz et de Janasz (la seule qui soit autorisée par moi), il en existe je ne sais combien d'autres qui se vendent comme éditions de luxe ou comme éditions populaires à un franc ou à cinquante centimes. Il ne peut être question de contrôle, car il n'existe aucune convention littéraire entre la Russie et le reste de l'Europe. On traduit donc mes livres dans tous les pays, sans demander l'autorisation de l'auteur et comme de raison sans s'inquiéter de ses honoraires.

Agréez, cher Maître, l'expression de ma haute considération.

Henryk SIENKIEWICZ.

BIBLIOGRAPHIE

I. BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPALES ETUDES PUBLIEES SUR SIENKIEWICZ EN FRANCE

Les listes ci-dessous ne sont sans doute pas complètes. Nous ne citons que ce que nous avons pu vérifier et contrôler personnellement. Nous ne mentionnons que les études les plus importantes, qui se rattachent à l'œuvre littéraire de Sienkiewicz. Par contre, nous ne tenons pas compte des articles ou allusions politiques.

Quant aux sources polonaises et ouvrages que nous avons utilisés pour l'étude générale du milieu et de l'époque, on les trouvera cités à leur place au bas des pages. Pour les périodiques et quotidiens, nous ne précisons le lieu de publication que lorsqu'il est autre que Paris.

ABRÉVIATIONS

R.D.D.M. : *Revue des Deux Mondes*.

Bul. Pol. : *Bulletin Polonais*.

M.D.F. : *Mercure de France*.

Les Annales : *Les Annales Politiques et Littéraires*.

L'Univers : *L'Univers et le Monde*.

ACTION FRANÇAISE (Revue de l'), t. IV, 1^{er} mars 1901, p. 428-429. —
Correspondance: Notes sur Quo Vadis ?

Reproduit la lettre d'un lecteur à Charles Maurras, signalant les analogies de *Quo Vadis ?* avec l'*Antéchrist* de Renan.

ADERER (Adolphe). — *La mise en scène et l'interprétation de Quo Vadis ? (Le Théâtre, avril 1901, n° 55, p. 20-25.)*

Concerne exclusivement le drame. Assez insignifiant.

ARÈNE (Emmanuel). — *Les Théâtres (Le Figaro, 23 octobre 1904).*

Compte rendu de *Par le fer et par le feu*, joué au Théâtre Sarah-Bernhardt. Concerne exclusivement la pièce.

ARNAULD (Michel). — *Le Déluge (Revue Blanche, 15 octobre 1901).*

Souligne le caractère patriotique du roman.

— *Messire Wolodowski (Ibidem, 1^{er} avril 1902, p. 550).*

Critique la psychologie des personnages, jugée rudimentaire.

ART (Georges). — Dans *Les Idées et les Livres, Annales de bibliographie critique*, 1901, n^{os} 4, 5, 7, pp. 115-116, 146, 199-200.

Critique des traductions de Sienkiewicz et protestation contre leur nombre croissant.

ART DU THÉÂTRE (L'). — Numéro spécial : *Quo Vadis par l'image*, 15 juin 1901, n° 5, p. 105-120.

Contient des articles intéressants de Miecislav Goldberg, de Lannoy et L. de Juin (v. *infra*) ; un fac-simile de la lettre de Sienkiewicz du 28 mars 1901, texte polonais (*Annexe* N° 4) ; de nombreuses illustrations du roman, dont 7 planches originales en couleurs de U. Chéca, des décors de théâtre à Rome et à Paris, etc.

ARTH (B.). — *Une critique nouvelle du Quo Vadis ?* (*Bul. Pol.*, 15 juillet 1905, p. 165-168.)

Compte rendu d'une critique d'Alexis Crosnier (voir CROSNIER).

ARTOIS (Armand D'). — *Le Mouvement dramatique (Le Voltaire*, 25 mars 1901).

Critique du drame et du roman, jugé banal.

A. V. — *Un romancier polonais, Henryk Sienkiewicz* (*Revue Britannique*, 1^{er} avril 1890, p. 280).

Extrait du *Blackwood's Magazine*, se rapporte principalement aux nouvelles de Sienkiewicz, qui est comparé à Dumas, Tourguéniev et Bret Harte.

AVENNIER (Louis). — Réponse à l'enquête de M. Kobryner (v. KOBRYNER).

Eloge du talent et de l'imagination puissante de Sienkiewicz.

BARBÉZIEUX (G.). — *L'Œuvre de Sienkiewicz* (*La Paix*, 19 mars 1901).

Grand article de première page, commentant le succès de *Quo Vadis* ? comme un phénomène social.

BARBIER (Jean). — *Quo Vadis ? Etude analytique* (édité par l'*Echo de Rouen*).

Concerne exclusivement l'opéra de Nougès. Insignifiant.

BASCH (Victor). — *La Vie intellectuelle à l'étranger, Henryk Sienkiewicz* (*Le Siècle*, 10 décembre 1900, en 4^e page).

Excellente étude très documentée ; des aperçus curieux sur la littérature polonaise et son rôle en Europe. Grand éloge des romans nationaux de Sienkiewicz ; critique de *Quo Vadis* ?

BAUDRILLART (Mgr.). — Dans *La Pologne* du 1^{er} déc. 1924, pp. 563-566.

Reproduit l'oraison funèbre, prononcée au service solennel célébré le 26 octobre 1924, en l'église polonaise de l'Assomption. Synthèse de l'activité littéraire de Sienkiewicz et de son influence morale.

BAUDRILLART (André). — *Le roman de Quo Vadis ? et l'Histoire* (*Le Correspondant*, 25 janvier 1901, p. 306-326).

Etude de l'époque néronienne dont s'inspire *Quo Vadis* ? Réfutation des critiques adressées à l'aspect chrétien du roman.

BERTHELOT (Ph.). — *Sienkiewicz* (*La Grande Encyclopédie*, t. 29, p. 1189-1190).

Biographie et analyse de l'œuvre de Sienkiewicz. Reproche à *Quo Vadis* ? le manque d'originalité.

BETHLÉEM (Abbé Louis). — *Romans à lire et romans à proscrire* (Cambrai, 1908, p. 202).

Paragraphe consacré à *Quo Vadis* ?, jugé licencieux pour certaines scènes.

BEURLIER (Abbé Emile), curé de Notre-Dame d'Auteuil. — *Ames païennes et âmes chrétiennes*, étude psychologique d'après le roman de H. Sienkiewicz, *Quo Vadis* ? Extrait de la *Revue du Clergé Français*, du 15 octobre et 1^{er} novembre 1900. (Paris, Letouzey et Ané, 1900, 39 p.)

Résumé détaillé du roman et quelques conclusions générales. Eloge de la psychologie des personnages.

BIGUET (A.). — *Quo Vadis* ? (*Le Radical*, 14 août 1900).

Eloge assez banal du roman.

BIRÉ (Edmond). — *Causerie littéraire*, *Quo Vadis* ? (*La Gazette de France*, 15 octobre 1900).

Résumé du roman avec de grands éloges.

BLOY (Léon). — *Les dernières colonnes de l'Eglise* (Paris, Société du *Mercure de France*, 1903, chap. VI, p. 159-161).

Critique de la nullité religieuse de *Quo Vadis* ? et de l'absurdité de son succès.

— *Quo Vadis* ? dans le vol. *Exégèse des lieux communs*, première série (Paris, Société du *Mercure de France*, 1902, chap. LXX, p. 134-135).

Ridiculise le succès « chrétien » du roman.

BONFILS-LAPOUZADE (E.). — *Henryk Sienkiewicz*, conférence faite à Colmar le 27 janvier 1925 (Ed. des *Amis de la Pologne*, comité de Colmar, 19 p.).

L'auteur souligne surtout l'activité politique et le rôle national de Sienkiewicz.

BORDEAUX (Henry). — *Les livres et les mœurs*, M. Henryk Sienkiewicz : *Quo Vadis* ? (*La Revue Hebdomadaire*, 18 août 1900, p. 419-432).

Longue analyse et résumé de *Quo Vadis* ? ; éloge de la transformation morale de Vinicius ; critique de la conclusion optimiste ; explication du succès par la valeur toujours actuelle du livre.

BORDEAUX (Henry). — *L'invasion étrangère dans la littérature française* (*Le Correspondant*, 25 décembre 1901, p. 1144-1163).

Violente protestation contre le cosmopolitisme littéraire, ayant pour objet principal les traductions innombrables de Sienkiewicz.

BOURGET (Paul). — Réponse à l'enquête de M. Kobryner (v. *infra* : KOBRYNER), datée du 23 mars 1901.

Grand éloge de *Quo Vadis* ?, chef-d'œuvre dans son genre, grâce à un mélange heureux de qualités épiques et réalistes.

BOYER D'AGEN. — *L'écrivain et le peintre de Quo Vadis ? : Henryk Sienkiewicz et Jan Styka*. Texte de l'album par Boyer d'Agen (Paris, impr. et libr. Ilya-Lapina, 1912, 36 pages avec gravures et 14 planches en couleurs).

La préface de Boyer d'Agen contient des détails intéressants sur l'édition Flammarion de *Quo Vadis* ?, sur la personne de Styka, et des renseignements archéologiques. Grand éloge de *Quo Vadis* ?

BREMOND (Henri). — *Revue des livres* (*Les Etudes*, 5 octobre 1900, t. 85, p. 141-142).

Critique du livre du point de vue littéraire et religieux. Éloge de Pétrone.

BRISSON (Adolphe). — *Revue des livres : Quo Vadis ?* (*Les Annales*, 8 juillet 1900, p. 27-29).

Long article très élogieux, surtout en ce qui concerne la psychologie de Vinicius; critique l'heureux dénouement.

— *Revue des livres* (*Les Annales*, 29 juillet 1900, p. 76-77).

Lettre d'un lecteur concernant la conclusion de *Quo Vadis* ? et réponse de Brisson.

— *Causerie théâtrale* (*Les Annales*, 24 mars 1901).

Concerne le drame; réflexions sur le « drame intime » dans le roman, supérieur au tableau historique.

— *Chronique théâtrale* (*Le Temps*, 24 octobre 1904).

Concerne la mise en scène de *Par le fer et par le feu*, au Théâtre Sarah-Bernhardt. L'auteur avoue ne pas avoir bien compris la pièce.

BRONARSKI (Alphonse). — *Quo Vadis ? dans ses rapports avec les littératures romanes* (*Revue de Littérature comparée*, 1929, p. 163-170).

Résumé d'une étude publiée en polonais à Poznan, en 1926. L'auteur défend Sienkiewicz contre les reproches de plagiat, et analyse les sources françaises de *Quo Vadis* ? : Renan, Allard, Boissier, Beulé, Fustel de Coulanges; relève des réminiscences de l'*Acté* de Dumas, du *Martyre de Saint-Saturnin* de Frédéric Soulié, du *Mondo Antico* d'Agostino della Spada.

— *La translation du corps d'Henry Sienkiewicz* (*Les Amis de la Pologne*, 1924, n° 12, p. 179-181).

BRONARSKI (Alphonse). — *Les triomphes de Quo Vadis ? à l'étranger (Les Amis de la Pologne, 1924, n° 12, p. 181-182).*

Détails sur le succès du roman en France et son adaptation scénique.

— *Le Château de Costaérès à Ploumanach (Les Amis de la Pologne, 1926, n° 9, p. 138-139).*

Détails sur le séjour de Sienkiewicz chez Abakanowicz en Bretagne, où fut en partie écrit *Quo Vadis ?*

BRUNEAU (Alfred). — *Répétition générale (Le Matin, 26 novembre 1909).*

Concerne exclusivement l'opéra. Critique la qualité de la musique; grand éloge de la mise en scène et de l'interprétation.

BRUSSEL (Robert). — *Les théâtres (Le Figaro, 27 novembre 1909).*

Compte rendu de la première de l'opéra; constate son énorme succès.

— *Les théâtres, A propos de Quo Vadis ? (Le Figaro, 28 novembre 1909).*

Courte note confirmant ce succès.

BUGIEL (Dr. V.). — *Henri Sienkiewicz*, traduction autorisée, introduction et notes (Paris, *La Renaissance du Livre*, 1923, p. 1-18).

Choix de nouvelles, précédé d'une introduction contenant une biographie de Sienkiewicz et l'analyse de son œuvre.

CABS (Maurice). — *La Roche Tarpéienne (La République Française, 5 avril 1901).*

En commentant l'article de Maurice Muret sur *Sienkiewicz et Bulwer Lytton*, l'auteur blâme la mode de l'étranger dans les lettres, et fait allusion aux plagiat de *Quo Vadis ?*

CAMBREUIL (Edouard). — *Henryk Sienkiewicz (Polonia, n° 48, 25 novembre 1916).*

Courte synthèse de l'activité nationale et politique de Sienkiewicz.

CIGALA (abbé Célestin-Albin DE). — Introduction à l'adaptation française de *Allons à Lui* (Paris, Lethielleux, 1901, p. 7-9.)

Rappelle la signification symbolique de *Quo Vadis ?* Reproduit le *fac-similé* d'une lettre de Sienkiewicz, datée de Bordighera, du 4 avril 1901, autorisant cette traduction.

CLARETIE (Jules). — *L'Ame d'un Peuple (Le Journal, 6 février 1901).*

Grand article de première page, très intéressant, concerne le jubilé de Sienkiewicz, souligne son rôle national et la persécution prussienne en Pologne.

— *Sienkiewicz et la Pologne (Les Annales, 10 décembre 1905, p. 387).*

Le même que ci-dessus, avec quelques remaniements.

CLARETIE (Jules). — *La Vie à Paris (Le Temps, 1^{er} décembre 1900).*

Un long paragraphe de cette chronique commente le succès parisien de *Quo Vadis ?* et le jubilé de Sienkiewicz.

CLAVEAU (A.). — *Chronique théâtrale (Le Soleil, 25 mars 1901).*

Concerne la pièce. Eloge de Pétrone.

COMŒDIA, 18 octobre 1910. — *Quo Vadis ?*

A l'occasion de la reprise de l'opéra, interview avec Jean Nouguès, qui répond aux critiques adressées à sa partition.

COOLUS (Romain). — *Le Théâtre (Revue Blanche, 1^{er} avril 1901, p. 545-547).*

Concerne le drame.

COUVE (Benjamin). — *Un roman chrétien (Foi et Vie, 1^{er} avril 1901, p. 139-140).*

Analyse *Suivons-Le* de Sienkiewicz; critique la psychologie sommaire des personnages.

CROSNIER (Abbé Alexis). — *Romans et livres religieux du temps présent*, conférence faite à Angers le 23 janvier 1904 (*Revue des Facultés Catholiques de l'Ouest, 1^{er} août 1904, p. 721-733).*

Longue étude très détaillée sur *Quo Vadis ?* Critique de la portée morale de l'œuvre, de sa valeur historique et psychologique, de son originalité, du dilettantisme de Pétrone. Eloge de la conversion de Viničius; quelques détails sur le succès de *Quo Vadis ?*; reproduit les opinions de Brunetière et de Doumic sur le roman.

DAC (Henri). — *Quinzaines dramatiques et artistiques (L'Univers, 25 mars 1901).*

A propos de la mise en scène de *Quo Vadis ?*, critique le caractère moral et religieux du roman; reproches adressés surtout à Pétrone.

DAUDET (Léon). — *La révision des succès indus, Premier article (L'Action Française, 1^{er} septembre 1923).*

Répondant à une enquête, cite *Quo Vadis ?* comme un des livres les plus médiocres parus en France entre 1897 et 1914.

— *Le type du succès indu, Quo Vadis ? (L'Action Française, 3 septembre 1923).*

Suite de l'article ci-dessus. Dénonce, en termes violents, la médiocrité de *Quo Vadis ?* et l'absurdité de son succès, attribué à un strafgème juif.

DAVENAY (G.). — *Une lettre de Henryk Sienkiewicz (Le Figaro, 7 mai 1901).*

Reproduit la lettre (*Annexe N° 4*) où l'écrivain se défend contre l'accusation de plagiat, formulée par Brunetière.

DEBAY (Victor). — *Quo Vadis ?* (*Courrier Musical*, 15 décembre 1909, p. 693-694).

Compte rendu de l'opéra; allusions ironiques aux plagiats de *Quo Vadis ?* et à son succès immérité.

DELILIA (Alfred). — *Avant-première de Quo Vadis ?* (*Le Figaro*, 19 février 1901).

Donne la genèse et de nombreux détails sur la pièce tirée du roman. Note sur la pièce dans le *Figaro* du 17 mars 1901.

DENAI. — *Quo Vadis ?* (*Revue de la Jeunesse Catholique*, 1^{er} décembre 1900, p. 1003-1011).

Long article sans grande importance. Admire le talent de l'écrivain, quelques objections quant à la valeur religieuse de l'œuvre.

DENIS (Marguerite). — *Sienkiewicz (L'Instantané, supplément illustré de La Revue Hebdomadaire, n° 12, du 24 mars 1917, p. 522-536).*

Biographie et analyse très intéressante des œuvres de Sienkiewicz. Souligne les qualités de penseur et de moraliste de l'écrivain et sa sympathie pour la France.

DESCHAMPS (Gaston). — *La vie littéraire : Les temps néroniens* (*Le Temps*, 5 août 1900).

Long article élogieux sur *Quo Vadis ?* Admire surtout la vérité et la documentation historique de l'œuvre, le talent descriptif et l'imagination puissante de l'écrivain.

— *La vie littéraire : La contre-partie de Quo Vadis ?* (*Le Temps*, 12 janvier 1902).

A propos de la *Mort des Dieux*, de Mérejkowsky, en un paragraphe assez long, rappelle le succès de *Quo Vadis ?*

DREYFUS (Robert). — *Les livres* (*Revue Blanche*, 1^{er} juillet 1900, p. 394-395).

Appréciation assez insignifiante de *Quo Vadis ?*

DRUMONT (Edouard). — *Quo Vadis ?* (*La Libre Parole*, 27 août 1900).

Long article de première page, très élogieux. Explique le succès par le caractère religieux du roman et par la qualité de sa traduction. Suppose que Sienkiewicz s'est inspiré d'un tableau de Siemiradzki.

DUMONT-WILDEN (Louis). — *Chronique littéraire : Bartek le Victorieux* (*L'Humanité Nouvelle*, 1^{er} février 1901, u. 213).

Grand éloge de Bartek le Victorieux. Allusions au succès de *Quo Vadis ?*

DUQUESNEL (Félix). — *Notes et souvenirs, A propos de Quo Vadis ?* (*Le Gaulois*, 17 mars 1901).

Longue allusion au drame *Acté*, de Dumas père, et aux autres pièces « antiques », antérieures à *Quo Vadis ?*

DUQUESNEL (Félix). — *Les premières* (*Le Gaulois*, 18 mars 1901).

Concerne exclusivement le drame et sa mise en scène, jugée médiocre.

— *Les premières : Réouverture : reprise de Quo Vadis ?* (*Le Gaulois*, 23 septembre 1901).

Appréciation sévère de *Quo Vadis ?*

— *Les premières* (*Le Gaulois*, 23 octobre 1904).

Compte rendu de *Par le fer et par le feu*, pièce de Maurice Bernhardt. Le roman même est jugé incompréhensible, bien que contenant « quelques récits pittoresques, à la Tolstoï, quelques descriptions de batailles, qui ont vague senteur de *Jérusalem délivrée*, des sensations de vie intense et de vigueur peu commune ».

ELEUTER. — *Notre Sienkiewicz* (*La Pologne Littéraire*, 15 mai 1927, n° 8).

Intéressant par la place qui est réservée à Sienkiewicz dans la génération polonaise d'après-guerre.

ERNEST-CHARLES (J.). — *La littérature française d'aujourd'hui* (Paris, Perrin, 1902).

Dans le premier chapitre, l'auteur proteste violemment contre l'invasion des littératures étrangères et surtout contre les œuvres de Sienkiewicz, dont le succès est attribué uniquement à une habile réclame (p. 26-31).

ESPARBÈS (Georges D'). — *En scène Néron* (*Les Annales*, 4 novembre 1900, p. 290-291).

Protestation contre la mode des littératures étrangères; conteste l'originalité de *Quo Vadis ?* par rapport à *Salammbo*.

FABIEN. — *Au jour le jour : Quo Vadis ?* (*Le Figaro*, 4 juillet 1900).

Long article de première page, commentant le succès de *Quo Vadis ?* dans le monde.

FAGUET (Emile). — *La semaine dramatique* (*Journal des Débats*, 25 mars 1901).

Concerne exclusivement la mise en scène de *Quo Vadis ?*

— *Ibidem*, 1^{er} juillet 1901.

Longue allusion à la lettre de Sienkiewicz (*Annexes* N° 4), reprochant à l'écrivain de juger des œuvres sans les avoir lues.

— *Ibidem*, 24 octobre 1904.

Compte rendu du drame *Par le fer et par le feu*. Critique sévère de la pièce, éloge du personnage de Zagloba.

F. D. — *Les livres nouveaux* (*Journal des Débats*, 2 juillet 1900).

Note brève et anale sur *Quo Vadis ?*

FERT (Ludovic) [pseud. d'Ange Galdemar]. — *Où fut écrit Quo Vadis ? (Le Gaulois, 9 août 1928).*

Commente un article de l'abbé G. Boschmans, paru dans le *Croisé*, revue paroissiale du Parc-Saint-Maur, où l'auteur démontre que *Quo Vadis ?* fut non seulement écrit en partie, mais entièrement terminé à Saint-Maur. Propose d'apposer une plaque commémorative sur la villa (86, quai du Parc), où fut écrit *Quo Vadis ?*

FLERS (Robert de). — *La semaine littéraire : Quo Vadis ? (La Liberté, 20 août 1900).*

Appréciation élogieuse du roman.

FOUQUIER (Henry). — *Billets du matin : A Pétrone (Le Temps, 18 septembre 1900, reproduit dans les Annales du 17 mars 1901, p. 166).*

Constate l'intérêt et l'admiration du public pour le personnage de Pétrone, rendu populaire grâce à *Quo Vadis ?*

— *Billets du matin : Sur Néron (Le Temps, 2 avril 1901).*

Reproche à Sienkiewicz la banalité de son Néron et en donne sa conception personnelle.

— *Les théâtres : Quo Vadis ? (Le Figaro, 18 mars 1901).*

A propos de la pièce, souligne les origines françaises du roman. Eloge de Pétrone.

— *Quo Vadis ? (Le Théâtre, 1^{er} avril 1901, n° 55, p. 1-16).*

Long article concernant le drame, contient une analyse intéressante du roman, surtout de Pétrone et de Néron.

FOURCAUD. — *Musique (Le Gaulois, 27 septembre 1909).*

Concerne l'opéra, critique sévère de la partition de Nougès.

FREDDIS. — *Quo Vadis ? (L'Art Dramatique et Musical en 1901, mars 1901, p. 136-139).*

Analyse du drame. Allusion ironique au succès du livre.

GALDEMAR (Ange) (v. Ludovic Fert). — *La genèse de Quo Vadis ? Une lettre de M. Henryk Sienkiewicz (Le Gaulois, 16 mars 1901).*

Reproduit la lettre (*Annexe N° 3*) où l'écrivain expose la genèse de son roman. Détails intéressants sur l'admiration de Coquelin aîné, et de Victorien Sardou pour *Quo Vadis ?*

— *Soirée parisienne, Quo Vadis ? Lettre de Pétrone à Vinicius (Le Gaulois, 18 mars 1901).*

Compte rendu de la première de *Quo Vadis ?* où Pétrone raconte ses impressions sur la soirée.

— *Le romancier de Quo Vadis ? (Le Gaulois, 27 octobre 1924).*

A propos de la translation des cendres de Sienkiewicz reproduit la lettre de l'écrivain sur la genèse de *Quo Vadis ? (Annexe N° 3).*

GASZTOWTT (V.-J.). — *Causerie littéraire* (Bul. Pol., 1890, n° 45, p. 41-42).

— *Henri Sienkiewicz*. Conférence, organisée par la *Société Littéraire et Artistique Polonaise de Paris*, le 12 juin 1897. (Bul. Pol., 1897, n°s 108-109).

GAUTHIER-VILLARS (Henry). — *Quo Vadis ?* (Comœdia, 27 septembre 1909).

Critique la musique de l'opéra et rappelle les plagats de *Quo Vadis?*

GEFFROY (Gustave). — *Quo Vadis ? à la Porte-Saint-Martin* (Revue *Universelle*, mars 1901, p. 375).

En analysant la pièce s'efforce d'expliquer le succès du roman.

GHEON (Henri). — *Le mois. Œuvres, faits, commentaires* (L'Ermite, janvier 1901, p. 157-158).

Critique sévère de la banalité de *Quo Vadis ?* et de l'absurdité de son succès.

GIRON (Aimé). — *Pour Pétrone*, préface d'*Un soir de Saturnales* (Paris, Ollendorff, 1901, p. XII-XX).

Critique sévère de la valeur historique et esthétique du Pétrone de *Quo Vadis ?* Reproduit une lettre insérée dans le *Figaro*, pour dire qu'*Un Soir de Saturnales* est antérieur à *Quo Vadis ?* bien que publié un an après.

GODET (Philippe), professeur à l'Académie de Neuchâtel. — Réponse à l'enquête de M. Kobryner (voir *infra* : KOBRYNER).

Renvoie à un article publié sur *Quo Vadis ?* dans la *Gazette de Lausanne* du 18 août 1900, qui contient une appréciation originale de Sienkiewicz, présenté surtout comme un homme très spirituel.

GOHIER (Urbain). — *Quo Vadis ?* (L'Aurore, 7 octobre 1900).

Grand article de première page, contenant une attaque violente contre le cléricalisme.

GOLDBERG (Mieczislas). — *Henri Sienkiewicz* (L'Art du Théâtre, 15 juin 1901, n° 5, p. 105-115).

Appréciation intéressante de l'œuvre de Sienkiewicz. Détails sur la genèse de la mise en scène de *Quo Vadis ?* et l'adaptation primitive de Wilson Barrett.

GRANDCHAMP (Jacques). — *Chronique des livres : Un ouvrage célèbre, Quo Vadis ? Les gaités du césarisme, L'antisémitisme sous Néron, Nous sommes mieux...* (Le Matin, 8 juillet 1900).

Compte rendu du roman, plein d'allusions politiques, pour prouver que le régime républicain vaut mieux que la tyrannie césarienne.

— *Quo Vadis* (Le Matin, 2 mars 1901).

Grand article de première page qui explique le succès du livre par le talent de l'auteur et la manière suggestive et réaliste dont l'antiquité païenne et le christianisme y sont dépeints.

GRANDCHAMP (Jacques). — *Chronique des livres* (*Le Matin*, 10 mai 1901).

A propos de la *Famille Polaniecki*, constate la vogue croissante de Sienkiewicz.

— *Chronique des livres* (*Le Matin*, 9 août 1901).

Idem, à propos du *Journal d'un Artiste*.

— *Chronique des livres* (*Le Matin*, 27 septembre 1901).

A propos du *Déluge*, réflexions sur la grandeur passée de la Pologne par rapport au « tsarat de Moscou ».

GRANDFORT (Manoël DE). — *Quo Vadis ?* (*La Fronde*, 18 novembre 1900).

Grand article de première page assez intéressant. Critique la banalité de l'intrigue et de la conclusion, attribue le succès du roman au souffle religieux qui l'anime.

GRÉTRY (Félicien). — *Quo Vadis au Lyrique Municipal* (*Musica*, janvier 1910, n° 88, p. 6-7).

Concerne l'opéra et contient des détails intéressants sur la manière dont il fut reçu par la critique.

GRIMM (Thomas). — *Quo Vadis ?* (*Le Petit Journal*, 28 novembre 1901).

Grand article de 1^{re} page ; éloge du roman, présenté comme une puissante apologie du christianisme.

GROS (Bernard). — *Avant-première de Quo Vadis ?* (*Le Figaro*, 26 novembre 1909).

Détails sur l'opéra.

GUIRAND (G.). — *Sienkiewicz* (*Larousse Mensuel*, mai 1917, n° 123, p. 131-132).

Met en valeur les romans nationaux de Sienkiewicz aux dépens de *Quo Vadis ?*

GUYOT (A.-L.) et LUGUET (Pierre). — *A nos lecteurs*, Avant-propos d'*Une Idylle dans la Prairie* (Paris, Guyot, 1903, p. 7).

Sienkiewicz est présenté au lecteur comme un des grands écrivains russes.

HAHN (Reynaldo). — *Premières Représentations* (*Le Journal*, 28 novembre 1909).

Concerne l'opéra dont la musique est jugée banale.

HALPÉRINE-KAMINSKY (E.). — *Sienkiewicz et Styka* (*Nouvelle Revue*, 15 mars 1901, p. 161-178), reproduit également avec quelques changements, daté de janvier 1901, comme Préface à la traduction de *Suivons-Le*, Paris, Flammarion, 1901, p. 1-66.

Détails sur l'exposition de peinture de Styka à Paris ; analyse de l'évolution religieuse de Sienkiewicz. Préfère *Bartek le Vainqueur* aux romans nationaux de Sienkiewicz.

HANAPPIER (L.-B.). — *Bibliographie : Quo Vadis ? (La Vogue, 15 octobre 1900, p. 70).*

Critique sévère de la médiocrité et de la banalité de *Quo Vadis ?*

HAUSER (Fernand). — *Quo Vadis ? (La Pie, numéro spécimen du 15 décembre 1900, p. 10).*

Signale la médiocrité du roman.

HENRY (René). — *Polonais contre Prussiens, Affaire de Wreschen et poursuites contre Henryk Sienkiewicz (Revue Bleue, 8 février 1902, p. 169-175).*

Allusions à l'activité littéraire et politique de l'écrivain.

HERMANT (Abel). — *La Vie chez les Latins : Pétrone et les Temps de Néron. Conférence faite à l'Université des Annales le 7 novembre 1923, accompagnée de projections du film Quo Vadis ? (Reproduite dans Conférencia, 1923, p. 435-450.)*

Ne se rapporte qu'indirectement à l'œuvre de Sienkiewicz. L'auteur lui reproche d'avoir « abusé de la propriété de Renan ».

HULEWICZ (C.). — *Henryk Sienkiewicz (L'Illustration, 22 décembre 1900, p. 394-395).*

Etude très intéressante sur la personne de Sienkiewicz, accompagnée d'une interview, qui rapporte les opinions de l'écrivain sur son succès parisien, sur ses nombreuses traductions, des détails sur sa sympathie pour la France, sur ses goûts littéraires, sur sa vogue dans le monde, etc.

— *Le Jubilé de Sienkiewicz (L'Illustration, 5 janvier 1901, p. 3).*

Compte rendu détaillé des fêtes du jubilé à Varsovie, accompagné de propos anecdotiques.

— Voir *infra* UN POLONAIS.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX (L'). — 7 décembre 1900, p. 967.

Allusion au manque de traité avec la Russie pour garantir à Sienkiewicz ses droits d'auteur.

— 22 janvier 1901, p. 95.

Concerne le jubilé de Sienkiewicz.

— 7 avril 1901, p. 567.

Commente la fausse nouvelle concernant la soi-disant interdiction de *Quo Vadis?* par l'Eglise, et rappelle l'opinion de Charles Maurras, traitant Sienkiewicz de Juif Polonais.

— 10 janvier 1904, p. 7.

Alf. Bégis rappelle une nouvelle de Henry Bertrand, *Le Nœud du Cothurne*, lui paraissant contenir la première idée de *Quo Vadis ?*

— 29 février 1916, p. 167.

Concerne l'activité politique de Sienkiewicz à Vevey.

ILLUSTRATION (L'). — 23 mars 1901.

Contient de nombreuses illustrations de la mise en scène de *Quo Vadis* ? à la Porte-Saint-Martin.

JACQUINET. — *Au champ de gloire* (*Le Siècle*, 28 février et 1^{er} mars 1907).

Compte rendu et résumé détaillé du roman, avec appréciation élogieuse..

JANASZ (J.-L. DE). — *L'auteur de Quo Vadis ?* (*Revue Blanche*, 1^{er} juin 1900, p. 161-170).

Etude très intéressante sur l'activité littéraire de Sienkiewicz, et sur son évolution littéraire du réalisme à l'idéalisme.

JEANROY-FÉLIX (V.). — *Henri Sienkiewicz dans le volume Ecrivains célèbres de l'Europe contemporaine* (2^e série, Paris, Bloud, 1903, p. 1-58).

Critique plutôt malveillante, concerne surtout *Quo Vadis* : lui reproche sa banalité et son « universalité », le qualifiant de roman d'aventures, inférieur à ceux de Dumas père. Conteste l'originalité du roman. Le même volume contient une étude intéressante sur Mickiewicz (p. 278-326).

JULLIEN (Adolphe). — *Revue musicale* (*Journal des Débats*, 28 novembre 1909).

Critique sévère de l'opéra, allusion ironique au roman.

— *Ibidem*, 13 mai 1923.

Critique de la reprise de l'opéra *Quo Vadis* ? à la Gaîté-Lyrique.

KAHN (Gustave). — *De quelques romans étrangers* (*Revue Blanche*, 15 décembre 1900, p. 577-588).

Dans un paragraphe séparé, *Le roman polonais*, Sienkiewicz, p. 586-588, éloge de *Par le fer et par le feu*.

— *Sienkiewicz* (*Nouvelle Revue*, 15 avril 1902, p. 511-516).

Article très intéressant, en ce qu'il démontre la supériorité des romans nationaux de Sienkiewicz sur ceux de Dumas et de Walter Scott.

— *Sienkiewicz et le roman historique* *Au Champ de Gloire* (*Revue Slave*, t. II, n° 3, 1906, p. 427-435).

Excellente étude sur le procédé de Sienkiewicz dans ses romans historiques et sa « formule d'art nouvelle », faite de lyrisme et de réalisme.

— Voir *infra* Bibliographie des Adaptations : DELAROCHE.

KERST (Léon). — *Quo Vadis ?* (*Le Petit Journal*, 17 mars 1901).

Concerne exclusivement le drame. Sans intérêt.

KOBRYNER (Mathilde). — *Essai sur Henrik Sienkiewicz*, Paris, libr. Nilsson, 1901, 47 p. (Extrait de la *Revue Helvétique* de Genève, 1901.)

Cette étude contenant une biographie et l'analyse des œuvres de Sienkiewicz, est intéressante surtout par les lettres qui l'accompagnent : de Paul Bourget (p. 41-42), de Vogüé (p. 42-43), de Henri Warnery, professeur à l'Université de Lausanne (p. 43-45), de Ph. Godet, professeur à l'Académie de Neuchâtel (p. 45), de Louis Avennier, Directeur de la *Revue Helvétique* (p. 47).

KOZAKIEWICZ (B.). — *Au jour le jour : Henryk Sienkiewicz* (*Le Figaro*, 28 novembre 1900).

Donne des détails sur la personne de Sienkiewicz et sa vogue dans le monde et reproduit une lettre de l'écrivain (*Annexe n° 2*).

— *L'auteur du roman, M. Henryk Sienkiewicz* (*Le Théâtre*, 1901, n° 55, p. 17).

Sans intérêt. Reproduit le *fac-simile* d'une lettre de Sienkiewicz (*Annexe n° 1*).

— *Henryk Sienkiewicz* (*L'Illustration*, 9 décembre 1916, p. 535).

Souligne l'activité politique et patriotique de l'écrivain. Reproduit un groupe représentant « Sienkiewicz et les Membres du Comité Général de Secours pour les victimes de la guerre en Pologne ».

LACOUR-GAYET (G.). — *Henryk Sienkiewicz* (*La Pologne*, 1^{er} décembre 1924, n° 23, p. 546-551).

Concerne surtout l'activité politique de l'écrivain et son rôle national.

— *Ibidem*, n° 21. Courte note sur Sienkiewicz, p. 465.

LALO (Pierre). — *La musique* (*Le Temps*, 30 novembre 1909).

Concerne l'opéra. Critique extrêmement sévère de la partition de Nougès. Allusion à la médiocrité du roman.

LANNOY (O.-P.) et D'JUI (L.). — *Quo Vadis ? en Italie* (*L'Art du Théâtre*, 15 juin 1901, p. 117-120).

Détails intéressants sur la mise en scène de *Quo Vadis ?* au théâtre Manzoni à Rome, comparée à l'adaptation scénique de la Porte-Saint-Martin.

LARROUMET (Gustave). — *Chronique théâtrale* (*Le Temps*, 25 mars 1901).

A l'occasion de la mise en scène, donne une longue appréciation du roman ; explique son succès par la renaissance religieuse de l'époque, conteste l'originalité de *Quo Vadis ?* par rapport à ses sources françaises.

LAUNAY (Guy). — *Le théâtre* (*Le Matin*, 23 octobre 1904).

Concerne la mise en scène de *Par le fer et par le feu*. Réflexions générales sur le roman historique et les épisodes de batailles.

LAUZANNE (Stéphane). — *Quo Vadis ?* (*Le Matin*, 16 mars 1901).

Grand article de 1^{re} page, où, à propos du compte rendu d'un livre sur Abdul-Hamid, l'auteur fait l'éloge du Néron de Sienkiewicz. Attribue au titre du roman une valeur symbolique.

LAUT (Ernest). — *Un grand écrivain Polonais, ami de la France, Henryk Sienkiewicz* (*Le Journal*, 29 octobre 1924).

Compte rendu des cérémonies de la translation des cendres de Sienkiewicz. Demande qu'une plaque commémorative soit apposée au château de Costaérès à Ploumanach, où fut écrit *Quo Vadis ?*

LECOMTE (Georges). — *Henrik Sienkiewicz* (*La Revue Française*, 18 janvier 1925, n° 3, p. 58).

A l'occasion de la translation des cendres de Sienkiewicz, souligne le rôle national de l'auteur de la *Trilogie*.

— Discours à la Sorbonne (voir POLOGNE).

LEFÈVRE (Gaston). — Préface à la traduction de *En vain*, Paris, Perrin, 1901.

Estime que dans le monde entier, le roman *En vain* est à côté de *Quo Vadis ?* le livre le plus populaire de Sienkiewicz.

LEMAIGRE (Edmond). — *Quo Vadis ?* (*La Nouvelle Revue*, 15 novembre 1900, p. 253-276).

Cet article long et détaillé est une des meilleures et des plus complètes analyses littéraires de *Quo Vadis ?*, en France. Eloge de l'exactitude historique, de l'imagination puissante de Sienkiewicz, du mouvement des masses, de l'évolution morale de Vinicius. Critique l'ensemble qui lui paraît mal composé, manquant d'une « idée supérieure ».

LÉO (Anna). — *Souvenirs inédits sur Henryk Sienkiewicz*, trad. par Franck L. Schoell (*La Pologne*, 1^{er} juillet 1930, p. 574-580).

LEPELLETIER (E.). — *Les deux Pétrone* (*L'Echo de Paris*, 20 mars 1901).

Réflexions sur le succès de *Quo Vadis ?*, la vogue des littératures étrangères, le sort de Jean Lombard.

LEROUX (Gaston). — *Au théâtre* (*Le Matin*, 18 mars 1901).

Grand article de 1^{re} page ; souligne les qualités dramatiques du roman. Critique l'adaptation scénique et les décors.

LE SENNE (Camille). — *Premières représentations* (*Le Siècle*, 18 mars 1901).

Concerne le drame, critique sa mise en scène, allusions ironiques au succès du livre ; critique Pétrone en commentant favorablement une pièce d'Aimé Giron et Albert Tozza (voir GIRON) ; la trouve supérieure à *Quo Vadis ?*

LIONNET (Jean). — *Chronique littéraire : Des Martyrs à Quo Vadis ?* (*La Quinzaine*, 1^{er} janvier 1901, p. 108-121).

Etude très intéressante : trouve *Quo Vadis?* supérieur aux *Martyrs* par son réalisme et sa vérité documentaire. Apprécie surtout le caractère de Vinicius, souligne la portée chrétienne du roman et le catholicisme bien compris de l'écrivain. Critique les procédés artistiques de Sienkiewicz et lui refuse un talent original.

LOOTEN (M.-C.). — *Henryk Sienkiewicz avant Quo Vadis ?*, Conférence d'extension universitaire, Arras, 1903, 26 p. (Extrait de la *Revue de Lille*, juin 1903).

Etude très intéressante et documentée, sur l'évolution psychologique de Sienkiewicz dans son œuvre. Insiste sur les tendances chrétiennes de l'écrivain. Appréciation très élogieuse de *Quo Vadis?*

LORRAIN (Jean, pseud. : Raitif de la Bretonne). — *Pall-Mall Semaine* (*Le Journal*, 14 août 1900).

Entièrement consacré à *Quo Vadis?*; la majeure partie de l'article est une citation de l'étude de J.-L. de Janasz dans la *Revue Blanche*.

LUCENS. — *Lettres sur la politique extérieure* (*L'Univers*, 24 décembre 1900).

Long article de 1^{re} page consacré à Sienkiewicz, très intéressant ; critique la portée morale de *Quo Vadis?*; souligne les affinités de l'écrivain avec les auteurs français.

MAIGRON (Louis). — *Henryk Sienkiewicz*. Conférence faite à Lyon devant la Société des Amis de l'Université, le 3 février 1901, insérée dans le *Bulletin de la Société des Amis de l'Université de Lyon*, février-mars 1901, p. 129-145.

Etude extrêmement élogieuse, la plus complète analyse en France de l'art littéraire de Sienkiewicz dans sa *Trilogie* et dans *Quo Vadis?* Examen détaillé des procédés épiques de Sienkiewicz, de son talent descriptif et de sa sensibilité poétique.

MANSUY (Abel). — *Henryk Sienkiewicz et ses affinités françaises* (*La Pologne*, 15 janvier 1925, n° 2, p. 41-48).

Démontre la parenté de Sienkiewicz avec les écrivains français. Souligne le caractère patriotique de son œuvre.

MARRÉNÉ-MORZKOWSKA (Valérie). — *L'auteur de Quo Vadis ? et son œuvre* (*La Revue*, 1^{er} décembre 1900, p. 498-513).

Biographie détaillée et analyse, assez banale, de l'œuvre de Sienkiewicz, avec de nombreuses illustrations.

MARTEL (Charles). — *Théâtres* (*L'Aurore*, 18 mars 1901).

A propos du drame, critique violente et nettement malveillante du caractère chrétien et des tendances cléricales du roman.

— *Ibidem*, 21 avril 1901.

Mentionne une revue *Rococo Vadis* de Rouvray et Montvalent au Théâtre des Mathurins.

MARUCCHI (Orazio). — *Une page d'histoire. Introduction historique et archéologique à Quo Vadis ? de Henryk Sienkiewicz* avec un plan des 14 régions de la Rome ancienne (Paris, Lethielleux, 1901, 77 p.).

Dans la première partie, p. 9-46, aspect historique et topographique de Rome sous Néron. — Dans la seconde partie, p. 46-77, aperçu de l'état du christianisme à cette époque. — Allusions au roman même, dans la Préface.

MAUCLAIR (Camille). — *Le roman historique français devant les étrangers* (*La Nouvelle Revue*, 1^{er} août 1901, p. 431-445).

A propos de la polémique avec Björnson, proteste contre l'invasion étrangère. Démonstre la banalité littéraire et religieuse de *Quo Vadis?* lui refuse toute originalité. Une des critiques les plus sévères du roman.

MENDÈS (Catulle). — *Premières représentations* (*Le Journal*, 18 mars 1901).

A propos du drame, appréciation défavorable du roman. Critique Néron et Pétrone.

MÉRÉ (Charles). — *L'Etranger* (*La Revue Contemporaine*, Lille, 25 novembre 1900, n° 2, p. 52-55).

Attaque violente dirigée contre le succès de *Quo Vadis?*; démontre la médiocrité du roman.

MERLAY (M.). — *Henryk Sienkiewicz* (*M. D. F.*, 16 février 1916, p. 720-724).

Analyse intéressante et bien documentée de l'activité littéraire de Sienkiewicz.

MICKIEWICZ (Ladislas). — *Henri Sienkiewicz et son œuvre* (*La Revue Universelle Internationale*, n°s 7, 8 et 9 des 1^{er} et 15 juillet et 1^{er} août 1884).

Ne concerne que les nouvelles de Sienkiewicz et ses premiers écrits.

MILHAU (Pierre DE). — *Les Livres, Quo Vadis ?* (*L'Effort de Paris*, décembre 1900, n° 10, p. 166-167).

Grand éloge du talent évocateur de Sienkiewicz et de ses procédés historiques.

MITTY (Jean DE). — *Messire Zagloba* (*Le Gaulois*, 12 décembre 1900).

Grand éloge de *Par le fer et par le feu*.

MONNIER (Henri). — *Un roman chrétien* (*Foi et Vie*, 1^{er} juillet 1900, p. 199-202).

Explique le succès du livre par son caractère chrétien.

MONNIER (Henri). — *Deux Patriotismes : l'Épopée du Roi, de Heidenstam, et le Déluge, de Sienkiewicz (Foi et Vie, 1^{er} décembre 1901, p. 3-7).*

Etude intéressante par la comparason de deux points de vue différents : suédois et polonais, sur la guerre. Estime que dans le *Déluge* toute considération morale est subordonnée à l'intérêt de la patrie et semble préférer le livre de Heidenstam.

MONTFORT (Eugène). — *Variations sur la Littérature : Sienkiewicz (Revue Naturaliste, 15 janvier 1901, p. 45-50).*

Un des articles les plus violents qui aient été dirigés contre *Quo Vadis* : dénonce sa platitude, sa banalité, et se termine par une protestation contre l'invasion de la littérature étrangère.

MUHLFELD (Lucien). — *Les premières (L'Echo de Paris, 18 mars 1901).*

Excellente critique du drame ; analyse très judicieuse des raisons du succès de *Quo Vadis* ?

MURET (Maurice). — *Au jour le jour : Sienkiewicz et Bulwer Lytton (Journal des Débats, 3 avril 1901).*

Commentant les accusations de plagiat adressées à *Quo Vadis* relève les ressemblances avec les *Derniers Jours de Pompéi* pour conclure que *Quo Vadis* est néanmoins un chef-d'œuvre.

— *Au jour le jour : Sienkiewicz, Hauptmann, d'Annunzio et C^{ie} (Journal des Débats, 28 février 1902).*

Proteste contre un nationalisme exagéré et prend la défense des littératures étrangères.

— *Henryk Sienkiewicz (Journal des Débats, 18 novembre 1916).*

Sur la mort de l'écrivain ; souligne son rôle national et la valeur de la *Trilogie*.

MUTERMILCH (Michel). — *Les Chevaliers Teutoniques (M. D. F., 1^{er} octobre 1905, t. 57, p. 459).*

Critique insignifiante.

— *Dans le désert et dans la jungle (M. D. F., 16 février 1912, p. 882-884).*

Intéressant parce qu'il trouve, dans ce roman pour la jeunesse, un esprit trop clérical.

NION (François DE). — *Quo Vadis ? Un romancier chrétien (Le Gaulois, 2 juillet 1900).*

Long article de 1^{re} page extrêmement élogieux et bien documenté.

Souligne le caractère symbolique de l'œuvre et sa grande portée morale.

NORMANDY (voir POINSOT).

NOULENS (J.). — Discours à la Sorbonne (voir: POLOGNE).

PATRIE (La), 5 avril 1901.

Reproduit une interview avec Sienkiewicz sans intérêt : Chez l'auteur de « *Quo Vadis?* » à Bordighera, signée J. G.

POINSOT (M.-C.) et NORMANDY (G.). — *Les temps héroïques de la Pologne et les romans de Sienkiewicz* (*La Contemporaine*, 10 septembre 1901, n° 13, p. 265-280).

Sorte d'introduction historique et géographique à la *Trilogie* avec des gravures illustrant le pays. Eloge des romans nationaux et de *Sans dogme*.

POLOGNE (La). — N° 23, du 1^{er} décembre 1924, p. 552-566.

Dans un chapitre intitulé *En l'honneur d'Henryk Sienkiewicz*, donne un compte rendu de la manifestation organisée par l'Association France-Pologne et l'Union Syndicale des Correspondants Polonais à Paris, le 21 novembre 1924 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Reproduit un télégramme de Paderewski (p. 553), une lettre de Paul Painlevé (p. 554) et les discours de J. Noulens (p. 554-555), de A. Chlapowski (p. 561-562), de Georges Lecomte (p. 556-558), de Jean Richepin (p. 558-560), et l'oraison funèbre de Mgr Baudrillart. Dans le même numéro, la lettre de Sienkiewicz à Björnson (p. 537-545) et l'article de Lacour-Gayet (v. *supra*).

POLONIA. — N° 49, du 2 décembre 1916.

Donne des détails sur les obsèques de Sienkiewicz, reproduit les lettres de condoléances qui ont été adressées après sa mort.

— N° 70, du 16 juin 1923, p. 1, 4.

Dans un article sur Bronislas Kozakiewicz donne des détails sur la manière dont fut publié *Quo Vadis* ? en France.

PONTCRAY (J. DU). — *Sienkiewicz et la littérature polonaise* (*La Revue Slave*, t. I, 1906).

Longue étude en trois parties : pp. 1-26 : *Sienkiewicz et son œuvre*, souligne la valeur de ses romans nationaux. — Pp. 150-170 : *Sienkiewicz et ses prédécesseurs*. — Pp. 344-361 : *Sienkiewicz et ses contemporains*, concerne principalement Reymont et Zeromski.

— *Sienkiewicz et la littérature polonaise* (*L'Europe Politique et Littéraire*, 1906, t. II, p. 485-503).

Reproduit la III^e partie de l'étude ci-dessus.

PORTERET (Léo). — *Sieroszewski et Sienkiewicz* (*La Pologne Littéraire*, 15 septembre 1933, n° 84).

PRESSE (La) du 30 mars 1901. — *L'auteur de Quo Vadis* ?

Détails sur le projet de mise en scène de *Par le fer et par le feu* et sur le prochain roman de Sienkiewicz déjà vendu à un éditeur anglais.

RACHILDE. — *Quo Vadis* ? (*M. D. F.*, 1^{er} août 1900, t. 35, p. 486-487).

Critique sévère du roman.

— *Les Romans* (*M. D. F.*, 1^{er} janvier 1901, t. 37, p. 167-169).

A propos de *Par le fer et par le feu*, proteste contre la mode de l'étranger et la vogue de Sienkiewicz.

RACHILDE. — Critiques toujours malveillantes des autres traductions de Sienkiewicz dans le *M. D. F.*, 1901, de mai (t. 38, p. 480-481), juillet (t. 39, p. 171), octobre (t. 40, p. 201) et août 1902 (t. 43, p. 482).

RAMEAU (Jean). — *Le Nationalisme Littéraire (Le Gaulois, 1^{er} mars 1901)*.

Commentant, à propos du grand succès de Björnson, l'article de E. Montfort (v. *supra*), fait allusion à *Quo Vadis?* et *Résurrection* et proteste contre le cosmopolitisme envahissant la littérature.

REGGIO (Albert). — Dans le vol. *Au seuil de leur âme, Etudes de psychologie critique* (Paris, Perrin, 1904).

Chapitre VIII consacré à Sienkiewicz (p. 197-229), divisé en deux parties : I. *Les titres de gloire du roman de M. Sienkiewicz* (p. 199-209), où l'auteur constate que Sienkiewicz a dans son *Quo Vadis?* renouvelé le genre du roman historique. — II. *Les héros de Quo Vadis?* (p. 213-229) souligne la profonde intuition psychologique de l'écrivain. Etude intéressante et très élogieuse.

RENAUD (J. Joseph). — *Un livre : Quo Vadis?* (*La Presse, 29 juin 1900*).

Analyse le succès du roman. Admire le talent de Sienkiewicz en trouvant néanmoins son roman superficiel.

REYMONT (Ladislas). — *Réminiscences. Comment je découvris la Trilogie de Sienkiewicz*, trad. de Franck L. Schoell (*La Grande Revue, 1^{er} janvier 1928, p. 375-384*).

Traduction d'un article paru en 1917 dans la revue varsoivienne *Sfinks*, avec note du traducteur.

RICHEPIN (Jean). — Discours à la Sorbonne (V. POLOGNE).

Bref mais intéressant.

RIEU (Fabien). — *Quo Vadis? illustré (Le Gaulois, 26 mai 1901)*.

Remarques à propos de l'édition de luxe de Flammarion, dans la traduction de Halpérine-Kaminsky.

ROBERT (Louis). — *Revue des Livres: Quo Vadis?* (*Revue du Monde Catholique, 1^{er} novembre 1900, p. 381-382*).

Courte note bibliographique très élogieuse.

ROCHEFORT (Henri). — *Les temps néroniens (L'Intransigeant, 17 août 1900)*.

Grand article de 1^{re} page; éloge du talent de Sienkiewicz, lui reproche un cléricisme exagéré; souligne les analogies de l'époque néronienne avec la France de 1900.

RZEWUSKI (Stanislas). — *Quo Vadis? (L'Événement, 3 juillet 1900)*.

Grand éloge du talent de Sienkiewicz, dont *Par le fer et par le feu* est le chef-d'œuvre. Souligne le caractère chrétien de *Quo Vadis?*

RZEWUSKY (Stanislas. — *L'auteur de Quo Vadis ?, l'Homme et l'Ecrivain, Souvenirs personnels* (Le Gaulois, 11 septembre 1900, reproduit également dans les *Annales* du 17 mars 1901).

Grand éloge de la personne de l'écrivain. Quelques souvenirs intéressants.

— *Le jubilé de Sienkiewicz à Varsovie. Signification et programme des fêtes* (Le Gaulois, 9 décembre 1900).

Souligne le caractère national des manifestations qui se préparent en l'honneur de Sienkiewicz.

— *Henri Sienkiewicz au théâtre* (Le Gaulois, 22 octobre 1904).

A propos de la mise en scène de *Par le fer et par le feu*, étudie l'œuvre dramatique de Sienkiewicz, qu'il juge remarquable, et s'étonne qu'elle n'ait pas été traduite en français.

— *Le théâtre de Sienkiewicz* (Supplément littéraire du *Figaro*, 27 novembre 1909).

A propos de l'opéra, reproduit avec quelques remaniements l'article ci-dessus.

ROSNY aîné (J.-H.). — Préface à la trad. des *Chevaliers Teutoniques* (Paris, Fasquelle, 1905, p. I-IV).

S'inspire d'un article de T. de Wyzewa dans la *R. D. D. M.* du 15 juillet 1900. Eloge des romans nationaux aux dépens de *Quo Vadis?*

Une lettre à Kozakiewicz, accompagnant cette préface, nous a été communiquée par un libraire de Paris (H. Dauthon, 3, rue Bonaparte) :
 « Cher Monsieur, ce voyage qui devait être un voyage d'agrément a été
 « troublé par un nombre extraordinaire de travaux urgents envoyés
 « de tous côtés. Excusez-moi ! Ci [joint] une petite préface absolu-
 « ment quelconque, écrite entre deux départs, sur un coin de table.
 « On tâchera de l'arranger un peu sur épreuves. Et en définitive, les
 « préfaces c'est surtout pour ajouter un nom sur la couverture ! — De
 « grand cœur. J.-H. ROSNY. »

SAINTE-CROIX (Camille DE). — *Par le fer et par le feu...* (La *Revue Théâtrale*, octobre 1904, n° 20, p. 465-467).

A propos de la mise en scène du roman, article intéressant sur l'activité littéraire de Sienkiewicz comparé à Michel Zévaco. Les *Esquisses au charbon* sont considérées comme la meilleure partie de son œuvre.

SAVINE (Albert). — Préface aux *Pages d'Amérique*, Paris, Chamuel, 1901.

SCHNEIDER (Louis). — *L'auteur du drame, M. Emile Moreau* (Le *Théâtre*, avril 1901, n° 55, p. 18-19).

Détails intéressants sur la genèse du drame *Quo Vadis ?*

— *Echos de théâtre* (Revue *Illustrée*, 15 avril 1901).

Quelques mots sur le succès du roman *Quo Vadis ?*

SCHOELL (Franck L.). — *Littérature et théâtre : Les Contes de Sienkiewicz* (*L'Europe Centrale*, 11 février 1933, p. 91-92).

Critique en général les nouvelles de Sienkiewicz, notamment le *Gardien du Phare* et juge leur popularité imméritée. Trouve des qualités à certains contes, surtout à *Bartek le Vainqueur*.

S. E. — *Causerie Littéraire : Sienkiewicz* (*Bul. Pol.*, 15 juin 1896, n° 95, p. 121-122).

S'efforce d'expliquer par des raisons politiques l'indifférence du public français pour Sienkiewicz.

SERGINES. — *Echo de Paris (Les Annales*, 17 décembre 1905, p. 590).

A propos du Prix Nobel, décerné à Sienkiewicz, rappelle sa popularité en France.

SIMOND (Charles). — Notice littéraire et biographique aux *Esquisses Polonaises* (Paris, Henri Gautier, 1889).

Grand éloge des nouvelles de Sienkiewicz.

STOULLIG (Edmond). — Dans *Les Annales du théâtre et de la musique*, 1901, t. 27, p. 290-298.

Concerne le drame *Quo Vadis?*; détails sur sa genèse et sa mise en scène. Rappelle quelques opinions du public sur le roman, et les pourparlers ayant précédé sa publication.

— *Ibidem*, 1909, p. 326-328.

Détails concernant l'opéra, les adaptateurs, l'interprétation et la mise en scène.

STRYIENSKI (Casimir). — *Revue Littéraire : Quo Vadis ?* (*Revue Encyclopédique*, 1900, t. II, p. 755).

Grand éloge du roman. Souligne son caractère symbolique et patriotique.

— *Henryk Sienkiewicz* (*Revue Universelle*, 1901, t. I, p. 1-5).

Détails sur le succès de *Quo Vadis?* en France et à l'étranger, souligne encore sa portée nationale.

— On trouvera encore de courtes appréciations de Stryienksi sur les autres œuvres de Sienkiewicz dans la *Revue Universelle*, 1901, p. 20, 447, 546, 732.

SWELL (Fréd.). — *Les Arbitres de l'Elégance. A propos du nouveau roman Quo Vadis ?* (*Le Gaulois du Dimanche*, 23 septembre 1900).

Ne se rapporte qu'indirectement à Sienkiewicz. Consacré aux « grands élégants » et dandys de tous les âges ; illustré de nombreux portraits, entre autres de Pétrone, par Georges Rochegrosse.

TERRADE, de la Société de Marie. — *Quo Vadis ?*, de Henryk Sienkiewicz, et les Martyrs de Chateaubriand. Conférence faite au cercle du Luxembourg, le 8 février 1901. Paris, librairie Ch. Poussielgue, 1902, 45 pages.

Reprend les critiques de Lucens dont cette conférence paraît s'être inspirée: admire la méthode réaliste de *Quo Vadis?*, mais regrette certains passages licencieux, et le rationalisme de Pétrone. Commente le succès du roman comme une manifestation religieuse.

TESLAR (André). — Préface de *En esclavage chez les Tartares* (Paris, Malfère, 1933, p. v-viii).

Courte appréciation de l'œuvre de Sienkiewicz.

— Préface des *Chevaliers Teutoniques* (Paris, Malfère, 1934, p. v-viii).

Note sur l'œuvre de Sienkiewicz. Allusion au succès de *Quo Vadis ?*

THEATRE (Le). — Avril 1901, n° 55.

Contient des articles intéressants concernant le drame *Quo Vadis ?*: de Henri Fouquier (pp. 1-16) de Louis Schneider (p. 18-19), de Adolphe Aderer (pp. 20-25), de B. Kozakiewicz (p. 17), v. *supra*, et une note anonyme sur *L'Auteur de la musique*, Francis Thomé.

THOMAS (Emile). — *Pétrone dans Quo Vadis ?* dans le vol. *L'envers de la société romaine, Pétrone* (Paris, A. Fontemoing, 1902, p. 217-221).

Conteste la valeur historique du roman, reproche à Sienkiewicz des anachronismes, procédant surtout de la « modernisation » de Pétrone.

TOPASS (Jan). — *Le livre polonais à l'étranger (La Pologne, 1^{er} janvier 1934, p. 44-45).*

Parlant de traducteurs, attribue la sévère critique de Léon Daudet adressée à *Quo Vadis ?* à la médiocrité de la traduction française du roman.

TERSANT (Comte Jacques DE FRANCE DE). — Préface aux *Chevaliers Teutoniques* (Paris, Malfère, 1934, p. 1-3).

Intéressante parce que l'auteur adresse à la critique française quelques *verba veritatis* au sujet des « injures que Sienkiewicz et son œuvre ont essayées en France ».

TOUT-PARIS. — *Bloc-notes parisien : A propos de Quo Vadis ? (Le Gaulois, 10 mars 1901).*

Rapporte les conversations qui se tiennent dans les salons à propos du roman à la mode.

— *Bloc-notes parisien : Païens et Chrétiens (Le Gaulois, 4 avril 1901).*

A propos du drame *Quo Vadis ?* examine les pièces « chrétiennes » jouées avant.

TOUT-PARIS. — *Bloc-notes parisien : Que devient Henryk Sienkiewicz ?* (*Le Gaulois*, 2 février 1912).

A propos de la reprise de l'opéra fait allusion à un accident de chasse et au nouveau roman de Sienkiewicz, *Dans le désert et dans la brousse*.

TRAWINSKI (F.). — *Quo Vadis ? au théâtre* (*Bul. Pol.*, 15 mai 1901, p. 109-116).

Relève la malveillance de la critique française à l'égard de Sienkiewicz.

UN POLONAIS. — *Au jour le jour : Le jubilé de l'auteur de Quo Vadis ?* (*Le Temps*, 1^{er} janvier 1901).

Compte rendu détaillé des fêtes du jubilé.

VALLIER (Robert). — *Le théâtre* (*La République Française*, 19 mars 1901).

Concerne exclusivement le drame.

VENANCOURT (Daniel DE). — *L'envahissement* (*Le Penseur*, 1^{er} juillet 1901, n° 7, p. 249-253).

Long article très intéressant, concernant *Résurrection* et *Quo Vadis ?* : attribue leur succès immérité à leur caractère romantique. Proteste contre l'importation des littératures étrangères.

VOGÜÉ (Melchior DE). — Réponse à l'enquête de M. Kobryner (Voir *supra* KOBRYNER), datée du 2 avril 1901.

Se refuse à juger Sienkiewicz, ne pouvant le lire dans l'original.

WALKER (Sidney). — *Sienkiewicz et Verhaeren* (*M. D. F.*, 1^{er} mai 1917, t. 121, p. 65-74).

Compte rendu d'une cérémonie commémorative organisée à Londres en l'honneur du poète belge et de l'écrivain polonais, sur l'initiative du « Polish Information Committee ».

WARNERY (Henri), professeur à l'Université de Lausanne. — Réponse à l'enquête de Mathilde Kobryner (v. *supra* KOBRYNER), datée du 23 mars 1901.

Appréciation extrêmement élogieuse. Souligne surtout chez Sienkiewicz le don de la vie qu'il appelle « la marque du génie » ; estime que *Quo Vadis?* est une des œuvres les « plus fortes de la littérature européenne du XIX^e siècle ».

WODZINSKI (Comte A.). — *Le roman historique polonais contemporain : Par le fer et par le feu* (*La Nouvelle Revue*, 1^{er} et 15 avril 1890, p. 521-546, 760-784).

Analyse littéraire, passages traduits avec de bons commentaires.

— *Un roman de Sienkiewicz : Sans Dogme* (*Nouvelle Revue*, 15 juillet 1891, p. 322-347).

Démontre l'influence de Bourget sur Sienkiewicz, notamment les ressemblances entre le *Disciple* et Ploszowski.

WODZINSKI (Comte A.). — *Un roman chrétien : Quo Vadis ? par M. Henri Sienkiewicz* (R.D.D.M., 1^{er} février 1899, p. 641-670).

Analyse et extraits du roman.

WYZEWA (Téodor DE). — *L'Art contemporain en Pologne*, Préface à *Bartek Vainqueur* (Paris, Ch. Laurent, 1886, p. I-XXXVIII).

Démontre que les Polonais sont incapables — par excès de génie — d'avoir une bonne littérature nationale.

— *Revue étrangères : Le dernier roman de M. Henri Sienkiewicz* (R.D.D.M., 15 juillet 1900, p. 443-454).

Excellente analyse extrêmement élogieuse de *Krzyzacy* avec des fragments traduits. Allusions également élogieuses à *Quo Vadis ?*

— *Revue étrangères : Henri Sienkiewicz et l'âme polonaise* (R.D.D.M., 15 décembre 1916, p. 935-946).

Étude très intéressante qui met en valeur le rôle national de Sienkiewicz dans ses romans épiques. Sévère pour *Quo Vadis ?*

ZAMACOÏS (Miguel) [pseud. « Un Monsieur de l'Orchestre »]. — *La Soirée* (*Le Figaro*, 18 mars 1901).

A propos du drame *Quo Vadis ?* tente d'expliquer le succès du roman par l'excentricité du titre.

— *La Soirée* (*Le Figaro*, 27 novembre 1909).

Concerne l'opéra de Nougès ; détails sur le succès du roman.

ZUCCOLI (Luciano). — *Lettres italiennes* (M.D.F., mars 1900, t. 33, p. 846-847).

Dénonce l'absurdité du succès de *Quo Vadis ?* en Italie. Détails concernant la querelle des éditeurs italiens autour du roman.

Voir encore les articles publiés après la mort de Sienkiewicz, dont les plus importants sont dans : le *Temps* du 18 novembre 1916; les *Annales* du 26 novembre 1916, p. 555; le *Gaulois* du 17 novembre 1916; le *Matin* du 17 novembre 1916.

A consulter également, à la Bibliothèque de l'Arsenal (Fonds Rondel) :

Le *Dossier Sienkiewicz* contenant quelques articles publiés à l'occasion de la mort de l'écrivain et de la translation de ses cendres.

Le *Dossier Quo Vadis ?* contenant des programmes, réclames et critiques concernant l'opéra et le film *Quo Vadis ?*, le livret de Henri Cain, un album de croquis de Delaroche et deux adaptations scéniques de *Quo Vadis ?* : de Ducis (imprimée) et de Trioullier en manuscrit.

Le *Recueil Stoullig*, contenant des coupures de journaux qui concernent : mars 1901, le drame *Quo Vadis ?*; octobre 1904, la mise en scène de *Par le fer et par le feu*; novembre 1909, l'opéra de Nougès.

La plupart des articles contenus dans ces dossiers (qui souvent ne portent ni la date ni le titre du journal dont ils ont été extraits) ont été insérés, après vérification, dans la présente bibliographie.

**

On trouve en outre de courtes allusions à Sienkiewicz d'un certain intérêt, dans des ouvrages ou articles qui ne le concernent pas directement :

ADAM (Paul). — *Préface pour « La Chimère » de Louis Dumont (La Plume, 15 novembre 1901, p. 894).*

BALDENSBERGER (Fernand). — *La Littérature* (Paris, Flammarion, 1913, p. 189).

BALLOT (Marcel). — *Les Derniers Jours de Saint Pierre (Le Figaro, 17 décembre 1903).*

BAZALGETTE (Léon). — *Traduttore, traditore (La Plume, 15 mai 1901, p. 462).*

BEAUFILS (Ed.). — *Le Salon des Artistes Français (Le Penseur, 1^{er} juin 1901, n° 6, p. 232).*

BÉRAL (Paul). — Dans *Les Idées et les Livres, Annales de Bibliographie critique*, 1^{er} février 1902, n° 11, p. 319-320.

BERTRAND (Louis). — *Idées et Portraits* (Paris, Plon, 1927, p. 180).

BIRÉ (Edmond). — *Causerie Littéraire : Le Cardinal Wiseman (L'Univers, 30 avril 1901).*

BLOY (Léon). — *Exégèse des Lieux Communs* (Première série, Paris, Société du Mercure de France, p. 208).

BRIAN-CHANINOW. — Dans le *M.D.F.*, 15 décembre 1933, p. 697.

BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Honoré de Balzac* (Paris, C. Lévy, 1906, p. 9).

CABS (Maurice). — *Fleur de Grève* (Paris, Flammarion, 1902, Préface, p. x-xi).

CHAMPION (Pierre). — *Marcel Schwob et son temps* (Paris, B. Grasset, 1927, p. 177, 234).

CORRESPONDANT (Le). — 10 juillet 1900, p. 380; 25 décembre 1900, p. 1183.

COUVE (Benjamin). — *Le Roman de Julien l'Apostat (Foi et Vie, 1^{er} janvier 1901, p. 7).*

- CROSNIER (Abbé Alexis). — *Tendances nouvelles en Littérature* (*Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, 1^{er} décembre 1903, p. 197).
- DAUDET (Léon). — *Chrétiens sans le savoir* (*Le Gaulois*, 24 mars 1901).
- *Moloch et Minerve* (Paris, Nouv. Libr. Nationale, 1924, p. 11).
- *Le Rêve éveillé* (Paris, B. Grasset, 1926, p. 33).
- *Etudes et milieux littéraires* (Paris, B. Grasset, 1927, p. 200).
- *L'Europe Nouvelle*, 2 octobre 1926, n° 451, p. 1369.
- DEFFOUX (Léon). — *Petit historique du Prix Nobel de Littérature* (*M.D.F.*, 15 janvier 1920, t. 137, p. 560).
- DENNERY (Armand). — *Les Martyrs chrétiens* (*Revue Blanche*, 15 octobre 1900, p. 241).
- DOUMIC (René). — *Le Roman collectif* (*R. D. D. M.*, 15 mai 1902, p. 441).
- FAURÉ-BIGUET (J.-N.). — *Montherlant, Homme de la Renaissance* (Paris, Plon-Nourrit, 1925, p. 5-6).
- FLERS (Robert DE). — *La semaine littéraire : La Mort des Dieux* (*La Liberté*, 10 décembre 1900).
- FRANCE (Anatole). — *Sur la Pierre Blanche* (Paris, Calmann-Lévy, 1905, p. 154).
- GOURMONT (Remy DE). — *Promenades Littéraires*, 5^e série (Paris, Edition du *Mercure de France*, 1913, p. 278).
- HAUSER (Fernand). — Dans *La Pie* du 2 février 1901, p. 39.
- JALOUX (Edmond). — *Le Centenaire de Walter Scott* (*Le Temps*, 16 septembre 1932).
- KAHN (Gustave). — *Critique des romans : Alfred Jarry : Messaline* (*La Plume*, 1^{er} avril 1901, p. 209).
- *L'épopée du roi* (*La Nouvelle Revue*, 1^{er} août 1901, p. 467).
- LANSON (Gustave). — *Histoire de la littérature française* (8^e édit., p. 1088; 18^e édit., p. 1108).
- LEBLOND (Marius-Ary). — *La captivité d'une langue : le polonais* (*M.D.F.*, 16 juin 1910, t. 85, p. 633, 634).
- *La France voudrait mieux connaître la littérature polonaise* (*La Vie*, 15 janvier 1923, p. 35-36).
- LÉGER (Louis). — *La jeunesse de deux idéalistes : Sigismond Krasiński et Henri Reeve* (*R.D.D.M.*, 1^{er} mai 1903, p. 191).
- LICHTENBERGER (André). — Dans *Les Nouvelles françaises* du 1^{er} octobre 1910, n° 4, p. 51).
- L. M. (Lucien Moreau). — *Bulletin Bibliographique* (*Revue de L'Action Française*, 1^{er} mai 1901, t. IV, p. 773).
- LORRAIN (Jean). — *Pall-Mall Semaine* (*Le Journal*, 23 juillet 1900).

- MAURRAS (Charles). — *Barbarie et poésie* (Paris, Nouv. Librairie Nationale, 1925, p. 153).
- MILLE (Pierre). — *Opinions et Paradoxes : M. Björnstjerne-Björnson et la France* (*Revue Bleue*, 15 juin 1901, p. 757).
- MONTHERLANT (Henry DE). — *Les Bestiaires* (Paris, B. Grasset, 1928, p. 11-12).
- MORAND (Paul). — *1900* (Paris, *Les Editions de France*, 1931, p. 168).
- MURET (Maurice). — *Les contemporains étrangers*, t. II (Paris, Fontemoing, 1914, p. 2).
- PRÉVOST (Marcel). — *Lettres à Françoise* (*Le Temps*, 21 mars 1901).
- REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE, 1925, p. 169.
- ROD (Edouard). — *Le roman et l'histoire* (*La Grande Revue*, 1^{er} avril 1901, p. 57).
- *Le Néron de M. Boïto* (*R.D.D.M.*, 1^{er} juillet 1901, p. 221).
- RZEWUSKI (Stanislas). — *La littérature polonaise contemporaine* (*Revue Encyclopédique*, 1897, p. 916).
- SOREL (Albert). — *Le roman historique* (*Le Temps*, 18 septembre 1902).
- TREICH. — *Almanach des lettres françaises et étrangères*, t. II, p. 136.
- VALBERT (Léon). — *Quo Vad... rouillis ? Roman des temps biberoniens* (Paris, Société Parisienne d'Édition, 1903, p. 304-305).
- VAN TIEGHEM (Paul). — *Précis d'histoire littéraire de l'Europe*, (Paris, Alcan, 1925, p. 286-287).
- VARILLON (Pierre) et RAMBAUD (Henri). — *Enquête sur les maîtres de la jeune littérature* (Paris, Bloud et Gay, 1923, p. 106).
- VOGÜÉ (Vicomte Melchior DE). — *Maxime Gorky, l'œuvre et l'homme* (*R.D.D.M.*, 1^{er} août 1901, p. 692).
- WYZEWA (Téodor DE). — *Revue étrangères : Le comte Tolstoï et la critique russe* (*R.D.D.M.*, 15 mars 1901, p. 451).
- *Une lettre de M. de Wyzewa* (par Léon Bazalgette) (*La Plume*, 1^{er} août 1901, p. 599).
- *Revue étrangères : Un roman polonais : Dzieci*, par Boleslas Prus (*R.D.D.M.*, 15 août 1909, p. 935-936).
- *Revue étrangères : Un romancier polonais : M. Ladislas Reymont* (*R.D.D.M.*, 15 septembre 1910, p. 468).
- ZALESKI (Z.-L.). — *Les deux aspects du roman polonais* (*M.D.F.*, 4 octobre 1920, t. 143, p. 47).
- *Attitudes et Destinées* (Paris, *Les Belles Lettres*, 1932, *passim*).

II. BIBLIOGRAPHIE DES ADAPTATIONS DE *QUO VADIS* ?

CAIN (Henri). — *Quo Vadis* ? d'après le roman de Henryk Sienkiewicz, traduit par B. Kozakiewicz et L. de Janasz. Musique de Jean Nougès. Paris, édition de la *Société Musicale*, G. Astruc et C^{ie}, 1908.

— *Idem*, 22^e édition, Paris, Libr. Théâtrale, G. Astruc et C^{ie}, 1910.

Livret de l'opéra, en prose, portant l'inscription suivante : « A l'Antique Terre du Latium Henryk Sienkiewicz, Henri Cain, Jean Nougès ».

CIGALA (Abbé Célestin Albin DE). — *Urbi et Orbi*, roman des temps post-néroniens, Paris, Lethielleux, 1904.

Suite donnée à *Quo Vadis*?, devant constituer selon l'auteur « le second acte de la tragédie ».

DELAROCHE (P.-C.). — *Quo Vadis* ? croquis de scène et de coulisse, préface de Gustave Kahn. Paris, Louis Geisler, éditeur, 1910.

Cet album, édité à l'occasion de l'opéra, contient dans sa première partie les portraits des *Auteurs et Collaborateurs*, entre autres de bons croquis de Sienkiewicz et de Kozakiewicz ; la seconde partie est consacrée aux *Interprètes*, la troisième aux *Croquis de Scène*.

DUCIS (Georges). — *Le baiser d'Eunice*, drame en un acte en vers, tiré du *Quo Vadis* ? de Sienkiewicz ; ni le lieu ni la date de publication ne sont mentionnés. (Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Rondel, dossier *Quo Vadis* ?)

Accompagné d'une lettre manuscrite de l'auteur, adressée de Monte-Carlo, le 4 octobre 1910, au directeur de l'Odéon ; pièce intéressante, sobre et bien écrite.

MARCILLAT (Paul DE). — *Quo Vadis* ? de Sienkiewicz, tableaux et scènes de Rome antique, Cambrai, impr. de Régnier frères, 1908.

Adaptation en vers des principales scènes de *Quo Vadis* ?, en particulier de celles de la décadence romaine.

TRIOULLIER (Célestin). — *Marcus et Lygie avant la persécution*, fragments du 1^{er} acte, manuscrits. (Bibl. de l'Arsenal, Fonds Rondel, dossier *Quo Vadis* ?)

— *Marcus et Lygie pendant la persécution*, fragments de l'acte II et IV, manuscrits. *Ibidem*.

Accompagné d'une lettre de l'auteur au directeur de l'Odéon. Si l'on en juge par les fragments que possède l'Arsenal, le drame est fort médiocre.

III. BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES TRADUCTIONS ET DES EDITIONS DE *QUO VADIS ?* EN FRANCE (1)

1. *Quo Vadis ? Un roman sous Néron.* — Fragments traduits par M^{me} la baronne de Baulny, née Rouher. (*Le Correspondant*, 25 décembre 1896, 10 et 15 janvier 1897.)
2. *Quo Vadis ? Récit des temps de Néron.* — Fragments traduits par J.-V.-G. [Gasztowtt] (*Bulletin Polonais*, 1897, nos 104, 107, 109, 111, 112, 113.)
3. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens.* Traduction de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz. Gr. in-18, 645 p. Paris, Editions de la *Revue Blanche*, 1900 (19 juin). (Corbeil, imprim. Ed. Crété.)
4. *Quo Vadis ? Un roman sous Néron.* Trad. du polonais par la baronne de Baulny, née Rouher. Edition illustrée contenant 17 gravures originales, 3 vues, 2 cartes et 2 plans. Petit in-8°. 784 pages. Einsiedeln (Suisse). Etablissements Benziger, 1900. (Denys Rathon, dépositaire en France).
5. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens.* Trad. de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz. Edition du jubilé. In-8°. 567 p. avec 1 portrait. Paris, éd. de la *Revue Blanche*, 1901 (8 mars). (Corbeil, impr. édit. Crété.)

Il a été tiré à part 200 ex. sur vieux Japon à la forme, numérotés à la presse.

(1) Nous n'avons pu contrôler toutes les données que nous citons. Nous nous sommes basée sur le *Catalogue Général de la Librairie Française* (Lorenz), le *Journal de la Librairie* (Cercle de la Librairie), le *Manuel Bibliographique de Lanson*, l'*Essai de Bibliographie* de C. Beresniewicz (Paris, Champion, 1911) et sur le catalogue de l'*Exposition du Livre Polonais à l'Etranger*, Varsovie, 1933.

6. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens*. Trad. de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz. Nouvelle édition expurgée à l'usage de la jeunesse. In-18° Jésus. VIII-619 p. avec 1 portrait et 1 plan des quatorze régions de la Rome ancienne. Paris, libr. Lethielleux, 1901 (mars). (Tours, impr. Deslis frères.)
Réédité en 1909 et 1930.
7. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens*. Trad. de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz, approuvée par l'auteur. Edition illustrée. Gr. in-8°, 560 p. Paris, libr. Montgrédien et C^{ie}, 1901 (6 décembre). (Impr. Mouillot, Paris.)
8. *Quo Vadis ?* Traduction nouvelle et complète par Halpérine-Kaminsky. Illustrée de 125 grav. sur bois gravées par Lemoine et 53 pl. hors-texte d'après les dessins de Jan Styka. 3 vol. in-4°. Libr. Flammarion (1901-1904).
9. *Quo Vadis ?* Traduction nouvelle et absolument complète par Halpérine-Kaminsky, illustrée de 150 grav. sur bois et de 50 pl. tirées à part, d'après Jan Styka. In-4°. Paris, Melet, 1904.
Tiré à 50 exemplaires, dont 20 sur papier du Japon à 400 francs et 30 sur papier de Chine à 250 francs.
10. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens*. Trad. complète de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz. Edition de la *Revue Blanche*. Gr. in-18°, 645 p. *Bibliothèque Charpentier*, E. Fasquelle, éditeur, Paris, 1903. (Corbeil, Impr. Ed. Crété.)
Réédité depuis en 2 vol. (Imprimeries Réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris). Ne figure pas dans les catalogues de la librairie française, jusqu'en 1931.
11. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens*. Edition illustrée d'après les dessins de Jan Styka. In-12°, 592 p. Paris, Flammarion, 1904. Trad. de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz.
Réédité en 1909.
12. *Quo Vadis ? Roman des temps de Néron*. Nouvelle traduction complète d'après l'original, par P.-A. de Roncey. In-8°, 738 p., avec illustrations de Tofani. Paris, libr. Garnier frères, 1904. (Tours, impr. Deslis frères.)
Réédité en 1909 (in-18° Jésus).
13. *Quo Vadis ?* Traduit par P. Picard. In-12° illustré. Paris, P. Picard, 30, rue Ravignan, 1907. Edition abrégée.
14. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens*. Trad. de J. Ferenczy. Illustrations de Kupka et Lionel. In-8°. Paris, Ferenczy, éditeur.

15. *Quo Vadis ? Roman des temps néroniens*. Trad. de J. Ferenczy. Illustrations de Jan Styka. In-8°. Paris, Albin-Michel, 1909.
Ed. abrégée. Col. *Le Roman Succès*.
 16. *Quo Vadis ?* Trad. de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz. Illustrations de Orazi. Paris, libr. Pierre Lafitte et C^{ie}, 1910 (8 novembre). In-8° à 2 col., 120 p.
Idéal Bibliothèque, N° 10. Réédité en 1920 (Corbeil, Imprimerie Crété), in-8° à 2 col., 112 p.
 17. *Quo Vadis ?* 3 vo^l. in-16° de 96 p. chacun. Paris, Arthème Fayard et C^{ie}, édit. 1913.
Collection *Les meilleurs livres*, N°s 44, 45, 46.
 18. *Quo Vadis ? Roman du temps des Césars*. Trad. de Regor des Sennerav. In-16°, 378 p. Paris, Nelson, 1913.
 19. *Quo Vadis ?* Edition abrégée pour la jeunesse. Paris, libr. Hachette, 1927 (6 janvier). In-8°, 95 p., avec illustrations.
Bibliothèque des Écoles et des Familles. Série des Grands Romanciers Contemporains.
 20. *Quo Vadis ?* Adaptation populaire de Romain Slawsky. Paris, F. Rouff, édit., 1927 (11 avril). (Impr. Paul Dupont.) In-8° à 2 col., 48 p. avec illustrations.
Nouvelle Collection Nationale, N° 76.
 21. *Quo Vadis ?* Paris, F. Rouff, édit., 1929 (8 juillet). In-16°, 112 p. avec illustrations.
Collection *Ma Bibliothèque*, N° 12.
-

INDEX

- ABAKANOWICZ, 7, 30.
 ADAM (Paul), 27, 69, 114, 206, 207.
 AGEN (Boyer d'), 43, 44, 95, 153, 194, 206, 225.
 ALCIBIADE, 22.
 ALLAIS (Alphonse), 17.
 ALLARD (Paul), 156, 223.
 ALMA TADEMA, 96.
 ANNUNZIO (Gabriel d'), 21, 79, 86, 127, 172, 180, 186, 188, 190.
 ANTOINE, 54.
 ARBORIO (Sylvain d'), 48.
 ART (Georges), 187-188.
 AUREVILLY (Barbey d'), 22, 79.

 BACHELET, 77.
 BALLOT (Marcel), 194.
 BALZAC (Honoré), 189, 191.
 BARBÉZIEUX (Georges), 103.
 BARRETT (Wilson), 47-49.
 BASCH (Victor), 24, 112.
 BATTISTINI, 54.
 BAUDRILLART (André), 88, 95, 98, 104, 121, 134, 135, 211.
 BAUDRILLART (Henri), 156, 223.
 BAULNY (Baronne de), 15, 43.
 BAZALGETTE (Léon), 33, 39, 114, 152.
 BEAUFILS (Ed.), 19.
 BÉRAL (Paul), 204.
 BÉRENGER (sénateur), 51.
 BERNARD (Tristan), 27, 28.
 BERNHARDT (Sarah), 224.
 BERTHEROY (Jean), 150, 206, 207.
 BERTRAND (Henry), 166.
 BERTRAND (Louis), 115, 200.
 BETHLÉEM (Louis), 121, 131.
 BEULÉ (Ernest), 156, 243.
 BEURLIER (Emile), 99, 126.
 BIGUET (A.), 24, 85, 121.
 BIRÉ (Edmond), 24, 121, 126.
 BIRKENMAJER (Joseph), 159.

 BJÖRNSSON (Bjönstjerne), 4, 109, 171, 177-179, 180, 181, 186, 188, 190.
 BLANC (Edmond), 19.
 BLOY (Léon), 113, 124, 193, 194, 201, 202.
 BOISSIER (Gaston), 77, 154, 156, 223, 226.
 BORDEAUX (Henry), 18, 24, 31, 66, 74, 88, 99, 105, 121, 124, 131, 132, 172, 181, 182, 188, 212.
 BORGIA, 22, 138.
 BOURGET (Paul), 14, 68, 76, 78, 88, 89, 98, 103, 122, 125.
 BOUILHET (Louis), 155, 166, 168.
 BOUILLY, 150.
 BOUSQUET, 138.
 BRAHMER (Mieczyslaw), 7, 9, 10.
 BRANDÈS (Georges), 179.
 BREMOND (Henri), 25, 100, 101, 111, 121, 125, 130, 134, 211.
 BRIANCHANINOFF, 19.
 BRISSON (Adolphe), 24, 87, 93, 99, 103, 133, 211.
 BRONARSKI (Alphonse), 9, 19, 157, 159, 160, 161, 208.
 BRUMMEL, 21, 22.
 BRUNEAU (Alfred), 53.
 BRUNETIÈRE (Ferdinand), 14, 15, 110, 122, 153, 154, 156, 162, 163, 173, 178, 192, 222-223.
 BRUSSEL (Robert), 26, 53.
 BRZOWSKI (Stanislas), 5.

 CABS (Maurice), 177, 191, 207.
 CAIN (Henri), 52.
 CASANOVA (Nonce), 206, 207.
 CASTANIER (Prosper), 166, 206.
 CHAMBRUN (Comte de), 28, 29.
 CHAMPION (Edouard), 200.
 CHAMPION (Pierre), 115, 200.
 CHAMPSAUR (Félicien), 194, 206, 207.

- CHATEAUBRIAND (René DE), 21, 71,
86, 102, 110, 123, 126, 129, 130,
148, 153, 155, 160, 161, 165, 166,
167, 170, 178, 179, 180, 192, 222,
223.
- CHLEBOWSKI (Bronislas), 3.
- CIGALA (Albin DE), 55, 56, 182, 205.
- CLARETIE (Jules), 23, 25, 86, 93, 104,
164, 170.
- CLAVEAU (A.), 128.
- CODOU, 52.
- COMTE (Auguste), 5.
- COPPÉE (François), 137, 138.
- COQUELIN (Constant), 18, 48, 49, 93,
103.
- COQUELIN (Jean), 50, 52.
- CORNEILLE (Pierre), 77, 100.
- COUVE (Benjamin), 85.
- CROSNIER (Alexis), 82, 99, 100, 110,
113, 121, 124, 129, 130, 131, 134,
147, 166, 194.
- CURTIN (Jeremiah), 3, 7, 226.
- CZACHOWSKI (Kazimierz), 7, 9.
- DAC (Henri), 121, 128, 129, 130,
131, 135.
- DAUDET (Alphonse), 76, 90, 191.
- DAUDET (Léon), 29, 30, 115, 118,
119, 135, 145, 152, 168, 194, 200-
203.
- DARTY (Gilda), 51.
- DAVENAY (G.), 221.
- DEBAY (Victor), 167.
- DEFFOUX (Léon), 4.
- DE MAX, 50, 52.
- DEMESTRE (Charles), voir Martel.
- DENAI, 134.
- DENNERY (Armand), 139.
- DESCHAMPS (Gaston), 19, 20, 23, 63,
86, 95, 103.
- DÉVERIN (Edouard), 32.
- DEZOBRY, 77.
- DICKENS (Charles), 171.
- DION CASSIUS, 156, 223.
- DORSAY, 21.
- DOSTOÏEWSKY, 99, 171, 190.
- DOUMIC (René), 110, 141, 177.
- DRUMONT (Edouard), 24, 30, 39-40,
62, 81, 135.
- DUCIS (Georges), 54, 205.
- DUMAS père (Alexandre), 21, 76,
102, 110, 140, 143, 150, 153, 157,
159, 165, 166, 168, 175, 178, 179,
189, 192, 193, 195, 222, 223.
- DUMÉNY, 50, 52.
- DUMONT (Louis), 114, 206, 207.
- DUMONT-WILDEN (Louis), 73.
- DUQUESNE, 51, 52.
- DUQUESNEL (Félix), 22, 24, 51, 155,
159, 165, 183.
- DUVENDAL, 120.
- EPHRAÏM (Armand), 206.
- ERNEST-CHARLES (J.), 16, 63-64, 66,
181, 190.
- ESPARBÈS (Georges D'), 95, 113, 148,
152, 173, 174, 211.
- ELIOT (George), 171 .
- FABIEN, 219.
- FAGUET (Emile), 23, 24, 50, 69, 70,
101, 109, 128, 153, 180, 213.
- FASQUELLE (Eugène), 28, 42.
- FAURÉ-BIGUET (N.), 209.
- FÉNÉON (Félix), 8, 32, 224.
- FÉVAL (Paul), 149.
- FERENCZY, 45.
- FERRERO, 202.
- FEUILLET (Octave), 21, 149, 191.
- FLAMENT (Albert), 68.
- FLAMMARION (Ernest), 43, 44, 223.
- FLAUBERT (Gustave), 21, 76, 77, 86,
89, 90, 91, 96, 98, 102, 148, 152,
155, 158, 167, 174, 180, 196, 202,
- FLIERS (Robert DE), 24, 87, 103, 125,
170, 204, 206.
- FOGAZZARO, 172, 175, 191.
- FONTENELLE, 166.
- FOQUIER (Henry), 23, 100, 101,
142, 146, 155, 156, 176.
- FOURCAUD, 53.
- FOURNIER (Marc), 159.
- FRANCE (Anatole), 40, 76, 79, 111,
127, 136, 142, 145, 170, 206, 207.
- FREDDIS, 132.
- FUSTEL DE COULANGES, 156, 223.
- GALDEMAR (Ange), 22, 48, 49, 103,
220.
- GARIBALDI, 3.
- GARNIER, 51.

- GASZTOWTT (Venceslas), 15.
 GAUTIER, 102.
 GAUTHIER-VILLARS (Henri), 167.
 GÉRIS (R.-F.), 19, 208.
 GHÉON (Henri), 25, 62, 113, 150-151, 211.
 GIDE (André), 27.
 GIOVAGNIOLI (Raphaël), 205.
 GIRON (Aimé), 144, 164, 206.
 GOHIER (Urbain), 24, 62, 137.
 GOLDBERG (Miecislav), 47.
 GORKI (Maxime), 21, 109, 172, 188, 190, 204.
 GOSSE (Edmond), 7.
 GOURMONT (Remy DE), 27, 32, 111, 136, 142, 145.
 GRABOWSKI (Tadeusz), 111.
 GRANDCHAMP (Jacques), 23, 93, 96, 97.
 GRANDFORT (Manoël DE), 18, 24, 133, 134, 170.
 GRAVIER, 52.
 GRIMM (Thomas), 24, 72, 103.
 GUIRAND (G.), 79, 199.
 GUYOT (éditeur), 182, 205, 224, 225.
 GUYOT (Yves), 74.

 HAHN (Reynaldo), 53.
 HALPÉRINE-KAMINSKY, 17, 43, 44, 182, 185, 223.
 HAMSUN (Knut), 27, 190.
 HANAPPIER (L.-B.), 25, 113, 139, 150, 211.
 HARAUCOURT (Edmond), 174.
 HAUPTMANN (Gerhardt), 27, 172, 190.
 HAUSER (Fernand), 62, 135.
 HÉLIOGABALE, 179.
 HÉRÉDIA (J.-M. DE), 170.
 HERMANT (Abel), 167, 200.
 HERRMANN (Léon), 95.
 HEULHARDT (Arthur), 140.
 HOESICK (Ferdynand), 7, 159.
 HUGO (Victor), 55, 76, 90, 91.
 HULEWICZ, 25, 105, 184, 185.
 HUYSMANS (Karl), 78.

 IBSEN, 113, 171, 175, 179, 180.
 IGNACE D'ANTIOCHE (Saint), 127.
 ISOLA (les frères), 52.

 JALOUX (Edmond), 200.
 JAMMES (Francis), 27.
 JANASZ (J.-L. DE), 17, 27, 31, 42, 46, 64, 105, 226.
 JANNINGS (Emile), 58.
 JARDETSKI, 182.
 JARRY (Alfred), 27, 28, 113, 150, 206, 207.
 JAURÈS, 74.
 JEANROY-FÉLIX (V.), 40, 113, 149, 150, 165, 166, 194.
 JULLIEN (Adolphe), 53, 194.
 JUVÉNAL, 95.

 KAHN (Gustave), 27, 62, 113-114, 174, 175, 183, 195, 213.
 KIPLING (Rudyard), 86, 109, 172, 175, 188, 190.
 KOBRYNER (Mathilde), 88, 111.
 KOROLENKO, 172.
 KOZAKIEWICZ (Bronislas), 8, 9, 17, 23, 27-30, 32, 40, 42, 43, 46, 57, 58, 62, 105, 156, 178, 184, 186, 213, 219, 226.
 KRASINSKI (Sigsmund), 179, 223.
 KRASZEWSKI (J.-L.), 28, 179, 204, 223.
 KUPKA, 45.

 LACORDAIRE, 97.
 LAFARGUE (Marie), 52.
 LA FONTAINE, 18, 162.
 LALO (Pierre), 52, 53, 194.
 LAMARTINE (A. DE), 170.
 LANSON (Gustave), 71, 111, 183, 185, 199.
 LANTE (Emile), 174.
 LARROUMET (Gustave), 24, 42, 50, 71, 72, 153, 156, 176, 177.
 LAPARCERIE (Cora), 51.
 LAUZANNE (Stéphane), 23, 86, 87.
 LEBLOND (Marius-Ary), 205.
 LEFFÈVRE, 182.
 LEGENDRE (A.-T.), 19.
 LÉGER (Louis), 115.
 LEMAIGRE (Edmond), 24, 77, 88, 90, 96, 104, 121, 123, 124, 130, 146, 147, 149.
 LÉMAITRE (Jules), 110, 171, 172, 192, 201.
 LÉON XIII (pape), 7.

- LEPELLETIER (E.), 23, 142, 170.
 LEROUX (Gaston), 24, 50, 51, 93.
 LE SENNE (Camille), 144.
 LETHIELLEUX, 121.
 LICHTENBERGER (André), 69, 196, 206, 207, 213.
 LINOR (Georges), 54.
 LIONEL, 45.
 LIONNET (Jean), 24, 88, 94, 97, 99, 100, 104.
 LOLIÉE (Frédéric), 15.
 LOMBARD (Jean), 77, 80, 81, 87, 166, 167, 170, 171, 206.
 LOOTEN (M.-C.), 96, 98.
 LORENTOWICZ (Jean), 9, 46, 62.
 LORRAIN (Jean), 23, 81, 85, 104, 151.
 LOUBET (président), 24, 74.
 LOUYS (Pierre), 27, 40, 55, 148, 206, 207.
 LUCENS, 72, 76, 79, 121, 125, 126, 127, 134, 212.
 LUGUET (Pierre), 182, 205.
 LYTTON (Bulwer), 77, 155, 156, 194.
- MAETERLINCK (Maurice), 27, 53.
 MAIGRON (Louis), 19, 76, 79, 88, 89, 90, 102, 104, 211, 213.
 MAINDRON (Maurice), 28.
 MALLARMÉ (Stéphane), 27.
 MALOT (Hector), 191.
 MANSUY (Abel), 40, 78.
 MARCILLAT (Paul DE), 55, 205.
 MARDRUS (Dr J.-C.), 28.
 MARGUERITTE (Paul et Victor), 69, 141.
 MARGUERITTE (Paul), 170.
 MAROLLES (DE), 121.
 MARRÉNÉ-MORZKOWSKA (Valérie), 25, 105.
 MARTEL (Charles), 138, 139, 144, 147.
 MARTINELLI, 52.
 MARUCCHI (Orazio), 95, 126, 147.
 MARVINI, 52.
 MARQUET, 51.
 MASSENET, 52.
 MATUSZEWSKI (Ignacy), 162, 199.
 MAUCLAIR (Camille), 25, 113, 118, 123, 145, 146, 148, 149, 171, 180, 202, 212.
- MAUPASSANT (Guy DE), 191.
 MAURRAS (Charles), 115, 135, 155, 176, 200.
 MENDÈS (Catulle), 24, 112, 144, 145, 146, 177.
 MÉRÉ (Charles), 148, 174.
 MÈREJKOWSKY (Dimitri), 23, 172, 173, 204, 205.
 MÉRIMÉE (Prosper), 77, 78.
 MEYER (Arthur), 138.
 MICKIEWICZ (Adam), 13, 28.
 MICKIEWICZ (Ladislas), 9, 15.
 MIÉRIS, 50.
 MILHAU (Pierre DE), 87.
 MILLE (Pierre), 178.
 MIRBEAU (Octave), 170.
 MITHRIDATE, 22.
 MITTY (Jean DE), 22, 183.
 MODRZEJEWSKA, 224.
 MOLIÈRE, 82.
 MONNIER (Henri), 24, 72, 139.
 MONTFORT (Eugène), 25, 114, 151, 175, 202, 211.
 MONTHERLANT (Henry DE), 208-209.
 MONTVALENT, 19.
 MORAND (Paul), 115, 171, 200.
 MORAWSKI (Kazimierz), 158, 159.
 MOREAU (Emile), 49, 50, 52, 128, 129.
 MOREAU (Lucien), 131, 132.
 MORNÏ (duc DE), 21, 22, 79.
 MUHLFELD (Lucien), 24, 40, 77, 81, 127.
 MURET (Maurice), 23, 85, 86, 90, 153, 155, 156, 157, 191, 197, 198, 213.
 MUSSET (Alfred DE), 21.
- NATANSON (les frères), 8, 27, 29, 61, 136.
 NATANSON (Alexandre), 64.
 NATANSON (Thadée), 30.
 NÉRON, 39, 51, 134, 138, 142, 145, 146.
 NIETZSCHE, 79, 179.
 NION (François DE), 22, 73, 86, 89, 104, 122, 211.
 NOIRET (B.), 182.
 NORMANDY, 195.
 NOUGUÈS (Jean), 52, 53, 58, 194.

- OHNET (Georges), 133, 137, 178, 200, 201.
 ORAZI, 42.
 ORDEGA (N.), 182.
 PÉGUY (Charles), 114.
 PÉRIER (Jean), 52.
 PERSE, 127.
 PÉTRONE, 49, 50, 54, 55, 74, 77-79, 96, 100-101, 127-129, 142-145, 158-159, 167.
 PHILIPPE (Charles-Louis), 28.
 PICARD (P.), 45.
 PIERRE (Saint), 138-139.
 PILON (Edmond), 178.
 PIRON, 166.
 POINSOT (C.), 195.
 PONSARD, 55.
 PONTCRAY (J. DU), 163, 196.
 POTOCKI (Antoni), 9.
 POUCHKINE, 224.
 PRÉVOST (Marcel), 131.
 PROUST (Marcel), 27.
 PRUS (Boleslas), 197.
 RACHILDE, 25, 61, 62, 109, 135, 136, 146, 182, 186-187, 202, 204, 211.
 RACINE (Jean), 162.
 RAITIF DE LA BRETONNE, voir Jean Lorrain.
 RAMBAUD (Henri), 209.
 RAMEAU (Jean), 175-176.
 REBELL (Hugues), 28, 132, 206, 207, 208.
 REGGIO (Albert), 98, 102, 194.
 REINACH, 74.
 RENAN (Ernest), 71, 76, 77, 79, 143, 146, 153, 155, 156, 158, 166, 167, 176, 222, 223.
 RENAUD (J.-Joseph), 24, 80, 148.
 RENARD (Jules), 27.
 REYMONT (Ladislas), 163, 197, 198.
 RICHEPIN (Jean), 114, 206.
 ROANNE (Jean), 28.
 ROBERT (Louis), 81, 120.
 ROCHEFORT (Henri), 23, 73, 74, 86, 139.
 ROCHEGROSSE (Georges), 22, 87.
 ROD (Edouard), 88, 110, 122, 141, 146, 147.
 RODE (Jean DE LA), 206.
 RONCEY (A. DE), 45.
 ROSNY aîné (J.-H.), 28, 112.
 ROSTAND (Edmond), 29, 115, 144, 148, 202.
 ROTH AUG (A.), 43.
 ROUSSEAU (J.-Jacques), 136.
 ROUVRAY, 19.
 ROZENBERG (Lucien), 51, 52.
 RZEWUSKI (Stanislas), 14, 22, 25, 41, 82, 105.
 SAINTE-BEUVE, 144.
 SAINT-MAURICE (Rémy), 194.
 SAVINE (Albert), 182.
 SAND (George), 179, 189.
 SARDOU (Victorien), 48, 49, 93.
 SCHNEIDER (Louis), 18, 47, 49.
 SCHWOB (Marcel), 27, 115, 200.
 SCOTT (Walter), 195, 200.
 SÉGUR (Comtesse DE), 252.
 SÉNÈQUE, 74.
 SENNERAV (Regor DES), 45, 46.
 SÉRAO (Mathilde), 172, 175.
 SÉVEILHAC, 52.
 SIEMIRADZKI (H.), 226.
 SIENKIEWICZ (Casimir), 3.
 SIENKIEWICZ (Joseph), 3.
 SIGNAC (Paul), 28.
 SKALSKI (Maurice), 182, 184, 213.
 SLAWSKY (Romain), 45.
 SŁOWACKI (Jules), 28.
 SOREL (Albert), 15, 140.
 SOUBERBIELLE (Adrien), 119.
 SOULAIN (Pierre), 8, 65.
 SOULIÉ (Frédéric), 157, 161, 175.
 STACHIEWICZ, 43, 223.
 STENDHAL, 151, 157.
 STRINDBERG, 171, 181.
 STOULLIG (Edmond), 20, 22, 30.
 STRYIENSKI (Casimir), 18, 24, 40, 105, 184.
 STYKA (Jean), 42, 43, 44, 45, 223, 224, 225.
 SUDERMAN, 172, 190.
 SUE (Eugène), 175.
 SUÉFONE, 22, 90, 127, 135, 146, 154, 156, 166, 222.
 SWELL (Frédéric), 22.
 SWINBURNE, 181.

- TACITE, 7, 22, 77, 85, 90, 96, 131, 135, 143, 154, 156, 158, 166, 220, 221, 222, 225.
- TAINÉ, 89.
- TARNOWSKI (Stanislas), 199.
- TAVERNIER (Eugène), 178.
- TCHÉKHOV, 172.
- TERRADE, 97, 98, 121, 126, 127, 128, 130, 133, 134, 135, 211.
- TESANT (J. DE), 215.
- TESLAR (J.-A.), 193.
- THACKERAY, 171.
- THÉAUX (Marcel), 68.
- THEURIET (André), 191.
- THÉVENET (Cécile), 52.
- THOMAS (Emile), 20, 142-143.
- THOMÉ (Francis), 24, 49, 57.
- TIBÈRE (empereur), 57, 179.
- TISSOT (James), 96.
- TOFANI, 45.
- TOLSTOÏ, 16, 39, 69, 99, 109, 119, 122, 123, 137, 152, 171, 175, 179, 190, 191, 205.
- TOPASS (Jean), 119.
- TOURGUÉNIEV, 171, 190.
- TOZZA (Albert), 144, 164.
- TRARIEUX, 74.
- TREICH, 40.
- TRIOULLIER, 55, 205.
- TRISTAN, 171.
- TROUHANOVA, 53.
- TWAIN (Marc), 172.
- Ut, 9, 28, 52.
- VALBERT (Léon), 57.
- VALLANDRI (Alice), 52.
- VARILLON (Pierre), 209.
- VENANCOURT (Daniel DE), 136, 137, 179, 180, 212.
- VERDINOIS (F.), 7.
- VERHAEREN, 27.
- VERLAINE, 27.
- VERNE (Jules), 137.
- VESPASIEN (empereur), 56.
- VEUILLOT (François), 121.
- VOGÜÉ (M. DE), 16, 110, 111, 122, 171, 173.
- VOLTAIRE, 71.
- WALDECK-ROUSSEAU, 29.
- WEDKIEWICZ (Stanislas), 9.
- WELLS, 172.
- WISEMAN (cardinal), 71, 77, 126, 138, 153.
- WODZINSKI (A.), 14, 15, 72, 78, 121, 184, 219.
- WOZNICKI (Casimir), 8, 112, 196.
- WYZEWA (T. DE), 6, 13, 14, 25, 33, 39, 40, 72, 76, 80, 90, 105, 109, 112, 119, 121, 122, 123, 167, 173, 183, 195, 197, 203-204.
- ZALESKI (Z.-L.), 195.
- ZAMACOÏS, 26, 82.
- ZOLA (E.), 68, 91, 94, 124, 148, 150, 152, 158.
- ZEROMSKI (S.), 163.

Vu, le 24 Juin 1934.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer:

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	VII
INTRODUCTION	3

PREMIERE PARTIE

Quo Vadis ? EN FRANCE A LA LUMIERE DES FAITS, DES CHIFFRES ET DES DATES

CHAPITRE I. — La publication de <i>Quo Vadis ?</i> à Paris en 1900	13
CHAPITRE II. — Les traductions de <i>Quo Vadis ?</i> en France	27
CHAPITRE III. — Les adaptations	47

DEUXIEME PARTIE

LES ÉLÉMENTS DU SUCCÈS DE *Quo Vadis ?* EN FRANCE

CHAPITRE I. — La question du « lancement »	61
CHAPITRE II. — Les raisons de l'engouement du grand public.	67
CHAPITRE III. — L'accueil favorable de quelques critiques éminents	85

TROISIEME PARTIE

LES ADVERSAIRES DE *Quo Vadis ?*

CHAPITRE I. — Les milieux académiques et la jeunesse litté- raire	109
CHAPITRE II. — Les principales critiques adressées à <i>Quo Vadis ?</i>	117
CHAPITRE III. — La question de l'originalité de <i>Quo Vadis ?</i>	153
CHAPITRE IV. — La réaction protectionniste	169
CHAPITRE V. — <i>Quo Vadis ?</i> en France après 1902 et son rôle dans la littérature française	193
CONCLUSION	211
ANNEXE. — Lettres de Sienkiewicz concernant la publication de son œuvre en France.....	217
BIBLIOGRAPHIE	227
INDEX	259
TABLÉ DES MATIÈRES.....	265

